

MARIA HUMMEL

LEÇON

DE ROUGE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Brenae Brasil est une étoile montante du LAAC, l'école d'art la plus prestigieuse des États-Unis. Son avenir semble tout tracé et la promesse d'une célébrité mondiale assurée. Mais juste après avoir terminé une œuvre dérangeante et provocante sur l'assujettissement du corps féminin, elle est retrouvée morte sur le campus. Dans les hautes sphères artistiques de la Cité des Anges, c'est le choc. Rejetant sans équivoque l'hypothèse du suicide avancée par la police, la fondatrice du Rocque Museum, qui mène sa propre enquête, charge une de ses collaboratrices, Maggie Richter, de mettre à nu la vérité. Infiltrant un groupe d'élèves qui se disputent les faveurs du directeur de l'école après la disparition tragique de sa protégée, cette dernière ne tarde pas à comprendre que dans le maelstrom obsessionnel de l'ambition, une vie humaine a peu de valeur. Mais le diable se cache dans les détails. Plus précisément, les détails d'une œuvre qui n'a plus de maître.

Après *Le Musée des femmes assassinées*, Maria Hummel poursuit sa fascinante immersion dans les coulisses de l'art contemporain et livre un nouveau thriller retors qui interroge la fétichisation des femmes.

MARIA HUMMEL

D'abord secrétaire d'édition au MOCA de Los Angeles, Maria Hummel est ensuite devenue professeure à l'université Stanford, puis à celle du Vermont. Elle est l'autrice d'un recueil de poésie, House and Fire (2013), pour lequel elle a reçu le prix APR/Honickman, et d'un premier roman, Motherland (2014), élu roman de l'année par le San Francisco Chronicle. Le Musée des femmes assassinées, son précédent thriller paru en France, a été publié chez Actes Sud en 2021.

DU MÊME AUTEUR

LE MUSÉE DES FEMMES ASSASSINÉES, Actes Sud, 2021 ; Babel noir n° 282.

Titre original :

Lesson in Red

Éditeur original :

Counterpoint Press, Berkeley

© Maria Hummel, 2022

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

EAN 978-2-330-17396-8

OceanofPDF.com

MARIA HUMMEL

Leçon de rouge

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Arson

ACTES SUD

OceanofPDF.com

pour Margaret Parmelee Hummel

OceanofPDF.com

*Il y a une fille sublime, enlevée, traquée, violée et trahie
Dans les contes de fées. Elle a un nom, mais les voyelles et les sujets
Autour ne peuvent être échangés pour correspondre.*

Elle veut s'enfuir, mais les lettres l'en empêchent.

*Elle ne pense jamais à l'obscurité ou à la mort
car elles sont naturelles
Et il n'est pas besoin qu'on y pense.*

*Elle porte son obscurité partout.
Ce qui n'est pas naturel*

*C'est d'être ici une étrangère totale.
Et que la fuite ne soit pas une métaphore.*

FANNY HOWE,
extrait des *Définitions*.

SOMMAIRE

Le point de vue des éditeurs

Maria Hummel

Leçon de rouge

Personnages principaux

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Entrevue avec Hal Giroux

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Sept mois plus tard

Chapitre 29

Remerciements

OceanofPDF.com

PERSONNAGES PRINCIPAUX

LE ROCQUE MUSEUM

Maggie Richter : rédactrice correctrice.

Yegina Nguyen : directrice d'exposition.

Janis Rocque : fondatrice et donatrice principale.

Hiro Isami : rédacteur et petit ami de Yegina.

Dee Rager : cheffe d'équipe et petite amie de Janis.

Lynne Feldman : conservatrice en chef.

Phil et Spike Dingman : décorateurs ; jumeaux.

Bas Tarrant : directeur du musée.

L.A. WESTING GALLERY

Nelson de Wilde : galeriste.

Hal Giroux : directeur de formation en licence au LAAC.

Pearson Winters : ancien étudiant au LAAC.

Layla Goetz-Middleton : étudiante au LAAC.

Erik Reidl : étudiant au LAAC.

Zania de Wilde : étudiante au LAAC ; fille de Nelson.

LES ENQUÊTES

Brenae Brasil : étudiante au LAAC, décédée.

Ray Hendricks : détective privé.

Calvin Teicher : spécialiste de l'histoire de l'art ; demi-frère de Ray ; décédé.

Alicia Ruiz : inspectrice au LAPD.

David Brasil : musicien ; frère de Brenae.

Nancy et Fernando Brasil : parents de Brenae.

Jay Eastman : journaliste ; ancien patron de Maggie.

Nikki Bolio : informatrice de Maggie et Jay ; décédée.

MONDE ARTISTIQUE

Steve Goetz : collectionneur ; père de Layla.

Kim Lord ; artiste ; décédée.

James Compton : artiste et organisateur de manifestations artistiques dans les années 1990 ; décédé.

Peu après avoir emménagé à Los Angeles pour y commencer une nouvelle vie, je me rendis à une projection spéciale pour l'anniversaire de la sortie du *Docteur Jivago* dans la salle de cinéma ténébreuse et ornementée où avait eu lieu la première du film. À la fin de la projection, le directeur artistique vint sur scène narrer quelques anecdotes relatives au tournage.

— Vous vous rappelez la scène avec le train qui accélère, dit-il, quand la paysanne court et s'efforce de grimper dans le wagon ? Elle est emmitouflée dans ce gros manteau en laine, et elle échoue presque à grimper par la porte à temps.

C'était parce que l'actrice avait dû exécuter la scène par deux fois, à des semaines d'intervalle.

— Lors de sa première tentative, elle a glissé et le train l'a gravement blessée aux jambes, expliqua l'orateur.

Il acquiesça aux hoquets de surprise qui s'élevaient de son public. La femme avait donc dû attendre de guérir avant de rejouer la scène. Et cette fois, elle avait réussi à être hissée dans le train.

— Son sacrifice était une preuve de l'implication de tous dans ce film, s'émerveilla-t-il. Elle a rattrapé le train, ce qui a sauvé la scène.

Néanmoins, ajouta-t-il, lors du montage on avait gardé le début de la première prise, quand la femme se rend compte qu'elle n'y arrivera pas. On peut voir la peur s'inscrire subitement sur ses traits.

— Vous l'entendez crier, et ce cri n'est pas feint, souligna-t-il.

J'aurais pu relater cette histoire lorsque les habitants de ma ville natale du Vermont m'avaient demandé de leur raconter à quoi ressemblait L.A. Mais je ne l'avais pas fait. J'avais préféré répondre *Ensoleillée. Surpeuplée. J'ai vu quelques stars de cinéma. Les tacos de poisson me manquent.* J'avais dit ces choses parce qu'il était plus simple d'offrir à mes voisins ce qu'ils escomptaient. Rassurés d'entendre confirmées leurs convictions, ils avaient ri, sans plus insister. Si quelqu'un avait voulu creuser un peu le sujet, j'aurais évoqué mon travail au musée et mon bungalow d'Hollywood, mais ces propos étaient sans relief ni fin, parce que je ne pouvais pas avouer la vérité. J'avais perdu un amour à L.A., et failli mourir là-bas. Et plus dur encore : pendant une toute petite heure, j'avais eu la certitude de détenir tous les éléments pour sauver une femme portée disparue, une artiste brillante et généreuse, sans doute géniale. Et puis on m'avait annoncé qu'elle était déjà morte, assassinée et abandonnée dans une tombe à fleur de sol.

Los Angeles me manquait, pourtant. La ville me manquait par fragments. Quand je gravissais les flancs escarpés de Runyon Canyon, sous un soleil de plomb. Quand je savourais une glace au safran et à l'eau de rose. Quand je me faufilais dans la pénombre des bars d'Echo Park, et que le son tonitruant des guitares faisait saigner mes oreilles. Même le flot de l'heure de pointe sur la 101 me manquait, parce qu'il m'incitait à m'attarder dans le centre et à profiter des happy hours sur les terrasses des toits d'hôtel, sous les lampes chauffantes et la masse des gratte-ciel. Et j'avais connu de belles amitiés à L.A., surtout avec des femmes qui dérivait doucement vers la trentaine, déchirées entre les figures féminines que nos mères avaient incarnées et les carrières de divas qu'on nous prédisait. Ensemble, nous apercevions dans les grandes vitres notre reflet, celui d'étrangères minces et lestes qui glissaient sur une façade proche.

Mais quand je repensais à mon dernier mois à Los Angeles, à cette nuit où j'avais roulé à travers la ville, en pleine panique, où je m'étais allongée

dans le lit vide de mon ex, quand j'avais enfilé les vêtements de sa petite amie disparue, j'avais l'impression de me recroqueviller de l'intérieur. Qui était cette Maggie-là, et comment était-elle devenue aussi déséquilibrée, aussi obsédée et irréfléchie ? Je ne voulais pas croiser son regard dans le miroir. Et pourtant je la connaissais bien. Elle était en moi depuis longtemps, plus précisément depuis ce printemps glacial, des années plus tôt, quand le cadavre d'une jeune femme avait été découvert sur la rive d'un lac, dans le Vermont. Au troisième jour de mon retour à la maison, j'étais passée en voiture le long de la baie où mon informatrice avait été assassinée, et la douleur m'avait crispée de la nuque jusqu'au bout des doigts, comme si j'étais restée rigide depuis des heures.

Pendant une nuit froide de mai, peu après, je m'étais retrouvée dans le même lit où je dormais adolescente, éveillée et agitée. Il fallait que je tienne tête à cette autre Maggie, mais je craignais de ne pas être assez forte pour l'affronter seule, si loin. À trois heures du matin, je m'étais levée pour aller dans le bureau de mes parents dont j'avais refermé la porte très doucement, afin d'assourdir le sifflement du modem. Sur internet, j'avais tapé une annonce en ligne proposant mon bungalow d'Hollywood en sous-location et jusqu'à septembre, contre une somme modeste. Au matin, j'avais cinquante candidats. Dix au moins semblaient polis, sérieux, et incroyablement désespérés. *Je suis passé en voiture devant votre bungalow, et il est vraiment super. Il semble abandonné, aussi. J'en prendrai grand soin.* Plus je lisais de messages et plus je mesurais la distance que j'avais prise avec cet appartement, tout comme avec mon retour à Los Angeles. J'avais eu ma chance dans cette ville. Peut-être était-il temps de la laisser à quelqu'un d'autre. Peut-être n'avais-je pas la carrure nécessaire pour vivre seule là-bas. Je ne m'y étais aventurée que parce que mon ex m'y avait accompagnée. Le lendemain, j'avais sous-loué mon bungalow à un couple qui se sentait déraciné à Boston et souhaitait se poser ailleurs, en douceur. Lui était chef monteur à la télévision, elle professeur d'histoire dans une

école privée. Tous deux alignaient un cursus universitaire de premier ordre, et un de leurs référents était un écrivain un peu connu qui les adorait et me réprimandait gentiment parce que je participais à leur départ loin de lui.

Le couple savait que j'avais l'intention de revenir durant l'automne, mais pouvaient-ils occuper l'appartement jusqu'au 1^{er} janvier ? *C'est beaucoup demander, et nous en sommes conscients, mais cela nous faciliterait grandement les choses.*

Laissez-moi y réfléchir, répondis-je. Et le lendemain, le cœur battant, j'acceptai.

Je prévins mes parents et Yegina, ma meilleure amie, au sujet de la sous-location, mais sans mentionner la durée exacte. Tant que je ne le reconnaissais pas explicitement, le bungalow était toujours à moi, et je pouvais y retourner et retrouver mon emploi lorsque mon congé de maladie arriverait à son terme, fin septembre. Dans le même temps, je conservais la possibilité de ne pas reprendre l'avion pour la côte ouest, auquel cas le Rocque Museum devrait me licencier. En vérité, je redoutais ces deux futurs : rester dans le Vermont avec mes parents, ou reconstruire ma vie à Los Angeles. En revanche je me plaisais à imaginer la prof d'histoire, perchée sur mon canapé jaune et ravie de contempler l'avocatier dans le patio. Elle se mettrait peut-être même à jardiner un peu, ferait pousser des tomates cerises et du basilic dans des pots en terre, et savourerait ses premières journées au soleil de Californie.

Cet été-là, je parlai avec Yegina une ou deux fois par semaine. Elle me tenait au courant des derniers ragots égayant le musée, et je lui décrivais l'engagement étonnamment vigoureux de ma mère dans notre commission locale du traitement des déchets. Nous riions beaucoup et nous gardions un ton léger. Pourtant c'était comme si quelqu'un rajoutait des kilomètres entre nous chaque fois que nous bavardions. Un beau jour d'août, lorsqu'elle m'interrogea sur mon retour, je lui donnai la même réponse qu'à

l'accoutumée : fin septembre. Mais je n'avais toujours pas acheté de billet. Je ne précisai pas une date.

— *Natures mortes* ferme le 15 septembre, m'informa-t-elle. On a eu un grand débat sur une prolongation éventuelle, parce que l'expo attire toujours beaucoup de monde. Mais Janis veut qu'on passe à autre chose. Elle dit qu'on n'est pas là pour "titiller le touriste".

Je m'esclaffai en l'entendant imiter la voix basse, aux inflexions brusques de notre patronne, mais j'avais du mal à imaginer notre équipe décrochant des cimaises les peintures de femmes assassinées, pour les ranger sur des racks dans notre réserve déjà encombrée, avant de les protéger avec du tissu. Toutes ces expressions paniquées, charmantes ou fermées, toutes ces Kim nous regardant depuis l'horreur de leur mort, bientôt mises sous les verrous.

— Je me disais que *Natures mortes* pouvait être une des raisons pour lesquelles tu n'es pas revenue, suggéra mon amie d'un ton hésitant. Ça a été dur pour tout le monde, au musée. Chaque jour, les visiteurs viennent voir l'expo, et on revit ce qui s'est passé. Mais tu n'auras pas à subir ça, si tu reviens après le 15.

— J'ai sous-loué mon appart jusqu'au Jour de l'an, confessai-je.

Il y eut un court silence, le temps qu'elle digère la nouvelle, puis :

— Mais... et ton boulot ? La mise en place commence déjà à tomber en morceaux. Le musée ne peut pas prolonger ton congé jusqu'en 2004.

— Je sais bien qu'ils ne le peuvent pas.

Je lui expliquai à quel point le couple de diplômés semblait heureux, reconnaissant, et sur une dynamique positive. Il avait trouvé un emploi chez Universal. Elle posait sa candidature pour un doctorat à l'UCLA. Ils étaient enchantés par l'emplacement de mon bungalow, c'était exactement ce qu'ils recherchaient. Petit sous-entendu...

— Donc tu vas quitter le Rocque, dit Yegina.

— Non. Pas encore, en tout cas.

— Je t'en prie, ne me dis pas que tu abandonnes toute ta vie pour rendre heureux un couple de snobinards inconnus.

— Ce n'est pas du tout ça, affirmai-je. Il faut que je me débarrasse réellement de mon obsession. Il faut que j'essaie. Donc, si je reviens en Californie, ce sera pour les bonnes raisons.

Il était difficile de convaincre mon amie qu'un bungalow à Hollywood loué en deçà des prix du marché n'était pas une raison suffisante, mais nous finîmes par improviser joyeusement ensemble sur le ridicule de l'immobilier en Californie. J'étais soulagée qu'elle connaisse enfin toute la vérité. Elle le semblait aussi, du moins de mon honnêteté, même si sa voix comme la mienne sonnèrent faux quand nous nous dîmes au revoir.

Je raccrochai le téléphone, bavardai un peu avec ma mère, de tout et de rien, et je mangeai un sandwich à la tomate fraîche. Puis j'allai marcher jusqu'à la crique pour contempler l'endroit où se déversait un affluent, et je pensai au postulat de ce scientifique selon lequel le temps pouvait se ramifier et contenir deux futurs parallèles. J'avais toujours vu l'inverse : deux rivières qui se mariaient pour ne plus en former qu'une, puis une autre, venue d'ailleurs, qui les rejoignait et rendait le courant plus profond, plus puissant. Un cours d'eau constitué de plusieurs : tel était le temps, pour moi. Et le présent, mon présent, contenait des passés multiples et marquants.

— Tu as l'air d'aller mieux de jour en jour, commenta ma mère.

Je venais de rentrer, boueuse et piquée par les moustiques. Elle se tenait devant le plan de travail, dans notre cuisine, ses cheveux d'un blond grisonnant nimbés de soleil, ses poings enfoncés dans la pâte à pain.

— Tu as toujours mal au côté ? demanda-t-elle.

— Non.

Je passai en revue le courrier, des lettres et des factures, aucune pour moi.

— Il y a une fête du cidre ce week-end, en ville, dit-elle. Ça pourrait être distrayant.

Je n'avais pas envie d'aller à une fête du cidre en ville, mais je savais qu'exprimer mon peu d'enthousiasme à cette perspective passerait mal.

— Je me sens mieux, c'est vrai, lui dis-je avec sincérité. Et je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi.

Elle rassembla la pâte, la frappa du poing et se remit à malaxer.

— On est heureux de t'avoir à la maison, dit-elle. Est-ce que tu te sens chez toi ?

— Parfois, répondis-je d'un ton étranglé. Ça m'a l'air familier.

— La Californie te manque toujours.

Je hochai la tête.

— Il y a quelqu'un qui te manque, en particulier ? s'enquit-elle en gardant les yeux fixés sur son pétrissage, mais sa voix m'enveloppait de douceur.

— Non.

Je ne mentais pas. La même personne n'avait pas cessé de s'imposer à mon esprit toute la journée, mais nous n'étions pas amies. Elle ne me manquait pas. Je n'avais aucun droit à me réclamer d'une relation personnelle avec elle. En fait, Janis Rocque était pour moi une sorte d'idole, débordante de pouvoir et d'influence. Néanmoins nous avions entamé une correspondance singulière durant l'été, et son dernier message, ce matin, était le plus étrange et le plus envoûtant de tous.

— Comment me rendre utile, aujourd'hui ? dis-je pour me changer les idées. Donne-moi quelque chose à faire.

Ma mère cessa de malaxer et me dévisagea. Je sentis qu'elle souhaitait me sonder plus avant, mais je gardai une expression neutre et enjouée, et elle renonça.

— Tu pourrais ramasser celles qui sont tombées, dit-elle en désignant la fenêtre d'une main enfarinée. Autour du poirier. Je n'arrive pas à suivre.

Dans le jardin, je remplis un panier posé à côté de moi avec les poires trop mûres qui jonchaient le sol sous l'arbre, en prenant soin d'éviter les abeilles enivrées des fruits fermentés par le soleil. Pendant que j'entassais les formes oblongues, je pensai à Janis. Lors des réunions de préparation du Rocque, elle était toujours assise avec le dos très droit, ses pieds croisés dans leurs chaussures noires plates. Les ensembles tailleurs qu'elle portait – bleu sombre ou gris, et sans jamais de jupe – semblaient confectionnés dans le but d'effacer tout indice que son corps pourrait trahir, et ils rehaussaient l'air féroce et sans âge de son visage. Elle avait le nez long mais bien modelé, la chevelure balayée en avant sur un front haut, et son regard possédait la profondeur d'un chaudron. L'alto de sa voix tranchait dans les bavardages et imposait le silence. Personne ne savait ce qui allait sortir de sa bouche : éloge vibrant ou reproche impitoyable ; potins sur le monde de l'art, déclarations péremptoires, parfois emplies de sagesse (“Face à une grande œuvre d'art, on ne se dit pas *Voilà ce qui est beau*, on se dit *Voilà ce qui est vrai*”), parfois curieusement régionalistes (“San Francisco est faite pour les amateurs de jeux vidéo et les flagorneurs”). Mais elle ne jouait pas à la vedette. Elle ne s'exprimait que si c'était nécessaire. Elle inclinait de côté sa tête brune en écoutant nos conservateurs, et se penchait en fronçant les sourcils sur le dernier rapport concernant les finances déprimantes du Rocque. De la tête elle encourageait les nouveaux membres du personnel qui prenaient la parole. Elle avait piloté le musée à travers la tempête qu'avait représentée *Natures mortes* avec bienveillance et fermeté, transformant mes craintes d'encourir sa désapprobation en un désir ardent de lui faire bonne impression.

En juillet, elle avait demandé des nouvelles de ma santé et formulé une requête. *Je sais que vous êtes actuellement en repos, mais j'ai besoin de la bonne personne pour écrire sur Kim Lord. Quand Natures mortes fermera, deux de ses peintures seront intégrées à notre collection permanente. Il*

nous faut un texte mural de qualité, en accompagnement. Rien de sensationnaliste, mais les faits doivent être mentionnés.

Je peinaï sur cette tâche pendant trois jours avant de lui envoyer le résultat. Elle chipota sur une phrase, puis elle en voulut plus ; nous versâmes dans des échanges qui allaient au-delà du texte lui-même et débordaient sur ce qui nous était arrivé au musée quand Kim avait été assassinée par une autre employée du Rocque, et qu'un riche collectionneur avait avoué manipuler la carrière de l'artiste. Face à face, Janis ne se serait jamais ouverte autant à moi. J'en avais la conviction. Mais quelque chose en rapport avec mon éloignement et mon traumatisme affectait son attitude habituelle avec le personnel. Elle m'avait vue, couverte de sang, tandis qu'on m'évacuait de sa propriété. Elle savait ce que j'avais fait. Elle éprouvait de la sympathie pour moi, et elle avait besoin de comprendre la tragédie auprès de quelqu'un qui ne se trouvait pas au musée lors de ces événements, à évoluer parmi ses équipes encore sous le choc et peînées.

Hier, Janis m'avait envoyé un nouveau message : laconique, juste quelques lignes. Elle se disait heureuse de mon retour prochain, et elle voulait savoir si j'étais allée au Los Angeles Art College, et si je connaissais quelqu'un là-bas.

Non, lui avais-je répondu. Je ne suis pas allée au LAAC, ni dans aucune école des Beaux-Arts. Je ne suis pas une artiste, pas plus que je n'ambitionne d'en devenir une, bien que j'aime écrire sur l'art. À une époque, j'ai travaillé pour Jay Eastman, et il m'a dit "Vous savez que vous avez trouvé votre sujet quand il change votre perception du monde". Citer Eastman constituait une petite vantardise de ma part. Je ne doutais pas que Janis identifierait le nom du célèbre journaliste.

Toutefois je suis flattée que vous me posiez la question, avais-je continué. Un diplôme obtenu au LAAC revenait à intégrer un des cercles artistiques les plus sélects de Los Angeles. Le petit établissement proche de Valdivia avait produit une longue liste de stars depuis les années 1980. Nos

décorateurs du Rocque sont passés par le LAAC, et ils m'ont raconté des histoires passionnantes sur cet endroit.

Pourquoi ? avais-je ajouté. Puis j'avais effacé la question. Elle m'apparaissait beaucoup trop abrupte. Je l'avais reformulée : *Pourquoi cette curiosité de votre part ?* Pas plus satisfaisant.

Faites-moi savoir si je peux vous être utile en quoi que ce soit, avais-je pianoté, et j'en étais restée là.

Elle m'avait répondu ce matin.

Vous le pouvez peut-être. Il y a une histoire tragique impliquant le LAAC, et il faut que quelqu'un de discret la raconte. Prévenez-moi quand vous serez revenue.

OceanofPDF.com

— Tu as assez d'air, derrière ? s'enquit Yegina en se tortillant pour me regarder une cinquième fois depuis que nous avons quitté sa maison de Silver Lake.

D'énormes lunettes de soleil à verres ronds cachaient ses yeux.

— Si on peut qualifier d'air ce qu'on respire, répondis-je aimablement.

À l'arrière de la Mazda jaune de ma meilleure amie, ce n'était pas l'air qui me posait problème. C'était la place pour mes jambes. Yegina et son amoureux, Hiro, avaient chargé la voiture comme s'ils fuyaient Paris à l'arrivée des Allemands, alors qu'il s'agissait de passer une nuit dans le désert près de Twentynine Palms, à la recherche de nouvelles installations artistiques. Des sacs marins saillaient à côté de moi, leurs fermetures à glissière prêtes à craquer. Ils avaient embarqué des provisions de casse-croûtes et de boissons pour vingt personnes. Et je savais qu'une grande poche en toile contenait la couette immaculée de Yegina. Elle était incapable de dormir sous celles des hôtels. Pour la plupart, ces établissements lavaient leurs housses deux ou trois fois par an seulement, m'avait-elle informée un jour, une statistique que j'aurais pu deviner seule ; comme quoi il est des évidences qu'on préfère tous ignorer.

Hiro occupait le siège passager et jetait un coup d'œil aux CD de Yegina en murmurant leurs titres. Il faisait cela depuis près d'une demi-heure, ce qui me suggérait deux choses : il possédait une aptitude particulière à s'émerveiller du choix qui lui était proposé avant de se

décider, et il détestait les chansons qui passaient maintenant. Tout comme moi. Yegina adorait le courant hardcore des années 1990, et plus il était marqué plus cela lui plaisait. Les accords stridents libéraient quelque chose en elle qui la faisait dodeliner de la tête, menton en avant, ses cheveux lui retombant dans les yeux. Subitement la femme d'affaires nonchalante qui frôlait la trentaine remontait le temps jusqu'à ses années d'adolescente rebelle, quand elle sortait en douce du domicile familial, en pantalon de cuir et bottes à bout d'acier, pour aller pogoter dans une boîte punk de Highland Park. Au lieu de dépasser cette période musicale comme le restant du monde adulte normal, elle s'était transformée en collectionneuse obsessive de ces albums.

— Les Mormons, dit Hiro en étudiant un disque. Ils sont vraiment mormons ?

La question était idiote, et c'était, d'une certaine façon, une occasion en or pour une repartie de ma meilleure amie à l'esprit agile. Elle choisit pourtant de lui sourire. Hiro avait une attitude effacée, sincère, qui décourageait la moquerie, et ces deux-là étaient devenus très proches pendant mes mois d'absence. Coincée à l'arrière contre leur monceau d'affaires, je me sentais plus que jamais un fardeau. Je leur étais reconnaissante de leur amitié et de m'amener à Wonder Valley, mais tenir la chandelle m'exaspérait un peu.

— Tu es sûre que tu veux juste qu'on te dépose ? demanda Yegina, comme si elle sentait mon humeur.

— Oui. Il n'y a que deux projections de prévues. Je ne veux pas les rater.

— On pourrait rester pour la première, non ? proposa-t-elle à Hiro. C'est Brenae Brasil.

— Euh... fit-il, et il était clair que le nom ne lui disait rien. Ma cousine a dit six heures.

Suivit un instant de silence.

— D'accord : c'est donc non, trancha-t-elle avant de s'adresser à moi. Alors on fait au plus simple. On apportera ton sac à ton hôtel. Si on te voit ce soir, c'est tout bon. Parce que j'espère bien qu'on te verra. Sinon, on repasse te prendre demain à midi, pour le trajet de retour.

Nos projets n'étaient pas simples, mais c'était du pur Yegina, avec les meilleures intentions et un tas d'activités à accorder. Ils devaient dîner chez la cousine de Hiro, à Twentynine Palms, puis aller voir certaines des œuvres d'art disséminées sur le très vaste parcours du festival, avant de se rendre à leur hôtel. J'allais rencontrer Janis Rocque et sa compagne, Dee Rager, à L'Oasis, pour assister à une projection. Elles m'amèneraient à leur hôtel, où j'avais également une chambre réservée. Demain, je rentrerais en covoiturage avec Yegina et Hiro. Je n'avais pas de véhicule, mon portable bon marché n'offrait qu'une réception aléatoire, le risque de me perdre dans l'immensité du désert n'était pas négligeable, mais je pouvais compter sur mes amis.

Du moins je l'espérais.

Le moment aurait été bien choisi pour révéler que mon téléphone était capricieux et que je n'avais pas de nouvelles de Dee, toutefois je ne voulais pas que Yegina s'inquiète pour moi. Elle devait faire bonne impression auprès d'une cousine fortunée, et de mon côté j'en apprendrais enfin un peu plus sur ce que Janis attendait de moi. J'étais revenue au Rocque à temps pour assister au démontage de *Natures mortes*. Je restai à l'entrée des salles tandis que Dee et son équipe décrochaient les peintures des murs, en silence, sans leurs habituels bavardages et taquineries. La nature morte, la plus imposante des toiles, fut la dernière. C'était également la seule œuvre d'art ne comportant pas le visage de Kim Lord, et je pus la contempler sans en perdre le souffle. Je laissai mon regard s'attarder sur le carnet, le tournevis ensanglanté et la pomme blanche coupée qui y étaient peints, et je me fis la promesse de ne pas oublier l'intrépidité et la générosité de Kim.

À mon retour, je trouvai une carte sur mon bureau. De Janis. L'affichette annonçait un festival d'art dans Joshua Tree, le troisième week-end d'octobre, avec la projection de Brenae Brasil entourée d'un cercle. *Dee et moi allons nous y rendre*, disait un mot posé à côté de la carte. *Pourriez-vous nous retrouver là-bas ? Nous vous réserverons une chambre au Major Hotel. Je veux voir cet événement, et ensuite nous parlerons en détail.* Janis était en voyage de repérage en Chine et au Japon, mais elle reviendrait le mois suivant. Le festival me donnerait l'occasion de découvrir des dizaines d'installations artistiques inédites, dans des propriétés reculées du désert, et le Major Hotel était un établissement hors normes, au milieu de nulle part, le genre d'établissement où les rock stars aimaient séjourner. L'invitation me flattait, toutefois j'avais la gorge serrée en pensant à quoi je m'étais réellement engagée. Je savais qui était Brenae Brasil : une étudiante du LAAC qui s'était suicidée par arme à feu dans son atelier, au début du printemps dernier, au moment précis où nous avions prévu le gala inaugural de *Natures mortes*.

Son nom, souligné par Janis d'un épais trait d'encre noire, résonnait telle une mise en garde, à présent. *Ne te fourre pas là-dedans.*

Mais je m'étais déjà impliquée. Sans l'histoire que ma patronne avait promise, je ne serais pas revenue à L.A. Je me trouverais toujours à la maison, en train d'ajouter un bonnet de laine et des gants à ma veste d'automne, avec sa doublure bien chaude. Je candidaterais à un emploi dans le service communications de l'université du coin. Janis m'en avait dit juste assez pour me harponner. Elle savait de source sûre que la mort de Brenae était plus complexe qu'il ne semblait, et qu'il fallait enquêter sur le fonctionnement de l'école. *Je suis au courant de ce qui s'est passé sur ma propriété, et quel secret vous gardez pour vous*, m'écrivit-elle. *Cette situation est très délicate, et toute personne se penchant sur elle doit (1) connaître le monde de l'art et (2) user de discernement quant au*

moment approprié pour tout révéler en public. Vous serez bien payée. Je pourrai vous en dire plus quand nous nous rencontrerons.

Aussi j'avais serré très fort dans mes bras chacun de mes parents, lorsque je leur avais dévoilé que je retournais à L.A., et j'avais déniché une sous-location au mois dans Marina del Rey, avec une décoration d'une insipidité confinant à l'agression visuelle. Bien que l'endroit soit calme et sûr, je ne m'y sentais pas autant chez moi que dans le bungalow. Et au travail ce n'était plus la même chose non plus. Ma supérieure, Jayme, avait démissionné et déménagé à Hawaï, et les jumeaux décorateurs, avec leurs nouvelles petites amies, étaient désormais très pris par des affaires personnelles. La vie sociale du Rocque avait chuté des bars d'hôtel en terrasse jusqu'à un bouge nappé d'une poussière tellement ancienne qu'il aurait pu s'agir de la peau de River Phoenix après sa mue, au début des années 1990. Avec mes vieux complices, je me livrai au rituel consistant à boire, danser et râler contre le boulot. J'eus une aventure sans lendemain avec un créateur d'installations artistiques venu en ville pour le week-end. Il avait dix ans de plus que moi, était sec et musclé, britannique, plein d'humour, et adepte d'une séduction adorable par son manque total de malice. Je m'amusais bien, mais le tout parut prendre trop longtemps et se terminer trop tôt.

Cette relation fugace était néanmoins préférable à la dynamique Yegina-Hiro – leur voiture surchargée, la rencontre déterminante avec les parents, toutes les pressions qui existent quand on est amoureux plus longtemps que les quelques premiers mois de vertige. J'étais heureuse pour mon amie, mais je me demandais si elle était heureuse pour elle-même.

— J'espère vous voir aussi, ce soir, dis-je à Yegina.

Je voulais apprendre comment les choses s'étaient passées.

Des heures plus tard, après que la musique hardcore de Yegina nous eut tous donné la migraine et que nous eûmes négocié une gueule de bois

ouatée avec la sélection d'œuvres de Dvořák proposée par Hiro, nous pénétrâmes au ralenti dans les avenues encombrées de Yucca Valley et Joshua Tree. Au-delà, le néant gagna rapidement sur nous. Rochers et sommets montagneux frangeaient le lointain. Un long ciel élagué se déploya. Le soleil se couchait quand nous atteignîmes Wonder Valley, qui se signala d'abord par le vide flanquant la route. Puis nous dépassâmes voiture après voiture garée sur le bas-côté droit, et une grande pancarte s'éleva du sol, des lettres sombres sur un fond de peinture blanche, dans un cadre en bois brut : THE OASIS BAR AND RESTAURANT. Un visage pareil à un masque grossier nous fixait depuis le centre du rectangle. L'aire de stationnement était tellement envahie par des camions crasseux et cabossés qu'elle avait des airs d'entrepôt de ferraille. Derrière elle était tapi un bâtiment de plain-pied, en parpaings, orné de publicités au néon pour des bières, et plus loin encore une sorte de scène et un écran géant de cinéma où clignotait l'image en noir et blanc d'un pistolet glissé dans le jean moulant d'une femme, au creux de ses reins. Son postérieur avait la taille et la forme d'une cabane dont la crosse de l'arme aurait été la cheminée tordue.

— Est-ce que c'est... commença Yegina.

— Je crois que oui, répondis-je.

La vue de Brenae Brasil me glaça.

Immédiatement après, nous nous retrouvâmes dans le désert nu, flanqués de deux autres rangées de véhicules garés. Les pneus de Yegina braquèrent dans le sable quand nous entamâmes le virage pour faire demi-tour.

— Elle a l'air tellement jeune... murmura mon amie.

Tellement jeune, tellement sexy, et tellement dangereuse. Une autre jeune femme morte, revenue à la vie par l'intermédiaire de sa superbe image.

Selon un article paru dans un journal de Valdivia, Brenae Brasil avait mis fin à ses jours dans son atelier du LAAC, une nuit, avec l'arme à feu

qu'elle maniait sur l'écran. Son cadavre avait été découvert deux jours plus tard. C'était la version officielle de l'affaire.

Les versions officielles ne me satisfaisaient plus. Peut-être que Brenae ne s'était pas tuée. Quelqu'un avait pu s'en charger. Les suicides par arme à feu sont faciles à imiter. Il y avait plus que la version officielle, j'en étais sûre, mais j'avais résisté à l'envie de creuser le sujet. Je laisserais d'abord Janis présenter ses arguments.

— Merci pour la balade, dis-je avec légèreté, en essayant de dissimuler mon appréhension.

Maintenant que j'étais arrivée à destination, j'avais envie de faire demi-tour. Je voulais m'inviter au dîner avec la riche cousine.

Yegina remarqua mon expression dans le rétroviseur et se gara à côté d'un gros camion noir.

— Tu es sûre que Janis et Dee seront là ? On peut y aller avec toi pendant quelques minutes, si tu veux.

Hiro fronça un peu les sourcils et prit une brève inspiration. Ils étaient déjà presque en retard pour le dîner.

— Bien sûr, dit-il.

— Juste quelques minutes, lui affirma sa chérie, et il acquiesça.

L'embarras qui se lisait sur le visage de mes amis me décida.

— Pas la peine, je viens de recevoir un message vocal, mentis-je en brandissant mon portable. Elles sont déjà à l'intérieur. Vous imaginez comment Janis doit être mal à l'aise ?

Notre patronne détestait exposer sa vie personnelle. Elle avait mis des mois à comprendre combien cette attitude blessait Dee, mais à présent elles faisaient des apparitions ensemble, de temps à autre.

— Il faut que j'y aille, dis-je en me hâtant de descendre de voiture. Elle ne va probablement pas attendre encore plus de cinq minutes.

Le rire de Yegina accompagna le claquement de ma portière, et je foulai la poussière en direction du bar.

Dans la première salle de L'Oasis, deux hommes étaient penchés sur une table de billard qui semblait avoir survécu de justesse à une tempête de sable. Ils ne m'accordèrent qu'un coup d'œil avant de revenir à leur partie. Derrière eux, les clients occupaient chaque centimètre carré du comptoir en bois. Des hippies maigrichonnes en t-shirts brodés se collaient contre des femmes du monde aux cheveux décolorés, cigarette à la bouche, qui les toisaient d'un air désapprobateur. Le brouhaha était intense, mais personne ne semblait s'adresser à personne, et tout le monde donnait de la voix dans la direction générale de la desserte à bouteilles ; on s'interrogeait également beaucoup sur notre nouveau et célèbre gouverneur, s'il allait tenir une seule de ses promesses de campagne.

J'avais soif, mais l'attente serait longue, aussi me mis-je en quête de Janis et Dee. Je me frayai un chemin dans la salle suivante et scrutai la foule du regard. Il n'y avait pas de femme d'un certain âge, menue et concentrée, accompagnée de sa petite amie aussi britannique qu'excentrique. D'énormes panneaux de signalisation bosselés décoraient les murs, VIRAGE À DROITE INTERDIT. BINGO LE VEND. ET LE SAM. L'air s'épaississait à chaque pas avec des nuages de fumée, des odeurs de bière, de transpiration et cette aura diaphane d'ambition qui suit tous les jeunes gens débarqués à L.A. Au-delà : une autre caverne, celle-là pleine de box, avec des consommateurs massés coude contre coude, tenant en main des boissons claires et dorées. Je souris intérieurement devant ce spectacle et trouvai un petit espace libre, dans un coin à côté d'un chat noir géant en papier mâché. Il était attifé d'une robe de velours rouge. Une impératrice féline. Elle me plut instantanément. Elle me rappelait Janis.

Au Rocque, nous avons tous une anecdote en rapport avec sa bénévolence. Comment elle jugeait chacun de nous avec son regard vif. Elle faisait en sorte que nos bénéfices soient excellents, en dépit du coût pour le budget global. Elle aimait avoir de la compagnie aux matchs des

Dodgers, et elle glissait des places gratuites dans nos boîtes mails. Elle connaissait le nom et les problèmes de chaque personne, et en fin d'après-midi, généralement avant l'ouverture d'une nouvelle exposition, elle cabotait au hasard dans les couloirs du musée, choisissait un bureau où faire escale. Elle commençait à y fureter tout en posant des questions sur les œuvres offertes au public. Elle voulait entendre des opinions sincères, afin de les disputer victorieusement. Ensuite elle désirait entendre les commérages de couloir. Qu'aviez-vous à raconter sur Brent, le chef décorateur, et son épouse malade ? "Il a sur les épaules un lourd fardeau personnel, vous savez. Un lourd fardeau", disait-elle, vous offrant la possibilité de contribuer au sujet abordé. "Rien de tout ça ne doit franchir la porte de cette pièce", ajoutait-elle, solennelle mais amicale. Elle médissait rarement de quiconque, mais elle fouinait et cherchait à obtenir des renseignements, et elle se régalaient de la moindre information inédite, d'autant plus quand il s'agissait de quelqu'un de célèbre et de puissant. On le savait tous, la confidentialité était une promesse que Janis elle-même enfreindrait dès qu'elle dériverait jusqu'au bureau suivant, pourtant le fait de retenir son attention signifiait que vous faisiez partie intégrante du Rocque et qu'elle vous portait dans son cœur. J'avais parcouru plus de deux cents kilomètres dans le but de faire mes preuves auprès d'elle, et elle n'était même pas présente.

La chatte impériale était trop petite pour que je me cache longtemps derrière elle, mais sa patte levée désignait la porte ouvrant sur une cour treillagée. J'allais accepter son invitation muette quand je sentis qu'on m'observait. Je me retournai vers le bar, et me figeai.

Courbé dans le demi-jour, barbu, avec la visière d'une casquette bleu clair de camionneur abaissée sur son visage affichant une expression de somnolence égarée, il faillit me leurrer. Mais je ne pouvais rater ce regard, la façon dont il devenait si insensiblement plus vif que j'en venais à le croire en train de se réveiller. Et impossible de se tromper sur ses

mouvements précis et coulés. Mon cœur se mit à cogner si fort que j'en eus mal à la poitrine. Avant que j'aie le temps de m'avancer, il s'écarta du comptoir, en contourna l'angle et disparut à ma vue.

Je n'avais pas revu Ray Hendricks depuis l'hôpital, à L.A., où il m'avait dit de mentir à la police à propos de la tentative de meurtre sur ma personne. Dans les mois suivants, il n'avait pas repris contact avec moi, à l'exception d'une lettre, et j'avais supposé qu'il était retourné en Caroline du Nord. De temps en temps, je cherchais son nom sur internet, mais s'il avait réintégré son ancien poste d'agent spécial traquant les laboratoires de méthamphétamine dans les monts Appalaches, les médias n'en parlaient pas. Que fabriquait-il à Wonder Valley ? Le revoir fit ressurgir une vague de souvenirs : Ray à ma conférence de presse, au musée, me tendant ma boucle d'oreille ornée d'un papillon ; Ray au bar, m'annonçant d'un air mécontent que Kim Lord était morte ; Ray sautant dans une fosse pleine de verre brisé pour me secourir ; sa main bandée sur la mienne, à l'hôpital. Combien de fois avais-je tourné et retourné ces images en esprit, en m'évertuant à croire qu'elles signifiaient quelque chose ? Et voilà qu'il se trouvait ici, en chair et en os, et qu'il s'éclipsait sans le plus petit signe à mon adresse. Mes souvenirs paraissaient disproportionnés, et ridicules.

Après que plusieurs personnes m'eurent bousculée en passant, alors que je restais là, immobile et abasourdie, je me glissai au-dehors pour me ressaisir. Dès que j'eus franchi la porte, une main agrippa mon poignet et on me tira le long du mur d'adobe nu, dans l'obscurité. Je sus que c'était lui avant de voir la casquette et sa barbe. Mais son apparition n'en continuait pas moins de me laisser sous le choc. Sculpté par les ombres, son visage dégageait un aspect rapace, prédateur. Il paraissait également – et étrangement – effrayé.

— Janis et Dee ne peuvent pas venir ce soir, dit-il à mi-voix, sans me lâcher. Mais votre chambre est réservée, et je peux vous trouver un taxi pour vous amener là-bas...

— Pourquoi n’ont-elles pas pu venir ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Il tourna vivement la tête vers la projection géante, qui passait au noir par saccades. La séance allait commencer.

— Je vous expliquerai plus tard... Mais ce soir, vous ne me connaissez pas, d’accord ? Je saurai vous retrouver. Ne me recherchez pas.

Sa voix m’avait manqué, avec ses inflexions mélodieuses qui adoucissaient les mots. Mais je ne voulais pas qu’il s’en aperçoive. Je n’étais pas là pour lui.

— Je ne le ferai pas.

Je tirai sur mon poignet emprisonné, et Ray le regarda fixement, comme s’il ne s’était pas rendu compte qu’il le retenait. Son pouce caressa doucement la naissance de ma paume, puis il ôta la main et s’éloigna à grands pas, en rajustant sa casquette.

Sur l’écran, le mot `PACKING` s’afficha, accompagné d’un grognement musical, et la foule commença à quitter le bar pour assister à la projection. Le flot humain m’entraîna plus près de l’écran, plus près de l’endroit où Ray se tenait, derrière un groupe de... d’étudiants de troisième cycle ? De jeunes collectionneurs d’art ? Deux hommes, deux femmes, tous d’un peu plus de vingt ans, qui formaient un collectif soudé. Ray avait la tête tournée vers l’écran, mais je sentis qu’il les observait à la dérobée. Pourquoi ? Ils n’avaient pas l’air menaçant, seulement mesquin dans leurs attitudes de riches. Des enfants gâtés tentant de s’encanailler, avec leurs jeans taille basse et leurs surchemises. Ou alors je les jugeais trop hâtivement. Le garçon au crâne rasé portait un short et des baskets orthétiques. La rousse avait son propre style, celui d’une ado qui se serait habillée au marché aux puces, mais ses cheveux possédaient le lustre que donnent les shampoings effectués en salon, et personne ne se maquillait de la sorte sans avoir été formé par Hollywood. Elle ne me semblait pas inconnue, d’ailleurs, sans que je sache pourquoi.

Une voix féminine déclama d’un ton grave :

— Bienvenue à la première projection publique d'un film qui fera date, réalisé par une artiste morte trop jeune.

Mon Dieu, Lynne Feldman était là ! Et elle s'adressait à cette foule. J'avais toujours tenu compte des goûts de ma conservatrice en chef, qui étaient aussi piquants et surprenants qu'une prune vinaigrée du Japon. J'étais donc curieuse de la voir faire la publicité d'une simple étudiante, même si celle-ci venait du LAAC, école de renommée mondiale.

L'écran s'alluma et elles étaient là, Lynne la conservatrice aux lèvres écarlates, dans son ensemble noir habituel, dont la silhouette se détachait devant une Brenae Brasil géante, de face cette fois, chaque détail de son physique magnifié. Ici, la chevelure brune bouclée de la jeune artiste, relevée par un bandeau, là ses sourcils sombres et ses joues pleines, son corps musclé serré dans un t-shirt et un jean. Immobile, illuminée et agrandie ainsi, Brenae Brasil avait des airs d'idole. Elle irradiait. Elle devenait un symbole. Il était difficile de percer à jour la personne réelle derrière l'image, une jeune femme de vingt-deux ans avec ses peurs et ses pensées intimes, seule dans son atelier.

Lynne décrocha le micro de son pied.

— Ce soir, nous allons voir un des derniers projets achevés par Brenae Brasil avant qu'elle meure, un film qui présente de façon détaillée la semaine qu'elle a passée en portant une arme chargée sur elle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au campus, à l'épicerie, dans sa salle de bains, pendant ses repas, au lit. Une arme chargée, répéta Lynne. Un corps de femme en connexion avec la violence et l'autodéfense, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en public aussi bien que durant ses moments les plus intimes. Des critiques – Lynne marqua une pause, arqua un sourcil –, dont moi-même, ont déjà nommé *Packing* pour de nombreuses récompenses, parmi lesquelles...

Elle se lança dans une litanie d'honneurs alambiqués dont peu de gens se souciaient, à part ceux qui désiraient ardemment se les voir attribués.

Des applaudissements épars et quelques acclamations saluèrent ses précisions. Les quatre surveillés par Ray murmuraient entre eux. Un temps, la rousse parut possédée d'une colère froide, puis elle gomma toute expression de son visage.

La vidéo s'ouvrit sur une femme à la table du petit-déjeuner, qui mangeait des céréales avec le canon de son arme. La scène se déroulait si lentement qu'elle en était presque obscène : Brenae tenait la crosse, plongeait l'extrémité du revolver dans les flocons et le lait, relevait le tout, qui se renversait et gouttait. Elle suçait le bout du canon entre ses lèvres. Recommençait. L'arme dans sa main, ses mâchoires qui s'activaient. Le lait coulait sur son menton, blanc et luisant.

— Il ne peut pas être chargé, marmonna quelqu'un à côté de moi, et quelqu'un d'autre insista sur le fait qu'il l'était.

Brenae avait fait vérifier son arme par des étudiants tout au long de la journée.

Alors qu'elle conduisait dans L.A., le revolver sur ses cuisses, qu'elle achetait des mangues avec l'arme coincée sous sa ceinture, à l'arrière de son pantalon, et qu'elle se lavait les dents avec la brosse rouge enfoncée dans le canon, son charisme comique s'empara de l'écran. Ses gestes lents rendaient chaque action incroyable et pleine de nouveauté, comme si elle remarquait pour la première fois l'arme dans sa main, les courbes du métal, le lait qui gouttait. Quand elle marchait, elle flânait. Elle prenait les mangues dans ses mains en coupe et humait leur parfum. Elle sommeillait sur son lit avec l'esquisse d'un sourire, le revolver sur son oreiller, ses doigts effleurant le canon à la façon dont on caresse un bébé. Elle avait des mains élégantes, aux doigts fuselés.

En dépit de la violence implicite dans chaque plan, je ne pouvais pas imaginer que cette femme voulait mourir. Aux États-Unis, les écoles des beaux-arts accueillaient chaque année plus de dix mille étudiants titulaires d'une maîtrise, et seules quelques dizaines feraient la moindre vague au

niveau international avant leur diplôme. D'après les remarques de Lynne, un critique avait déjà salué en Brenae "la Marina Abramović de la nouvelle génération" pour son inclusion dans un spectacle artistique en groupe remarquable sillonnant la planète. Avec deux ou trois autres créations novatrices à son actif, elle aurait pu se lancer dans une carrière solo majeure.

Je m'intéressai aussi aux visages dans la foule, et je notai de l'admiration mêlée de respect et de la tristesse devant la vidéo, ainsi que quelques mimiques de frustration et de regret. Le quatuor de Ray s'était muré dans un silence impassible.

Le film se termina sur Brenae au lit, tenant tendrement dans ses mains l'arme, près de sa joue. Quand l'écran devint noir, l'assistance applaudit et se remit à discuter, mais dans la fraîcheur de la nuit les voix avaient des échos nerveux. Les gens se déplaçaient en tous sens, et je perdis Ray de vue. Je voulais voir son visage, sa réaction. Je m'avançai dans la masse humaine si vite qu'une fille dit à son amie, d'une voix sifflante : "Il y a bien trop de pétasses de L.A. ici." Quand j'arrivai à l'endroit où Ray s'était tenu, il n'y était plus. Les quatre qu'il avait épiés avaient disparu, eux aussi. Les lieux semblaient avoir été débarrassés de toute preuve de leur passage. Le sol était parsemé de mégots de cigarette et de cartes froissées indiquant les autres sites d'installations artistiques. Je ramassai les plans, les repliai et les déposai sur une table voisine. Un groupe se mit à jouer avec fracas sur la scène.

— Comment peut-on boire quelque chose ici ? lança quelqu'un.

C'était Lynne Feldman, seule, l'air étourdi. Dans cette atmosphère décontractée, les cheveux de la conservatrice en chef paraissaient trop bien coiffés, ses lèvres trop rouges, son accoutrement noir pareil à une armure urbaine excessive. S'il s'était agi d'une soirée du West Side pour des artistes déjà reconnus, Lynne aurait simplement attendu, tel un phare, que les gens viennent à elle, mais c'était là une foule de jeunes de l'East Side

trop intimidés pour oser l'approcher. La gardienne officielle du temple Rocque Museum ! Pour eux, Lynne Feldman était un objectif, pas une personne vivante.

— Vous avez déjà bu un verre ? interrogea-t-elle, comme je ne répondais pas.

— Non. Il y a tellement de monde. Je n'ai toujours pas réussi.

Je me demandais si elle saurait pour quelle raison Janis Rocque n'était pas venue, ce soir.

— Eh bien, fit-elle avec un air de connivence déconcertant, aucune de nous deux ne survivrait longtemps dans le désert, vous ne croyez pas ?

Je souris poliment, tout en scrutant la foule des festivaliers. Tout le monde retournait à l'intérieur. J'entendis quelques véhicules qui démarraient, des gens qui partaient voir les installations voisines. Peut-être devrais-je aller à l'aire de stationnement, moi aussi ?

— La projection a dû vous intéresser. Vous n'avez pas été étudiante au LAAC ? insista-t-elle.

— Non, pas du tout.

J'étais moins étonnée par son ignorance que par la question. Lynne se souciait rarement de l'avis des autres. Les opinions critiques représentaient son pré carré. Et ce soir, son opinion critique me laissait perplexe. Je décidai de pousser plus loin :

— Mais j'ai été impressionnée par le film. Et ce que vous avez dit sur Brenae Brasil m'a touchée. Toute jeune artiste aurait été très reconnaissante de ce genre de soutien.

Lynne cilla.

— Je suis heureuse que vous ayez entendu ça, dit-elle. Sa propre école aimerait la faire disparaître sous le tapis. Vous savez, Hal Giroux a refusé d'assurer la présentation.

Hal Giroux était le directeur du programme d'études de Brenae. Je comprenais que les camarades de l'artiste défunte puissent être jaloux

d'elle, mais son propre superviseur ? Le LAAC n'aimait donc pas sa star ? Je m'en étonnai. Lynne haussa les épaules.

— Disons simplement que Brenae était sur le point de faire une critique très publique de leur façon de traiter les femmes et les minorités. Je ne peux vous en dire plus, parce que je n'en sais pas vraiment plus moi-même. Mais elle avait raison, et je suis lasse de ce qui se passe là-bas.

La défaite s'accordait mal à l'attitude fière qui la caractérisait, et après ce moment de faiblesse elle redressa les épaules.

— Je vais peut-être affronter l'épreuve, marmonna-t-elle en regardant vers le bar. Ou bien je vais simplement rentrer à mon hôtel.

— *Idem* pour moi.

Mais l'appréhension que j'avais éprouvée toute la soirée s'était transformée en quelque chose d'autre. De la colère ? Non, la sensation était trop sclérosée et familière : nous étions là, deux femmes qui parlaient d'une autre victime féminine, qui exprimions notre épuisement face à cette situation.

— Je déteste demander ça, dis-je, mais auriez-vous entendu quoi que ce soit sur les raisons pour lesquelles elle s'est suicidée ?

Lynne hocha la tête et fit un petit signe de la main à quelqu'un dans mon dos, son visage affichant à nouveau son expression coutumière de ferme assurance. Je suivis la direction de son regard jusqu'à l'entrée du bar, et j'aperçus le sourire tendu de Nelson de Wilde, le galeriste bien connu qui venait sans doute repérer de nouveaux talents pendant ce week-end.

— Il faut que je parle à Nelson, me dit-elle en revenant à moi, comme si elle avait tout juste enregistré ma question. J'ai entendu dire qu'elle était isolée. Qu'elle était bloquée, ou pas si talentueuse que ça, finalement, et que la pression la rongait. Mais pourquoi quelqu'un commet l'impensable ? ajouta-t-elle avec un soupir. Parce que cette personne ne peut pas imaginer vivre un jour de plus.

Pendant que je vidais seule et coup sur coup deux gin tonics, je fis le point sur ma situation. Je n'étais pas totalement paria à L'Oasis. Je pouvais facilement trouver quelqu'un connaissant le Rocque pour bavarder, et je saurais me fondre dans le décor, avec mon jean délavé et ma chemise bleu marine à l'ourlet astucieusement tailladé. Mais pour cela il me faudrait renoncer à espionner les gens, et j'avais perdu toute envie de bavarder. Je me calai donc à l'écart, dans un petit coin tranquille, d'où je suivis la partie de billard.

Deux hommes tournaient autour de la table, concentrés, sans réagir quand leurs queues cognaient des inconnus. Ils ne s'immobilisaient qu'au passage de l'unique serveuse du bar et gardaient alors les yeux baissés, comme s'ils avaient déjà été rappelés à l'ordre. Et ils jouaient avec rapidité, par des coups assurés qui envoyaient les billes rouler dans les trous. Des taches floues de couleur, des claquements et des chocs. Parties rapides. J'en comptai trois, quatre, avant de remarquer que c'était toujours le même homme qui gagnait : le plus petit des deux, tendu au niveau des épaules, avec un visage à la maigreur malade. Il était possible qu'il soit nettement plus âgé que son corps alerte le donnait à penser. L'autre avait un maintien plus relâché, moins tonique, avec de longs cheveux blond filasse, un peu de ventre et une attitude plus avachie encore dès qu'il ne jouait pas. Quand il visait, il se crispait comme un frelon, et ses tirs étaient autant de coups de dard. Les billes lui obéissaient chaque fois, pourtant son aîné l'emportait

toujours. Grâce à la stratégie. Grâce à la patience. La 8 menaçait de verser dans une des poches. Une rayée bloquait une unicolore. Impossible à ne pas effleurer.

À la cinquième partie, le perdant commença à grommeler, et à marteler le sol de ses baskets. Son assurance se dissipait, et il rata la casse du triangle. Les billes se dissocièrent à peine. Le vainqueur en série remarqua l'attention que je leur portais et me lorgna sans vergogne. L'expression lui conféra un air très vieux, évoquant un lézard, et mauvais.

Je me détournai et ressortis dans le parking. Pas de Janis. Pas de Dee. Pas de Ray. Lynne avait dû rejoindre son hôtel. L'écran qui avait montré la vidéo de Brenae Brasil était toujours là, mais à présent éteint il ressemblait à un mur sans bâtiment derrière lui, une de ces façades de décor sur les tournages de westerns. Le ciel du désert paraissait plus grand et plus sombre, saupoudré d'un chaos d'étoiles.

Incertaine quant à la suite, et n'ayant toujours pas envie de partir, je ralliai la file d'attente devant les toilettes dégoûtantes et pleines de vapeur, me hâtai de faire ce que j'avais à faire, puis je me lavai les mains. Le miroir était trop taché et voilé pour que je voie mon visage. Je commandai un autre gin tonic, mais je ne souhaitais plus m'enivrer, et je revins effrontément m'installer à côté du billard tout en suçotant mes glaçons. J'ignorai le regard lubrique du gagnant. J'avais le droit de me tenir où je le voulais.

Une heure avait déjà passé, et la foule demeurait compacte et bruyante. Tous ceux qui devaient rentrer à L.A. étaient partis, et leur nombre étant supérieur aux habitants du coin, ceux-ci se massaient maintenant au bar en petits groupes, vêtus de simples jeans ou consommateurs ayant la cinquantaine. Dans les box envahis en majorité par les étudiants et les pantalons taille basse, les conversations feutrées avaient remplacé les échanges animés, et les jeunes hommes frétilants parlaient d'une voix pâteuse à des créatures isolées et riantes, sorties de leurs magazines féminins de luxe. J'entendais prononcer le nom de Brenae Brasil plus que

tout autre, alors que des dizaines d'artistes prometteurs présentaient leurs installations dans des sites proches. Je l'imaginai parmi eux. La jeune femme brune de vingt-deux ans, à la silhouette vigoureuse, n'aurait pas déparé dans ce tableau, quoique j'eusse du mal à me la dépeindre joyeusement serrée entre les autres. Elle semblait trop sérieuse, trop avide de réussite pour participer au chahut de cette escapade hors de la métropole.

Quelque chose fusa dans l'air près de ma tête et alla percuter le mur à côté de moi. Un choc sourd, suivi du bruit d'un objet en verre qui se fracasse. Je mis une seconde à comprendre que le projectile était une bouteille de bière projetée par le joueur de billard blond : il l'avait lancée sur son adversaire qui l'avait esquivée en se baissant. Je restai tétanisée alors qu'ils commençaient à se battre à coups de poing dans les côtes, puis en s'agrippant mutuellement quand le plus jeune tenta de saisir son opposant par les pans de la chemise pour le renverser au sol. Des cris emplirent l'air, et les autres clients refluèrent loin de l'altercation. Le barman se précipita en bousculant les gens et en rugissant : "Arrêtez ça ! Arrêtez ça !" Des éclats de verre cascadèrent de ma chevelure pour aller s'éparpiller sur le sol, et je détectai l'odeur âcre de la bière.

Le vieux déséquilibra son adversaire et le jeta sur la table de billard. Un sourire creusait son visage émacié, à croire qu'il jouait depuis le début dans le seul but de provoquer cette bagarre. Il ramassa une bille marquée d'une bande jaune, leva la main et l'abattit sur le nez de l'autre. Puis il lâcha subitement le jeune, ses mains trempées de sang, et se dirigea tranquillement vers la porte de L'Oasis qui se trouvait juste derrière moi et le verre émiétté.

J'étais une des personnes qui hurlaient, même si je ne me souvenais pas d'avoir desserré les lèvres. Je le sus quand je perçus ma propre voix. Je reculai en direction de l'entrée. L'homme au visage maigre me bouscula de l'épaule en sortant, avec une grimace concupiscente et, d'un geste vif, il happa le bout de mon sein droit, le tordit violemment, me contourna et

disparut au-dehors. Une minute plus tard un camion énorme et noir se rua hors du parking dans un rugissement mécanique.

Le temps que je m'extraie de mon état de choc, tout l'établissement était entré en mouvement. Le barman tamponnait le visage ensanglanté de l'homme blessé avec une serviette, et le remettait précautionneusement sur pied. La serveuse était au téléphone, pour appeler une ambulance, la police, ou les deux. Personne ne semblait avoir remarqué l'agression dont je venais d'être victime, ou bien personne ne savait quoi dire. Je me retrouvai complètement isolée, le vide tout autour de moi. Mon sein et mon mamelon me faisaient mal. Je tirai sur ma chemise pour la défroisser, puis je quittai ma place contre le mur et allai d'un pas titubant vers les toilettes. Mais il y avait encore la queue, et je ne me sentais pas de rester immobile, à patienter.

Pendant plusieurs minutes je laissai la foule me frôler dans la salle, et j'allai occuper un espace libre, puis un autre. Au cas où des gens m'observeraient, j'adoptai un air impatient, comme si j'avais aperçu une connaissance un peu plus loin, que je ne pouvais pas rejoindre. Le joueur de billard agressé sortit en vacillant, mains plaquées sur son visage baigné de sang. Il laissait échapper des grognements heurtés et gutturaux.

Quand le barman fut revenu derrière le comptoir, je louvoyai jusque-là pour lui demander si un taxi pouvait m'emmener à Twentynine Palms. Je m'efforçai de ne pas parler d'une voix étranglée, sans grand succès.

L'autre s'immobilisa, un gobelet plein de glaçons dans une main, une bouteille de vodka dans l'autre.

— Tu veux y aller, chérie ? Je vais appeler un gars tout de suite. Il te prendra trente billets. Cinquante si c'est après minuit.

Je sentis peser sur moi le regard de sympathie d'une femme proche. Elle avait au moins dix ans de plus que moi, une chemise décolletée, des cheveux blonds trop fins, ramenés coquettement sur son visage, et un bronzage permanent qui marquait sa gorge constellée de taches de rousseur.

— Qui que ce soit, ce type ne vaut pas le coup qu'on poireaute pour lui, murmura-t-elle.

— Merci, m'écriai-je presque à l'adresse du barman. Je n'arrive pas à retrouver mes amis.

J'effectuai le trajet en taxi dans l'odeur du tabac à pipe, avec un chauffeur silencieux, sans être antipathique pour autant. Il attendit que je sois entrée dans l'hôtel avant de redémarrer. Un e-mail de Dee s'afficha dans ma messagerie dès que je fus connectée en wifi sur mon portable, enfin au calme dans ma grande chambre : *Vraiment désolée, Maggie, mais tu sais déjà qu'on n'a pas pu venir. Janis te retrouvera au travail lundi, et elle t'expliquera. J'espère que tu as passé une excellente soirée. N'hésite pas à solliciter le service d'étage !*

J'ai vu la projection, écrivis-je en retour. Forte impression.

Elle ne répondit pas.

Malgré son comportement chaleureux et charmant, Dee était quelqu'un de réservé, qui savait garder pour elle ce qu'on lui disait, sinon elle n'aurait pas pu rester auprès de Janis. Quoi que cette dernière ait à me communiquer au sujet de Brenae Brasil, cela devrait attendre qu'elle soit prête à se livrer, mais je m'irritai de cette propension au secret, après la soirée que je venais de vivre. J'avais cru qu'une certaine confiance s'était établie entre nous, à la suite de nos confidences mutuelles pendant l'été. J'en étais arrivée à ce stade. Je fis les cent pas dans cette chambre luxueuse, sans être capable de m'asseoir un instant. La carpette était douce et moelleuse sous mes pieds nus. Un long miroir au cadre de bois sombre remodelait ma silhouette et la rendait plus élancée. Intérieurement, pourtant, je me sentais à vif, déterminée, une version glaciale de moi-même. J'étais revenue à L.A. à cause de la proposition que Janis avait fait miroiter, mais je me demandais maintenant dans quoi je m'étais engagée. Ma patronne n'était pas une rédactrice. C'était une femme riche et influente, habituée à obtenir ce qu'elle désirait sous la forme qu'elle souhaitait. En admettant qu'il y ait une

histoire intéressante derrière la mort de Brenae, sa version correspondrait-elle à la mienne, ou à celle de ma bienfaitrice ? Quelle latitude aurais-je pour agencer mon compte rendu, et le présenter aux magazines ? Je m'écroulai sur un fauteuil près du bureau nu. La pièce rapetissa. L'air sentait le propre, mais aussi le renfermé. Dans le silence ambiant, je ne sus plus ce que j'essayais d'entendre. Des véhicules sur la route proche ? Mon hébergement était trop luxueux pour cela. Peut-être s'agissait-il de la présence de la route – que je percevais, non par le bruit, mais par un manque dans l'immobilité totale de la nuit.

Les peintures de Kim Lord m'avaient enseigné une chose : des femmes périssaient de mort violente tout le temps, de toutes sortes de fins angoissantes et humiliantes, et vous ne deviez pas révéler au public la moindre de ces vies abrégées si vous n'aviez pas fouillé au plus profond de vous-même et vous être posé la question : Pourquoi ?

Je me levai, me rendis dans la salle de bains d'un blanc étincelant où je me savonnai et me rinçai le corps, j'avalai deux verres d'eau pour éviter la gueule de bois, et puis je rampai jusqu'au centre du lit *king size* si douillet, dont je ne pouvais atteindre les bords. L'impression de distance me fit du bien, mais je me relevai quand même et allai vérifier pour la troisième fois que la porte était bien verrouillée, avant d'éteindre les lumières.

Je me réveillai une heure plus tard, totalement alerte, le cœur battant à tout rompre, comme si quelqu'un venait de hurler à mon oreille. J'allumai la lampe, mais la pièce était déserte, sans aucun bruit. J'éteignis de nouveau et fermai les yeux. Je n'arrivai pas à dormir. En esprit, je revoyais l'arme touchant les lèvres de Brenae. Le lait qui coulait de son menton. La séquence avait été si douce, et riche. Si posée. Qui avait tenu la caméra ? Il fallait que ce soit quelqu'un en qui elle avait confiance.

Finalement, lassée de rester allongée sans parvenir à trouver le sommeil, je me levai et j'entrepris de mettre de l'ordre dans la chambre. J'étendis les serviettes, je rangeai mon maquillage dans ma trousse, je pliai ma tenue du

soir. Ce fut seulement alors que je remarquai la légère tache sur ma chemise bleu marine. Dans l'éclairage fluorescent de la salle de bains : des marques sombres laissées par la main de l'homme. Je jetai le vêtement dans le lavabo, et j'ouvris le robinet. Je pressai et frottai jusqu'à ce que l'eau coule grisâtre, puis claire. Alors j'essorai l'habit et le suspendis, pour qu'il s'égoutte.

OceanofPDF.com

Brenae Brasil avait grandi dans une petite ville de Central Valley, cette bande de terres cultivées qui s'étire le long de l'autoroute entre San Francisco et Los Angeles. Son père était directeur adjoint dans une ferme laitière que possédait depuis trois générations sa large famille américano-portugaise. Sa mère, une Italo-Sino-Irlandaise, était employée de bureau dans un magasin de pièces détachées pour voitures. Brenae avait trois frères : un était fermier, le deuxième musicien, le troisième probablement destiné à finir en prison pour revente de méthamphétamines. Aucun d'eux n'avait commenté la mort de leur sœur dans la presse le printemps dernier, mais sa professeure d'anglais au lycée avait dit d'elle que c'était "une de ses élèves les plus brillantes, et assurément la plus provocatrice".

Brenae avait décroché une bourse pour sa première année d'études à l'USC, puis elle s'était orientée vers la filière artistique après avoir obtenu un prix universitaire pour une vidéo qu'elle avait réalisée de son campement installé dans une maison hypothéquée de South Central. Pendant son avant-dernière année, elle s'était aveuglée et bâillonnée à l'aide de ruban adhésif et s'était filmée tentant de parcourir à la nage une longueur de piscine. Elle avait intitulé le résultat *First-Generation College Student*. Elle avait ensuite exécuté des déclinaisons du concept : Brenae se contorsionnant pour entrer dans un carton en provenance de la bibliothèque de l'université, tortillant et malmenant son corps jusqu'à réussir à refermer le couvercle sur elle. Brenae devant dix chopes de bière alignées, leur fond

étiqueté avec l'intitulé de ses cours, les buvant l'une après l'autre, de plus en plus lentement, jusqu'à s'effondrer sur la table avant d'avoir vidé la sixième. Avec l'offre d'une bourse d'études intégrale, elle s'était propulsée directement au LAAC pour son diplôme de maîtrise. En mars dernier, soit peu après la moitié de sa première année, elle s'était étendue sur un matelas, dans son atelier, avait plaqué un oreiller sur son visage, et s'était tiré une balle dans la tête. La police situait sa mort au petit matin. Deux personnes avaient entendu un claquement sonore à ce moment. La police avait trouvé un mot expliquant le suicide, un flacon de somnifères, des traces de téamazépan dans son organisme. L'arme était la sienne.

Les retentissements dans la presse officielle furent moins nombreux que je l'avais prévu : un court article dans le *L.A. Times*, un autre dans le *Valdivia Star*, et plusieurs posts sur des blogs dédiés à l'art. Une cérémonie funèbre rapide s'était tenue à l'école, mais la nouvelle fournée d'étudiants était déjà arrivée au LAAC, remplaçant Brenae, emplissant les ateliers de leurs propres idéaux, ironies et playlists personnelles.

Et pourtant...

Pourtant son histoire n'était pas complètement terminée. *Packing* allait être projeté dans quelques expositions itinérantes et susciter des échos dans les médias pendant encore un an ou deux. Un galeriste ou un conservateur pouvait même s'intéresser aux films étudiantins de Brenae, mais à la longue, sans nouvelle œuvre à présenter, elle deviendrait une anecdote dans l'univers du LAAC et ses pressions internes. *Suicide tragique d'une artiste durant sa première année*. Puis, un commentaire : *Il n'y a pas une fille qui s'est suicidée dans cet immeuble ?* Et enfin, un fantôme : *Vous avez entendu ce bruit, la nuit dernière ? Je flippe vraiment*.

Le lundi matin, la Lexus bleu sombre de Janis arriva devant le Rocque et s'arrêta à côté d'une banderole murale vantant notre prochaine exposition, un ensemble froid et aride sur la lumière californienne et les architectes californiens. Un moment, je repensai à l'ancienne publicité pour

Natures mortes, et je revis avec un malaise certain le sourire de Kim Lord dans son autoportrait posant à la place de Roseann Quinn, victime de meurtre. Je mis tout cela de côté, me rendis sans hâte jusqu'à la voiture, et y montai.

— Café Francesca, ordonna Janis Rocque à son chauffeur.

Il déboîta aussitôt pour se faufiler dans la circulation, et le mouvement me plaqua au fond du siège en cuir, à côté d'elle.

— J'aime beaucoup le Café Francesca, dis-je, un peu surprise.

L'établissement sur deux niveaux se tenait tel un vaisseau français isolé dans le vieux quartier des cinémas, et on pouvait y apprécier des sandwiches, des salades, une ambiance musicale à la guitare gitane, et de vrais serveurs parisiens qui vous ignoraient et vous draguaient en même temps, ce qui ajoutait au charme du lieu. Mais en voiture il se trouvait loin de la propriété de Janis à Bel Air, et ce n'était pas le genre d'endroit qui attirait les multimillionnaires.

— Vraiment ? dit-elle. Vous semblez stupéfaite qu'on aille là-bas.

— Je suis stupéfaite qu'on se parle enfin, dis-je en toute sincérité. Ce week-end a été pour le moins étrange.

Elle laissa échapper un petit grognement.

— Je suis désolée qu'on ne soit pas venues dans le désert. Ce n'était pas ce que je souhaitais.

Elle paraissait réellement contrite, et pendant un instant je crus qu'elle allait expliquer pourquoi, mais elle cligna des yeux et sa voix reprit les accents brusques de la Janis de toujours.

— Vous avez dit que vous aviez eu l'occasion de voir son œuvre, ajouta-t-elle.

— En effet.

— Et que vous en avez été impressionnée.

Quand elle m'avait écrit la veille, pour m'interroger sur mon excursion et m'inviter à déjeuner, je lui avais fait part de mon ressenti.

— Elle avait du talent, dis-je.

— Du talent, murmura-t-elle. Prévoir l’aboutissement d’un talent, c’est comme deviner la taille des saumons d’après leurs œufs, Maggie. Vous voulez dire que vous lui trouviez le potentiel pour créer une œuvre majeure, mais vous n’en êtes pas sûre.

À son ton incisif, je compris que c’était un test et non un jugement.

— Je veux dire qu’elle possédait une présence réelle à l’écran, expliquai-je. Un magnétisme certain. C’est une chose impossible à simuler. Mais tout dépendait de ce qu’elle allait faire ensuite.

Elle appuya le côté de sa tête contre la vitre de la portière, mais elle m’observait toujours.

— Vous passez beaucoup de temps dans les expos ?

— J’essaie d’y aller une fois par semaine, répondis-je. Dee et l’équipe font un boulot superbe.

— Pas nos expos. Les expos commerciales. Blum & Poe. Lace. Vous n’avez jamais voulu être une *gallerina* ?

Elle prononça ce dernier mot, *gallerina*, sur un ton légèrement moqueur. Le terme charriait à la fois le mépris et l’admiration que les gens (moi y compris, je le confesse) avaient pour les jolies jeunes femmes réservées qui jouaient souvent le rôle de gardiennes, hôtesse d’accueil et secrétaires de permanence dans les galeries d’art haut de gamme.

— Pas vraiment, dis-je, perplexe. Je ne suis pas très douée pour faire ça avec les gens riches.

Ma voix s’enroua quand je me rendis compte de mon faux pas, mais Janis eut un petit rire.

— Vous m’en direz tant, railla-t-elle, puis elle leva la main quand je voulus m’excuser.

Son chauffeur nous fit descendre la colline à bonne allure et tourna à droite, sur Olive, frôlant un homme qui poussait un chariot de vendeur de glaces décoré d’autocollants de cônes et de boissons gazeuses.

— Je préfère que vous entendiez tout de la bouche de Ray d’abord.

Je me retins de réagir au nom de Ray, mais Janis s’était renversée au fond de son siège, les yeux fermés. Sans son regard dur et brillant, elle semblait plus âgée que ses cinquante-trois ans, plus frêle aussi. Les veines saillaient à son cou et sur ses mains. Il semblait injuste de la scruter dans cette situation, alors qu’elle était dépouillée de son armure habituelle, et pourtant j’avais le sentiment étrange qu’elle voulait que je constate sa lassitude, et que c’était là un message, également.

Quelques pâtés d’immeubles plus loin, les gratte-ciel de bureaux de Bunker Hill s’éloignèrent derrière nous. Janis devait être encore gamine quand la cité avait rasé par centaines les demeures victoriennes “vieillottes” et déplacé leurs milliers d’occupants afin d’ériger le visage du nouveau centre de L.A. Elle avait atteint la majorité durant le fiasco, de plus d’une dizaine d’années qui s’était ensuivi : les tours d’appartements au sommet avec une occupation de soixante pour cent, tandis qu’à l’ombre de la colline la démolition simultanée des hôtels de Skid Row couplée à la multiplication des vétérans du Viêtnam sans domicile fixe et des malades mentaux menait à la naissance de tentes permanentes dans les rues. Passés ses vingt ans, elle avait assisté à la campagne de son père visant à convertir un ancien garage pour véhicules de la police en un musée d’art contemporain, et lorsqu’il était mort, encore jeune, elle avait poursuivi la réalisation de son rêve qu’elle avait embrassé. Elle avait participé aux batailles culturelles de la fin des années 1980 avec l’exposition épique *Indécence*, qui présentait les œuvres de tous les artistes décriés car jugées choquantes par un puissant sénateur américain. Elle avait préparé le terrain pour la première rétrospective majeure de l’art chicano, financé dans les années 1990 les étalages malicieux d’assiettes sales et de créatures marines dans le formaldéhyde, et fait entrer le Rocque dans le ^{xxi}^e siècle avec *Natures mortes*. Rien d’étonnant à ce qu’elle soit fatiguée.

Le prestige défraîchi du vieux quartier des cinémas se dressait maintenant autour de nous. Au rez-de-chaussée des bâtisses, des enseignes rouges et jaunes claironnaient la vente de bijoux et de montres à prix cassés. Des portiques prétentieux s'arrondissaient au-dessus des boutiques, noircis par le smog et couverts de fientes de pigeon. Yegina m'avait dit que ces bâtiments étaient emplis d'ateliers clandestins de confection, mais si des gens travaillaient réellement dans les étages ils ne s'approchaient pas des fenêtres poussiéreuses. Des niveaux supérieurs émanait une impression de vide et de décrépitude. La seule vie se trouvait au ras du sol : une église pentecôtiste surgissant soudain, des vendeurs de produits de luxe clinquants et bon marché. Un magasin de robes de mariée et de smokings débordait sur le trottoir avec des chemises pastel et des robes, mais même sa présence semblait moins dynamique qu'impulsive, comme si la vitrine pouvait se replier demain et disparaître.

Janis rouvrit les yeux.

— Dee veut acheter un smoking dans cette boutique, commenta-t-elle en regardant par la vitre.

— Elle aura une allure fantastique, dis-je.

Avec ses cheveux à la blondeur variable et sa silhouette mince, Dee aurait pu porter à peu près n'importe quelle tenue et lui donner un air branché et décontracté.

— Peut-être pour son concert de la semaine prochaine, ajoutai-je.

Dee faisait partie d'un groupe qui jouait du "punk éthéré", et elle nous avait invitées, Yegina et moi, à leur prochaine date. J'étais presque sûre que son allure l'emporterait sur son talent musical, et certaine que nous adorerions cela, de toute façon. Tel était l'effet qu'avait Dee, et elle le produisait toujours, alors même qu'elle endurait l'épreuve de maintenir la cohésion entre les membres de son équipe après qu'ils avaient découvert toute l'histoire entourant la mort de Kim Lord.

— Peut-être, dit Janis.

Son visage s'éclaira pour la première fois quand elle observa les smokings. Un cadeau pour Dee. Il était touchant de voir à quel point cette femme aimait se montrer généreuse.

La voiture ralentit : nous arrivions devant le Café Francesca. Le restaurant occupait deux niveaux d'un immeuble étroit en briques, à la pointe de deux rues se rejoignant en triangle. Les patios du bas et du haut s'étendaient en gradins, chacun d'eux ceint d'une fine balustrade blanche en fer forgé, ombragé par des parasols rouges. Les plats étaient délicieux, et pour la plupart au-dessus de mes moyens.

Janis Rocque sortit prestement.

— On est en retard, dit-elle.

Je me hâtai derrière elle dans l'escalier, à travers les salles jaune coquille d'œuf du restaurant, puis à l'extérieur, sur la terrasse supérieure où des couples étaient installés, menu en mains. Il me fallut un moment pour en remarquer un particulièrement : ils étaient assis à une table pour quatre personnes, et ils discutaient avec intensité. Ray me tournait le dos. Il était vêtu d'une chemise à col boutonné et se penchait en avant. Pourtant, dès l'instant de notre arrivée il pivota le buste comme si quelqu'un l'avait hélé. Son regard bleu accrocha le mien, et se détourna. La femme en sa compagnie avait des cheveux noirs qui retombaient sur ses épaules, et elle portait un ensemble pourpre pâle qui soulignait ses formes. L'inspectrice Alicia Ruiz avait toujours les mêmes sourcils épais, le même visage calme et ouvert, mais elle paraissait différente et, en toute franchise, beaucoup plus jolie que lorsque je l'avais vue la dernière fois. Un nouvel uniforme ? Ou était-ce son jour de congé ?

Tous deux se levèrent quand ils virent Janis, mais elle leur fit signe de se rasseoir, tira un siège et m'invita à m'attabler. J'obéis à contrecœur et me perchai au bord du fauteuil grêle en métal blanc martelé faisant penser à des bouquets de grappes de raisin.

— Nous voilà, déclara Janis, toujours debout. Je crois que vous connaissez tous les deux Maggie Richter.

Ray et l'inspectrice échangèrent un coup d'œil, le poing de la policière se referma sur la table, et je craignis qu'elle s'apprête à dire quelque chose de peu aimable.

— Enchantée de vous revoir, lâcha-t-elle.

Je hochai la tête. Je m'étais attendue à voir Hendricks, mais pas en compagnie d'une inspectrice de police. Tout spécialement celle-ci. Je savais qu'elle avait l'esprit vif, et je savais aussi que je lui avais menti au printemps dernier, pendant l'affaire Kim Lord. S'agissait-il d'une véritable enquête criminelle ? Impossible. Les flics et les journalistes ne se fréquentaient pas, d'habitude – une présence policière pouvait mettre en péril les liens avec des sources vulnérables, et les journalistes étaient capables de transformer l'exercice de relations publiques en cauchemar pour les flics.

— Vous avez bonne mine, dis-je à la jeune femme.

Puis je me permis de dévisager Ray, qui affichait une de ses expressions polies et neutres. Disparues, la barbe et la casquette, et ses cheveux bruns avaient été coupés court. Il semblait plus mince, plus accablé par les soucis. Il se leva et me tendit la main, me salua d'un ton calme. Sa paume était tiède et sèche, mais lors de ce bref contact je vis une tension subite envahir ses traits.

— Maggie a gentiment accepté de se joindre à nous sans en savoir beaucoup sur cette affaire, dit Janis en s'asseyant. Ray et Alicia sont ici pour vous fournir les détails et vous expliquer les paramètres légaux de ce que je veux que vous fassiez.

Ce que je veux que vous fassiez. Le caractère possessif de cette formule ne m'échappa pas. Aucun autre reporter potentiel n'avait été envisagé, j'en avais maintenant la certitude, parce que Janis n'aurait pas pu le superviser comme elle avait l'intention de le faire avec moi. Toutefois je décelai dans

le ton employé une gravité qui me préoccupa, comme s'il y avait derrière ses directives aussi claires que de coutume une émotion secrète qu'elle traînait avec elle.

Un serveur se présenta, le regard interrogateur. L'inspectrice Ruiz consulta sa montre.

— De l'eau, pour moi, marmonna-t-elle.

— Commandons tout maintenant, il faut qu'on mange, décréta Janis. Le croque-monsieur, c'est avec du jambon et du fromage. Pour le croque-madame, on y ajoute un œuf. – Elle tapota la carte de Ray. – Le croque-madame est trop riche, si vous voulez mon avis. Mais vous faites comme vous voulez.

— Ça l'air excellent, répondit-il en lui tendant son menu. Je vous laisse choisir pour moi.

Ruiz se frotta le front d'un doigt manucuré.

— Pourquoi ne pas commander pour nous tous ? Si Maggie est d'accord, bien sûr, dit-elle avant d'ajouter sans attendre : Doucement sur l'ail pour moi, j'ai des réunions tout l'après-midi.

J'acceptai avec un haussement d'épaules. Une bataille était en train de se dérouler, mais je n'allais pas y prendre part tant que je n'aurais pas compris de quoi il retournait. Janis énuméra ce qui semblait être sept plats différents, le serveur s'éclipsa, et le silence s'établit à notre table. La brume matinale s'étant évaporée, le patio était soumis à un soleil aveuglant. De l'autre côté de la rue, deux mères avec de jeunes enfants entrèrent dans une église pentecôtiste dont la marquise proclamait JESUCRISTO ES EL SEÑOR.

Janis prit la parole :

— Laissez-moi vous dire en préambule que vous serez bien rémunérée pour votre temps, néanmoins je ne permettrai aucune fuite sur ce sujet. À personne.

— Je comprends, affirmai-je, et mon cœur se serra, sans que je sache pourquoi.

Janis agrippa la table, comme sujette à un déséquilibre momentané, puis elle la lâcha. Elle soupira.

— Vous avez apporté le DVD ? demanda-t-elle à Ray.

Il parut dérouté par sa question, mais acquiesça.

— Donnez-le-moi, dit-elle. – Elle happa le disque argenté dans sa pochette transparente, et le fit briller devant mes yeux. – Pour diverses raisons, dont certaines assez dérangeantes, j’ai dû licencier la personne qui était depuis dix ans mon assistante personnelle en juillet dernier, déclara-t-elle. Sa remplaçante a trouvé un placard entier rempli de courriers qui n’avaient jamais été ouverts, en majorité des demandes me suppliant d’apparaître à des inaugurations auxquelles je n’ai jamais pu venir. Parmi elles, il y avait un paquet contenant cette vidéo et un mot... Brenae Brasil me l’a envoyée avant de mourir. – Elle me dévisagea. – Vous voulez savoir pourquoi vous êtes ici. Je crois qu’il y a quelque chose de systémique qui ne va pas du tout au sein de cette école, quelque chose que vous entreverrez sur cette vidéo et qui a mené au suicide de Brenae Brasil. Je veux qu’on découvre quoi. L’artiste a demandé mon aide, et je ne la lui ai pas accordée à temps. Je tiens à réparer ça maintenant, du mieux qu’il me sera possible.

Tant de questions me venaient à l’esprit que je ne savais pas laquelle poser en premier. Le mélange curieux de sympathie et de frustration que je lus sur le visage de Ruiz me décida à choisir.

— Brenae Brasil... répétais-je. Mais une enquête sur sa mort a déjà été menée au printemps dernier. Dirigée par vous, non ?

— Par le LASD, pas par le LAPD, corrigea la policière. C’est arrivé à Valdivia, donc l’affaire concernait le comté. Mais oui, une enquête approfondie a été effectuée.

— Et il n’y a aucun doute, il s’agit d’un suicide ?

— Il y a toujours un doute. Mais il est très léger, cette fois.

Son portable sonna. Elle y jeta un œil, l’éteignit et le remit dans sa poche.

— Tout d’abord, avec tout le respect qui vous est dû et puisque vous ne savez rien de tout ça, il me faut préciser que tout ce que nous dirons à partir de maintenant est confidentiel.

— D’accord, fis-je. Sauf que...

— Totalement confidentiel, insista l’inspectrice d’un ton ferme.

— Compris.

— Tôt le matin du 13 mars, Brenae a avalé des somnifères, avant d’appuyer un oreiller sur sa tête et de se tirer une balle, dit-elle. L’établissement a découvert son corps après qu’elle ne s’était pas présentée au poste qu’elle occupait au magasin Super Shop du campus. Elle avait également cessé de prendre son traitement contre la dépression, elle récoltait des notes médiocres en cours, et elle avait récemment perdu sa bourse pour sa deuxième année. Il y avait un mot sur son ordinateur portable, qui disait : *Regardez-moi*.

— Pas de financement pour sa deuxième année, dis-je. Vraiment ?

D’après la présentation faite par Lynne l’autre nuit, Brenae était arrivée au LAAC avec une bourse d’études pour deux ans pleins. Si elle était restée sans sa bourse, elle aurait dû rembourser des dizaines de milliers de dollars à l’école. Si elle était partie, pas de diplôme. C’était placer une étudiante dans une position terrifiante. Cruelle, même.

— Mais je croyais que c’était une star.

— Elle était en conflit avec l’école, intervint Janis. Comme vous le constaterez.

— Le LASD a su qu’il y avait deux autres films réalisés par Brenae Brasil dans les mois précédant sa mort, qu’elle a tous deux soumis à Hal Giroux, reprit l’inspectrice Ruiz. Or aucune copie n’a été retrouvée. Giroux nie en avoir possédé une seule. Il affirme les avoir visionnées sur l’ordinateur portable de l’étudiante, dans son bureau, quand ils se sont vus pour son entretien préliminaire. Il n’y a aucun fichier contenant l’un ou

l'autre de ces films sur son disque dur. En fait, il semble que son ordinateur portable ait été trafiqué après sa mort.

— Nous pensons que ceci est un des films.

Ray inséra le disque dans le lecteur de son portable ouvert et tourna l'écran vers moi. Il était difficile de voir la séquence dans la lumière éclatante. Un carton de titre annonça *LESSON IN RED* en capitales blanches, puis une caméra montra un couple sur un matelas jeté à même le sol nu. Une couverture était étalée sur eux, l'homme était sur la femme, et ses mouvements rythmiques suggéraient une relation sexuelle. Les yeux de sa partenaire, les yeux de Brenae, étaient vides, sa bouche amollie. La tête de l'homme avait été floutée au montage, donnant plus de relief à ses coups de reins. La couverture se froissa et trembla, avant de glisser et de dévoiler un des seins de Brenae. Une voix féminine monocorde se mit à parler sur les images :

Il vient.

Il me demande.

Je dis oui.

Que puis-je dire ?

Qu'arrivera-t-il si je dis non ?

Où irai-je ?

Les trois questions se répétèrent en boucle, de plus en plus fort, prenant de l'ampleur à la façon du *Boléro* de Ravel. Dans le même temps, une teinte rouge envahit lentement la scène, s'affirmant et s'assombrissant jusqu'à masquer les silhouettes sur l'écran.

À la différence de l'ambiance sensuelle et presque séduisante de *Packing*, cette vidéo était crue, sombre et insoutenable. Des membres et des têtes, le rythme saccadé du rapport... Un goût désagréable envahit ma

bouche. Quand je baissai les yeux sur mes mains, je vis qu'elles étaient serrées en poings, mes cuisses pressées l'une contre l'autre.

Janis s'adressa à moi :

— C'est horrible à visionner, n'est-ce pas ? Imaginez que vous l'ayez réalisé. Que vous l'ayez montré.

— C'est ce que j'étais en train de faire, soufflai-je.

— Il semble que ce soit l'œuvre de Brenae. De toute évidence, elle est incluse dans la scène, et la voix correspond également à la sienne, indiqua l'inspectrice. Mais n'importe qui a pu l'envoyer à Janis.

— Quel est l'avis de Hal Giroux sur tout ça ? demandai-je.

Janis répondit d'une voix basse, presque attendrie :

— Maggie, personnellement je crois que le suicide de Brenae est lié à Hal Giroux lui-même. C'est pourquoi il faut agir avec un maximum de précautions.

Hal Giroux. Son nom imprégnait comme une humidité ambiante l'histoire du milieu artistique à L.A. Il était depuis longtemps directeur du programme de préparation à la licence au LAAC, et il avait lancé des dizaines, peut-être des centaines de carrières importantes. Janis et lui se détestaient cordialement, mais le Rocque exposait régulièrement ses artistes en pleine ascension.

— Voici le mot qui accompagnait l'œuvre d'art, dit Janis.

Elle me tendit la photocopie d'une lettre manuscrite, à l'écriture claire et anguleuse.

Chère madame Rocque,

Depuis longtemps je vous admire, vous et votre musée, et ça a été un immense plaisir de vous rencontrer à la présentation de Chavez. Je serais honorée de vous inviter à mon atelier, mais l'environnement que constitue l'école est devenu hostile à mon égard. Je vous prie de visionner un exemple de mon travail, et peut-être que nous pourrions convenir d'un

rendez-vous ailleurs. J'ai désespérément besoin de votre aide, et j'espère que vous répondrez bientôt.

Brenae Brasil

— En toute honnêteté, je ne me souviens pas de l'avoir rencontrée, murmura Janis. Certaines de ces présentations de l'East Side font beaucoup de bruit pour pas grand-chose, et je salue un tas d'inconnus pour m'enfuir plus vite.

— On est sûr que c'est bien l'écriture de Brenae ? voulus-je savoir.

— Elle est identique aux échantillons retrouvés dans son appartement, dit l'inspectrice.

Les derniers mots du message laissaient transpirer une vulnérabilité intense.

— Je me demande quelle sorte d'aide elle recherchait, remarquai-je.

— Je me pose la même question depuis que je l'ai lu, approuva Janis.

Le soleil s'était déplacé dans le ciel, et il tombait maintenant sur ma place à table, tel un mur éblouissant.

— Mais de quelle manière pensez-vous que Hal Giroux était impliqué ? dis-je à Ray en plissant les yeux dans la lumière.

Au lieu de répondre, il fit signe à un employé du restaurant qui passait près de nous.

— On pourrait rapprocher un peu de nous ce parasol, là ?

Nous attendîmes tous que le serveur ait traîné un second parasol à côté de notre table. Une ombre fraîche déferla sur moi.

— Quelqu'un a effacé deux fichiers sur son ordinateur portable après qu'elle était morte, d'après l'estimation de l'heure du décès qu'a donnée le médecin légiste, dit-il. En fait, pas seulement effacé, mais détruit. Ce qui signifie que quelqu'un a découvert son corps et s'est assuré de se débarrasser de ça – il brandit le DVD –, et d'un autre fichier. Du coup le

LASD est arrivé à une impasse avec les enregistrements, malgré tous ses efforts.

Un coup de feu au cœur de L.A. Des fichiers détruits. Un hommage insignifiant. La mort et sa réponse ne collaient pas.

— Par simple curiosité : comment Brenae était-elle habillée quand on l’a trouvée ?

Je notai le regard furtif qu’échangèrent Ray et la policière.

— Elle ne portait pas de vêtements, dit Ruiz, de mauvaise grâce.

— Aucun ?

— Elle était nue comme un ver.

La révélation me surprit, puis pas du tout.

— Pourquoi cette question ? dit Ray, concentré sur moi.

— Elle a grandi dans une communauté d’agriculteurs luso-américains. Catholique et conservatrice. Le suicide représente une violation de la doctrine catholique. Se mettre nu aussi – pour une jeune femme, célibataire... Je sais bien qu’on est au XXI^e siècle, mais ça n’en reste pas moins une déclaration lourde de sens.

À moins que ce ne soit pas la déclaration de Brenae, mais celle de quelqu’un d’autre. Quelqu’un qui voulait la voir non seulement morte, mais également déshonorée.

L’inspectrice se tortilla un peu sur son siège. Elle n’avait pas prévu que je me montrerais aussi affûtée. D’un ton lourd de sous-entendus, elle expliqua :

— Par respect pour la famille, on ne divulgue pas toujours tous les détails.

On y était. Le conflit entre Alicia Ruiz et Janis : y incorporer Ray signifiait que l’enquête restait une enquête, mais m’y impliquer voulait dire que l’affaire risquait d’être exposée sur la place publique. Exposée, publique, donc échappant potentiellement à tout contrôle.

— Alors, que voulez-vous que je fasse ? dis-je.

Personne ne répondit immédiatement, et dans leur silence je perçus le bruit des couverts qui s'entrechoquaient, le brouhaha du restaurant et le chuintement des véhicules roulant en contrebas.

— C'est un peu inhabituel, reconnut Janis. Allez-y, Ray.

— Avoir quelqu'un sur place peut se révéler une stratégie efficace pour glaner des informations au sein des communautés sensibles, dit-il. Les gens ne baisseront pas la garde face à des enquêteurs identifiés, mais l'existence d'investigations en cours les pousse souvent à parler entre eux. Un informateur infiltré peut recueillir beaucoup de renseignements. Il marqua une pause, puis : Demain, l'équipe de Hal Giroux commence le montage de sa prochaine exposition à la Westing Gallery. Son équipe – ses quatre membres – est composée d'étudiants ou d'ex-étudiants du LAAC, et ils ont été proches de Brenae, à un moment ou un autre. Je les ai contactés de la part de Janis, et ils ont accepté d'être interrogés. En attendant, nous voulions avoir quelqu'un qui les observe. Janis a mis au point un accord avec le propriétaire de la Westing. Pour que quelqu'un travaille à la galerie et écoute ce qui s'y raconte. Pendant qu'ils montent l'installation de Hal.

— Vous, conclut Janis. Ils savent qu'ils parlent à un détective privé quand ils s'adressent à Ray. Mais ils ignoreront qu'ils sont également surveillés par une autre enquêtrice pendant toute la journée.

— En d'autres termes, vous endosseriez le rôle de la *gallerina* de la Westing, mais vous seriez aussi une informatrice, dit la policière. Les oreilles et les yeux pour l'enquête de Ray.

Mon esprit s'arrêta sur ces derniers mots. L'enquête de Ray. Je l'assisterais. Ce ne serait pas mon histoire, ni mon reportage. Dans cette affaire, Ruiz ne me considérerait pas en égale, non, pas Maggie la secrétaire d'édition au Rocque. Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Je lançai un coup d'œil à Janis, dans l'espoir de son intervention, qu'elle insiste afin que je puisse rassembler des informations pour mon propre projet, une histoire, un article, peut-être même une série d'articles. Mais elle demeura

silencieuse, la pochette du DVD dans la main, le regard fixé sur le disque argenté. Elle allait s'en remettre au point de vue de l'inspectrice. Une investigation prudente pour le moment. Une histoire plus tard. Peut-être.

Mon visage et ma nuque s'échauffèrent, comme si le soleil féroce dardait toujours ses rayons sur moi, mais je gardai un ton froid :

— La police ne s'intéresse pas à cette affaire ?

— Non. On... Je n'y vois aucun indice d'une activité criminelle, répondit Ruiz qui semblait peser soigneusement ses mots, à présent. En réalité, je suis là pour rendre service. Pour avoir l'assurance absolue que l'opération de Janis restera dans les strictes limites de la légalité.

— On étouffe une affaire, là, d'une façon ou d'une autre, déclara Ray à voix basse. J'ai creusé un peu, et il est évident qu'on ne saura pas toute la vérité en les poursuivant directement.

Ses yeux bleus se posèrent enfin sur moi.

Je sentis toute la force de son attention, et un avertissement très net. *Laissez les morts en paix.*

Avec une petite moue, Janis plia la photocopie du message implorant de Brenae. Le regard de celle-ci avait paru si vitreux et perdu, sur la vidéo. La voix off laissait sentir l'emprise de son amant sur elle. *Lesson in Red*. Le titre suggérait un professeur, une école. L'attitude de la jeune femme suggérait qu'elle se faisait violer.

Le soleil bougeait toujours, et sa chaleur flétriissante remontait maintenant le long de mon épine dorsale. Les clients du déjeuner arrivaient en masse, en majorité des hommes d'affaires ou de loi venus de Bunker Hill, qui parlaient fort et avec suffisance. Un instant j'eus l'impression que tous ces costumes-cravates autour de moi grandissaient, et que chaque femme approuvait, en levant les yeux vers eux, dans sa robe légère aux épaules nues. En même temps je sus qu'il s'agissait d'un mirage. Que c'était seulement ce que mon humeur me faisait voir.

— La *gallerina* en poste habituellement prend quelques congés, m’informa Janis, donc vous pourrez dire que vous êtes intérimaire. Nelson de Wilde a promis de répondre en personne à toute question que poserait un client important. Il appréciait beaucoup le travail de Brenae, et il collabore avec nous dans cette affaire.

Nelson de Wilde. Entendre son nom m’évoqua instantanément la dernière fois où je l’avais vu, dans la foule à L’Oasis, un homme à la chevelure argentée, avec une expression à la fois juvénile et rusée, et un hâle tellement prononcé que le soleil paraissait avoir imprégné sa peau jusqu’à son sang. C’était un galeriste influent qui par le passé avait représenté Kim Lord et probablement incité un collectionneur avide à faire croître de façon factice la réputation grandissante de l’artiste. Peut-être essayait-il de réparer ses échecs passés. Peut-être Janis lui avait-elle fait une offre qu’il ne pouvait pas refuser.

Les trois autres m’observaient, maintenant, dans l’attente d’une réponse. Ils voulaient que je joue la *gallerina* pendant que les étudiants monteraient l’expo de leur directeur. Ils voulaient que j’écoute discrètement les bavardages entre des individus d’un peu plus de vingt ans, tout en feignant d’appeler des clients et d’entériner des acquisitions.

Janis se racla la gorge.

— Puis-je ajouter encore quelque chose ? fit-elle, et elle cita une boutique luxueuse du West Side. Vous pouvez acheter quelques tenues de choix là-bas, sur mon compte. Je vais les prévenir. Je vous retirerai de votre emploi actuel, bien entendu. Et comme je l’ai dit, vous serez bien payée, par moi.

— Il n’y a personne d’autre qui pourrait faire ça à ma place ? demandai-je.

Je savais qu’il y avait forcément quelqu’un d’autre, et cette évidence me rendait plus réticente que tout le reste.

Ray posa une de ses mains sur l'autre, un geste qui me rappela mon père quand il allait céder à une quelconque requête irrationnelle de ma mère.

— Sans aucun doute, répondit l'inspectrice Ruiz. J'ai personnellement proposé quelques autres enquêteurs...

— Mais je ne leur fais pas confiance, personnellement, trancha Janis Rocque. Maggie connaît bien ce milieu. Elle est intelligente et discrète. Elle a travaillé pour Jay Eastman. Ses références s'additionnent. Et nous manquons de temps. L'installation démarre demain, et un des assistants parle de déménager à New York. C'est peut-être la dernière période pendant laquelle ils seront encore tous ensemble. Alors, vous acceptez ?

— Ne la laissez pas précipiter votre décision, dit la policière. Vous avez un peu de temps.

Ray restait muet, le regard fixé sur la table, sans expression. Je sentais l'attention des autres sur moi, mais je l'observai quand même. Les plis subtils à son front, ses épaules légèrement voûtées. Je me souvins de lui debout contre le mur effrité de L'Oasis, quand il m'avait agrippé le poignet. L'appréhension sur son visage. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. *Ce soir, vous ne me connaissez pas, d'accord ?* Quelque chose l'avait effrayé. Et au fond de moi, je sus : cette peur était la raison de son retour à L.A.

Une ombre me recouvrit, et Ray redressa la tête : il regardait derrière moi, les yeux agrandis. C'était notre repas : trois grands plateaux de frites, de sandwiches et de salades portés sur l'épaule par trois serveurs qui tous transpiraient dans le soleil éclatant.

— Doux Jésus, dit Janis Rocque. Tout n'est pas censé arriver en même temps.

Tout n'était pas censé arriver en même temps, ce que vous désiriez, ce qui vous faisait du mal, et ce qui vous poussait à tout risquer, mais, parfois, cela arrivait.

— Je suis désolée, dis-je. Je ne pense pas que je puisse vous aider.

OceanofPDF.com

Je leur avais dit non, et j'avais quitté le café sans goûter au déjeuner, parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire. Janis ne voulait pas me regarder. Quand elle ordonna à son chauffeur de m'appeler un taxi pour me ramener au musée, sa voix déjà basse tomba d'une octave de plus, comme si sa gorge s'ouvrait sur un gouffre sans fond. L'inspectrice semblait soulagée, Ray insondable. Je ne leur avais pas donné de raison, parce que je ne voulais pas expliquer à Janis que cela enfreignait un des principes cardinaux de ma formation journalistique de tromper les gens en rapportant leurs histoires et que, malgré mon respect envers Ray, participer à son enquête ne m'aurait bénéficié en rien. À dire vrai, c'était aussi pour ma propre santé mentale que je refusais de m'impliquer dans la mort violente d'une autre femme.

Tandis que je rentrais chez moi à bord de ma propre voiture, j'appelai Yegina et lui laissai un message. Elle était dans un avion, en chemin vers une conférence à Washington. Sur l'ordre de notre directeur, elle s'était mise à voyager beaucoup pour le musée, prenant part aux comités et courtisant les donateurs internationaux. Elle venait désormais travailler vêtue de chemisiers aux plis impeccables, avec une coupe au carré millimétrée, et il était difficile de ne pas obtempérer face à sa nouvelle attitude raffinée. Au niveau de sa carrière, elle se trouvait sur la pente ascendante, et la chute potentielle de Hal Giroux l'intéresserait beaucoup.

Quoi que Janis et son équipe aient découvert, Hal devait atteindre la fin de son mandat de directeur de programme pour les étudiants vedettes au

LAAC. Une expo à la Westing Gallery dans Venice pouvait être qualifiée de retour nostalgique pour cet homme qui s'était fait les dents sur le montage et les ateliers Finish Fetish disséminés parmi les forages pétroliers, dans les années 1960. Venice représentait l'histoire d'origine de Hal, écrite dans l'air étouffant des plages et les odeurs de plastique fondu.

Mais une expo à la Westing restait une simple exposition dans une galerie. Ce n'était pas une exposition dans un musée. Pour un groupe de rock, cela équivalait à remplir une petite salle au lieu d'un stade.

J'avais souvent vu Giroux lors de vernissages. C'était un individu de petite taille, barbu, aux yeux marron pétillants et à la mise pas plus soignée que négligée, pas plus jeune que datée. Il affectionnait les vestons et les jeans maintenus par une ceinture ou une simple corde, et les chemises en toile froissées dont il gardait ouvert le col à bouton. Il s'adressait à la plupart des jeunes gens avec bienveillance mais aussi des accents de réprimande, comme s'ils n'étaient que de beaux enfants aventurés dans son jardin. Il prenait très peu de ses protégés au sérieux. Ceux-là, de ce qu'on m'avait dit, étaient abreuvés d'une approbation et d'une exigence d'exactitude si ardentes qu'ils se transformaient invariablement en stars.

Au fil des premières dizaines d'années qu'il avait passées au LAAC, Hal avait révolutionné la scène artistique de Los Angeles en adoptant et soutenant les délocalisés dépenaillés qui ne cadraient pas avec la frénésie des ateliers de Venice pour les apparences ou avec les standards des beaux-arts en vigueur dans des écoles plus guindées. Nombre des étudiants de Hal avaient été des artistes spécialistes des performances : de beaux gosses infatués de leur personne, qui aimaient choquer, qui se servaient de leur corps comme la composante d'une œuvre d'art, en s'enterrant vivants ou en roulant dans New York à l'intérieur de fûts d'essence. D'autres avaient peint, mais rarement avec de la peinture, ou bien ils avaient réalisé des vidéos d'art quand la vidéo était encore un support nouveau. Hal avait aidé à lancer bon nombre de carrières. Alors que ses premiers étudiants

réussissaient à s'imposer, il en fut de même pour Hal qui permit à des rétrospectives majeures d'installations interactives qui oscillaient entre le ridicule et l'horreur d'être montrées à Londres et à New York. Son *Showers* en 1981 avait été souvent mentionné dans les manuels. Nous l'avions monté au Rocque une fois, et sa mise en place avait été un enfer : une salle enténébrée avec quatre douches coulant derrière des rideaux, dont l'eau était évacuée sous le sol pour être aspirée et retomber sur la tête des visiteurs. Chaque douche illuminée cachait la silhouette d'un être humain. Sous le bouillonnement de l'eau, trois des silhouettes chantaient la même mélodie répétitive et sans parole, en harmonie. La quatrième la hurlait. Ces sons singuliers dans le même espace passaient du plaisir à la discordance violente. C'était un chant grégorien, et les douches étaient pareilles à des autels contenant des cierges géants. C'était aussi *Psychose*. Les visiteurs avaient adoré.

Mais quelque chose avait échappé à Hal durant les dix dernières années. Il approchait la soixantaine, ses épaules avaient commencé à s'affaïsser, et il continuait à résister aux mêmes conventions prémodernes qui voulaient que l'art soit une création réalisée, au lieu de *l'idée de la réaliser* dans l'esprit de l'artiste. Tout le monde savait que Giroux ordonnait à ses étudiants et anciens élèves les plus talentueux de monter ses installations, et qu'ensuite il s'attribuait tout le crédit de leurs dons. Dans les années 1970, c'était une attitude de parvenu, mais à présent cela ressemblait à de la servitude sous contrat. Dans le même temps, un nombre croissant de femmes et de personnes de couleur au LAAC s'étaient mis à se plaindre de l'éthique machiste et bravache de l'école, affirmant que les bourses et les subventions allaient toujours à la même catégorie d'étudiants blancs.

Cependant personne n'avait jamais dénoncé de harcèlement sexuel. Lors de toutes mes rencontres avec Hal, je ne l'avais jamais vu toucher quelqu'un, même pour dire bonjour. Il ne franchissait pas le fossé entre les corps, tout simplement. Il se matérialisait juste à côté des gens, mais il

gardait les bras collés le long du corps. Il surgissait, badinait brièvement avec vous, puis disparaissait et réapparaissait plus loin.

— Il me fait penser au tape-tape, mais en société, m'avait glissé Yegina un soir. Où est mon marteau, que je l'écrase et que je gagne la partie ?

Elle le détestait parce que Janis Rocque le détestait depuis des dizaines d'années. Tous deux avaient commencé par être amis, de jeunes révolutionnaires aux objectifs communs, elle dans le centre et Hal à Valdivia. En 1976, peu après que Janis avait accordé un don important au LAAC, un groupe de jeunes étudiantes de l'établissement avait transformé chaque pièce d'un vieux manoir d'East L.A. – de la cuisine à la salle de bains, en passant par les chambres – en une chaumière d'art féministe. Il avait été baptisé *Womb/House*. Des milliers de visiteurs étaient venus le voir, élevant le LAAC au rang de phénomène médiatique : la nouvelle école des beaux-arts de la West Coast qui éclipsait soudain New York. Janis avait demandé à Hal d'utiliser son don pour l'achat de *Womb/House*, afin que l'école possède l'œuvre à perpétuité. Mais il avait refusé, prétextant qu'il avait déjà réservé les fonds pour les coûts généraux d'exploitation. Elle pouvait donner plus, si elle le souhaitait. Janis l'avait envoyé paître. L'installation avait été démontée et définitivement perdue, et une nouvelle inimitié avait éclos dans le monde artistique de Los Angeles. Depuis, ces deux-là n'avaient cessé de s'affronter au sujet de l'avenir créatif de la ville. Personnellement, j'estimais que la scène artistique contemporaine avait largement bénéficié de la guerre entre eux, deux titans aussi redoutables l'un que l'autre. Et pourtant. Je ne parvenais pas à effacer de mes pensées le visage figé de Brenae, sa voix off.

Alors que je me traînais vers l'ouest sur l'autoroute embouteillée, mon portable vibra. Je laissai la boîte vocale se déclencher, puis je mis le haut-parleur pour entendre le message. C'était mon amie Kaye, qui était devenue une doula pour les altesses d'Hollywood. Lors d'une soirée chez elle, la

semaine précédente, j'avais engagé la conversation avec une actrice en pleine ascension. C'était une personnalité déterminée, allergique aux bavardages mondains et aux conseils d'autonomie, et elle avait fini lassée et à l'écart, dans un coin du patio, à contempler son verre de vin. Je savais qu'elle allait bientôt interpréter Françoise Gilot dans une pièce, à Broadway. Je connaissais bien le parcours de Gilot, une peintre devenue l'amante de Picasso alors qu'elle avait vingt-sept ans et lui soixante et un. Nous avons discuté pendant une heure, l'actrice et moi, et ensuite je lui avais donné mon numéro et dit de m'appeler si jamais elle désirait que je brosse son portrait par écrit.

La voix excitée de Kaye faillit me faire dévier de ma trajectoire et percuter une Jeep blanche. *Elle veut une interview demain. Midi ?*

Une vague de fierté me submergea. Je pouvais vendre un portrait de l'actrice en un clin d'œil, et à bon nombre de publications. Elle était sur le point de devenir une star de premier plan. C'était le genre d'occasion sans risque de complication et au succès garanti qui ne se présentait jamais à moi.

Et aujourd'hui, elle se présentait. J'empruntai la sortie d'autoroute pour rejoindre la boutique que Janis avait citée plus tôt, me garai et rappelai Kaye.

— Oui, s'il te plaît. Comment as-tu obtenu ça ?

— Je n'ai rien fait ! C'est elle qui m'a téléphoné. Elle a vraiment bien accroché avec toi.

— Mais je te suis quand même redevable.

Je tentai de remercier Kaye pendant plusieurs minutes, en vain, et je finis par lui dire que je devais y aller. Si je n'entrais pas dans le magasin très bientôt, dans l'élan enthousiaste de ma victoire, j'allais céder à mon sens pratique et à l'autodénigrement, et je changerais d'avis. Le grondement et l'agitation de la ville s'élevèrent autour de moi dès que je me glissai hors de ma voiture, et j'eus conscience de mes sandales sur le trottoir, des pas

qui me rapprochaient de ma prochaine carrière. Autant j'aimais le Rocque et je compatissais pour Brenae Brasil, autant j'avais besoin de cette opportunité. Et il me fallait la tenue adéquate, la tenue Tom Wolfe, la tenue Gay Talese, la tenue raffinée et conquérante qui prouvait que vous saviez ce que vous faisiez, que les gens vous payaient bien pour que vous racontiez leur histoire.

Mon reflet s'étendit sur la vitrine de la boutique, et mon visage enfiévré se posa sur les traits immobiles des mannequins. Aucun être humain n'aurait été capable de s'incliner en arrière selon l'angle qu'on leur avait donné, mais leurs tenues étaient splendides. Même vues à travers le panneau de verre, la coupe et les textures couvraient de ridicule les marques ordinaires.

Je franchis le seuil et inspirai l'air frais et propre. Il procurait la sensation qu'on l'avait poli amoureusement, molécule par molécule. Les présentoirs étaient peu nombreux, et le regard des employées au sourire inquisiteur me survola. Elles étaient vingt pour cent plus jolies que la plus jolie fille que j'avais connue au lycée, et presque deux fois plus âgées. Je me dirigeai vers le rayon des tailleurs. Mes mains eurent le temps d'en faire défiler deux ou trois sans marque avant qu'une vendeuse apparaisse derrière mon épaule.

— Nous avons coutume de proposer un choix personnalisé, dit-elle d'un ton suave. Ce style vous plaît ?

Je répondis par l'affirmative et lui donnai docilement ma taille. Elle acquiesça comme si elle la connaissait déjà, et m'indiqua les cabines d'essayage. Aucun prix n'était précisé, et apparemment il n'y avait pas de barème personnalisé. Je choisis un de ces espaces fermés d'un rideau, avec un canapé tendu de velours où je m'assis. Le cœur battant, je caressai les clés de ma voiture en me demandant quel était le prix réel de ces vêtements. Cela n'avait pas d'importance. Cela ne pouvait pas avoir d'importance. Demain, il fallait que je fasse la meilleure impression.

De l'autre côté du rideau, des silhouettes nébuleuses allaient et venaient dans l'espace en voûte du magasin. Je perçus le cliquetis discret des cintres.

— Essayez ces modèles, dit une voix.

Une griffe rose manucurée passa trois articles par l'ouverture du rideau. Je les pris. Ils ne pesaient presque rien. Le tissu doux et moelleux du premier – vert olive – coula sur les articulations de mes doigts. J'ouvris la veste, bouton après bouton, et les petits disques glissèrent à travers les fentes ourlées. J'enfilai le pantalon quand mon portable vibra. Yegina.

— Alors ? dit-elle à mon oreille. Comment ça a été, au déjeuner ?

— Une seconde, répondis-je en remontant la braguette. Devine qui je rencontre demain, pour une interview ?

— Super ! s'exclama-t-elle quand je lui eus dévoilé le nom de l'actrice. C'est incroyable !

— Je sais. Attends encore un peu...

Je mis la veste. L'ensemble m'allait à la perfection. Il tenait bien à mes épaules, ma taille et mes hanches. Il me *définissait*. Je contemplai le reflet de ma personne, élégante et lisse.

— Où es-tu ? s'enquit mon amie.

Au même instant, l'employée, dont la voix me parut très proche, demanda :

— Tout va bien ?

— Magnifiquement, répondis-je. Je n'ai encore essayé que le vert, mais c'est la bonne taille.

— Tu fais les boutiques, toi ? s'étonna Yegina.

Je lui citai le magasin.

— Bon sang, souffla-t-elle. Mais pour ce qui est de la rencontre avec Janis ?

Je lui résumai avec le plus grand calme possible ce que j'avais appris au Café Francesca.

— J'ai refusé. Ce n'est pas la bonne occasion pour moi.

Je prévoyais une avalanche de questions, mais Yegina resta silencieuse un moment, puis :

— Tu as dit non à Janis ? Pourtant elle t’offrait un congé bien rétribué et des ensembles de luxe gratuits, juste pour lui rendre un petit service...

Si je respectais Janis, Yegina la vénérât. Mais quand même. Il perçait quelque chose de plus dans sa voix, une note ténue d’appréhension que je n’avais encore jamais entendue.

— C’est plus qu’un service, et je ne suis pas la personne qui convient pour le lui rendre, dis-je. Et j’ai cette interview demain, de toute façon.

Je lui relatai avec quel naturel l’actrice et moi avions engagé la conversation, tout ce qu’il y avait à dire sur son prochain rôle, mais alors que je parlais je revis Brenae sur le matelas, et sa bouche amollie secouée par les coups de boutoir de l’homme. La chair de poule gagna mes bras, et subitement mon ensemble me parut chic et pesant.

L’ombre de l’employée passa derrière le rideau.

— Faites-moi savoir ce que je peux vous trouver d’autre, dit-elle.

Je me déshabillai tant bien que mal, sans lâcher le téléphone.

— Je n’y manquerai pas.

— Je veux voir la pièce, déclara Yegina. Si tu vends ton papier, peut-être qu’on pourrait faire un saut à New York et prendre des places. Juste nous deux.

— Promis.

Mais je me demandais pourquoi elle semblait toujours tracassée. Tout allait bien dans sa famille ? Oui. Et avec Hiro ? C’était parfait. Il allait la rejoindre à Washington. Je voulus savoir quelle question je devrais absolument poser à l’actrice, d’après elle.

— Pourquoi pas quel est le rôle qu’elle rêve d’interpréter ? proposa-t-elle. Ça en révèle beaucoup sur une personne. Même si elle n’en a pas conscience.

— Tu crois que je dois vraiment acheter cet ensemble ? dis-je, hypnotisée par la tenue vert olive. Je ne devrais pas la réessayer, pour être bien sûre ?

— Bien sûr que tu dois le faire. Et réessaie-le quand tu seras chez toi.

C'est seulement alors que je roulais pour rentrer que je m'interrogeai sur le rôle que je rêvais moi-même d'interpréter, et si la réponse de Yegina n'avait pas pour but que je me pose cette question.

Il était à peine trois heures quand je me garai à Marina del Rey. Mon nouveau meublé, un appartement comportant une chambre dans une résidence en adobe peinte d'un rose nocif, avec un auvent pour véhicule, possédait l'avantage premier d'être disponible, et situé dans un quartier sûr, bien que cher et totalement dépourvu d'intérêt. Je l'avais trouvé après une semaine passée à étudier des possibilités pires – de petites boîtes à chaussures surchauffées avec kitchenette dans les hauteurs de Mid-Wilshire, un appartement de dernier étage à Hollywood, avec un propriétaire aux airs lubriques nommé Don qui était serrurier de son état et habitait juste en dessous. Après m'être extirpée d'une poignée de main moite, je passai en voiture devant mon ancien bungalow et je surveillai le bougainvillier en fleur à côté de ma véranda, guettant l'apparition du couple surdiplômé. Ils ne se manifestèrent pas, même si j'entraperçus une ombre furtive devant la fenêtre. Manifestement ils étaient heureux à l'intérieur. Je ne connus que des fiascos retentissants à Silver Lake et Echo Park, prise de vitesse le même jour par un possesseur de fonds en fidéicomis aux bras fraîchement tatoués et soutenu par l'argent de son père.

Aussi je me mis à chercher plus loin dans le West Side, dans les alignements lassants de logis pour richards, au charme dépourvu de caractère mais proches de la plage, que méprisaient beaucoup de mes amis au Rocque. L'influence de la mer rafraîchissait l'atmosphère à mesure que je me rapprochais du Pacifique, et la situation de mon logement temporaire

en lisière des maisons chics pour famille monoparentale de Venice faisait qu'il n'y avait qu'un mur et un portail autour de la propriété, et pas de barreaux aux fenêtres. Le soir, je pouvais entendre quelqu'un s'exercer à la trompette. Cela me rappelait que, il y avait bien longtemps, j'avais vécu parmi des familles.

Dès que je descendis de voiture, je sentis la poussière et l'air éventé, vicié d'une ville qui avait besoin d'un orage pour la rafraîchir. Il n'avait pas plu depuis des mois. Même le West Side cuisait et se transformait lentement en bois de chauffage cendrex. Une semaine plus tôt, le smog était si épais sur le centre que la lumière matinale était devenue du même orange doré que celle du soir, et quand j'avais gravi les marches du musée à neuf heures, j'avais eu l'impression étrange que la journée venait de finir et que je devrais rentrer chez moi. Aujourd'hui, c'était le contraire. Je me trouvais déjà chez moi, et j'aurais aimé être encore au travail. L'après-midi m'avait laissée nerveuse, et je ne voulais pas du calme et de la solitude. Pourtant j'étais là.

L'ensemble vert olive flottait derrière moi telle une aile alors que je montais l'escalier pour rejoindre mon appartement du premier étage. La tenue valait l'équivalent d'un mois et demi de salaire. Mais j'aurais meilleure allure que jamais auparavant à L.A., et j'en avais besoin.

Je déverrouillai la porte sur le décor improbable de mon logis. Un canapé bleu luxueux imposait ses rondeurs à côté de la copie d'un assortiment de meubles de salle à manger Eames. Des lampes aux formes élancées fusaient dans les coins. Des photos en noir et blanc de trottoirs déserts ornaient les murs. La lumière du soleil dans l'appartement ne consentait qu'au moindre effort mais offrait le plus de confort : les hautes fenêtres ne proposaient d'autre vue que sur une rue très passante, toutefois elles laissaient entrer un éclairage agréablement feutré. La célibataire qui m'avait sous-loué l'endroit était consultante internationale en restauration pour les compagnies aériennes, et elle s'absentait durant de longues

périodes. Elle était très soignée de sa personne et multipliait les allusions à ses visites dans les grandes villes étrangères avec un plaisir non dissimulé. Nonobstant, la chambre comptait trois commodes, une nombreuse vaisselle de prix assortie était rangée dans un petit cabinet, et il était clair qu'elle avait eu un chat, d'après les traces de griffures sur le canapé. Je me demandai si elle avait mené une vie différente, à une autre époque.

Je sortis mes notes et m'assis sur le canapé pour les feuilleter. Dans quelques jours, l'actrice se rendrait à New York où elle devait jouer la vraie Françoise Gilot dans une production de Broadway sur la vie de Pablo Picasso. À soixante et un ans, au cœur du Paris occupé, le peintre avait par hasard croisé la route de deux jolies jeunes femmes attablées dans un café, et il leur avait offert des cerises. L'une d'elles, Françoise Gilot, était une artiste à la carrière émergente qui exposait dans une galerie. Elle avait un visage lumineux – le nez long, les sourcils sombres, la chevelure noire et luxuriante – et était possédée d'une intrépidité intellectuelle et émotionnelle qui avait attiré Picasso vers elle, et elle vers lui. Ils étaient devenus confidents, puis amants, et plus tard Gilot lui avait donné deux enfants. Elle était aussi célèbre pour avoir plaqué Picasso en 1953.

Dans un des scénarios que j'imaginai, l'actrice et moi savourions nos salades forcément agrémentées de fines tranches de fromage grillé tout en partageant notre amour secret et de longue date pour Gilot. Des siècles de civilisation occidentale recelaient un grand nombre de beautés féminines, des génies et des reines, mais seules les plus puissantes, les plus jolies et les plus prolifiques étaient entrées dans les livres d'histoire. Or Gilot avait toutes ces qualités, et elle avait tracé son propre chemin en dépit des tentatives vindicatives de Picasso de réduire à néant sa carrière. "Si tu essaies de faire un pas en dehors de ma réalité... tu te diriges droit vers le désert", avait-il dit quand elle lui avait annoncé qu'elle rompait. "Et si tu t'en vas, c'est exactement ce que je souhaite pour toi."

Installée sur le canapé, je m'attardai sur une magnifique photo de Gilot et Picasso sur la plage d'Antibes en 1946, au début de leur relation. Elle marche devant lui, resplendissante, coiffée d'un chapeau de paille, vêtue d'une robe d'été cintrée, parée d'un collier de gros coquillages blancs. Elle balance les bras, tête rejetée en arrière, et ses cheveux cascadenent sur ses épaules. Derrière elle vient Picasso, qui lève un parasol énorme dont les bords frangés brillent au soleil. Lui aussi sourit, mais les rides de son visage vieillissant assombrissent son expression, et ses yeux sont voilés par l'inquiétude.

La photo de la plage d'Antibes et moi avons une longue histoire. Je l'avais postée sur mon mur au lycée, à une époque. Je l'avais affichée par amour d'un mentor pour qui j'éprouvais des sentiments désespérés, et sans recevoir l'écho désiré.

Teague avait été mon auxiliaire d'enseignement. À l'âge vénérable de vingt-cinq ans, il avait supervisé la partie de ma table ronde pour un cours d'histoire de l'art européen. Garçon trapu, énergique et musclé, avec des cheveux roux et un regard décidé, il aimait porter le même jean et les mêmes baskets en toile miteuses chaque jour, tandis que ses t-shirts connaissaient des variantes radicales, passant de groupes de heavy metal obscurs à des modèles uniformes hérités des nombreux boulots d'ouvrier qu'il avait eus. Il avait une voix profonde, chaude, aux inflexions parfois emphatiques. La nuit, lorsque je fermais les yeux pour penser à lui, je ne voyais jamais Teague. C'était sa voix qui me venait, ses marmonnements et ses répliques, la façon dont elle me poussait à réfléchir plus intensément.

Il y a beaucoup plus là-dedans, Maggie. Quand il prononçait ces mots, je ressentais l'aiguillon piquant de ma propre insuffisance. Tout naturellement, je rédigeai mon travail sur Françoise Gilot. Teague me félicita chaleureusement. Lors de notre dernier cours, je lui avouai que je pensais à passer une licence en histoire de l'art, peut-être en me spécialisant sur le Paris de l'après-guerre.

— Pourquoi ? dit-il. Tu es quoi, Maggie ? Étudiante en première année ?

J'acquiesçai, piquée au vif par le mépris dans son ton rauque et brutal.

Il eut un froncement de nez et soupira.

— Gilot n'est pas une fin. C'est un moyen. Elle constitue pour toi une raison de t'engager dans ton propre monde. Ce monde. Ici. Maintenant. Ne t'enferme pas dans le passé avec elle.

Je ne compris pas qu'il venait de renoncer à obtenir son doctorat de troisième cycle, et qu'un nouveau t-shirt d'ouvrier allait bientôt s'ajouter à sa collection. Sur le moment, je crus simplement qu'il avait percé à jour ma tentative transparente de le séduire. J'avais fourré l'essai sur Gilot dans un tiroir et déchiré la photo. Et je n'avais plus jamais repensé à eux jusqu'à il y avait quinze jours, lorsque Kaye avait évoqué l'actrice et son rôle à venir.

Assise là, avec dans les mains le portrait d'une Gilot souriante, tête inclinée, je sentis mes désirs bruts de jeune femme me revenir avec la force d'une déferlante. J'avais aimé son livre et son œuvre, mais j'avais écouté le conseil de Teague, étudié le journalisme et porté mon attention sur le monde présent. Mon monde. Cela m'avait menée à Jay Eastman et son ouvrage sur le trafic de drogue dans le Vermont, et par la suite à l'assassinat de Nikki Bolio, à beaucoup de fuites en avant, jusqu'à ce que je me trouve mêlée à l'affaire Kim Lord le printemps dernier, avec une telle implication personnelle que j'avais failli ne pas m'en sortir. La seule chose que je devais surtout ne pas faire maintenant, c'était me pencher sur la mort d'une autre femme. Je le savais. Je le savais comme je savais quels sons produisait mon propre nom.

— Je suis heureuse d'avoir dit non, déclarai-je à l'adresse des clichés de trottoirs au mur.

Ma voix était trop forte et sonnait creux, comme si le fait de n'avoir aucun auditeur avait défoncé chaque mot.

Mais ensuite j'essayai de me représenter une personne qui n'était pas moi, jolie et inefficace, qui parlait à Ray après tout cela, dans la galerie, et je pensai à Gilot et à sa manière de refuser d'avoir peur. Elle ne s'effrayait pas du jugement de ses amis et de sa famille. Elle ne craignait pas Picasso. Elle se fichait de savoir si le monde entier la rejetait parce qu'elle l'avait quitté. Elle faisait ses propres choix, avec courage.

Je glissai la photo de Gilot au bas du tas de papiers, me préparai une soupe d'orge aux champignons en cherchant à remettre la main sur un roman de Jane Austen à lire pendant que je remuais la recette. À la tombée du jour, j'ouvris ma porte d'entrée, vérifiai que la rue était déserte, verrouillai de nouveau la porte, en essayai la poignée pour être bien sûre, puis j'allai vérifier le loquet de chaque fenêtre et abaissai les stores, comme je l'avais fait chaque soir depuis mon emménagement. Ensuite je lus jusqu'à somnoler, en m'efforçant de repousser le souvenir des yeux de Brenae Brasil sur la vidéo, la manière dont ils se plissaient de douleur, devenaient vides, se plissaient encore, redevenaient vides.

La sonnette me réveilla, et je me levai du canapé en tanguant, les cheveux emmêlés contre ma joue comme des algues. Je tripotai une lampe pour l'allumer. Il était huit heures et demie du soir. Pas trop tard pour une erreur dans une livraison de repas.

Je pressai le bouton de l'interphone.

— Allô ?

— Maggie...

Une voix d'homme, bémolisée par le haut-parleur. Je ne pus d'abord l'identifier, puis je la reconnus. Mais comment Ray avait-il trouvé mon adresse ?

— J'ai besoin de votre avis sur quelque chose, dit-il d'un ton qui me sembla précipité. Juste ce soir, promis juré. Acceptez de venir avec moi. Vous me rendriez vraiment service.

J'hésitai. Je ne voulais aller nulle part avec lui. Ou plutôt c'était exactement nulle part que je voulais aller avec lui. Ray représentait une destination que je m'évertuais à ne pas envisager.

— C'est en rapport avec le Rocque, ajouta-t-il. C'est important.

Que pouvait-il savoir sur le musée que j'ignorais ? Je lui posai la question.

— Je préférerais ne pas le crier dans la rue.

— Très bien, dis-je. Je descends d'ici dix minutes.

Ce soir seulement.

L'air était frais et sec quand j'émergeai à l'extérieur, le ciel orangé par des milliers de lumières, le vent charriant une légère odeur de fumée. Je n'étais pas sortie après la tombée de la nuit depuis l'escapade à Wonder Valley, et la vastitude nocturne et les possibilités du désert me manquèrent instantanément. Je regrettai la façon dont les accords du groupe semblaient s'étirer vers l'horizon. Ici, chaque bruit se superposait à un autre : les klaxons criards, les crissements de pneus, le craquement de la portière que Ray m'ouvrit.

Je n'avais pas voulu m'apprêter particulièrement pour lui, et j'avais mis un minimum de rouge à mes lèvres, un t-shirt et un jean. Vêtu presque décontracté, Ray se coula dans la voiture à côté de moi. Je fis de mon mieux pour ne pas observer fixement son biceps dénudé qui se gonflait sous la manche de son t-shirt quand il changeait de vitesse. Il ne me regarda pas non plus longuement, sauf une fois quand je m'installai, pour s'assurer que mes pieds étaient bien à l'intérieur avant de refermer ma portière. La radio passait une mélodie discordante chantée dans une langue étrangère, et il la régla en sourdine.

— On va où ? demandai-je.

Il nomma un club de West Hollywood.

— Le frère de Brenae joue dans un groupe. Je me suis dit qu'on pourrait peut-être l'approcher pendant une pause. Il juge le LAAC responsable de la mort de sa sœur.

— Mais je ne prends pas part à tout ça, on est bien d'accord.

— Je sais, dit-il, l'air coupable ou nerveux, peut-être. J'ai seulement besoin de votre opinion sur quelque chose.

Je n'étais pas certaine qu'exprimer sa position sur une question ne revenait pas à participer au débat, mais je n'étais pas contre aller écouter un peu de musique. J'étais venue dans cette boîte quelques fois, pour des concerts plus importants. Si ses cinquante ans d'activité avaient pu être

enregistrés dans ses murs en bois, le lieu aurait été classé au patrimoine de l'humanité pour les musicologues. Elton John. Joni Mitchell. Guns N'Roses. Je pouvais déjà sentir l'atmosphère humide et froide de sa salle voûtée, les reflets sur la batterie, les amplis pareils à des pierres tombales sombres.

— Ça va bien, vous ? dit Ray alors que nous avançons vers l'est sur Venice.

Étais-je censée répondre franchement, ou pas ?

— Je suis ici, dis-je. Je m'occupe.

Il me glissa un rapide coup d'œil.

— Vous dormiez à huit heures du soir. Vous avez encore la marque d'un coussin de canapé sur la joue.

— C'est un grand canapé, grommelai-je. Il prend la moitié de l'appartement.

Ray sourit à ces mots, puis se faufila dans un espace libre. En matière de circulation, il avait des réflexes sans défaut. C'était le genre de conducteur qui surveillait ses rétroviseurs, aussi obsessionnellement attentif à la route derrière lui qu'à celle devant, qui grimaçait quand on le collait de trop près et qui multipliait alors les petits coups de freins. Son comportement m'amusait.

Il tourna la tête vers moi une fraction de seconde.

— Quoi ? fit-il.

— Rien.

— Vous connaissez des étudiants récents du LAAC, par l'intermédiaire du Rocque ? demanda-t-il. Je veux dire, quelqu'un qui saurait se montrer discret.

— Quelques-uns, répondis-je en pensant à plusieurs collègues. Je peux vous donner leurs noms.

— Merci beaucoup.

— C'était ça ? L'avis qu'il vous fallait ?

J'avais posé la main sur la poignée de la portière, manifestement pas avec l'intention de sortir, mais en guise d'allusion.

— Non, ce n'était pas ça.

Les phares d'une voiture approchant illuminèrent son visage, et il parut soudain écorché par le flot éblouissant : austère et pâle.

— Alors quoi ? insistai-je.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir, concernant Janis.

Mon esprit remonta le temps jusqu'à la rencontre au Café Francesca, l'hésitation de Janis, la baisse de tonalité dans sa voix, et la soudaineté inexplicable de son absence, ainsi que celle de Dee, à Wonder Valley.

— Elle a un problème ?

Il glissa un regard vif vers moi, avec une moue sinistre.

J'eus du mal à reformuler la question :

— Qu'est-ce qu'elle a, comme problème ?

— Un cancer du sein. Stade deux. Mais avec développement agressif.

Une rigidité glaciale envahit tout mon corps. Je fixai des yeux le vide-poches, les éraflures superficielles sur le vinyle noir luisant. Son petit fermoir argenté. J'étais incapable de regarder plus loin.

— Je n'imaginais pas que je serais celui qui vous l'apprendrait, ajouta-t-il, et il semblait sincèrement désolé. Mais si vous ne saviez pas... Le fait est qu'elle ne s'attendait pas à votre refus, aujourd'hui.

— Qui d'autre est au courant ?

— Seulement Dee, Bas. Moi et Alicia.

— Yegina, dis-je.

Yegina savait. Au téléphone, elle avait paru déjà assommée par le chagrin. Bien sûr, elle savait.

— C'est probable, reconnut-il. Peu de choses lui échappent.

— Je n'arrive pas à le croire, murmurai-je, même si, pendant tout le trajet de retour de Wonder Valley, quand j'avais vu le visage de Ray pour la première fois, j'avais senti que quelque chose n'allait pas.

Quelle importance avait Janis pour lui ? Il parlait d'elle comme d'une amie de longue date.

Quelle importance avait Janis pour moi ? Pas seulement pour moi : pour nous. Le musée. Son approbation, sa façon de diriger – comment pouvais-je évaluer à quel point nous vivions tous grâce à cela, au Rocque ? Janis était notre présence courageuse, intelligente et emblématique dans L.A. Elle incarnait toutes les expositions que nous avions montées.

— Vous avez déjà creusé l'histoire du Rocque ? dit Ray.

— J'ai rédigé un petit livre sur le sujet il y a deux ans, pour notre vingtième anniversaire.

— Qui possède le terrain sur lequel il se trouve ?

— Eh bien, c'est un des trucs super avec le musée, dis-je, un peu décontenancée par la question. La municipalité nous le loue pour dix dollars par an. Le père de Janis a réglé tous les coûts de construction, mais si la ville ne lui avait pas accordé le terrain, le Rocque n'existerait pas.

Il acquiesça.

— Une idée de la durée du bail ?

— Oh, dans les dix ans, à peu près, mais ils le renouvellent toujours, répondis-je, et je compris d'un coup ce qu'il sous-entendait. Pourquoi ? La ville ne reconduit pas le bail ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. J'ai eu beau me creuser la tête, je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi une femme malade, au stade terminal, voulait à tout prix descendre Hal Giroux, jusqu'à ce que je discute avec un autre collecteur de dons à propos de...

Il continua de parler, mais je cessai de l'écouter. La formule *une femme malade, au stade terminal* ouvrait un nouvel abîme béant en moi. J'avais vu Janis aujourd'hui même. Elle ne m'avait pas semblé malade, mais elle m'avait semblé épuisée.

— ... et comment il a été soutenu par deux ou trois collecteurs de dons incontournables qui cherchent discrètement une mise de fonds initiale afin

de construire un nouveau grand musée d'art contemporain dans le centre.

— Dans le centre, répétais-je parce que j'avais du mal à décanter ces propos.

— Votre chef comptable ne vous transmet jamais de rapports sur la structure de votre établissement, et combien les rénovations coûteraient ?

Il y avait bien eu des rapports. Et des années durant. Le bâtiment abritant le Rocque était vieux, selon les standards en vigueur à L.A., et il nécessitait des modernisations concernant ses capacités antisismiques. Nous continuions d'espérer en vain que des versements accrus des donateurs et des entrées supplémentaires nous permettraient d'atteindre un budget plus important. Mais un concurrent dans le voisinage risquait de signer notre perte.

— Janis veut discréditer Giroux et elle pense qu'il y a de quoi faire avec cette histoire. Honnêtement, j'ignore si elle voit juste, Maggie... mais je peux vous dire que j'ai étudié la liste des bénéficiaires de bourses d'études en arts visuels sur les dix années passées, et que ce sont des hommes, à quatre-vingts pour cent. Giroux apporte les plus gros donateurs pour l'école, et ils sont obligés de le laisser distribuer les aides selon son bon plaisir.

— Pourquoi ne m'en a-t-elle rien dit aujourd'hui ? m'étonnai-je, même si j'en soupçonnais la raison.

— J'étais convaincu qu'elle allait le faire. J'imagine qu'elle s'est dégonflée. On ne peut pas lui en vouloir.

Je ne savais que dire. L'idée que Janis soit gravement malade, voire à l'article de la mort, l'emportait sur toute autre considération.

— Je sais, murmura-t-il. Ça fait mal.

Après un moment, il monta le son de la stéréo. Une chanteuse emplît de sa voix mélancolique le petit espace autour de nous, ses paroles en langue étrangère ponctuées d'interventions brèves et rêches des cordes. Son timbre dégagait une tristesse insupportable. Pendant tout le morceau nous

restâmes immobiles, assis épaule contre épaule, en regardant fixement à travers le pare-brise fantomatique les mouvements scintillants des points de lumière rouge sur la 405. Quand la mélodie se tut, j'avais l'impression qu'on m'avait martelé le cœur.

— C'est ce que vous nous emmenez écouter ce soir ? demandai-je d'un ton enroué.

Il baissa la tête.

— Non. Ça, c'est de l'authentique fado.

J'ignorais ce qu'était le fado.

— Je ne pense pas être en état d'aller à un concert maintenant, Ray.

Il soupira.

— Vous croyez que *je* me fiche de comment va Janis ? Cette affaire lui tient totalement à cœur : elle veut que j'enquête à ma façon, que vous rassembliez des éléments pour un récit, que tout le monde travaille en équipe afin d'exploiter tous les angles...

— Ce n'est pas du tout ce qu'elle a dit, coupai-je. Ce n'est pas l'image que j'ai retirée de notre entrevue.

— Eh bien, c'est ce qu'elle voulait dire.

— Non, c'est ce que *vous* voulez dire. Et c'est différent. Vous êtes son fournisseur ; je suis son employée. C'est ainsi qu'elle voyait mon rôle. Je devais suivre vos directives. Je ne serais pas surprise si j'étais supposée vous apporter votre café.

Tout cela allait trop loin, particulièrement après les dernières révélations, et j'avais un goût amer dans la bouche, mais Ray ne me contredit pas, et il n'ajouta rien. Il se consacra entièrement à notre progression sur l'autoroute, en guettant les espaces qui se libéraient. Je n'aurais pu décider si je lui en étais reconnaissante ou pas.

— Je vais prendre la première sortie, déclara-t-il. Je vous ramène chez vous.

Je ne voulais pas rentrer et me retrouver seule dans l'appartement aux meubles désassortis où planait le parfum de la désertion.

— Ça va, dis-je. Je ne vais pas faire ce truc de *gallerina*. Mais j'accepte de vous accompagner ce soir.

Le faisceau glauque du projecteur adorait Davi Brasil. Le jeune homme avait un regard triste et des boucles brunes, une silhouette imposante qui risquait de s'empâter avec le temps mais était maintenant sous-alimentée et tendait ses vêtements moulants selon des angles durs. Ses hanches tenaient son pantalon, son torse emplissait son débardeur blanc. Ses chansons n'étaient pas mélancoliques et déchirantes, pas l'égal de ce que Ray avait passé pour moi dans la voiture. C'étaient plutôt ses agréables cousines pop. Et sa façon de moduler sa voix, d'occuper le centre de la scène lui donnait des airs de star. Une autre star issue de la famille Brasil. Je me demandai à quoi ressemblaient leurs parents.

Ray se tenait debout près de moi, à siroter son habituel jus de pamplemousse. Je commandai un soda pour rester éveillée. Je l'avalai en trois goulées écœurantes. Ensuite nous restâmes à regarder le groupe sur scène. Ray paraissait se satisfaire d'écouter la musique, même si de temps à autre il jetait un coup d'œil alentour pour prendre la mesure du public, lequel se massait au rez-de-chaussée du club mais pas à ses balcons, ni devant la table de produits dérivés où s'empilaient les t-shirts que personne n'achetait. Davi en était encore à consolider son fan-club. Quelqu'un misait gros sur lui.

Quelles que soient les pensées actuelles de Ray, je subodorai qu'il ne les partagerait pas avec moi. C'est ainsi que se serait déroulée notre collaboration. Mon entrevue de demain, quelle affaire simple, en comparaison ! Ce serait mon projet personnel, du début à la fin. L'actrice viendrait pour la publicité, et en conséquence elle me donnerait tout ce dont j'avais besoin. Gilot serait avec nous en esprit, ajoutant à ces moments

l'éclat d'une vie exceptionnelle. Le déjeuner serait savoureux, et arrosé d'eau pétillante avec un zeste de citron. Notre entreprise commune aurait la clarté de la lumière solaire.

Davi était accompagné de trois guitaristes, et ils ne cessèrent de jouer que lorsque le plus âgé posa son instrument dans un choc sourd définitif, à l'issue d'une longue chanson d'amour. Lourdemment charpenté et barbu, il se leva le premier, tamponna son front transpirant avec un mouchoir, et se dirigea vers les coulisses. Davi et les autres attendirent pendant une bonne partie des applaudissements avant de le suivre.

— Maintenant, dit Ray.

Il me saisit par le coude et m'entraîna vers l'arrière de la scène, où un individu chauve et musculeux bloquait l'entrée d'un couloir étroit derrière lui. Ray le salua d'un signe de tête, et l'autre cligna des yeux mais ne nous empêcha pas de le contourner et de suivre le passage lambrissé jusqu'à une porte. J'interrogeai Ray du regard, et il eut un petit haussement d'épaules, comme pour dire *Vous vous attendiez à quoi ? Je sais ce que je fais.*

Il frappa à la porte une fois, sèchement, et après un moment le guitariste barbu entrouvrit pour regarder à l'extérieur.

— Nan, mec, pas maintenant, fit-il avec un geste de la main comme pour chasser Ray. Reviens plus tard.

— Impossible. Il faut qu'on lui parle tout de suite.

Le barbu s'écarta et lança quelque chose à Davi dans un portugais rapide. La réponse claqua, et les deux musiciens se disputèrent quelques secondes. Finalement le guitariste barbu soupira et se détourna de la porte. Ray la poussa et entra. Je le suivis.

Les quatre hommes étaient assis sur des tabourets, dans une pièce aux murs pourpres éraflés, avec un miroir surmonté d'une rangée d'ampoules allumées. Ils nous regardèrent fixement. Leurs visages et leurs t-shirts étaient trempés de sueur. Davi était visiblement le plus jeune, et il affichait l'expression la plus soupçonneuse, presque un rictus sarcastique.

— On est en pause, dit-il. On ne peut pas remettre ça à plus tard ?

— Je me couche tôt, rétorqua Ray.

Subitement il semblait plus froid et dur que d’habitude, plus à l’image du flic typique. Son accent du Sud était plus prononcé, aussi.

— Comme je l’ai dit à votre collègue ici présent, j’ai été embauché par quelqu’un qui veut découvrir la vérité sur ce qui est arrivé à votre sœur. J’aurais quelques petites questions.

Davi ouvrit une canette de bière et grimaça devant la mousse qui en sortit.

— Quand l’avez-vous vue pour la dernière fois ? dit Ray.

— La semaine avant sa mort.

— Quel jour ?

— Je ne sais pas. Samedi. Elle est venue à un de mes concerts. – Il engloutit la moitié de la canette, puis la jeta dans une poubelle proche. – Ce truc, c’est de la pisse. On n’a rien de meilleur ?

— Du plus raide, proposa un de ses musiciens en exhibant une bouteille emplie d’un liquide clair.

J’observai Ray qui surveillait l’échange. Il semblait jauger quelque chose chez le jeune homme, qui d’aussi près ressemblait plus à sa sœur que vu sur scène. Ils avaient les mêmes sourcils charbonneux et le même menton un peu petit. Davi prit la bouteille, en dévissa la capsule, renifla l’alcool au goulot, et la rendit à son ami.

— Cette merde me bousillera la voix, dit-il. Trouve-nous quelque chose au bar. Du trois étoiles.

L’autre parut irrité par l’ordre, mais il sortit de la pièce.

— Autre chose ? dit Davi à Ray, avec une lassitude exagérée.

— Vous avez remarqué quoi que ce soit de différent chez elle, la dernière fois que vous l’avez vue ?

— Elle m’a eu l’air... agitée. Nerveuse. Elle a fait tomber sa bière, et ma sœur n’était pas du genre maladroit.

— Est-ce qu'elle vous a demandé de lui rendre l'argent que vous lui deviez ?

Les deux autres musiciens ne semblèrent pas surpris par cette interrogation, mais je vis quelque chose se refermer derrière les yeux de Davi.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous lui deviez quatre mille billets. Il y a la trace bancaire d'un chèque qu'elle vous a fait. Juste au moment où elle allait perdre toute sa bourse à son école.

Davi cilla un peu.

— Comment vous savez que je ne l'ai pas remboursée en liquide ?

Ray resta planté là, et se contenta de croiser les bras. Je ne comprenais pas son attitude. La posture qu'il adoptait. J'avais pensé qu'il se montrerait poli avec Davi, quelqu'un qui venait de perdre sa sœur dans des circonstances aussi violentes. J'aurais cru qu'il serait reconnaissant de tout renseignement que le frère pourrait lui révéler. Puis je me sentis naïve d'avoir imaginé ce scénario.

— Écoutez, dit le jeune homme, je n'ai jamais touché à un cheveu de ma sœur. D'après les flics, elle s'est suicidée. Vous aboyez au pied du mauvais arbre...

— D'accord, dit Ray du même ton âpre. Alors quel est le bon arbre, Davi ?

Son brusque changement de tactique désarma le jeune homme qui serra les lèvres et secoua la tête.

— Sortez, dit le barbu, sans grande conviction. Vous avez posé assez de questions.

— Vous devez bien savoir, insista Ray.

Davi se rembrunit.

— Elle nous a quittés il y a des années, vous comprenez ? Elle n'a pas rompu le contact, mais elle avait toujours des goûts différents, et elle était

toujours là, le nez relevé, à tout juger. C'est pour ça que la plupart des gens de la ville où on a grandi lui ont tourné le dos. Je ne connaissais pas ses potes, au lycée. Je n'ai jamais rencontré aucun d'entre eux, ni à l'USC, ni au LAAC. Mais elle était heureuse, elle planait carrément, jusqu'à l'automne dernier, quand il s'est passé quelque chose. D'après ce que j'ai cru comprendre, une rupture avec quelqu'un qu'elle n'aurait jamais dû fréquenter. Mais elle ne m'a pas dit qui.

Il ramassa son étui de guitare vide et d'une main en caressa l'intérieur doublé de velours noir. Il paraissait sur le point d'en dévoiler plus. Il reposa l'étui.

— Et puis elle s'est enfoncée dans une grosse dépression. Une fois de plus. J'ai entendu dire qu'elle avait arrêté de prendre ses médicaments, aussi. — Il fronça les sourcils. — Vous devez avoir votre propre idée sur la chose, non ?

— J'ai trop d'idées, répondit Ray. Mais merci pour les vôtres. Chouette concert.

Davi ne réagit pas au compliment. Il me dévisageait.

— Et vous, vous connaissiez Brenae ?

Du regard, je consultai Ray. Devais-je mentir ? Il ne trahit aucune indication. Il examinait l'étui de guitare ouvert.

— Non, dis-je, après m'être éclairci la voix. J'ai vu ses vidéos. C'est vous qui les avez tournées ?

Davi prit un air narquois.

— Il devait s'agir de quelqu'un qu'elle connaissait bien, poursuivis-je, consciente que l'attention de Ray s'était reportée sur moi. Elle avait l'air tellement à l'aise. De plus, c'était quelqu'un de talentueux. — Je marquai un temps d'arrêt, pour donner plus de poids à cette dernière remarque. — J'ai beaucoup apprécié votre prestation, moi aussi.

— Non, je n'ai pas tourné ces films, dit Davi d'une voix rauque, en regardant de nouveau l'étui.

— Il faut qu'on joue les autres morceaux prévus, Dav, grogna un des autres membres du groupe.

— Merci pour votre temps, dit Ray, avant de m'adresser un petit signe de tête.

Alors que je le suivais hors de la pièce, j'entendis Davi lancer :

— J'ai remboursé Brenae. Pas l'intégralité, mais une partie. J'allais lui rendre le reste.

— Vous pensiez qu'il avait quelque chose à voir avec le suicide ? demandai-je à Ray pendant qu'il me ramenait chez moi.

— Autant que n'importe qui, répondit-il. J'étais curieux de découvrir ce qu'il savait sur le LAAC. Et sur sa bourse.

— Je ne crois pas qu'il était au courant qu'elle l'avait perdue.

— Moi non plus. Ou qu'elle avait des retards de loyer. Le LASD a trouvé un avis d'expulsion dans son courrier. Elle était à sec.

Son expression crispée et sévère avait disparu. C'était un homme différent, à présent, un peu affalé sur son siège, qui conduisait d'une main mollement posée sur le haut du volant. Les cheveux à ses tempes étaient humides de transpiration.

— Pourquoi lui avoir parlé sur ce ton ? dis-je.

— Quel ton ?

— Comme un... flic, expliquai-je, en regrettant de ne pas trouver d'autre terme.

— Vous pensez que je suis quoi ? dit Ray dont le visage était révélé en instantanés par l'éclairage public. Vous croyez que si j'étais entré en jouant le copain il se serait confié à moi ? Les types du genre de Davi détestent les flics. Ils n'ont pas de casier, mais leur frère aîné en a toujours un. Il a fait plusieurs séjours en centre pour mineurs délinquants. Je me pointais là-bas en jouant un vieux pote désolé qu'il ait perdu sa sœur, et même si j'avais été sincèrement désolé il se serait refermé comme une huître. Depuis tout

jeune, il s'est entraîné à la prudence face à des trous du cul de mon acabit. Il va penser que je sais quelque chose sur lui, et il va la boucler, juste au cas où ce serait vrai... Vous n'avez pas trop aimé la rencontre, hein ? Bah, tout est là. L'important, ce n'est pas d'être apprécié, c'est d'obtenir ce qu'on est venu chercher, et ensuite de ressortir de la vie de ces gens.

Pour Ray, c'était un long discours, et quand il l'eut terminé le silence qui suivit parut épais, profond. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il ne souhaitait pas s'occuper de cette affaire, lui non plus. En quoi cela l'arrangeait-il ? Pourquoi était-il de retour ici, à L.A. ? Ce ne pouvait pas être uniquement pour Janis. Il devait suivre une piste concernant l'homicide de son propre frère, survenu l'hiver dernier, une affaire mystérieuse qui l'avait tout d'abord mené en Californie. Je brûlais d'envie de le questionner à ce sujet, mais j'avais décelé une sorte de fragilité dans ses propos, malgré la manière crue dont il les avait débités, et je ne voulais pas le pousser à me confier quelque chose maintenant. La nuit avait déjà été assez chargée.

Nous passâmes devant un petit restaurant de hamburgers vitré, avec une sous-enseigne tracée en écriture cursive rouge : PAS DE VIANDE GRASSE ICI ! Mon ex et moi avions l'habitude de la lire à haute voix chaque fois que nous empruntions ce trajet. Elle résumait si bien L.A. : l'exagération flamboyante, quoique légèrement incorrecte. Mais nous ne nous y étions jamais arrêtés pour manger. Aujourd'hui, je me demandai pourquoi. De quoi avions-nous eu peur ?

— Vous avez posé une excellente question, ajouta Ray sur son habituel mode neutre et poli. Je n'y avais même pas pensé. Il faut que je découvre qui a filmé *Packing*. Je ne me souviens pas d'avoir vu de générique. Vous, si ?

— Non. Mais c'est peut-être le type de la liaison qu'a évoqué Davi.

— Peut-être.

Sa main se crispa sur le volant. La chanteuse de fado déroulait toujours discrètement sa mélodie lointaine et voilée. La voiture ralentit derrière une

ligne de véhicules, à un feu. Une odeur de viande grillée épicée s'infiltra par les vitres baissées, et nous dépassâmes d'abord un petit nuage de vapeur et de fumée, puis un homme qui cuisait des saucisses sur un barbecue installé sur le trottoir. Sa spatule dansait dans l'air. Mon estomac gargouilla.

— Vous avez faim ? dit Ray.

Lui-même semblait être disposé à manger. Ou peut-être avait-il besoin d'encore un peu de compagnie. Un moment j'éprouvai de l'attirance pour lui, en tant qu'homme et non en tant que collègue ou adversaire. Cette vieille attirance, celle ressentie des mois plus tôt, à l'hôpital, quand il avait posé la main sur la mienne. Mais je refoulai cet élan.

— Il faut que je rentre, dis-je avec un soupir, si je dois entamer mon rôle de *gallerina* demain. Et il faudra que je m'absente pour le déjeuner. Deux ou trois heures.

Une certaine raideur le saisit.

— Vous êtes bien sûre ? demanda-t-il après un moment.

— J'ai une interview importante à faire. Pas question que je la rate.

— Non, je ne parlais pas de ça, mais d'accepter ce poste à la galerie.

Il tourna sur le large boulevard menant à mon appartement, mais alors même que ses mains se déplaçaient sur le volant il me donna l'impression d'être très absorbé, comme s'il écoutait quelque chose que j'étais incapable d'entendre.

— Sûre et certaine.

Je n'aurais pu préciser quand j'avais pris ma décision – peut-être après avoir vu le chagrin assombrir les traits de Davi –, mais c'était pour Janis et pour le Rocque que je le faisais. Si ce que je glanais en écoutant l'air de rien les ragots de quelques étudiants au sujet de leur directeur pouvait apaiser mon esprit quant à l'avenir du musée, alors quelle importance avait une semaine pour moi ? Je mettrai à profit mon entretien avec l'actrice pour obtenir d'autres articles dans la même veine. Cela m'ouvrirait la voie, et je suivrais mon propre chemin.

Ray patienta quelques secondes, puis acquiesça.

— Ce serait bien qu'on se voie tôt demain matin, je pourrai vous faire un petit topo sur l'équipe, proposa-t-il, et il nomma un café voisin de la galerie. Le rapport sur l'affaire se trouve dans le vide-poches de la portière, à côté de vous. Une lecture géniale avant de dormir, si ça vous tente.

Ainsi donc il avait eu la certitude qu'il parviendrait à me convaincre ce soir. La musique. Le lieu de rendez-vous du lendemain déjà choisi. Les documents dans la portière. Il m'avait manipulée de la même manière que Davi, afin d'obtenir la réponse qu'il souhaitait. Je pris l'épais dossier placé à côté de moi.

— Merci, fis-je d'un ton un peu sec.

Il stoppa le long du trottoir, et j'ouvris ma portière dès que nous fûmes à l'arrêt.

— Bonne nuit, dis-je.

— Ne vous comportez pas comme si vous jouiez un rôle, me recommanda-t-il soudain. Les gens s'en rendent toujours compte, quand on joue un rôle.

Je laissai ma main sur la poignée, dans l'attente de la suite.

— Je veux dire, ce soir, vous avez posé la bonne question. C'était bien vu. Mais Davi a tout de suite flairé la manœuvre, quand vous avez tenté de le flatter de cette façon, tempéra-t-il en se renfrognant un peu. Ça ne l'a pas dérangé plus que ça, mais il l'a compris. Quelqu'un d'autre pourrait se méfier de vous définitivement, et vous perdriez l'avantage de tout ce qu'on est en train de mettre en place là-bas.

J'essayai de me remémorer l'expression que j'avais dans les loges du bar, comment je m'étais tenue lorsque j'avais parlé à Davi. Je me vis croisant les bras, prenant appui sur une jambe, la hanche décalée. Avais-je eu cette attitude ? Avais-je réellement eu une moue mutine en regardant Davi paupières à demi baissées ? Ray avait raison. Je n'étais pas douée avec le langage corporel.

— Comment je dois me comporter, alors ? demandai-je.

— Soyez vous-même. Mais vous-même dans les fonctions d'une *gallerina*, conseilla-t-il, un geste vague de la main, et il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme si une voiture arrivait rapidement vers nous. Vous savez bien. Gentille. Spirituelle, ajouta-t-il, les yeux braqués sur la vitre de sa portière.

Il me fallut quelques secondes, mais je réussis à ravalier tous les sentiments mêlés que ce résumé éveillait en moi, et je conclus :

— On se revoit demain.

La femme chantait toujours en sourdine quand je sortis de voiture. Je refermai la portière sur sa voix, et sur un Ray qui me coula un dernier regard, une ombre de perplexité dans ses prunelles, comme s'il n'était pas sûr de savoir qui j'étais devenue. Puis il me gratifia d'un mouvement de tête poli en guise de salut, et nous nous séparâmes.

Une fois en sécurité à l'intérieur, je posai le dossier et allai prendre un bain. La baignoire avait beaucoup pesé dans mon choix de cette sous-location. Elle était profonde et plutôt grande pour un appartement aussi exigu, avec sa salle de bains attenante. Et quand je m'y glissai et fermai les yeux, j'eus le sentiment de comprendre pourquoi la propriétaire conservait cet endroit, même si elle le désertait. Il était rassurant de posséder votre repaire personnel où faire retraite, dans cette ville immense, de posséder un lieu paisible qui n'appartenait qu'à vous. Je ne lus pas. Je restai plongée dans l'eau chaude, à transpirer, la baignoire tellement pleine que je pouvais presque y flotter. Mon esprit revint à des souvenirs de Janis. Quand elle était allée tancer Bas dans son propre bureau. Debout derrière le pupitre, dans l'auditorium du musée, annonçant la disparition de Kim Lord. Tenant dans la sienne la main de Dee, lors de l'ouverture d'une exposition au Rocque, la première fois qu'elle avait publiquement affiché leur relation. Elle avait paru provocatrice, heureuse, et extrêmement mal à l'aise. En

dépit de sa réputation et de son influence, Janis n'aimait pas du tout se mettre en avant. Elle détestait simplement qu'on la remarque. Je ne pouvais imaginer à quel point elle en voulait à son corps qui l'exposait, par le biais de sa maladie, aux confrontations hebdomadaires avec les oncologues et les spécialistes.

Après m'être séchée avec une serviette et avoir passé mon pyjama le plus confortable, j'évitai le rapport quelque temps, en me préparant du thé, en me beurrant un toast. Juste au moment où j'allais ouvrir le dossier, cette perspective me retourna l'estomac et je décidai que je ne pouvais pas le lire, au risque de ne pas trouver le sommeil ensuite. Je n'étais toujours pas sûre de supporter l'immersion dans la tristesse qui imprégnait l'histoire de Brenae.

Et la tristesse n'avait, malheureusement, rien à voir avec l'affaire en question. Quoi qu'il soit arrivé à la jeune femme, son histoire était un pion sur l'échiquier de Janis. Le but réel de cette dernière était de conserver la haute main sur l'évolution de la culture dans le centre de la ville. Si les années 1960 et 1970 avaient connu les meilleures fêtes, et les années 1980 et 1990 des émeutes massives et les dévastations du tremblement de terre, alors notre époque devait se consacrer à l'avenir, en construisant la nouvelle cité depuis le centre vers l'extérieur. Le 11 Septembre s'était produit deux ans plus tôt, et les villes américaines étaient précieuses, nécessaires, notre bien commun. À L.A., toute personne assez riche avait terriblement envie d'un projet de construction. Les acteurs et actrices célèbres, les pop stars, tous demandaient au directeur de notre musée d'être présentés aux architectes qui montraient leurs créations au Rocque. La drogue, le sexe et les vacances haut de gamme, c'était très bien, mais la rénovation d'un immeuble de lofts près de Broadway, ou l'ouverture d'un bar clandestin décoré de lambris sombres dans la 6^e Rue, voilà qui signait une vie accomplie. Janis désirait que sa vision perdure dans la frénésie de cette nouvelle conquête urbaine de l'Ouest, et qui pouvait l'en blâmer ? Des

dizaines d'années durant, le Rocque avait été la raison de visiter son quartier le week-end, lorsque les gratte-ciel environnants se vidaient de leurs banquiers et de leurs hommes de loi, et que l'unique restaurant ouvert servait la même pizza au poulet thaï que vous pouviez trouver à Hemet. Aujourd'hui, la Némésis de Janis menaçait de venir jeter l'ancre et de proclamer sien ce même territoire pour lequel elle s'était tant battue. Elle trouverait une bonne raison de l'en empêcher. Mais Brenae n'était pas une raison. C'était une personne. Je contemplai le dossier toujours fermé, l'ensemble épais de documents qu'il contenait. *J'ai désespérément besoin de votre aide.* Je m'en détournai, me traînai jusque dans le lit, et fermai les yeux.

Une heure plus tard, m'étant rendu compte que je ne pourrais pas m'endormir, je me levai et entrepris d'écrire à ma mère. Chaque fois que je ne souhaitais pas l'informer des dernières nouvelles dans mon quotidien, je lui parlais de ce que je lisais. J'imagine que nous trouvions toutes deux cette méthode rassurante. Pour elle, tant que j'avais le nez plongé dans un livre je devais rester chez moi le soir, et je n'avais donc pas chuté de la falaise, dans la dépendance ou un comportement autodestructeur. Dans mon esprit, tant que maman était là pour prêter attention à mes pensées, celles-ci comptaient réellement.

Ce soir, j'écrivis sur ma lecture l'été passé de l'ouvrage merveilleux consacré à James Compton, une figure oubliée de la scène artistique britannique des années 1990. Brillant, blond, exubérant, aristocratique et souvent vêtu d'un costume blanc immaculé, Compton avait été un temps le Warhol de sa tribu. Il fut le premier à ouvrir une galerie dans Shoreditch, un des quartiers d'entrepôts abandonnés de Londres, et l'endroit devint très vite le nid d'un vaste rassemblement de jeunes artistes. Il organisa une foire de rue avec des cabines à baisers, des clowns et des dessins à vendre, le tout géré par des jeunes noms qui devinrent des légendes du monde artistique

dans les cinq ans suivants. Il fumait aussi du crack, menaça de se trancher la gorge avec un couteau à gâteau lors de sa fête d'anniversaire, et on racontait qu'il avait des liens avec une famille du crime organisé turc. Moins de cinq ans plus tard, il mourut d'une overdose d'éther. Ses funérailles furent un événement retentissant, mais depuis – sans la puissance de sa personnalité et son sens de la mise en scène –, son nom avait pâli.

Je dis à ma mère que la lecture du livre sur Compton m'avait rendue triste pour lui, et que l'éloge éloquent que l'écrivain faisait de ses accomplissements ajoutait quelque chose à cette tristesse, de la même façon que la deuxième note d'un accord transforme un son isolé et lui donne de la beauté et de l'ampleur. Quand j'avais refermé le livre, je m'étais sentie très seule, en partie parce que Compton était mort à vingt-huit ans et qu'il aurait encore pu faire tant de choses, et en partie parce que le ton édifiant et chaleureux du texte avait fini par me parler.

Je ne précisai pas que le livre n'était pas un livre, mais une thèse. Ni que l'auteur en était Calvin Teicher, le demi-frère de Ray, lui aussi décédé. On avait retrouvé son corps dans un hôtel de Boyle Heights un an plus tôt environ, battu et flottant dans une baignoire, visage plongé dans l'eau, avec la pomme de douche grande ouverte et la bonde interdisant l'écoulement. Sa mort n'était pas due aux coups mais à l'eau dans ses poumons. L'enquête n'avait pas abouti. L'assassin de Calvin courait toujours. Je ne croyais pas que Ray fût revenu à L.A. seulement pour Janis Rocque ni que, au fond, il se souciât réellement de ce qui était arrivé à Brenae Brasil. Il devait avoir une nouvelle intuition concernant l'affaire de son frère, et il la ruminerait tout le temps que nous travaillerions ensemble. Ne vous comportez pas comme si vous jouiez un rôle. Les gens s'en rendent toujours compte, quand on joue un rôle.

ENTREVUE AVEC HAL GIROUX

16 mars 2003

LAAC

Inspecteur Strick

Dites-moi combien de temps et dans quel contexte vous avez connu Brenae Brasil.

C'était une de mes étudiantes vedettes à l'automne. Elle a fait une entrée fracassante. Je l'ai engagée pour travailler dans mon équipe, et elle a participé au montage de mon expo à Londres. J'étais également le président de son comité d'évaluation.

Donc, combien de mois exactement l'avez-vous connue ?

D'août à mars. Sept ou huit mois.

Vous ne l'aviez jamais rencontrée avant qu'elle devienne étudiante au LAAC ?

Non.

Votre relation avec Brenae a-t-elle changé au cours de ces mois ?

Ma relation avec tous mes étudiants est vraiment constante. J'attends qu'ils fassent de leur mieux.

Qu'est-ce qui vous a incité à l'engager dans votre équipe ?

J'ai estimé qu'elle avait du talent. Je voulais lui donner sa chance.

Brenae a-t-elle fait de son mieux, d'après vous ?

Je ne pense pas que Brenae était prête pour l'intensité qu'impose une école où on poursuit ses études après la licence. Son deuxième semestre a été un désastre total. Elle ne venait à aucun cours, quasiment. Elle apparaissait dans des endroits alors qu'elle était clairement sous influence...

C'est-à-dire ?

Titubante, la voix pâteuse.

À quels "endroits" faites-vous référence ?

Les ateliers libres, les présentations. Les rassemblements sociaux du LAAC, principalement.

Était-elle la seule étudiante qui venait à des événements sociaux en état d'ébriété ?

Non, bien sûr. J'en fais mention parce que vous me demandez ce qui a changé. Elle a changé.

Parlez-moi de votre réunion probatoire du 5 mars 2003.

Je rencontre tous mes étudiants à la fin de leur première année pour une discussion préliminaire concernant leur œuvre de présentation à la licence. Dans le cas de Brenae, nous nous sommes vus assez tôt parce que je m'inquiétais pour son parcours au sein du LAAC. Elle n'avait rien produit depuis l'automne, et elle risquait de se planter dans ses cours. Sa bourse future avait été suspendue à cause d'un travail beaucoup trop pauvre. Franchement, je pensais qu'elle aurait été plus inspirée si elle avait mis l'école entre parenthèses et était revenue pour terminer son diplôme quand elle se serait sentie bien de nouveau. C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai promis une place.

Elle a refusé et a insisté sur le fait qu'elle avait réellement produit des travaux, et qu'elle voulait me les montrer.

Quels travaux ?

Il y avait deux vidéos. Une était assez longue, mais je l'ai regardée dans son intégralité. C'était un ensemble de séquences qu'elle avait tournées pendant l'année écoulée, lors de vernissages et de soirées, où l'on voyait des gens s'éloignant vers leurs voitures. Il n'y avait rien de plus. Des fins de soirées.

Je n'en ai pas pensé grand-chose. Ça ne dégagait rien du brio habituel de Brenae. Elle ne se mettait pas en scène. C'était un gros problème. L'autre problème est que les étudiants pensent que leur vie sociale est plus intéressante qu'eux.

Que contenait la seconde vidéo ?

L'autre vidéo montrait Brenae engagée dans un acte sexuel avec un homme non identifié. Elle avait ajouté une voix off qui donnait à penser qu'il la contraignait à l'acte. Ça m'a choqué. Et puis elle m'a dit que, dans le cadre de son travail pour le diplôme, elle souhaitait le projeter sur un mur de notre bâtiment principal. Elle pensait que c'était une idée audacieuse, une confrontation des attitudes d'ordre sexuel au LAAC, et elle ne voyait pas les complications que ça pouvait entraîner pour elle, pour l'école, pour son partenaire sexuel, qui qu'il soit. Je lui ai dit que c'était impossible.

Savez-vous qui était cet homme ?

Non. Sa tête était floutée.

Pas la moindre idée de qui ça pouvait être ? Vous avez dû deviner.

Aucune idée.

Et elle ne vous a pas révélé son identité ?

Non.

Pourquoi n'avez-vous pas posé la question ?

Je l'ai fait. J'ai demandé à Brenae si elle voulait engager des poursuites formelles pour harcèlement sexuel contre l'école. Elle a dit que le problème n'était pas avec "un auteur de délit particulier, une victime particulière". Je me rappelle que ce sont les termes exacts qu'elle a employés. Je lui ai dit que personne ne verrait un symbole en visionnant cette vidéo. On verrait un homme. Et on la verrait, elle. Et elle pouvait être poursuivie en justice. Je ne pense pas qu'elle avait envisagé l'étendue des ennuis qu'elle risquait de s'attirer.

Avez-vous parlé de ces vidéos à quelqu'un d'autre ?

Non. J'ai dit à Brenae que sa meilleure option était d'interrompre un temps ses études ; qu'il existait toujours des procédures pour qu'elle porte plainte officiellement. Et je lui ai donné les noms de membres de l'établissement dévoués qui pouvaient l'aider à surmonter cette crise personnelle et pendant une période de transition lui permettant de rester absente du LAAC. Nous avons une équipe très compétente pour traiter les problèmes de santé mentale, au LAAC.

Les vidéos que vous décrivez sont portées manquantes. Les fichiers effacés de son disque dur. Que pensez-vous qu'il leur soit arrivé ?

Peut-être les a-t-elle effacés elle-même. Je ne dis jamais aux étudiants de détruire une création, bien que ce soit parfois exactement le remède dont ils ont besoin. Mais je ne les dorlote pas non plus. J'ai été bouleversé quand j'ai appris qu'elle avait mis fin à ses jours. J'avais foi en son talent, en sa vision. Mais je ne lui aurais rendu aucunement service en lui payant une année de plus à brûler ses vaisseaux au LAAC. Vous devez sortir de cet établissement mû par la réussite et l'énergie, sinon vous ne pouvez pas franchir les étapes nécessaires ensuite.

Les vidéos ont été effacées après sa mort. Comment est-ce possible, selon vous ?

Ça ne l'est pas. J'avais demandé à mon personnel de sonder l'état d'esprit des étudiants, un à un, et c'est ainsi qu'ils l'ont découverte. J'ai aussitôt appelé la police. Son atelier est resté verrouillé pendant tout ce temps. Personne n'aurait pu trafiquer son ordinateur portable.

Et si quelqu'un s'était introduit dans l'atelier après sa mort, avait effacé les fichiers, et ensuite reverrouillé la porte derrière lui en repartant ?

C'est une affirmation insidieuse. Il n'y aurait donc pas de preuves ? Des empreintes digitales ?

Qui a les clés du studio ?

L'étudiant. Et le personnel de surveillance a un double. C'est tout.

Où le personnel de surveillance garde-t-il les doubles ?

Je ne le sais pas, en fait. Quelque part dans leurs locaux, je suppose. Vous pouvez demander.

Il est donc théoriquement possible que quelqu'un ait subtilisé la clé, se soit introduit dans le studio, ait effacé les fichiers puis verrouillé la porte, avant de replacer la clé dans le local.

Bien sûr. Mais il faudrait être prêt à se donner beaucoup de mal pour deux films d'étudiant, quand même. Il n'est pas plus probable que vous ayez de mauvaises dates et de mauvaises heures, et que Brenae les ait effacés elle-même ?

Revenons-en à votre dernière réunion avec Brenae. Vous n'avez pas estimé que le sujet de la seconde vidéo méritait que vous cherchiez à en savoir un peu plus, de votre côté ?

Comme je l'ai déjà dit à deux reprises, j'ai demandé à Brenae si elle souhaitait engager des poursuites officielles contre l'école, pour harcèlement sexuel. Elle a dit qu'elle le ferait seulement après qu'elle aurait projeté la vidéo sur un mur du campus. Je lui ai répondu qu'il n'en était pas question. Les étudiants prévoient rarement les répercussions légales de ce qu'ils font, mais moi, j'y suis obligé. Notre programme ne pourrait pas survivre aux coûts de poursuites judiciaires publiques.

Quelles mesures l'école a-t-elle prises pour s'assurer que les étudiants n'apportent pas d'armes à feu sur le campus ?

Nous n'autorisons pas les armes à feu. J'ai entendu parler du projet de Brenae baptisé *Packing* à peu près au milieu de la semaine où elle le réalisait. Je l'ai immédiatement contactée, et je lui ai spécifié qu'elle ne pouvait absolument pas apporter l'arme sur le campus, car dans ce cas elle lui serait confisquée, et elle-même serait suspendue. Elle a accepté, par écrit. Mon assistante peut vous montrer le document. Je lui ai demandé une fois ce qu'elle comptait faire de l'arme après avoir achevé son projet, et elle m'a répondu qu'elle la revendrait à qui elle l'avait achetée. J'ignorais complètement qu'elle la gardait dans son atelier, jusqu'à ce qu'elle la retourne contre elle.

Quand avez-vous appris sa mort ?

Le jour où les membres de mon personnel l'ont découverte. Je n'oublierai pas ce jour avant longtemps. L'école a été très marquée par sa perte. Très marquée.

Il se peut qu'elle soit restée dans son atelier pendant tout le jour et toute la nuit avant qu'elle se suicide. Vous semble-t-il bizarre que personne ne l'ait remarqué ?

Nos étudiants sont des artistes qui s'isolent souvent pour se consacrer à leur travail. Franchement, ils aiment les cures intensives de solitude. Ça fait

partie de leur processus de création. Donc, non, ça ne paraîtrait pas bizarre.

Elle a écrit “Regardez-moi” sur une note laissée sur son ordinateur portable. Qu’est-ce que ça signifie, pour vous ?

Je ne sais pas. Ça ressemble à une provocation. La formulation. C’est provocant.

Vous ne pensez pas que c’est en référence aux fichiers effacés ou à la situation sexuelle qu’elle révélait dans l’un d’eux ?

Brenae a exécuté quelques œuvres artistiques de qualité pendant sa vie. Peut-être souhaitait-elle que les gens les visionnent toutes.

Avez-vous d’autres réflexions concernant Brenae Brasil dont vous voudriez nous faire part ?

Je suis de tout cœur avec sa famille. Je suis réellement désolé de la perte qu’elle représente pour eux. Et je suis absolument désolé de la perte qu’elle représente pour nous.

OceanofPDF.com

Le lendemain, dans le dossier de l'affaire, je m'attendais plus ou moins à trouver des photographies malsaines du cadavre de Brenae, à l'instar de ce que j'avais vu dans des émissions sur les affaires criminelles, mais s'il y avait eu des clichés notre source ne les avait pas inclus. À la place, je me colletai avec des pages et des pages de formulaires couverts de petits caractères. Dates, heures, lieux, nombres. Beaucoup de nombres. Même les infirmiers qui avaient été appelés à son studio s'étaient vu assigner un numéro.

La chronologie du dossier suivait les inspecteurs depuis l'instant où on leur avait confié l'affaire jusqu'à celui où ils avaient remis leurs conclusions, et il détaillait les relevés, les entrevues et les indices qu'ils avaient rassemblés au fil de l'enquête. Le suicide de Brenae en revenait à une succession d'étapes et de calculs, son sort et sa personnalité remodelés après coup. Une jeune femme de vingt-deux ans. Une personne presque brouillée avec sa famille, à l'exception de son frère musicien. Une étudiante qui, selon un témoignage, "montrait un talent certain pour la controverse". Une étudiante à qui le monde s'était offert au printemps dernier, avec l'obtention si rare d'une bourse intégrale pour le LAAC, et qui après avoir dépassé les espérances de ses professeurs s'était mise à manquer des semaines entières de cours et avait omis de rendre ses devoirs.

L'entretien avec Hal Giroux retint mon attention un long moment. Il ne s'en dégageait pas l'impression d'un homme dissimulant sa propre

culpabilité. Mais qu'en était-il de la culpabilité de quelqu'un d'autre ? Pourquoi ne s'était-il pas penché plus sérieusement sur le problème que Brenae devait présenter pour lui, au lieu de se contenter de l'isoler, pour l'essentiel ? N'était-ce pas là son rôle en tant que directeur de ce programme ? Il y avait aussi des entretiens avec d'autres professeurs, dont une assistante qui affirmait avoir signalé les écarts de conduite de Brenae à Giroux, et le fait que la jeune femme avait commencé à rattraper son retard dans le travail avant de se suicider. "Elle était en train de s'en sortir, mais je pense qu'en comprenant qu'elle allait terminer l'année avec des B et des C, elle a simplement baissé les bras, supposait l'enseignante. Elle ne pouvait devenir qu'une star ou une ratée, et rien entre les deux."

Je trouvais les informations que donnait le médecin légiste dans son rapport aussi accablantes que difficiles à lire. Les blessures de Brenae étaient dénombrées, et il n'y en avait qu'une seule qui importait : le tir qui l'avait tuée. Sinon elle avait deux petites ecchymoses, une sur la cheville droite et l'autre sur la cuisse gauche. Pas de signes de pénétration sexuelle. Je ne compris pas toutes les abréviations, mais il était indiqué la présence de témazépam dans son système sanguin – ce que je savais déjà d'après les articles de journaux –, et le texte précisait que la trajectoire de la balle avait suivi un axe allant de sous le menton au sommet du crâne. L'heure de la mort était estimée quelque part entre minuit et quatre heures du matin, le jour où on l'avait retrouvée. Les seules empreintes relevées sur l'arme étaient les siennes.

Deux étudiants – qui admirent à contrecœur avoir couché ensemble dans un de leurs ateliers – confirmèrent un bruit violent très tôt le jeudi matin, quoiqu'ils n'aient pas soupçonné une détonation. "Ça ressemblait à un pop, dit l'un. On a cru que quelqu'un faisait éclater une fusée d'artifice."

La section "Scellés" dressait l'inventaire des objets se trouvant dans le studio de Brenae, depuis des mouchoirs en papier froissés dans la corbeille jusqu'à un coffre-fort en métal et son oreiller ensanglanté.

Son relevé téléphonique n'en révélait pas beaucoup. Le téléphone fixe et le portable prépayé avaient servi à peu d'appels vers l'extérieur, surtout à son frère Davi pendant le mois passé. Sa seule adresse mail enregistrée était celle de l'école, et là encore elle avait eu un minimum de contacts au-delà de l'arrangement de réunions et la réponse (ou l'absence de réponse) pour des devoirs. Son ordinateur portable recélait plus d'indices. Une page Friendster fit surface. Brenae avait 111 amis et postait des photos tirées de ses vidéos. Trois provenaient de *After-Parties*. Elles montraient des groupes de gens, pour la plupart jeunes et chics, dans la nuit illuminée de L.A. Mais *After-Parties* ne figurait pas dans son disque dur. Pas plus que *Lesson in Red*. En fait, comme l'entretien avec Hal l'avait dévoilé, il semblait que quelqu'un avait eu accès à son ordinateur vingt-quatre heures avant qu'elle soit découverte et avait effacé et détruit certaines données. La majorité des gens pense que si on efface un fichier, il est supprimé du disque dur, mais en réalité seul son chemin d'accès est effacé, pas les données. Les détruire nécessite du travail et un logiciel particulier. Il faut qu'une personne soit particulièrement acharnée à cacher quelque chose pour qu'elle s'assure avec une telle application que cette chose a bien disparu. Les spécialistes informatiques déterminèrent l'heure précise à laquelle cette opération avait été exécutée : jeudi à huit heures du soir. Selon le médecin légiste, Brenae était morte au petit matin de ce même jour. Son corps avait été découvert le vendredi.

Le rapport contenait une telle masse d'informations qu'il me faudrait y consacrer beaucoup plus d'heures pour l'étudier de près. Et pourtant, une équipe de professionnels qualifiés avait fouillé l'existence de Brenae pour définir les raisons de sa mort, et elle en était arrivée à une conclusion claire : la jeune femme avait planifié sa propre sortie, et elle l'avait accomplie seule. J'ignorais pourquoi ce fut ce qui me déprima le plus. Un meurtre n'aurait pas été mieux, mais la jalousie ou la colère de quelqu'un d'autre était plus facile à accepter que le désespoir misérable de Brenae.

Une heure avant mon rendez-vous supposé avec Ray, je rangeai le rapport, pris une douche, enfilai l'ensemble de luxe, plaquai en arrière et attachai mes cheveux, et je me campai devant le miroir. J'avais le corps dans un fourreau impeccable, mais je ne savais pas quoi faire avec mon visage, beaucoup trop naturel et transparent à mon goût. Le maquillage n'aidait en rien : il avait tendance à me donner des airs de clown triste. Il était trop tard pour rehausser le tracé de mes sourcils. Un rouge à lèvres plus sombre devrait mieux convenir. Je me badigeonnai les lèvres. Trop rouges. D'un rouge sang. Je l'essuyai et tentai une nuance plus claire. Un semblant de rose. Voyant. Je frottai ma bouche avec un mouchoir en papier. Plus sombre, de nouveau. Fruit rouge. Une gueule de Gorgone. Nouvelle tentative. J'essayai un simple gloss, que j'étais avec un peu trop de vigueur. L'éclat me révolta immédiatement. Je m'éloignai du miroir, allai ouvrir la fenêtre de la salle de bains et pris quelques inspirations précipitées. Même sans ces clichés épouvantables du crime, les faits suffisaient. Je revoyais Brenae étendue sur le matelas, la tête réduite à un nid explosé de sang.

Dans l'air flottait un soupçon de parfum océanique. Je pressai la joue contre la vitre de la fenêtre, et je fis de mon mieux pour me concentrer sur ce qui importait réellement aujourd'hui : mon interview avec la jeune actrice talentueuse qui allait interpréter Françoise Gilot. Le reste n'était qu'un service envers Janis. Quand les battements de mon cœur se furent apaisés, je peignis mes lèvres d'un grenat mat, rassemblai mes notes et descendis l'escalier jusqu'à l'auvent à véhicule. La tiédeur du soleil matinal caressa mon visage et mes cheveux. Depuis toujours, j'aimais ces premières heures de la journée en Californie du Sud. Elles m'apportaient une sensation d'intemporalité et de légèreté. En arrivant à ma voiture, j'hésitai. Marcher un peu me serait certainement bénéfique. La galerie n'était distante que de huit pâtés d'immeubles, le *coffee shop* de douze. Un trajet assez long à pied, mais une brise douce s'était levée. Je me mis en route d'un bon pas.

Pendant les cinq premières minutes, enthousiaste, j’imaginai ma journée en *gallerina*, en reporter hollywoodienne. Puis la brume commença à se dissiper sous le soleil, et même abritée par mes lunettes à verres fumés je sentis la chaleur émaner des bâtiments alentour. Chaque fenêtre devint éblouissante. Je me mis à transpirer et quittai le grand boulevard pour emprunter des rues plus étroites. Erreur. Les zones d’ombre rafraîchissante se faisaient rares dans ces quartiers impeccables. Les pelouses étaient frangées de haies basses verdoyantes et d’arbres nains. De petits panneaux blancs indiquaient une surveillance sécuritaire omniprésente. *La richesse s’épanouit ici*, annonçaient-ils, à croire qu’il fallait le spécifier à quiconque.

La sueur coula dans mes yeux. Je trébuchai sur une feuille de palmier tombée sur le trottoir et me tordis à moitié la cheville. Je vacillai, faillis me retourner. Mais personne n’avait rien vu. Personne n’était présent dehors, à part moi, et je baissai la tête en poursuivant mon chemin.

Après plusieurs bifurcations, je retrouvai le grand boulevard commercial. Les immeubles alignaient des vitres immaculées et des enseignes au lettrage élégant vantant les divers délices proposés à l’intérieur, jus de fruits frais, sushis, ouvrages sur le New Age, lots de glaces à emporter. Je passerais devant la galerie dans trois pâtés d’immeubles. Deux. Un. Les gaz d’échappement de l’heure de pointe m’emplissaient la bouche. Le nom de Hal était inscrit sur la devanture et, derrière, s’étendait le vide du cube blanc qu’était l’endroit. Non, une minute. J’aperçus des ombres, puis des silhouettes. Trois des quatre jeunes présents dans le désert étaient là : la rousse et deux hommes. Ils étaient déjà arrivés, et conversaient. Je hâtai le pas, le ventre noué. Je venais d’identifier la rousse.

Plus tôt cette année, j’avais vu des photos d’elle sur le Net, souriante, avec son horrible père, le richissime et autoritaire galeriste qui avait en sous-main essayé de truquer la carrière de Kim Lord, et qui pour Ray était un des principaux suspects dans la mort violente de son demi-frère.

C'était Layla Goetz-Middleton.

OceanofPDF.com

Après avoir arrangé au mieux ma coiffure mouillée dans le miroir qu’offrait la vitrine du *coffee shop*, je lissai mon ensemble des deux mains, et j’entrai. Ray occupait une table où il feuilletait l’hebdomadaire gratuit fourni par la ville, une publication maligne qui se finançait en grande partie grâce aux petites annonces de prostitution à peine déguisée. Je me demandai comment le rédacteur artistique pouvait réagir aux révélations concernant un suicide et du harcèlement sexuel au LAAC. Je voyais le visage de Brenae sur la couverture du magazine, qui regardait le lecteur, avec sa chevelure épaisse pareille à un halo. Mais pas ma propre signature.

Ray se leva de son siège à mon approche. Il avait l’air de porter les mêmes jean et t-shirt que la nuit précédente, sous un veston, et ses yeux étaient cernés par le manque de sommeil.

Alors que nous faisons la queue, il me confia que l’inspectrice Ruiz allait arriver, mais que son bébé d’un an ayant laissé tomber son portable dans les toilettes ce matin, juste avant son départ, elle avait dû effectuer un détour pour acheter un appareil neuf. J’eus conscience de mon propre rire surpris, de mes mots compréhensifs, tout en pensant *Elle est mère ? Mais comment ai-je pu ne pas le deviner, moi ?* Cela parut presque divertir Ray. Je fus frappée par le fait qu’ils semblaient se connaître aussi bien. Plus que des professionnels impliqués dans une affaire commune. Comme des amis. Ou plus que des amis.

Nous commandâmes tous deux un café noir, et je notai avec une pointe d'amusement qu'il paraissait approuver ce choix spartiate. Les gobelets nous chauffèrent les doigts.

— Je veux qu'il soit noté que je vous offre le café, déclara-t-il en brandissant sa carte de crédit. Une longue journée nous attend.

Nous nous attablâmes.

— Les étudiants sont déjà là, et ils ne m'ont pas repérée, l'informai-je en remarquant son regard inquiet. Mais j'ai vu Layla. C'est sa fille, non ? Layla Goetz-Middleton ?

Il acquiesça, but une gorgée de son café.

— C'est curieux, cette tendance qu'on a de toujours éviter le bavardage agréable entre nous.

— Curieux qu'elle soit impliquée dans cette histoire et que vous n'ayez pas fait mention d'elle hier, répliquai-je.

Lorsque l'artiste Kim Lord ne s'était pas présentée pour l'inauguration de son exposition au Rocque, en avril, Ray et moi avions fini par suivre la même piste qui avait abouti à une impasse nommée Steve Goetz, un riche collectionneur et galeriste. Celui-ci avait consacré la majeure partie d'une vingtaine d'années à tout faire pour truquer la valeur des œuvres de Kim Lord sur le marché en achetant et rachetant ses tableaux sous différentes identités. Il prétendait que c'était là une expérimentation conceptuelle visant à démontrer le pouvoir d'un collectionneur vis-à-vis de la cote d'un artiste. Mais après l'assassinat de Kim, Janis avait contraint Goetz à vendre la plupart des toiles au Rocque, et il avait évité que ses manigances soient connues du plus grand nombre.

Néanmoins le personnage m'avait effrayée lors de notre rencontre à sa galerie, au printemps dernier. Je me remémorais sa froideur et sa suffisance. Et je me souvenais de l'hostilité que Ray avait manifestée envers lui, également.

— Vous donniez l'impression de vous méfier de lui, même après...

Je ne terminai pas ma phrase.

— Vous vous êtes vraiment remise de tout ça ? dit Ray, son regard bleu me dévisageant.

Son inquiétude pour ma santé physique semblait sincère. Spontanée, aussi, comme s’il n’avait pas pensé à poser la question avant. Pas la nuit dernière, pas au Café Francesca, pas à Wonder Valley.

— J’imagine que je suis “rétablie”, dis-je, alors que j’étais subitement déstabilisée. Pourquoi ?

— Vous avez ce drôle d’air, là, maintenant.

Je fixai sur lui un regard interrogateur. Il soupira, passa une main dans ses cheveux.

— Je ne sais pas comment l’expliquer. On aurait dit qu’une part de vous était tendue, que vous vous prépariez à une sorte d’affrontement.

Je sentis un étau comprimer ma cage thoracique.

— Je vais bien, marmonnai-je.

— Dieu soit loué, dit une voix derrière nous.

Une chaise fut tirée à notre table et l’inspectrice s’assit lourdement à côté de nous. Ce matin, elle avait modifié son apparence. Elle portait un autre ensemble sans pli, mais une lueur de douce folie habitait son regard, et sa chevelure était décoiffée.

— Je ne peux pas m’occuper d’une autre... – Elle s’interrompit, prit le temps de humer l’odeur riche de café qui flottait dans l’air. – J’ai besoin que le restant de la matinée soit exempt de toute situation de crise, dit-elle sur un ton plus posé, plus professionnel. Maintenant que nous sommes tous réunis ici... – Elle me dévisagea un instant, bouche bée. – Seigneur. Vous êtes venue en courant, ou quoi ?

— J’ai marché.

— Vous êtes toute rouge. Je vais vous chercher de l’eau avec de la glace.

Elle bondit de son siège et alla se placer dans la file d'attente, en aplatisant de la main ses cheveux et en jetant des regards suspicieux dans ma direction.

Je haussai les épaules, puis ôtai ma veste, sans rien laisser transparaître de mon trouble. Mais l'air conditionné de la salle piqua mes épaules et mes bras dénudés. Le haut noir que j'avais choisi était en soie fine, et je n'avais pas prévu de l'exhiber, surtout devant Ray. Il eut le bon goût de regarder ailleurs. Je compris la réaction de Ruiz : pourquoi avais-je pris le risque de venir à pied et de froisser une tenue qui avait coûté plus de mille dollars ? Pour me sentir jeune et libre ? Pour prouver que cette ville ne pouvait pas me mettre en cage ? Aucune de ces raisons n'était la bonne. Tout venait de Brenae. J'avais cherché à me détacher de la colère destructrice que j'éprouvais face à ce qui lui était arrivé. Et j'avais échoué.

— Eh, fit Ray en se penchant en avant.

Je détectai le parfum du café et, plus subtile, l'odeur de sa peau et de ses cheveux, qui étaient secs et lisses, rappelant presque de la paille.

— Deux choses, dit-il. Primo, ce n'est pas à cause de vous qu'Alicia disjoncte un peu en ce moment. Secundo, je m'intéresse autant à Steve Goetz qu'à mon gros orteil gauche ou n'importe quel autre truc. D'accord ?

— Ça n'a pas de sens.

— C'est la vérité, insista-t-il.

— Je parle de la comparaison avec votre gros orteil gauche.

Je regrettai instantanément ma remarque, parce que quelque chose avait changé dans son expression, et j'avais entraperçu la même peur que j'avais décelée durant la soirée à Wonder Valley. Mais sa réaction avait disparu aussitôt.

— Quoi ? dit-il.

— Un gros orteil n'est pas un "truc".

— Pas pour une Yankee littéraliste, non, admit-il.

— Le littéralisme n'est pas régional.

— Le fait d’être yankee, si, répliqua-t-il, et l’ombre d’un sourire étira ses lèvres. Vous avez repris une couche de votre caractère yankee quand vous êtes retournée chez vous.

— Comment pouvez-vous dire ça ?

— Ça imprègne votre voix, répondit-il, et à présent il respirait la bonne humeur.

— Ça n’a pas de sens, ça non plus.

Il se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Bien sûr que non. Mais je savais qu’une discussion idiote vous décriperait.

— Vous êtes réellement prête à le faire ? interrogea Ruiz sur un ton d’excuse, mais avec un air dubitatif, en posant le verre d’eau glacée devant moi. J’espère que oui. Je n’en peux plus de ces “réunions d’urgence” avec Janis. Je veux en finir.

Je répondis à l’inspectrice que je travaillerais pendant la semaine à la Westing, et qu’ensuite nous pourrions réévaluer les informations qu’Hendricks et moi avions réunies.

— J’ai aussi un rendez-vous en freelance que je dois honorer... commençai-je, brûlant de lâcher le nom de l’actrice au passage.

Mais l’inspectrice s’était déjà lancée dans une explication au sujet des renseignements obtenus par ouï-dire et autres enregistrements audio non consentis. Ray et moi ne pouvions utiliser un micro afin d’enregistrer les conversations d’autrui sans qu’une procédure officielle pour infraction à la loi ait été ouverte. Je ne devrais utiliser aucun équipement particulier sans autorisation.

— Compris ? dit-elle.

J’acquiesçai. Ray m’imita. Puis il me décrivit les personnes que j’aurais à surveiller de près. À l’automne dernier, un groupe soudé s’était rendu à Londres pour l’inauguration de l’exposition de la Westing de Hal : deux hommes, Pearson Winters et Erik Reidl, et trois femmes, Layla Goetz-

Middleton, Zania de Wilde et Brenae Brasil. Quelques faits significatifs m'interpellèrent : Layla et Erik avaient été plus ou moins en couple pendant un an. Pearson avait déjà commis un délit : il avait agressé un autre homme. Zania était la fille de Nelson, le galeriste. Tous quatre acceptaient de rencontrer le détective privé aujourd'hui même.

— Des questions ? conclut-il. Les entretiens débutent à quatre heures.

— Hal sait qu'ils acceptent de coopérer ? demandai-je.

— Non.

— Vous pensez qu'il y en a parmi eux qui sont au courant, pour la vidéo, ou pourquoi elle a été effacée ?

— Aucune certitude. On découvrira ce qu'on réussira à gratter, dit Ray. Je vais la montrer à chacun d'entre eux.

J'essayai d'imaginer les réactions des étudiants lorsque le détective privé Hendricks les avait approchés. La mort de Brenae devait les avoir peiné, sinon ils n'auraient pas accepté sa proposition. Je m'interrogeai sur ce qu'ils penseraient s'ils se savaient espionnés. Je n'étais pas désolée pour eux, mais j'espérais qu'ils comprendraient l'enjeu de ce qu'ils avaient vu et de ce qu'ils pourraient révéler.

— On est bons ? dit la policière à l'adresse de Ray. J'ai une montagne de paperasse en souffrance au bureau. – Avant qu'il puisse répondre, le portable de l'inspectrice bourdonna et elle consulta le numéro entrant. –

Janis, fit-elle dans un soupir et, à Ray : Vous ne lui avez pas précisé que c'était vous qu'elle devait appeler, désormais ?

— Bah, si, je l'ai fait. Le problème, c'est qu'elle préfère vous parler.

Ruiz prit la communication et me tendit son téléphone.

— Dernières instructions, chuchota-t-elle.

Je saisis l'appareil d'un geste maladroit et saluai Janis.

— Ah, Maggie, dit-elle. Très bien. J'ai expliqué à Bas que vous exécutiez une mission importante pour ma fondation, en freelance, et que le temps imparti ne devait pas être déduit de vos congés. Vous êtes prête ?

Vous savez, Ray ne tarit pas d'éloges à votre égard, et tous les deux vous allez former l'équipe idéale pour cette affaire. Le sujet est délicat. Hal n'est pas un génie du mal. Il a même accompli beaucoup de bonnes choses... –

Elle me parut fragile, soudain. – Quant à cette jeune femme, elle méritait mieux. Il faut que vous m'aidiez à faire en sorte que les gens responsables paient pour ça. Entendu ?

Je faillis dire ce qui me venait spontanément à l'esprit : *Je suis désolée, mais c'est non.*

— Entendu, répondis-je.

— Il est presque neuf heures et demie, ajouta-t-elle. Mieux vaudrait vous activer.

OceanofPDF.com

J'entrai dans la galerie avec le jeu de clés que Ray m'avait confié et me dirigeai vers le bureau derrière lequel j'étais censée m'asseoir. Layla Goetz-Middleton était partie. Seuls les deux hommes étaient présents. Pearson était juché sur un tabouret. Accroupi, talons à peine décollés du sol, Erik farfouillait dans un tas de chaussures usagées : baskets, sandales, mocassins, bottines – certaines paires cirées, ou déformées par l'usage et tachées, d'autres auxquelles il manquait les lacets. La pièce sentait vaguement la toile épaisse, le cuir et la transpiration vieillie. Des bobines de fil métallique étaient empilées contre le mur.

— C'est cette même équipe qui a monté les expos de Giroux durant ces deux dernières années, nous avait dit Ray au *coffee shop*. Il s'agit de places très convoitées, apparemment, parce qu'ils voyagent avec lui tous frais payés, au fil de ses diverses expos internationales, et aussi parce que les anciens membres de son équipe ont vu décoller leurs carrières respectives, par la suite.

Pearson était un ex-étudiant du LAAC zélé, et il représentait l'ingrédient secret des expos de Hal depuis 1996. Quel que soit le projet, Pearson avait aidé à sa réalisation. Il vivait en célibataire dans North Hollywood, d'emplois intermittents d'éclairagiste pour des tournages de cinéma, puis il s'était mis à accompagner les expos itinérantes de Hal pour lesquelles il avait supervisé la présentation. Il se dégageait de son apparence physique une impression de robustesse et de savoir-faire maîtrisé – ses

membres étaient tous un peu imposants pour le reste du corps –, même si sa tête semblait trop grosse et luisante, avec un crâne totalement dégarni. Il arborait une expression placide, toute en retenue, trahissant peut-être un mental privilégiant une certaine lenteur.

Si Pearson était le petit génie de l'organisation, Erik en était l'artisan en chef. Né à Vienne, il avait débarqué à L.A. cinq ans plus tôt, d'abord à l'USC, puis au LAAC où il était très vite devenu un chouchou de Giroux. Il avait grandi dans des écoles américaines internationales, et il désirait s'installer définitivement aux États-Unis. Il effectuait un semestre supplémentaire dans le but de terminer son projet d'examen : *Bull*, un troupeau de bovidés de cinq mètres de haut constitué d'un assemblage de canettes bleu et argent de Red Bull. La rumeur courait que Steve Goetz avait déjà acheté *Bull* encore inachevé, pour un prix élevé, et que d'autres collectionneurs réclamaient d'autres œuvres. Physiquement, Erik était l'opposé de Pearson : cheveux bouclés, petit, mince, toujours en mouvement. Et pourtant lui aussi semblait avoir étudié l'art de l'inexpressivité, si bien que je n'avais aucun indice sur ce que l'un ou l'autre éprouvait par rapport à l'installation.

— Couleur ? Texture ? Forme ? récita Erik, et il agita une tennis rouge à talon compensé. On est supposés se baser sur quoi ?

— Hal nous a donné sa clé, déclara Pearson en se tournant vers moi. Au cas où vous vous poseriez la question.

Je le saluai et me présentai en tant que Mary.

— En suppléance, ajoutai-je.

— J'ai besoin d'un remplacement temporaire, moi aussi, fit Erik qui secoua la tête en examinant une sandale blanche à lanières, avant de la lancer sur le mur contre lequel elle rebondit avec un bruit sourd.

— Il y a combien de chaussures ? dis-je.

— Moitié moins que la quantité nécessaire, rétorqua-t-il, morose.

— La mise en scène, lui répliqua Pearson. Cet espace est plus haut de plafond qu'à Londres, mais on a quand même besoin de commencer à construire depuis le sol.

Si Erik, l'Autrichien de naissance, n'avait pas d'accent, ce qui était assez étonnant, exception faite de quelques inflexions d'ailleurs typiquement californiennes, la voix de Pearson laissait filtrer un soupçon de voyelles nasillardes et de *r* grasseyants que j'identifiais grâce à mon enfance dans le Nord-Est. Des inflexions communes dans la classe ouvrière rurale, tout juste perceptibles, mais immanquables. Des inflexions singulières pour quelqu'un portant un nom aussi prétentieux que Pearson Winters.

— On devrait commencer par la nef, précisa ce dernier.

— Aussi grande ? s'étonna Erik en rejetant la tête en arrière, ce qui refoula sa cascade de boucles, les yeux levés vers le plafond à huit mètres de hauteur. Layla refusera de grimper sur les échelles.

— Elle n'y sera pas obligée, affirma Pearson avant de se tourner vers moi. On peut faire quelque chose pour vous ?

Il était temps de me comporter comme si j'avais un travail à accomplir. Je m'approchai du bureau.

— Non, répondis-je. Continuez de prendre votre pied avec vos histoires de friponneries architecturales.

Ils parurent estomaqués par mon trait d'humour. Aucun doute, je leur paraissais collet monté et un peu trop vieille, même si Pearson était plus âgé que moi. Tous deux portaient un jean et un t-shirt ample, décontracté et un peu fatigué mais visiblement hors de prix, ce qui transmettait une légère nonchalance assumée. Leurs chaussures trahissaient leurs origines vestimentaires. Erik était le surfeur, celui qui roulait des mécaniques en tennis de toile, et Pearson le fanfaron post-punk adepte des bottes en cuir. Ils paraissaient bien s'entendre, toutefois n'y avait-il pas un peu de tension

dans leurs échanges anodins dès qu'il était question de Layla ? J'avais cru le sentir.

Je m'assis derrière le bureau chromé, et j'allumai l'ordinateur. Après avoir entré mon identifiant et le mot de passe temporaires qu'on m'avait donnés, je tombai sur une page de garde semblable à celle d'une bibliothèque, avec pour seuls accès internet et la page d'accueil du site web de la Westing. Pas de messagerie. Aucun dossier en rapport avec la galerie, ni même des listes de prix. Qu'étais-je supposée faire, maintenant ? Pour la énième fois, je me demandai pourquoi Nelson de Wilde avait accordé son blanc-seing à ce plan. D'après Janis, il était son débiteur, mais quand même. J'espionnais l'équipe d'un de ses artistes, une personne importante qui pouvait le mettre en contact avec beaucoup de stars en pleine ascension.

Après un moment, Erik m'apostropha :

— Votre agence emploie des esclaves ? On en a besoin d'une trentaine.

— Les esclaves travaillent tous sur le dernier film de Michael Bay.

Je regrettai aussitôt cette réaction, parce que la bonne réponse aurait été le silence. Un silence perplexe ? De condamnation sociale ? Il me fallait agir de manière plus formelle. Me montrer motivée. Une *gallerina* était raffinée. Elle était ambitieuse. Elle était surqualifiée, armée d'un diplôme impressionnant en histoire de l'art, et de lettres de référence rédigées par des collectionneurs reconnus. Elle rêvait... De quoi rêvait-elle ? D'apprendre le travail ici, afin de pouvoir ensuite entrer chez Catesby ou une autre salle des ventes, avec l'objectif de devenir conseillère artistique. La plupart du temps, elle rêvait de se constituer une modeste collection personnelle. Un artiste recherchait le sens. Un conservateur recherchait l'impact. La *gallerina* recherchait le goût. Plus longtemps et plus dur elle travaillait, plus elle s'insérait dans la partie et plus elle devenait une arbitre de ce que les autres devraient posséder.

Je n'avais pas vu beaucoup de *gallerinas* au Rocque, mais il arrivait qu'une stagiaire quitte le musée pour emprunter cette voie. Invariablement,

elle était issue d'une famille riche, comptait un véritable collectionneur parmi ses parents, et possédait un trait physique sans défaut : la peau, la chevelure, la silhouette. La spécificité de la galerie dans le monde artistique, où les affaires se concluaient, l'attirait tel un aimant et la détournait du musée, parce qu'elle appréciait le côté commercial et parce qu'elle pouvait devenir la personnification de la solennité de ces cubes blancs – austère et classique, une touche de couleur bien choisie.

Maintenant que j'étais en place, je voyais le charme qu'offrait le rôle de *gallerina*. Mon accoutrement neuf me donnait la sensation que l'air se déplaçait différemment autour de moi, que ma taille et mes hanches dessinaient un contour parfait, et que mes épaules saillaient au-dessus de ma poitrine, fortes comme celles d'un homme, mais plus déliées. Si seulement ma tenue avait le même effet sur mon regard, mes aptitudes à la conversation, les billets pour Miami et Basel... Je me voyais me fondre dans cet univers sophistiqué, et décider avec justesse quelle œuvre réussirait à franchir l'épreuve du temps.

Un trieur vertical impeccable se dressait sur un coin de mon bureau. Je choisis un dossier que j'ouvris. Une liste de noms, certains de collectionneurs fortunés, d'autres cochés, puis un pointage en bas de page, annoté RSVP. Une liste d'invitations pour un vernissage ? Je remarquai que Janis Rocque y figurait, mais sans que son nom soit coché.

Je remis la chemise en place, pris la suivante. Un catalogue de galerie, avec la mention À CORRIGER. Pff. Pour la correction d'épreuves, j'étais en terrain connu.

LA CATHÉDRALE DE CHAUSSURES DE HAL GIROUX

Hal Giroux, sommité de longue date à Los Angeles, présente son installation monumentale *Cathédrale de chaussures* à la Westing

Gallery du 2 novembre au 22 décembre 2003. Une réception exclusivement sur invitation se tiendra le 1^{er} décembre, suivie d'une ouverture de la galerie au public, du mardi au dimanche, de 11 heures à 17 heures.

Célèbre pour ses installations interactives qui interrogent et donnent un sens nouveau au quotidien dans nos vies, Giroux juxtaposera la grandeur de l'architecture de l'humain et son accessoire le plus terre à terre afin d'interroger nos rapports entre religion et mercantilisme dans l'existence contemporaine. [On se calme. Et les habits neufs de l'empereur sont super, aussi.] Giroux est directeur du programme MFA en arts visuels au LAAC depuis vingt-deux ans.

Le guide incluait une photo remontant à fin des années 1970 où l'on voyait Giroux appuyé nonchalamment des deux coudes sur l'aile d'un avion, dans un cimetière aéronautique. Barbu et la chevelure en broussaille, le jeune Hal rayonnait d'une jubilation espiègle. Il paraissait à peine plus âgé que ses étudiants, tous blancs, les cheveux bouclés et en pantalons moulants à pattes d'éléphant, qui posaient autour de lui, avec l'air d'être en quasi-adoration. Le guide énumérait les récompenses et les œuvres antérieures de Giroux, et citait un critique d'art : "Hal Giroux requiert de son public qu'il reconsidère sa place dans le monde des objets. Son rendu des choses expose des choses rendues visibles." Les argumentaires étaient souvent ampoulés, mais celui-ci ne signifiait pas grand-chose. L'installation elle-même donnait une impression de désinvolture et de facilité. Des chaussures, une cathédrale. Prenons l'iconographie sacrée et profanons-la avec le banal ou le commun. C'est *Le Christ urinant* ! C'est la Vierge Marie peinte avec des crottes d'éléphant, mais dans une démarche beaucoup moins risquée. J'étais tentée de rejoindre Janis Rocque et Yegina dans leur mépris pour Giroux, avant de me rappeler que je n'avais aucun talent réel pour le mépris. J'étais bien plus douée pour croire au meilleur chez les

gens, et leur faire confiance. Dans deux heures et demie, je partirais pour l'interview et je le prouverais. L'ensemble me donnait toutefois le sentiment que je devrais peut-être porter des talons plus hauts. S'il y en avait une paire correspondante dans le tas de chaussures encombrant la galerie, remarquerait-on que je l'empruntais ?

Une tasse blanche glissa sur le comptoir courbe qui entourait à moitié mon bureau.

— Il est avec beaucoup de mousse, parce que c'est comme ça que l'autre *gallerina* l'aimait, fit une voix rauque. Je sais bien que vous n'êtes pas identiques. Mais si ça vous dit...

Mon regard remonta le long des doigts manucurés à la française qui tenaient la tasse jusqu'à la peau pâle d'un bras, une chemisette sans manches, des cheveux roux. Layla me sourit quand mes yeux atteignirent les siens, mais c'était un sourire qui s'étalait telle une traînée de sel, et il agrémentait son invite d'un soupçon de sécheresse.

Je la remerciai et acceptai. La chaleur intense de la tasse me fit grimacer, et je faillis la lâcher. Elle claqua légèrement quand je la posai sur le bureau, et une minuscule goutte crémeuse en jaillit. Je ne savais pas avec quoi l'essuyer.

— Oups ! dit Layla. Je ne suis pas très sensible des doigts.

— Je vais la laisser tiédir, répondis-je.

La gouttelette brillait sur la surface chromée.

Layla ne repartit pas. Elle tourna la tête vers Erik et Pearson, et soupira.

— Deux tiers des chaussures ont été livrés au LAAC par erreur, et elles devraient arriver d'ici peu, expliqua-t-elle.

— Quelle guigne, approuvai-je avec ce que j'espérais être l'intonation de rigueur. Ça va beaucoup retarder l'installation ?

Elle s'appuya contre mon bureau.

— Vous êtes au courant, pour les RSVP ? s'enquit-elle. Hal tient à savoir quel nombre de personnes il y aura.

Je lui présentai le dossier contenant la liste.

— J'imagine que les noms cochés sont ceux des gens qui ont accepté.

Elle me dévisagea pendant un moment désagréablement long, et j'eus l'impression qu'elle soupesait chaque mot de la réponse à me donner.

— Bah, un petit conseil, dit-elle en me rendant la chemise, et elle afficha ce même sourire carnassier qu'elle avait déjà eu : Ne montrez jamais à personne quoi que ce soit, si on ne vous le demande pas expressément. Bon, il faut que j'aide ces lourdauds.

Elle s'éloigna d'une démarche ondulante. Elle exhibait le corps d'une starlette de cinquante ans : la poitrine généreuse, et des hanches qui semblaient se comprimer au creux de la taille. Ses longs bras et son assurance apprêtée étaient les seuls indices de sa proximité génétique avec son père, Steve Goetz.

Elle déambula au centre de l'installation, en laissant ses mains effleurer les chaussures et les fils de fer. Depuis une heure, Erik et Pearson n'avaient pas échangé un mot, et ils accueillirent Layla d'un signe de tête muet, sans cesser leur tâche. Pas de discussion. Il était possible qu'ils ne parlent pas de Brenae ou Hal durant toute la semaine. Et même qu'ils s'expriment très rarement, ce qui transformerait mon espionnage discret en une simple perte de temps.

Les chaussures s'élevaient en colonnes, certaines déjà hautes de quelque soixante centimètres. Ils avaient trouvé un moyen de les empiler, en les entrecroisant, et Erik les fixait ensuite en place à l'aide de fil de fer. Les colonnades, avec leurs talons et pointes alternés, dégageaient une sensation d'inhumation imparfaite, d'un amoncellement négligé de cadavres. Layla se joignit au tri. Elle semblait ne pas aimer le contact avec les chaussures qu'elle tenait du bout des doigts alors qu'elle se forçait visiblement à avoir l'air absorbé. C'était seulement quand elle présentait un article à Erik que son expression changeait, et que l'ombre du doute assombrissait ses traits. Selon Ray, Layla et Erik entretenaient une relation à épisodes depuis

l'année dernière. Je m'interrogeai sur l'attrait qu'éprouvait Erik à fréquenter la fille unique d'un collectionneur célèbre et de l'héritière d'une fortune de l'industrie pharmaceutique, c'est-à-dire le résumé incarné du LAAC. Je comprenais l'attirance de Layla pour Erik. Il était adorable, avec cette chevelure en cascade, un corps tout en souplesse, et ce sourire spontané. Il avait déjà décroché sa propre expo dans Chinatown, et gagné une bourse à Rome pour l'année prochaine. Pourtant, en présence de Layla, il se voûtait un peu et son regard devenait évasif. Il le portait furtivement sur elle quand elle ne le voyait pas, et s'en éloignait dès qu'elle risquait de remarquer son attention.

Alors que j'approchais de mes lèvres le café extra-crèmeux offert par Layla, je jetai un œil à la liste des invités qu'elle m'avait rendue. Griffonnés dans la marge, d'une petite écriture, deux mots :

Partez maintenant.

Je bus une gorgée et tressaillis. Ma langue se rétracta sous l'effet de la brûlure.

À l'autre bout de la pièce, Layla redressa la tête et me décocha un sourire plein de vacuité. Je le lui retournai dans une version glaciale, lèvres serrées, avant de me replonger dans la lecture du dossier, où je biffai son commentaire d'un trait net.

Cette journée s'ouvrait déjà sur des perspectives inattendues. J'avalai encore un peu de café, sans réagir au liquide trop chaud.

Une heure plus tard, le bourdonnement de mon portable troubla le calme de la galerie. C'était Kaye :

Elle sera en retard. 13 h 30, ça ira ?

Bien sûr.

Super ! Encore désolée.

De l'autre côté de la salle, Layla se rapprocha de Pearson et Erik.

— “Évidemment, ton travail comporte des lacunes. Tu es une femme.”

C'est ce que cet abruti d'expert en esthétique m'a dit, leur déclara-t-elle, poursuivant manifestement leur conversation. Vous arrivez à le croire ?

Erik eut une petite moue.

— Ça m'a l'air d'être typique d'un abruti d'expert en esthétique.

Elle devait parler de ses critiques. J'avais entendu à maintes reprises mes collègues de travail, diplômés du LAAC, se plaindre avec délectation des critiques de l'école. Au LAAC, la critique constituait la méthode principale pour enseigner l'art, et en général signifiait plusieurs heures de conversation en classe, avec un des étudiants, sur son travail. Le bruit courait que les critiques pouvaient imposer des séances de six ou sept heures d'affilée dans les cours de Hal, se terminant tard la nuit, avec sacs de couchage compris, mais même les trois heures subies par Layla me paraissaient disproportionnées. Cependant je détectai une trace de manque dans sa voix. Elle désirait follement capter l'attention d'autrui.

— Je suis simplement sensible à cette question maintenant parce que les ateliers ouverts vont être mis en place, dit-elle en se tapotant le front du bout des doigts. Et je ne suis pas prête.

Un autre silence de la part des deux hommes.

— J’avais tout préparé pour montrer ma série sur les salons de manucure, mais il m’est venu d’autres idées, ajouta-t-elle.

— Les critiques ont eu le dernier mot avec toi ? Un problème avec ton œuvre ? demanda Pearson d’un ton mielleux en examinant un mocassin d’homme. Apaise tes souffrances en ramenant ça à la réalité du Salon-On-S’en-Fout. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sites multiples.

— La ferme, lâcha sèchement Layla.

Il était difficile de dire si cette mise en boîte la contrariait.

Pearson lança le mocassin vers Erik.

— Tu t’attendais à voir venir qui, à ton “atelier ouvert” ? demanda-t-il.

— Ça ne te regarde pas, rétorqua-t-elle en nouant les lacets d’une basket d’enfant avec deux boucles symétriques.

— Sérieux, qu’est-ce que papa a prévu pour toi, cette fois ?

Sans attendre sa réponse, il fit le tour de la pièce et repoussa des chaussures sur son chemin, apparemment à la recherche d’un modèle précis.

— Allez ! dit Erik en me glissant un coup d’œil. Il faut qu’on se concentre sur ce truc ensemble.

— On a besoin de plus de chaussures, grommela Pearson en tirant un fil de fer de sous un tas. J’aimerais savoir qui a eu la brillante idée de les expédier au LAAC.

— C’était celle de Hal, dit Layla. Et Lynne Feldman devrait venir visiter mon atelier, d’accord ? Je l’ai invitée moi-même, et elle a eu l’air vraiment ravie que je le lui rappelle. Elle a dit qu’elle adorait les journées portes ouvertes.

Il me paraissait risible que Lynne Feldman puisse être “vraiment ravie” d’autre chose que de ses propres expos et la compagnie de ses chats, mais le pouvoir de séduction de Layla m’impressionna. D’après la manière dont mes amis du LAAC les avaient décrites, les journées portes ouvertes constituaient moins une chance d’être découverts pour les artistes inconnus que de grandes soirées tapageuses où ils célébraient la tragédie commune de leur anonymat. Mais Layla ne serait jamais anonyme. Pas auprès de la conservatrice en chef du Rocque. À cause de son père, elle était potentiellement une future donatrice.

Pearson étudiait son fil de fer comme si quelque chose d’important était gravé sur ses boucles.

— Désolé, Layla, dit-il d’un ton d’excuses bourru. Tu as raison de te servir de tous les contacts que tu as. J’espère que la visite portera ses fruits.

— J’aimerais revenir en deuxième année, préparer mon atelier à la journée portes ouvertes, et décrocher mon diplôme dans les temps, intervint Erik.

— Tu vas y arriver, affirma Layla avec une vigueur proche de la colère et qui pourtant n’était pas dirigée contre Erik mais visait à le rassurer. Et tu as déjà deux collectionneurs connus et un conservateur qui s’intéressent à toi. Il faut juste que tu concrétises.

Erik baissa la tête, avec l’air penaud de celui qui vient d’être réprimandé et non encouragé, et il eut un geste en direction de la pile de chaussures.

— C’est ça qu’on doit concrétiser.

Un autre texto de Kaye : *Mauvaises nouvelles. Rappelle-moi dès que possible.*

— Je sais, dit Layla. On devrait travailler tard. Et prévenir qu’on n’ira pas à ces entretiens.

Je ne voulais pas téléphoner à Kaye. D’évidence, l’actrice annulait mon interview.

— D'accord ? dit Layla devant l'absence de réponse des deux autres. On n'est pas obligés d'y participer, de toute façon, et puis...

— D'accord, d'accord, interrompit Pearson, le regard fixé sur une colonne. Celle-là est de travers.

Layla lança une basket bleue en direction d'Erik.

— D'accord ? insista-t-elle d'un ton désespéré.

Mon portable se mit à bourdonner. Je l'éteignis.

Erik ne répondit pas. Il s'accroupit très bas et remua une sandale qui saillait bizarrement d'un côté de la colonne. À présent les trois formaient un triangle, Layla représentant le point le plus haut, Pearson incliné, Erik au ras du sol. Un silence complice s'établit entre eux, et subitement ils me semblèrent très jeunes, aussi propres et lisses que des cierges neufs.

— Ça ne va pas la ramener, marmonna Layla, d'une voix chargée d'émotion.

Avec un haussement d'épaules, Erik se releva. Il approcha d'une autre colonne qu'il étudia sous tous les angles, renfonçant un élément ici, en ajustant un autre là. Ses mains étaient si puissantes que les tendons se dessinaient en relief dès qu'il fournissait un effort.

— Le problème n'est pas de la ramener, dit-il en rougissant.

Layla ne réagit pas immédiatement. Elle réunit une paire de chaussures, puis laissa sa tête pencher en avant, de sorte que ses cheveux roux retombèrent devant son visage.

— Tu as raison, murmura-t-elle.

Pearson observait l'échange, et une lueur apparut dans ses yeux à mesure que la tension montait.

— Écoutez, reprit Erik, ce type a dit qu'il avait un truc à nous montrer, et je veux savoir ce que c'est.

— Tu pourrais me soutenir, Pearson, lança Layla qui s'était accroupie et levait maintenant les yeux vers lui. Tu ne voulais pas le faire, toi non plus.

Pearson se redressa de toute sa taille.

— Je ne me rappelle pas avoir exprimé un avis personnel, déclara-t-il d'un ton froid. Je me suis uniquement interrogé sur l'utilité de la chose.

— Très bien, enchaîna-t-elle. Alors interrogeons-nous sur l'utilité de la chose. Quelle peut-elle bien être ?

Aucun des deux hommes ne répondit.

— C'est à moi que tu poses la question ? fit Pearson après un moment. Peut-être que certains d'entre nous aimeraient que l'affaire soit définitivement close...

Il avait prononcé la fin de la phrase sur son habituelle inflexion moqueuse, mais il balança une chaussure à travers la pièce d'un geste violent.

Une ombre apparut devant la porte vitrée, on y frappa, dans un tintement de bagues heurtant le verre. J'aperçus un visage fin, à l'expression revêche, qu'encadrait une coupe au carré retombant au niveau du menton. Zania de Wilde, le dernier membre de leur quatuor. Je la laissai entrer. Elle murmura un remerciement et passa rapidement devant moi.

Zania était mince, avec la taille haute et la poitrine menue, mais son trait physique le plus remarquable était son visage au teint chaud. Elle avait l'expression majestueuse et trop patiente de quelqu'un qui dirige un petit pays méconnu. Dès qu'elle investit de sa présence l'espace de la galerie, les deux hommes trahirent des marques de fébrilité qui auraient pu faire croire qu'ils avaient été surpris en plein laisser-aller. Layla se releva, épousseta ses mains et alla à la rencontre de son amie.

Quel que soit l'effet de distance que la nouvelle venue imposait aux autres, elle attira Layla auprès d'elle immédiatement. Elles s'entretinrent sur un mode bas et précipité. Layla se voûtait et se redressait telle de la pâte qu'on pétrit, autour de la posture rigide de Zania. D'après Ray, Zania était la fille que Nelson avait eue de son ancien et unique mariage. À dix-huit ans, elle s'était prise de passion pour l'anarchisme et elle avait disparu dans une nébuleuse de mouvements protestataires pendant trois ans, avant

d'émerger de nouveau pour obtenir sa licence au LAAC. À l'instar de Layla, elle respirait l'opulence malgré son jean délibérément miteux et son débardeur ajusté et très simple. Elle laissait entrapercevoir au-dessus de son pantalon des abdos que seul un coach personnel pouvait lui avoir fait acquérir, et sa coupe au carré sentait les ciseaux d'un coiffeur hors de prix.

— Les chaussures seront là d'un moment à l'autre, déclara-t-elle d'une voix aiguë et douce à la fois.

Tandis que l'équipe se lançait dans une discussion sur ce qu'ils avaient construit à ce stade et ce dont ils avaient besoin, je bus une gorgée de mon café. Il avait enfin refroidi et révélait un goût délicieux, avec une pointe de caramel dans ses émanations.

Il fallait que je contacte Kaye, mais je n'avais pas envie d'affronter la réalité.

Pendant quelques minutes, j'épiaï discrètement le groupe. Layla semblait se démultiplier – elle était l'adoratrice muette d'Erik, la subordonnée empressée de Zania, la personne qui m'avait subrepticement conseillé (ou mise en demeure ?) de partir. Elle voulait aussi refuser les entretiens avec Ray, ce qui pouvait signer une circonspection naturelle, ou le souhait de ne pas raviver sa peine. Mais peut-être agissait-elle ainsi dans le but de protéger Erik d'un examen plus soutenu. Manifestement, il désirait parler de Brenae. Pourquoi ?

Ce garçon possédait une sorte de charme naturel. Il avait la prestance innocente et l'aisance innée de ceux qu'on qualifie volontiers de "jolies personnes". Je notai également qu'il s'était déjà rendu trois fois aux toilettes, et qu'il en ressortait toujours avec le visage empourpré. Quelle que soit son addiction, il ne s'en cachait pas vraiment, mais dans l'orchestration du travail artistique, les autres le traitaient avec déférence, et ils s'écartaient afin que son regard et ses mains prennent les commandes. Parmi eux, c'était lui la vedette, sans conteste.

Je rallumai mon téléphone et me glissai au-dehors, sur le boulevard bordé de palmiers. Après des années de navigation entre les gratte-ciel et les collines pentues du centre, la première chose qui me marqua dans le quartier de la Westing fut son absence de relief et sa grande ouverture sur le ciel. L'artère était d'une belle largeur, et les bâtiments assez bas permettaient au soleil d'inonder les trottoirs toute la journée. Les restaurants accueillaient toute cette lumière avec des patios, des parasols rayés et des élixirs au citron et au gingembre. À côté d'eux, de petites boutiques pareilles à des cavernes revendaient des vestes de l'armée et des t-shirts tellement fragiles qu'ils se décousaient presque sur leurs cintres. Certains piétons, visiblement des touristes, déambulaient dans leurs pantalons courts, en rentrant le ventre. D'autres paraissaient avoir été placés là pour prendre la pose, avec leurs jeans taille basse, leurs hanches osseuses et leur hâle éclatant. L'atmosphère générale n'avait rien de snobinard ou d'élitiste, cependant – elle était juste d'une splendeur insatiable. Il y avait une telle abondance de lumière dans laquelle se promener. Venice me rappelait toutes les villes balnéaires, et aucune d'elles.

Je repérai Ray à un pâté d'immeubles de distance, assis dans une berline grise garée de l'autre côté du boulevard. Il avait les yeux fermés. S'était-il assoupi ? Je repensai à son visage, au *coffee shop*, ce matin. Il semblait différent de celui du Ray que j'avais rencontré la première fois. Il s'était creusé, en particulier autour des yeux.

Mon portable vibra. Kaye.

— Maggie, je suis désolée, commença-t-elle. Je pense que tu devrais te rendre là-bas pour une heure et demie quand même, mais il est probable qu'elle ne vienne pas. Elle a reçu des tonnes d'appels de la part de producteurs. Elle est devenue incontournable, d'un seul coup. Quasiment du jour au lendemain.

— Je comprends, répondis-je avec froideur, alors même que mon visage me paraissait engourdi, trop chaud, et que mon ensemble pendait sur moi

telle une serviette mouillée.

— Mais tu devrais y aller, juste au cas où, dit-elle. Franchement, ce serait bien que tu y ailles.

Je sentis un coude qui me poussait doucement dans le flanc. Zania s'était matérialisée comme par miracle à côté de moi, accompagnée d'un parfum de shampoing à la noix de coco.

— Le camion de chaussures arrive, annonça-t-elle. Il y aurait un chariot dans le bureau de mon père. Vous avez la clé ?

— Maggie ? demanda Kaye, de plus loin me sembla-t-il. Tu es au boulot ?

— Vous vous absentez ? demanda Zania, que cette perspective semblait troubler.

— Pour une heure à peu près, lui répondis-je, et je pivotai pour chuchoter à Kaye, en couvrant le téléphone de ma main : Je suis désolée. Je peux te rappeler ?

— Bien sûr. Tu devrais y aller. Et tiens-moi au courant, si elle vient.

Je coupai et revins à Zania.

— C'est vraiment étroit, ici, lui dis-je en montrant la portion de trottoir qui n'était pas encore occupée par des véhicules à l'arrêt. Pour un camion.

— Il y a un accès à l'arrière. La galerie a réservé des places là-bas. Vous êtes garée où ?

— On m'a déposée, mentis-je.

— Vous devriez prendre un des emplacements réservés, la prochaine fois, insista-t-elle. Inutile de payer le stationnement à cette ville corrompue.

Les autres levèrent les yeux à notre entrée. Ils en étaient aux dernières chaussures disponibles, mais ils en avaient encore besoin d'une grande quantité. Au lieu de sembler proche de la conclusion, la pièce élégante donnait l'impression d'être violentée par des entassements de vieilleries.

J'affirmai à Zania que j'allais chercher la clé, mais elle ouvrait déjà un tiroir du bureau, et elle m'en tendit une, dorée, attachée à un porte-clés en

forme de cube blanc.

— Ah ah, fis-je. Il l’a fait faire spécialement ?

Zania haussa les épaules. Puisqu’elle savait où trouver la clé, elle aurait pu récupérer le chariot sans mon aide, et je me demandai pourquoi elle m’avait suivie dehors. Son visage ne laissait rien filtrer, à part une sourde impatience. Comme pour dire : *Fais ton boulot, gallerina*. Je parcourus le couloir jusqu’à l’unique porte, que je déverrouillai. Le murmure d’une conversation s’éleva derrière moi, et je m’immobilisai pour saisir l’échange :

— ... et elle est obsédée par l’idée qu’elle a fait quelque chose qui a offensé mon père, expliquait Zania. Il ne veut pas en parler. En tout cas, il ne l’a pas virée.

— Bah, ça ne s’est pas arrangé, intervint la voix de Layla. Alors espérons que c’est temporaire.

Pearson marmonna quelques mots incompréhensibles.

— J’adore jouer les juges, dit Layla. Enfin, qui voudrait porter cette sandale ? Elle a l’air aussi seyante qu’une camisole de force sur un hamster.

— Un hamster hippie, norvégien, renchérit Erik. Ayant des accointances dans la mafia. Puis, reprenant son sérieux : Nelson la paie sûrement plus que Hal ne nous paie.

— Je vais encore être très en retard au cours d’aujourd’hui, se lamenta Zania. La prépa de licence, ça craint. Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point je suis opprimée par mon emploi du temps.

— En fait, si, puisqu’on a déjà décroché notre licence, lui rappela Pearson.

— Moi, j’ai déjà oublié la mienne, dit Layla.

Je poussai la porte, et la laissai entrebâillée après m’être glissée de l’autre côté. La pièce se composait principalement d’un salon avec un canapé turquoise de style moderniste et deux fauteuils. Au sol, un tapis ovale orange. C’était certainement ici que Nelson recevait ses clients. Un

endroit lumineux, propre, et un peu trop vide. Tel était votre avenir soigné, complet avec une œuvre d'art qu'il vous fallait seulement acheter.

Le bureau de Nelson trônait au fond, nu à l'exception d'une imprimante et de deux classeurs. La courbe de son siège de travail était orientée vers la place où il devait poser son ordinateur portable. Trois classeurs chromés étaient alignés contre l'autre mur. Deux caisses en bois pour objets d'art se trouvaient à côté, une pince à levier posée sur elles. La pièce était une réplique de Nelson de Wilde – raffinée et impeccable –, à condition d'omettre le sac bosselé plein d'emballages de plats à emporter dans sa poubelle, dont émanait une vague odeur de noix de coco pourrie.

Il n'y avait pas de chariot ici, mais j'effectuai quand même un tour complet du bureau, jetai même un coup d'œil derrière le canapé, saisie par l'intuition soudaine qu'il y avait quelque chose à découvrir dans cette pièce. Mais quoi, et pourquoi ?

En dehors de son pouvoir en tant que galeriste, je n'en savais pas beaucoup sur le compte de Nelson. Chaque fois qu'il apparaissait lors d'une inauguration, n'importe laquelle, il laissait mes amis artistes sans voix. Ils ne voyaient pas un homme ayant passé la quarantaine, à la peau souillée par le soleil, qui touchait rarement aux boissons ou à la nourriture, et dont le seul appétit semblait concerner les jeunes femmes. Ils voyaient un faiseur de rois. De Wilde s'était spécialisé dans les œuvres conceptuelles et clinquantes, et il préférait les objets aux performances. Il aimait les choses qu'il pouvait vendre. Kim Lord avait merveilleusement rempli son cahier des charges. Il l'avait découverte, soutenue. Il l'avait aussi trahie. Il fallait qu'il l'ait trahie. Pour l'argent. Et maintenant il nous laissait espionner Hal pour l'argent. Il lui en fallait beaucoup. Nelson était célèbre – et révééré – à cause du soutien qu'il apportait aux artistes sur le long terme. Une fois qu'il en avait signé un, il ne le laissait jamais tomber, ce qui n'était pas si courant chez les galeristes. Il octroyait des traitements généreux et savait attendre les œuvres pendant des années.

La porte s'ouvrit un peu plus, et le visage renfrogné de Zania passa à l'intérieur.

— Je ne trouve pas de chariot, m'empressai-je de lui dire.

Mais son attention s'était braquée sur la poubelle.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? gémit-elle avec une moue de dégoût. Oh, Seigneur. Il a encore oublié.

J'entraperçus Pearson qui arrivait dans le couloir derrière elle.

— En approche ! claironna-t-il.

Dès que la rampe de débarquement fut déployée, Layla s'éclipsa pour téléphoner et Zania continua de "fouiller" bruyamment la galerie à la recherche du chariot. Tout en observant les hommes s'échiner seuls à exécuter la tâche épuisante de décharger les caisses de chaussures, je résolus à la vitesse de l'éclair un dilemme intérieur : préférais-je qu'ils me prennent pour une véritable *gallerina*, ou qu'ils me fassent confiance ? Ray avait raison : j'étais plus crédible en jouant la carte de la sincérité que celle de la sophistication. C'est pourquoi je décidai d'aider à la manœuvre. Je trimbalai le chargement tant bien que mal, en titubant, du camion au bâtiment et sur toute la longueur du couloir, jusqu'à la galerie. Le passage dans le couloir était ce que je trouvais de plus éprouvant, parce qu'il était étroit et long de presque douze mètres. Après quelques allers-retours laborieux, Pearson proposa de décharger les caisses du camion sur des couvertures déployées, et ensuite de faire glisser le tout à l'intérieur. La tâche n'en demeurait pas moins ardue, et je sentis une troisième vague de transpiration imbiber ma tenue et ruiner mon fond de teint. Les deux hommes ne m'adressèrent pas un mot, mais je surpris le coup d'œil approbateur de Pearson quand il croyait que je ne le voyais pas. Il donnait une image moins condescendante de lui-même alors qu'il se courbait et forçait sous le poids, et plus semblable à l'individu solide et imperturbable que vous espériez voir apparaître pour réparer votre chaudière en panne.

Erik s'agitait et se dépensait, toujours aussi leste, mais lui aussi peinait. Ses joues se gonflaient sous l'effort quand il hissait les caisses en piles énormes dans l'espace de la galerie. Des centaines et des centaines de chaussures. L'équipe disposait de son matériau de base, à présent.

Lorsqu'elles réapparurent, Zania et Layla ignorèrent avec grâce le déchargement et se mirent à fouiner directement dans les chaussures.

— On fait un tas de celles qui sont tout en daim, leur indiqua Erik. Et un autre avec celles tout en cuir, aussi.

— On est bons, là, me dit Pearson alors que je revenais vers le camion. On peut s'en sortir, à partir de maintenant. Mais merci beaucoup, quand même.

À cause du ton singulier qu'il employait, et du fait que nous nous trouvions subitement isolés et à quelques pas l'un de l'autre, je cédai à l'impulsion de lui expliquer :

— J'ai grandi dans un État rural. On nous a appris à donner un coup de main, naturellement.

— Vous venez de Nouvelle-Angleterre, dit-il.

Je le considérai avec autant de calme qu'il m'était possible, mais je ne décelai aucun calcul chez lui, simplement de la curiosité.

— Comment avez-vous deviné ? dis-je.

Il esquaissa une moue, s'approcha d'une autre caisse.

— Juste une idée, comme ça.

— Allez. Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?

— Votre accent, et vos pattes-d'oie, répondit-il d'un ton feignant la résignation. Les hivers rudes marquent le visage.

Je dus fournir un effort pour ne pas lever la main vers les petites rides que j'avais espéré ne pas voir apparaître avant que j'aie au moins trente-cinq ans et que je sois mariée, avec un crédit immobilier sur le dos et un bébé en chemin.

— Et vous... Brooklyn ?

Je me trompais, évidemment, mais je soupçonnais Pearson de préférer égarer les gens quant à son vernis urbain.

— Hudson, en réalité, fit-il en essuyant son front avec un mouchoir et en tournant son attention vers le camion. Ce sera Brooklyn d'ici une dizaine d'années. Mais quand j'étais gamin, Hudson était juste une station ferroviaire et un fleuve. Un paquet d'enfants avec des parents au boulot, qui trompaient leur ennui à longueur de journée entre les murs de brique et la ferraille rouillée.

— À votre façon de l'évoquer, ça a l'air de vous manquer.

Il se rembrunit.

— Non. Ça ne me manque pas. Mais, au moins, on a appris à ne pas attendre que quelqu'un d'autre fasse le boulot à notre place.

L'allusion était transparente, même si Layla et Zania, qui s'étaient montrées totalement inutiles à l'arrivée des chaussures, n'étaient visibles nulle part. Pearson avait peut-être un nom de membre de country club mais, tout comme Brenae, il se considérait comme exclu du cercle des étudiants plus riches.

— Pourquoi êtes-vous venu à L.A. ? dis-je.

— Hal m'a invité, répondit-il, avec de la fierté dans la voix.

— Vous l'avez rencontré à Hudson ?

— En effet. À l'époque où j'étais trop idiot pour comprendre qu'il ne suffisait pas de coincer Hal Giroux et de lui demander de regarder vos créations. Ou de lui écrire à plusieurs reprises ensuite. Mais il a toujours répondu. Toujours, même si ce n'était que par deux phrases, certaines fois. Finalement... j'ai posé ma candidature au LAAC, et me voilà.

Au silence qui avait suivi son *finalement*, je me demandai si c'était à cette époque que Pearson avait été arrêté pour voie de fait. Il faudrait que je vérifie auprès de Ray.

— Déjà regardé en arrière ?

Il esquaissa une moue et éluda, en surveillant de près ma réaction :

— Et vous, pourquoi être venue ici ?

— À L.A. ? Oh, en partie pour m'enfuir de là où j'étais, et en partie pour suivre quelqu'un, dis-je d'un ton détaché. Vous savez ce que c'est.

Le regard intense de Pearson ne cilla pas, mais ses yeux se firent plus doux et un peu plus ronds.

— Ouais, dit-il après un moment. Je sais ce que c'est. Merci encore.

Puis il souleva la caisse et se mit en devoir de la transporter vers la galerie.

Je le regardai qui s'éloignait, et j'éprouvai la même sensation que si je venais de passer un rude test de condition physique, avec mes vêtements imbibés de transpiration qui collaient à ma peau. J'allai dans les toilettes afin de sauver ce qui restait de mon maquillage. Quand j'aperçus mon reflet dans le miroir, j'eus un mouvement de recul devant la rougeur à mes joues. Je ressemblais une fois de plus à une gamine après une partie de football, au mois d'août. Mais Pearson s'était dévoilé, aujourd'hui, ne serait-ce qu'un peu. Il remarquait certaines choses chez les gens. Il était susceptible concernant ses origines populaires. Il vénérât Hal. Qu'avait-il ressenti envers Brenae ? J'étais encore incapable de bien le définir, mais il conservait pour elle une émotion qu'il refusait de révéler. Il n'était pas l'homme sur la vidéo, néanmoins. C'était Erik : je l'avais su dès que j'avais posé les yeux sur les deux hommes.

Je retournai à mon bureau et observai l'équipe à la dérobée jusqu'à ce qu'il soit temps pour moi de partir. Je leur dis que je serais de retour pour quinze heures trente. La voiture de Ray ne se trouvait plus sur le boulevard, que je descendis un temps avant d'exécuter plusieurs bifurcations. J'entendis un véhicule qui ralentissait à mon niveau. C'était la berline grise. Nous étions convenus qu'il me ramènerait chez moi.

Je montai prestement à côté de lui, et je m'efforçai d'apparaître sûre de moi et fin prête pour l'entretien avec la future star d'Hollywood.

— Alors ? dit-il.

Je lui relatai tout ce que je me remémorais de la matinée, depuis le message lapidaire écrit par Layla jusqu'à ma conversation avec Pearson, sans oublier les commentaires sur ses entretiens prévus.

— *Partez maintenant.* C'est ce qu'elle a écrit ?

— Oui. J'ignore si c'était simplement inamical ou si c'était une vraie mise en garde.

— Difficile à dire, reconnut-il d'un ton pondéré. Mais elle n'a rien dit, en rapport avec ça ?

— Non.

Nous parcourions à l'envers le chemin que j'avais emprunté ce matin, et nous passâmes devant la feuille de palmier sur laquelle j'avais trébuché, son pelvis rose prolongé par une longue traînée beige. Mon trajet à pied me semblait remonter à très loin dans le temps. Je me sentais toute en tension et en énergie, à présent, débarrassée de l'inquiétude diffuse qui m'avait habitée en début de journée.

— Erik m'a l'air de vouloir vous parler, remarquai-je.

Parce qu'il était resté trop longtemps confiné dans l'habacle surchauffé de la voiture, Ray avait le visage rougeaud. Je notai également l'expression affûtée qui marquait tous ses traits.

— La raison en est évidente, non ? dit-il. J'ai la quasi-certitude que c'est lui, le type sur la vidéo.

J'approuvai. Peu importait que le visage sur l'enregistrement soit flou. Le haut du dos, les épaules, et les mouvements de l'homme : tout collait parfaitement au physique d'Erik. Quant aux probabilités qu'il ne s'agisse pas de lui, nous allions les évaluer cet après-midi, quand il visionnerait l'enregistrement.

— On va voir s'il confirme la chose, mais vous m'avez déjà fourni un bon moyen de pression, ajouta-t-il. J'ai contacté les dirigeants du festival du désert, et j'ai découvert qui avait filmé *Packing*. Erik Reidl.

— Il a aussi tourné *Camping*, son film d'étudiante en licence, lui dis-je, en prenant soin de supprimer toute inflexion triomphale dans mes mots.

Très tard la nuit dernière, après avoir écrit à ma mère, j'avais déniché des archives publiées en ligne par la bibliothèque de l'USC relatives au journal du campus, et un article sur Brenae datant de 2002 qui en révélait plus sur son projet de l'époque. Pour préparer sa thèse de licence, Brenae avait dressé une tente dans une maison hypothéquée de South Central. Elle avait campé dans le salon et les chambres, avait dormi dans son sac de couchage et fait griller des marshmallows et des saucisses à la flamme d'un petit réchaud à gaz. À en croire l'article, elle avait demandé à un professionnel de lui tatouer les mots *This land is your land* sur une épaule. Une prise au ralenti de l'opération, accompagnée d'un morceau de Freddie Tavares à la steel guitar, concluait l'enregistrement. Dans l'article, Erik était cité en tant que son directeur de la photographie. Je rapportai tous ces détails à Ray, et je le vis se renfrogner un peu plus.

— Vous pensez qu'Erik a déjà vu la vidéo de sexe ? dis-je.

— Bah, c'est difficile à déterminer. Il l'a vue, ou il en a entendu parler.

Je décidai qu'il était temps d'exprimer ce que nos dernières découvertes me faisaient craindre le plus :

— Mais si ce n'est pas Hal sur la vidéo, alors Janis n'a aucune raison de...

— Si vous et moi identifions qui ça peut être, pourquoi Hal n'en serait-il pas capable ? Et s'il l'a fait, il n'a pas géré la situation de façon appropriée.

La voiture s'engagea dans ma rue, en direction de mon petit immeuble d'appartements en adobe rose.

— Hal aurait prévenu Erik que Brenae avait l'intention de le dénoncer en tant que violeur ?

Je n'aimais pas le dernier mot qui venait de franchir mes lèvres, et quand je le prononçai Ray cligna des yeux, mais c'était bien ce dont nous

avons été témoins.

Au lieu de répondre il contempla le bâtiment rose tout en ralentissant.

— C'est comme une zébrure géante sur la peau, dit-il. Ou la vérole. Vous en pensez quoi, zébrure ou vérole ?

— Je pense qu'on parle de vérole, dis-je. Parce que la vérole ne survient pas sans raison.

— Hal a certainement averti Erik. Il a protégé son futur lauréat, répondit Ray, avec une note sarcastique sur le dernier mot. Pire encore, je pense que Hal s'est assuré que soit effacé tout ce qu'il y avait de compromettant dans le portable de Brenae. Quelqu'un savait comment détruire l'intégralité de ces données.

— Est-ce que c'est suffisant pour Janis ? dis-je. Tout ça, ce ne sont que des spéculations.

— Elle possède les moyens d'informer en toute discrétion les membres du conseil d'administration qu'elle soupçonne quelque chose. Elle pourrait commencer par là.

— Et si la vidéo date d'avant l'entrée de Brenae à l'USC ? Alors il ne s'agit même pas du campus de Hal. Et si Erik affirme que c'était consenti ?

Ray stoppa en douceur la voiture au niveau de la prise d'eau, devant mon entrée.

— Ça vous a paru consenti, vous ? dit-il.

— Non, pas vraiment. Mais on ignore ce qu'ils se sont dit. Il pourrait affirmer qu'elle s'est servie de lui. Il pourrait affirmer n'importe quoi. Elle est morte. Je vois déjà le conseil d'administration fermer les yeux sur tout ça, juste pour étouffer l'affaire. Et dans ce cas, que fera Janis ?

— Vous devriez plutôt réfléchir à ce que vous ferez, vous, dit-il.

Il se laissa aller contre l'appuie-tête et me jaugea d'un regard franc, avec mon ensemble et la transpiration qui collait à mes cheveux.

— Découvrez la véritable histoire, et écrivez-la.

Découvrez la véritable histoire, et écrivez-la.

J'avais évacué la réflexion de Ray avec un petit rire, et aussitôt changé de sujet. Mais il avait raison. Toute cette histoire ne se résumait pas à la réponse minable d'une école face à la plainte d'une femme. Pourquoi fallait-il que Brenae meure ? Pourquoi fallait-il qu'une femme aussi talentueuse se tue d'une balle en pleine nuit, dans un établissement qui avait poussé à s'épanouir des générations de jeunes artistes ?

Les vidéos de Brenae contenaient l'énigme la plus déroutante, pour moi. Dans *Packing*, sa sensualité imprégnait toute l'œuvre, la caméra s'attardant sur la volupté de ses gestes, la manière dont elle caressait l'arme ; magnifique et puissante, elle dominait chaque plan. Dans *Lesson in Red*, son agresseur écrasait et oblitérait son corps jusqu'à ce que le filtre rouge les noie tous deux. Le visage de Brenae exprimait de la souffrance, sa voix de l'anxiété. Ses paroles étaient dures. Difficile d'imaginer deux femmes plus différentes, et pourtant elles étaient toutes deux Brenae : le génie rayonnant, et la victime impuissante.

Et au lieu de creuser plus profond j'attendais, futilement, de rencontrer l'actrice qui allait interpréter Françoise Gilot jeune – tout aussi brillante, et pareillement abusée sur les plans physique et émotionnel, d'abord par son père, puis par Picasso. Ce dernier admirait l'intelligence et l'assurance de la jeune femme, et ses conversations nocturnes avec elle constituaient un cours magistral sur l'étude de l'état d'esprit du peintre. Il la poussait aussi sur un pont au-dessus de la Seine, et menaçait de la jeter dans le fleuve. Il approchait de sa joue une cigarette allumée et proposait de la brûler. Il se moquait de son apparence physique juste après qu'elle lui eut donné un enfant. "Chaque fois que je change de femme, je devrais brûler la précédente, lui disait-il. De cette façon, je serais débarrassé d'elles toutes." Gilot était quand même restée avec Picasso une dizaine d'années. Je voulais demander à l'actrice ce que cela lui faisait d'incarner une telle héroïne.

Kaye m'appela alors que je finissais ma salade, le regard fixé de l'autre côté de la table couverte d'une nappe en papier sur l'assiette bleue vide que j'avais dit au serveur de ne pas retirer. Juste au cas où.

— Elle est en route pour l'aéroport, m'annonça-t-elle tristement. Les médias de New York la sollicitent avant la première. On parle déjà beaucoup de la pièce. Tout le monde aime Picasso, je suppose...

— C'est Gilot qui est toujours vivante, bougonnai-je.

Les notes que j'avais prises sur l'artiste, fourrées dans mon sac à main, cuisaient dans la chaleur ambiante.

— Tu avais posé une journée de congé ? Je suis vraiment désolée.

— J'étais déjà en congé, de toute façon. Je creuse d'autres idées pour placer des papiers dans les magazines.

Kaye me parut soulagée quand nous conclûmes, et je me raccrochai à cette compensation tandis que je réglais l'addition ridicule et partais avec mon ensemble ridiculement coûteux dans un environnement décoré d'affiches pour le dernier film de la saga *Harry Potter*. J'avais menti à Kaye, du moins c'était ce que je pensai sur le moment, mais longtemps après cet après-midi d'octobre je fus frappée par le fait que, si je n'étais pas revenue plus tôt de cette pause déjeuner, je n'aurais peut-être pas vu ce que je vis ensuite. Et si je ne l'avais pas vu, je n'aurais peut-être jamais connu la véritable histoire de Brenae Brasil.

Ils étaient assis tous deux à l'intérieur d'un coupé bleu sombre, dans l'ombre d'une petite aire de stationnement derrière la galerie. Je les dépassai alors que je cherchais bien inutilement une place libre. En dépit de l'insistance de Zania pour que je me gare dans le parking réservé à la Westing, je n'étais pas du tout certaine de vouloir que l'équipe voie mon vieux break. C'est pourquoi j'avais longé la façade de la boutique qui proposait des jus de fruits bios pressés à la demande et celle du petit glacier, allant même jusqu'à la boîte de nuit qui n'avait pas changé son enseigne de club de boxe depuis les années 1960 et était déjà ouverte, sa salle pour poivrots visible par une porte maintenue ouverte. Pas de chance. J'avais rebroussé chemin jusqu'à la Westing, pour recommencer ma quête, et je les avais aperçus.

Je stoppai le long du trottoir et regardai dans le rétroviseur.

Layla occupait le siège passager, et ses bras n'étaient pas complètement croisés. Elle donnait plutôt l'impression d'agripper ses coudes, comme si elle se retenait pour ne pas craquer. Je la voyais de profil, et ses longs cheveux roux cachaient son visage.

L'expression de Nelson était visible et facile à décrypter. Il affectait une mine patiente et paternaliste, comme s'il lui expliquait comment comprendre une leçon difficile. Elle secoua la tête sèchement, mais il continua de parler, et finalement elle hocha la tête en reniflant. Je n'aurais

su dire si elle pleurait. Je ne le pensais pas. Elle ne me paraissait pas du genre à verser des larmes très souvent.

J'ignorais le sujet de leur conversation, mais tout dans leur comportement suggérait qu'ils se connaissaient bien. Très bien, même. Quand Nelson eut terminé son discours, il glissa doucement une main à l'intérieur du corsage de Layla, et elle s'inclina vers le siège conducteur jusqu'à ce que sa tête rousse disparaisse à ma vue.

OceanofPDF.com

Quand je revins à la galerie, l'équipe écoutait une station radio publique locale. De la musique indie pop nasillarde flottait en boucles dans l'air, ponctuée par des publicités et des annonces. Seuls Pearson et Zania semblaient présents dans la pièce, et ils étaient concentrés sur les chaussures. Erik ne cessait pas de surveiller la porte, mais à la réapparition de Layla, quand elle l'embrassa, son visage se ferma et il feignit d'être totalement concentré sur une arche faite de chaussons de danse rouges. Layla se mit au travail, la bouche amollie et le regard ailleurs, comme si elle n'avait pas encore quitté la voiture et qu'elle était toujours penchée sur l'entrejambe de Nelson.

Même s'il ne m'appartenait pas de porter le moindre jugement, l'idée de ces deux-là ensemble me hérissait. Et plus encore que la relation sexuelle, leur intimité me troublait. Et si la jeune femme était au courant de tous les détails de l'enquête ? Dans ce cas, pourquoi n'informait-elle pas ses amis et son amant de ma surveillance ? Vraisemblablement parce que Nelson lui avait recommandé de n'en rien faire. Si telle était la situation réelle, alors Nelson importait plus à Layla qu'Erik. Ou Zania. C'était une piste intéressante. Pas spécialement en rapport avec Brenae. Mais intéressante quand même. Je me demandais ce que Ray en penserait.

— Il est temps d’y aller, lança Layla à quinze heures trente. Sinon, on va être en retard.

Erik fut le premier à réagir, mais le dernier à partir. Il se précipita dans les toilettes, à la recherche de ses clés égarées.

— Je peux conduire, dit Layla depuis la porte. Je vais tous nous amener.

— Non, mais je ne veux pas les perdre, répondit Erik, campé au milieu des tas de chaussures. Je risque de ne pas les retrouver.

Pearson et Zania étaient partis depuis longtemps quand Layla repéra le trousseau d’Erik sur l’échelle, et ils sortirent ensemble. Son attitude un peu puérile s’était estompée, et il affichait la bienveillance mâtinée de désespoir d’un prince sur le point de céder toutes ses richesses. Les yeux étrécis, Layla lui emboîta le pas. Ils me promirent qu’un membre de l’équipe serait de retour pour dix-huit heures, heure à laquelle j’étais censée fermer et partir.

La galerie s’englua dans le calme avec, un peu partout et chancelants, les divers éléments de l’œuvre en cours de création. Une colonne inclinée semblait prête à basculer dans la seconde, mais elle demeurait en place. Je consultai ma boîte mail. À part quelques messages de mes camarades de travail au Rocque, seule m’a mère m’avait écrit. Elle disait apprécier mon commentaire à propos de James Compton, et avouait ne rien connaître à l’art londonien, en ajoutant que j’avais de la chance de baigner dans un milieu aussi culturel, et que cette expérience ferait partie de moi où que j’aille par la suite. (Le sous-entendu affleurait dans la dernière phrase, bien sûr. *Où que j’aille par la suite*. Elle attendait toujours, elle était toujours impatiente que je quitte Los Angeles.)

Un tintement de clochette et le léger claquement de la porte qui se refermait : Hal Giroux était là, en personne, un dossier en papier kraft à la main. Il grimaça en découvrant les lieux déserts.

— Ils sont allés chercher à déjeuner ?

Il était près de cinq heures de l’après-midi.

— Je ne sais pas trop, dis-je pour gagner du temps. Ils ont simplement dit qu'ils s'absentaient un moment.

Le Hal barbu et dynamique du temps de sa splendeur, dans les années 1970, s'était dissipé derrière des cheveux grisonnants coupés court, un teint tacheté par l'âge, et un cou décharné, tout en tendons. Il offrait une version acariâtre de ce qu'il avait été. Ces joues rebondies qui lui conféraient un air suffisant s'étaient creusées et affaissées, et leur peau tirait sur les pommettes. Ses sourcils se rejoignirent presque quand il étudia les piliers de chaussures. Puis, sans un mot de plus, il parcourut toute l'installation et se mit à effectuer des modifications, en remplaçant une chaussure ici et là. Il tenta de redresser la colonne inclinée une première fois. Recommença, sans plus de succès.

Il se tourna vers moi.

— Ils ont travaillé dur jusqu'à trois heures et demie, dis-je. Moi, je suis ici en remplacement de la *gallerina* habituelle. Je m'appelle Mary.

Il grogna un salut et décrocha le téléphone de la galerie, en ouvrant son portefeuille. Il lut à voix basse le numéro de téléphone qu'il composa sur l'appareil, patienta trois sonneries, raccrocha.

— Qu'est-ce qu'ils mijotent ? pesta-t-il. La prochaine fois qu'ils s'absentent, qu'ils vous disent où ils vont, compris ? Les médias pourraient débouler ici dès demain matin.

— Compris.

Il jeta un coup d'œil superficiel sur la salle.

— Ça a toujours été tellement petit, ici ! J'ai dit à Nelson d'acheter dans l'East Side, là on aurait pu avoir un hangar pour le même prix, mais il n'a pas voulu m'écouter... — Il reporta son attention sur moi, avec un regard de chien battu. — Le Los Angeles qu'on n'a pas nous manque toujours, pas vrai ?

— Vous avez contribué à faire de cette ville ce qu'elle est, répondis-je, avec un peu de raideur mais en toute sincérité. Pour les artistes, en tout cas.

Il baissa le menton, dans un mouvement ébauché d'approbation.

— Euh... fit-il, mais il semblait flatté.

— J'ai vu très récemment un tas d'artistes à Wonder Valley, ajoutai-je. Des œuvres étonnantes.

— Ah oui ? Je n'ai pas pu m'y rendre, cette année, mais on y propose toujours une belle expo.

— Les gens n'arrêtaient pas de parler de *Packing*. C'est vraiment une tragédie...

Un soupçon de tressaillement.

— Oh oui, bien sûr, lâcha-t-il d'une voix flûtée. Brenae a été une grande perte, pour nous tous. C'est horriblement triste.

Il n'avait pas l'air triste. Il n'avait pas l'air inquiet. Il n'avait pas l'air triomphant. On aurait dit qu'une partie de lui-même avait complètement battu en retraite à la mention de Brenae, ne laissant qu'un vide qui s'exprimait à la place de Hal.

— Je n'ai pas réussi à le croire, dis-je. Elle avait encore tellement à créer...

— C'est horriblement triste, répéta-t-il. — Ouvrant un dossier, il jeta un coup d'œil à son contenu, puis le referma. — Je vais donner ça à Nelson, plus tard. Vous voulez bien leur dire de m'appeler, quand ils reviendront ? —

Il tourna les talons, se ravisa et me lança un dernier regard. — Jolie tenue, à propos, dit-il avant de pousser la porte vitrée et de sortir.

Presque une heure plus tard, Pearson réapparut, seul et tenant à la main un gros maillet. Il ne m'accorda aucune attention et se dirigea directement vers les chaussures. Avec des mouvements nerveux, il arracha une poignée de chaussures du tas, les plaça sur un endroit libre du sol et leva son outil. *Bam, bam*. Le plancher résonna sous les impacts, et les répercussions des chocs s'amplifièrent contre les murs nus. Pearson levait haut ses bras musclés, et le maillet s'abattait. Les chaussures éclataient, leurs coutures

cédaient, leurs languettes jaillissaient. Un sabot se brisa en deux, dans un craquement douloureux.

Je restai assise à mon bureau, muette et immobile, les mains proches de mon portable et du téléphone fixe.

Pearson continua de frapper comme un sourd jusqu'à ce que le premier tas soit réduit en miettes, puis il en attaqua un autre. Son visage rougi était crispé par une détermination absolue. Le maillet s'abattait. Le sol tremblait et renvoyait les échos des chocs. Les chaussures étaient réduites en morceaux.

Quand le résultat de son œuvre d'anéantissement lui arriva au niveau des genoux, il lança au loin son outil et saisit le fil de fer pour ligoter ensemble les débris et ériger une colonne comparable aux autres, mais déformée, tordue, dilatée. Il me fallut quelques minutes pour interpréter correctement ce qu'il faisait, et j'en eus la gorge serrée. C'était un acte génial, typique de Giroux, que d'insérer un élément violent et contrefait à un ensemble constitué de courbes harmonieuses. Présentement, néanmoins, ce n'était pas Hal l'auteur de cette trouvaille-là, et l'homme au maillet donnait l'impression de vouloir étrangler quelqu'un. Avec ses grandes mains serrées en poings.

Pearson finit par remarquer l'attention que je lui portais, et il me regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ? maugréa-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ? Vous allez prendre des photos pour la publicité, maintenant ?

Je laissai sa voix se répercuter dans la galerie pendant quelques secondes de malaise. Mes yeux se posèrent sur les deux téléphones, l'un après l'autre. Puis je lui répondis :

— Non, dis-je de ma voix la plus policée. Vous désirez que je vous apporte un verre d'eau ?

Avec des gestes d'automate, il posa les chaussures et le fil de fer sur lesquels il travaillait. Puis il ramassa le maillet et le jeta vers le fond de la

pièce. La sueur luisait à son front, et quand il croisa mon regard il arbora un large rictus d'incrédulité vacillante. C'était la première fois que je le voyais sourire, et sa bouche trop étirée donnait à son visage un air presque clownesque. Mais l'éclat dans ses yeux était celui du manque et de la souffrance.

— Non, je ne veux pas d'eau, rétorqua-t-il. Mais il n'est pas nécessaire que vous restiez ici. Il est presque dix-huit heures, non ?

Il était dix-sept heures cinquante.

— Je m'en vais bientôt, répondis-je. Hal a demandé qu'on l'appelle. Il est passé il y a une heure, à peu près.

Cela parut l'inquiéter.

— Vous lui avez dit où on était ?

— Je n'en savais rien. J'ai supposé que vous étiez en train de déjeuner...

Il hocha la tête, mais la méfiance effleura ses traits une fraction de seconde. Il se détourna.

— Très bien. Je l'appellerai.

Mon portable vibra. Un SMS de Ray : *Quelqu'un avec vous ?*

Seulement P, pianotai-je. *En colère. Mais + calme, là.*

Pliez. Suis au coffee shop.

Voûté, de la sueur gouttant de son front, Pearson examinait la colonne tordue.

— Et les autres vont revenir ? demandai-je, regrettant de ne pas avoir une bonne raison de rester, mais aussi soulagée de fuir cet endroit.

Il haussa les épaules.

Je rassemblai mes quelques affaires.

— Il faut que j'y aille. Vous fermerez ? lui lançai-je.

— Si je rentre un jour chez moi, grommela-t-il et, dans sa chemise noire collée au torse par la transpiration, il s'approcha du comptoir de réception. Au fait, désolé pour mon petit numéro.

Je désignai la colonne malmenée.

— Moi, ça m’a l’air d’un progrès. C’est tellement dans le goût de Hal.

Il jaugea du regard son œuvre et souffla bruyamment.

— On verra.

Il avait parlé avec détachement, mais ses yeux trahissaient son amertume.

Ray attendait à l’extérieur du *coffee shop*.

— Ça va ? interrogea-t-il quand il vit mon expression.

— Il ne s’est pas approché de moi, dis-je. Mais heureusement que je ne suis pas un talon aiguille. Il en a brisé un jusqu’à ce que le talon défonce la semelle. Je crois qu’il n’a pas apprécié ce qu’il a vu sur la vidéo.

— Non, confirma Ray en me dévisageant de nouveau avec insistance. Vous vous sentez suffisamment en sécurité pour retourner là-bas demain ?

— Je ne sais pas, répondis-je en toute franchise. Il n’a pas l’air de m’en vouloir. Mais si c’était le cas... – L’image des mains de Pearson martelant une basket me vint à l’esprit. – Je ne tiens pas à me retrouver seule avec lui.

Pendant que Ray me conduisait à une *taqueria* dans Mar Vista, je lui résumai les faits marquants de ma journée, à l’exception de ma rencontre à distance, avec Layla et Nelson, que je préférais réserver pour plus tard. Le restaurant mexicain avait été recommandé par Alicia Ruiz. Le linoléum au sol était craquelé, et il flottait dans la salle des odeurs d’oignon, de bœuf et de poivrons grillés. Nous nous attablâmes dans un box orange, devant des portions gargantuesques de *cochinita pibil* et des tacos de *carnitas*.

— Alors, comme ça, Pearson a bousillé des chaussures, Layla vous a dit de laisser tomber, et Erik avait une tête de coupable, dit Ray.

— Il y a autre chose.

Et je commençai à lui raconter comment j’avais remarqué Layla et Nelson ensemble, quand son téléphone sonna.

Il consulta le numéro entrant et se frotta le front d’une main.

— Désolé, il faut que je réponde, et ça risque de durer quelques minutes. Prenez connaissance des entretiens, pendant que je suis dehors, d'accord ?

Avant de sortir, il posa sur la table un dictaphone auquel il ajouta un casque audio tiré de son petit sac à dos. J'ajustai les écouteurs de sorte que leur rembourrage en cuir enveloppe bien mes oreilles. Zania venait en premier. Je l'écoutai un moment. Elle affirmait ne pas reconnaître l'homme sur la vidéo, mais son ton n'était pas convaincant. En revanche, elle voulait apporter des précisions. Beaucoup de précisions.

ZANIA : Le fait est qu'on pourrait considérer cette vidéo comme de l'art, ou comme un appel à l'aide, mais Brenae, elle voyait tout sous l'angle artistique. Elle voyait tout et tout le monde comme un moyen de gravir un échelon. Vous saisissez ? Elle était sur une échelle et chaque personne qu'elle rencontrait, même les amis, même les hommes, c'était un barreau plus haut sur l'échelle. Alors ce type, qui que ce soit, est-ce qu'il abusait réellement d'elle, ou est-ce qu'il jouait un rôle pour faire passer un message ? Peut-être qu'elle voulait montrer l'injustice que les femmes subissent... ou alors, peut-être qu'elle était encore amoureuse de ce gars, mais que leur relation était finie, et qu'elle faisait l'amour avec lui par regret. Je veux dire, qui irait filmer ses propres ébats sexuels, de toute façon, pour ensuite essayer de bâtir sa carrière sur ça ? Des pervers. Mais ce n'était pas une perverse. Elle était obsédée par elle-même. Les gens veulent donner le rôle d'une sainte à Brenae, maintenant, mais elle ne voulait pas être une sainte. Elle voulait être une star. C'est différent. Et c'était une star. Cette vidéo, c'est de l'art. Voilà où se trouve le problème. C'est de l'art, mais sous la forme d'un appel au secours, et c'est pour les pervers. Qu'est-ce que la police

fait de tout ça ? Qu'est-ce qu'une galerie fait de tout ça ? J'ai besoin d'un peu d'eau. Je commence à avoir la gorge sèche.

De l'autre côté de la vitrine du restaurant, Ray faisait les cent pas, la main sur l'oreille, l'air amusé et patient. Mon regard tomba sur son sac à dos entrouvert, avec un mince carnet noir à l'intérieur. Avant d'obéir à un réflexe de réserve, je le pris, sans quitter Ray des yeux. Comme s'il le sentait, il tourna la tête vers moi. Je tapotai le casque et lui fis signe que tout allait bien, pouce levé. Dès qu'il cessa de me regarder je feuilletai en hâte le carnet. Une écriture en pattes de mouche, mais je notai un tas d'adresses e-mail, dont certaines avaient un parfum illicite – getsum@hotmail.com, icepartay@yahoo.com –, et des dizaines de numéros de portables. Puis je vis une date et le nom de personnes qui m'étaient connues ou inconnues, parmi lesquelles Layla Goetz-Middleton, Erik Reidl, Nelson de Wilde, Deer Rager, Phil et Spike Dingman, et une prénommée Genevieve, sans nom de famille, avec un point d'interrogation.

Je replaçai le carnet dans le sac.

Les adresses ressemblaient à celles de fournisseurs, mais de quoi ? Les noms paraissaient lister des personnes évoluant dans le milieu artistique. La date remontait à un an, à peu près à l'époque où son frère Calvin était mort.

Je revins à l'entretien avec Zania.

RAY : Donc vous ignoriez tout de l'existence de cette vidéo, jusqu'à aujourd'hui.

ZANIA : Absolument. Je savais qu'elle travaillait sur deux ou trois projets concernant le LAAC, mais elle n'a pas dit de quoi il s'agissait. Après Londres, elle n'était pas souvent dans le coin. On ne se fréquentait pas. L'équipe s'est dispersée.

RAY : Quelqu'un a effacé cette vidéo de son disque dur, après sa mort.

ZANIA : C'est dégueulasse.

RAY : Une idée de qui a fait ça ?

ZANIA : Non.

RAY : Et vous n'identifiez pas l'homme sur cette vidéo ?

ZANIA : Sa tête est floutée pour une bonne raison. On n'est pas supposé savoir qui c'est. On est supposé le voir pour ce qu'il est.

RAY : C'est-à-dire ?

ZANIA : Le patriarcat. Les systèmes d'oppression qui commencent dès la naissance, en préférant les garçons aux filles, puis les hommes aux femmes. Cette femme, Brenae, elle ne peut pas sortir du système. Sa seule possibilité de participer, c'est de le laisser la baiser.

RAY : Imaginons que quelqu'un transmette cette vidéo à la presse. Demain. Qui en serait le plus affecté ?

ZANIA : Le LAAC, c'est évident. L'école serait impliquée. Et le type aussi, j'imagine, si des gens devinent son identité. Mais il s'est prêté au jeu. Il aurait dû savoir qui Brenae était.

RAY : Le LAAC serait impliqué, forcément ? Rien ne prouve que tout ça s'est passé dans l'enceinte de l'école.

ZANIA : Brenae a dit à un tas de gens que ses deux prochains projets étaient en rapport avec le LAAC. Elle me l'a confié. Pas très difficile de faire le rapprochement, en toute logique.

RAY : Mais il n'y a rien ici qui suggère que c'est la faute de l'école si elle se trouve dans cette situation.

ZANIA : C'est une métaphore. La situation, c'est l'école. Et le milieu de l'art. Les artistes masculins qui reçoivent les louanges. Les artistes masculins qui obtiennent les bourses et les expos dans les galeries et les plus gros prix de vente pour leurs œuvres. Les artistes

masculins qui entrent dans les collections des musées, deux hommes sélectionnés, parfois trois, contre une seule femme.

RAY : Est-ce que votre expérience personnelle au LAAC a reflété cet état de fait ? L'équipe de Hal a déjà compté trois femmes et deux hommes.

ZANIA : Je suis étudiante en licence, comme tout le monde adore me le rappeler. Mon opinion n'a pas vraiment d'importance.

RAY : Il n'empêche, j'aimerais en apprendre plus sur votre expérience personnelle.

ZANIA : Mon expérience. C'est que je suis sous l'eau. Vraiment sous l'eau. Et je crains de ne pas pouvoir passer plus de temps sur le sujet maintenant. J'espère que votre client trouvera les réponses qu'il cherche.

Je fis défiler l'enregistrement en vitesse rapide, jusqu'à l'entretien avec Layla :

RAY : J'apprécie beaucoup de vous rencontrer. Comme je l'ai expliqué, mon client, en tant qu'ancien donateur au LAAC, s'inquiète de la façon dont Brenae Brasil a été traitée à l'école, et il veut comprendre quelles circonstances ont pu mener à sa mort.

LAYLA : Dans quel but ? Je veux dire, qu'est-ce que vous ferez de ce que je vous dis ?

RAY : Si l'école a commis un quelconque méfait, mon client encouragera le conseil d'administration à enquêter plus avant.

LAYLA : Je pourrais être appelée à témoigner, ou quelque chose du même genre ?

RAY : Pas forcément.

LAYLA : Je ne veux pas être appelée à témoigner.

RAY : D'accord. Pouvez-vous me dire depuis quand vous connaissiez Brenae Brasil et dans quelles circonstances vous l'avez rencontrée ?

LAYLA : Je l'ai rencontrée pour la première fois l'automne dernier, quand elle a commencé le programme au LAAC et que Hal l'a incorporée à l'équipe.

RAY : Quelles ont été vos impressions du temps que Brenae a passé au LAAC ?

LAYLA : Je pense qu'elle n'était pas prête, qu'elle ne pensait pas que ce serait aussi dur. Que c'est aussi dur.

RAY : Qu'est-ce qui fait que c'est si dur ?

LAYLA : Eh bien, avant la licence on prend en compte votre potentiel, mais après, vous devez vraiment devenir quelque chose. Vous ne pouvez pas vous contenter d'être quelqu'un qui montre des possibilités. Je pense que c'était une solitaire, aussi. Elle ne se liait pas d'amitié facilement.

RAY : Vous étiez amies ?

LAYLA : On se fréquentait. Je dirais que c'était pour moi une connaissance marquante, mais elle ne m'a jamais qualifiée d'amie.

RAY : Et vous, vous la qualifieriez d'amie ?

LAYLA : Non. Je suppose que non.

RAY : Son suicide a-t-il été une surprise pour vous ?

LAYLA : Bien sûr que ça a été une surprise. Ça nous a tous accablés.

RAY : Était-elle proche de quelqu'un, dans l'équipe ? Pearson, Zania, Erik ?

LAYLA : Je ne sais pas.

RAY : Vous n'avez pas une petite idée ?

LAYLA : Je ne sais pas. On travaillait tous ensemble. Posez-leur la question.

RAY : J'aimerais vous montrer une vidéo que Brenae a réalisée avant sa mort. L'enregistrement a été effacé de son ordinateur portable par quelqu'un, après sa mort, mais il en restait une copie et elle a fini par arriver entre les mains de mon client.

LAYLA : Comment ça, quelqu'un a effacé son portable ? Vous voulez dire, la police ?

RAY : Non, pas la police. Il apparaît que quelqu'un a touché à son ordinateur après qu'elle s'est suicidée mais avant que l'école ait découvert son corps.

LAYLA : C'est horrible.

RAY : Difficile à imaginer, n'est-ce pas ?

(Un silence.)

LAYLA : Je suis prête pour la vidéo.

RAY : Il se peut que son contenu vous mette mal à l'aise. Vous pouvez me demander d'arrêter à tout moment.

(La voix off de Brenae se fait entendre pendant un temps affreusement long. Puis il y a un clic et un bruit de mouvements. Ensuite un silence s'éternisant.)

LAYLA : Qu'est-ce que vous voulez que je dise ?

RAY : Vous reconnaissez ces personnes ?

LAYLA : Je reconnais Brenae.

RAY : Pas l'homme ?

LAYLA : Non.

RAY : Avez-vous la moindre idée de la raison pour laquelle Brenae a réalisé cette vidéo ?

LAYLA : Non.

RAY : Et quant à la personne qui pourrait la détruire ?

LAYLA : Je ne sais pas.

RAY : Je pense que vous pourriez savoir.

LAYLA : Je n'ai jamais vu ça de ma vie.

(Un autre silence.)

LAYLA : Vous croyez que je pourrais voir ça et l'effacer de ma mémoire ? C'est écœurant.

RAY : Qu'auriez-vous fait de cette vidéo si vous l'aviez visionnée il y a six mois ?

LAYLA : Je ne l'ai pas visionnée, d'accord ? Et c'est terminé pour moi. Vous pouvez parler à la prochaine personne.

(Une porte claque.)

Erik, pour suivre.

RAY : J'apprécie beaucoup de vous rencontrer. Comme je l'ai expliqué, je travaille pour un client qui s'inquiète de la façon dont Brenae Brasil a été traitée au LAAC, et il veut comprendre ce qui s'est passé à l'école et qui a pu mener à sa mort.

ERIK : Comme nous tous. Je suis heureux que vous fassiez ça. Vraiment. La police a traité tous les aspects de l'affaire qu'elle avait besoin de traiter, mais ce n'est pas fini. Il y a des gens qui sont toujours bouleversés par sa mort.

RAY : Quels gens ?

ERIK : À peu près tous les étudiants qui croyaient en elle, vous comprenez ? *Packing* vient d'être projeté juste ce week-end dernier, près de Joshua Tree, et les gens étaient stupéfaits. Il y avait une trentaine d'installations d'art contemporain là-bas, et toutes les conversations tournaient autour de qui avait vu *Packing* et qui l'avait raté. Brenae possédait un talent énorme. Il ne faudrait pas qu'on l'oublie.

RAY : C'est vous qui avez tourné *Packing*.

ERIK : Oui, c'est moi.

RAY : Vous êtes aussi le vidéaste qui a tourné les petits films pour Brenae avant sa licence.

ERIK : Vous avez bien travaillé le sujet.

RAY : Depuis combien de temps la connaissiez-vous ?

ERIK : Presque trois ans. Et oui, parce que je sais que vous allez me le demander, on a eu une relation consensuelle pendant huit mois environ.

RAY : Quand ?

ERIK : Ça a commencé en 2001. Ça a duré la majeure partie de l'année d'études à l'USC, et ça s'est terminé à l'été. De façon assez brutale, mais j'allais entrer en licence, et je voulais me concentrer. Je voulais me consacrer à mon travail. J'ai vécu une phase de véritable ascétisme durant huit mois, en jeûnant, et sans sexe, sans drogues. J'ai beaucoup marché dans le désert.

RAY : Pourquoi ?

ERIK : Pourquoi quoi ?

RAY : Le jeûne et l'abstinence.

ERIK : Je voulais me purifier.

RAY : De quoi ?

ERIK : *Pour* quoi. Pour mon art.

RAY : Votre relation avec Layla a-t-elle mis fin à cette phase ?

ERIK : En fait, ça s'est produit le soir où je me suis rendu dans un Fatburger, quand j'ai mangé six cheeseburgers d'affilée. J'étais incapable de m'arrêter. Après avoir tout vomi, je me suis dit : *Tout ça, c'est de la connerie*. J'ai vingt-deux ans. Je suis censé savourer la vie. Et là, j'en ai fini d'être un moine. (Un silence.) Vous pensez que je plaisante, mais je suis absolument sérieux.

RAY : Quand avez-vous commencé à sortir avec Layla ?

ERIK : On s'est mis ensemble vers la dernière semaine de cours – en 2002, je veux dire.

RAY : Vous étiez exclusifs ?

ERIK : Hein ?

RAY : Vous êtes-vous engagé dans des relations sexuelles avec d'autres personnes après avoir commencé à sortir avec Layla ?

ERIK : Non, non.

RAY : Layla savait, pour vous et Brenae ?

ERIK : Personne n'était au courant. On n'en avait parlé à personne.

RAY : Comment avez-vous rencontré Brenae, à l'USC ?

ERIK : J'étais son auxiliaire d'enseignement. Mais avant que vous posiez d'autres questions, je jure que je n'ai pas amélioré un seul des travaux de Brenae. Il y avait deux autres auxiliaires dans la classe, et donc je me suis débrouillé pour n'avoir jamais aucune influence dans son dossier d'études. Sinon je l'aurais trop soutenue. (Rire.) Je trouvais qu'elle avait un talent dingue.

RAY : Et vous avez choisi de dissimuler votre relation.

ERIK : On a tous les deux pensé que c'était mieux de faire profil bas pendant le premier semestre, à cause de ma position d'auxiliaire d'enseignement, et ensuite on a continué de faire la même chose.

RAY : Faire quoi ?

ERIK. Vous savez bien. Réaliser ses vidéos. Se rencontrer. Honnêtement, c'était un truc très sexuel, très passionnel. Mais pas genre petit ami et petite amie. On était tous les deux vraiment, vraiment attachés à notre travail, vraiment purs vis-à-vis de cet engagement, et on ne voulait pas qu'autre chose vienne nous distraire.

RAY. Passons à l'après-USC. Vous vous êtes vus à quelle fréquence, une fois que Brenae s'est inscrite au LAAC ?

ERIK : Au début, pas souvent. Et puis elle est entrée dans l'équipe de Hal et il est devenu difficile de ne pas se trouver ensemble tout le temps, en particulier quand on est allés à Londres. Mais je ne l'ai pas encouragée, et je ne l'ai pas rejetée. C'était juste un truc neutre, vous comprenez ? Ça l'a rendue folle.

RAY : Comment a-t-elle réagi ?

ERIK : Elle m'a foutu un sacré bordel. Quand on est allés à Londres, elle a dit à Layla qu'on avait toujours une liaison. Layla m'a mis face à mes responsabilités, et ça a entraîné cette grosse bagarre. J'ai engueulé Brenae. Plutôt brutalement. Et je pense qu'au même moment, son frère s'est fait arrêter. Alors elle a quitté le campus, le temps de régler ça, et à son retour elle a eu de mauvais rapports avec ses professeurs. Entre-temps, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais Brenae avait été débarquée de l'équipe de Hal et elle avait perdu sa bourse. J'aurais dû la défendre. J'aurais dû faire quelque chose, mais c'était tellement moche quand j'ai quitté l'USC et qu'on a rompu... Elle s'est mise à se scarifier, et elle a fait des sérigraphies avec le sang, qu'elle m'a envoyées. Elle pouvait se montrer tellement forte et acharnée, et puis s'écrouler d'un coup, comme ça. Comme si c'était complètement la faute de quelqu'un d'autre si elle souffrait autant.

RAY : Pensez-vous qu'elle ait pu en arriver à voir votre relation différemment de vous ?

ERIK : Ça a toujours été cool entre nous. Tout était en rapport avec l'art. Son art. Elle avait besoin de moi, et je lui ai donné ce qu'elle désirait. Le sexe était un bonus, pour elle comme pour moi.

RAY : Avez-vous vu Brenae durant la dernière semaine où elle était vivante ?

ERIK : J'ai essayé. Je me suis rendu à son atelier, pour tout dire.

RAY : Quel jour ?

ERIK : C'était un mardi, je crois.

RAY : Pourquoi y être allé ce jour-là ?

ERIK : Je ne me souviens pas. Un moment de disponibilité sur mon planning, je suppose.

RAY : Mais qu'est-ce qui vous a particulièrement incité à lui rendre visite ? Si vous étiez "neutre", comme vous dites ?

ERIK : Je ne sais pas.

RAY : Vous êtes sûr ?

ERIK : Vous savez, je passais à l'atelier de quelqu'un d'autre, et j'ai pensé voir comment elle allait, parce qu'elle avait plus ou moins disparu.

RAY : Et donc, qu'avez-vous fait ?

ERIK : J'ai frappé à sa porte. Elle n'a pas répondu. Je suis parti. C'est tout.

RAY : C'est tout ?

ERIK : Oui.

RAY : Hal Giroux vous a-t-il jamais parlé de Brenae ?

ERIK : On parlait tous de tout le monde. C'est l'année préparatoire à la licence. Les bavardages, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tous les jours de la semaine.

RAY : Que vous a dit Hal au sujet de Brenae ?

ERIK : Il trouvait qu'elle possédait un réel talent.

RAY : Aussi réel que le vôtre ?

ERIK : C'est une question qui me met mal à l'aise. Il n'y a rien d'autre ? Je croyais que vous aviez quelque chose à nous montrer.

RAY : Hal vous a-t-il dit quoi que ce soit à propos de la vidéo que Brenae a réalisée ?

ERIK : Vous parlez de celle qu'elle faisait sur les soirées ?

RAY : Non, une autre. Une vidéo plus intime.

ERIK : Je ne suis pas sûr de comprendre ce que ça veut dire, mais non.

RAY : Vous en êtes sûr.

ERIK : Oui.

RAY : Très bien.

(Un bruit de froissement, puis la voix off de Brenae.)

ERIK (après une minute) : Bon Dieu. C'est tellement moche. C'est juste de la merde. C'est juste le genre de merde qu'elle ferait. Bon Dieu...

RAY : Vous n'aviez pas connaissance de cette vidéo ?

ERIK : Arrêtez ça. J'en ai assez vu. J'aurais dû m'en douter.

RAY : Vous auriez dû vous douter de quoi ?

ERIK : Écoutez. Ce genre de truc – ça détruit les gens. Vous pouvez citer mes propos à qui vous voulez. La police. Le conseil de gestion. Ce genre de truc détruit les gens. Je ne l'ai jamais forcée à faire quoi que ce soit.

RAY : Hal vous a-t-il averti que Brenae vous avait filmé en train de l'obliger à avoir un rapport avec vous ?

ERIK : Quoi ? Je ne l'ai jamais obligée.

RAY : Mais il vous a bien averti, et vous êtes allé parler à Brenae, à son atelier. À mon avis, elle vous a engueulé. Et ensuite ? Vous saviez qu'elle avait une arme.

ERIK : Vous pensez que je suis un tueur ?

RAY : Bien sûr que non. Mais j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé quand vous lui avez parlé.

ERIK : Vous essayez de me piéger. En me montrant cette merde. On en a terminé...

— Vous êtes allée jusqu'où ?

Ray venait de se rasseoir à la table.

— J’en étais à Erik qui vous accuse de le traiter de tueur, dis-je. J’ai écouté une grosse partie de l’entretien avec Zania, et celui avec Layla dans son intégralité.

Il plongea sa fourchette dans un taco onctueux.

— Pearson a pas mal monologué sur sa position d’étranger à ce qu’il appelle les “mélodrames estudiantins”. Mais il est devenu rouge pivoine quand il a visionné la vidéo.

— Il était furieux, ce soir.

— Sous le choc, aussi, ajouta Ray d’un ton pensif.

— Et Erik ? Vous pensez que Hal l’a mis en garde ?

— Erik a tressailli rien qu’au moment où j’ai enfoncé la touche “lecture”. Il redoutait ça. Il a essayé de noyer le tout avec ces histoires d’abstinence et l’épisode au Fatburger, mais pendant tout ce temps sa jambe tressautait.

— Il savait ce qu’il lui infligeait, dis-je, un goût amer dans la bouche.

— Il savait, oui. Mais je pense qu’il l’a vu de ses yeux pour la première fois aujourd’hui.

Je n’étais pas d’accord sur ce point, mais je ne le lui dis pas. Quand vous faites du mal à quelqu’un, vous vous en rendez compte. Le corps de quelqu’un coincé sous votre propre corps... Nous restâmes assis en silence un moment, dans la vapeur du gril et la dissension que créait entre nous cette divergence d’appréciation.

— Les sentiments peuvent justifier une erreur pendant longtemps, reprit Ray, tout particulièrement si vous cessez de voir une personne et ne voyez qu’une cause.

— Et cette cause, c’était ?

— Dans l’esprit d’Erik, Brenae était sa création, expliqua-t-il. Réfléchissez. Tout ce qu’il lui a appris sur l’art. Toutes les vidéos qu’il a tournées d’elle. Toutes les portes qu’il lui a ouvertes au LAAC. Il n’arrive

pas à parachever son propre travail, mais il l'a parachevée, elle... Peut-être qu'elle n'avait plus besoin de lui, et qu'il voulait qu'elle revienne vers lui.

Cette version de l'histoire entre Erik et Brenae ne m'était pas venue à l'esprit.

— Vous voulez dire qu'il était jaloux de son succès ?

— Pas exactement, répondit-il. Erik ne voulait pas perdre le pouvoir qu'il avait sur elle. Le pouvoir de faire son succès.

— Quand vous lui avez demandé s'il l'avait forcée à avoir un rapport sexuel avec lui, vous pensez qu'il s'est menti à lui-même ? Ou qu'il vous a menti ?

— Un peu des deux.

Je lui parlai des disparitions fréquentes d'Erik aux toilettes. Ray dit qu'il avait remarqué le début de couperose sur son visage, et qu'il en avait conclu qu'il buvait sans doute, et que cela contribuait à ses deux comportements distincts, l'Erik accommodant et l'Erik manipulateur.

Pour moi, cette explication se tenait. Tout ce que Ray expliquait se tenait. J'aurais dû être satisfaite d'assembler ainsi certaines pièces du puzzle, mais je n'arrivais pas à chasser de mon esprit le visage de Brenae, ni le fait glaçant que quelqu'un – au courant de sa mort – avait effacé l'œuvre artistique qu'elle avait réalisée.

— La tuer pourrait constituer un acte spectaculaire, remarquai-je à mi-voix. Mais mettre en scène son suicide et tout nettoyer après... ce serait mettre fin à sa vie et sa carrière sans pointer personne du doigt.

— Un plan très délibéré pour quelqu'un de l'acabit d'Erik, dit-il. Et sans défaut dans son exécution.

— Quelqu'un qui voulait le protéger, alors ?

— Peut-être protéger Erik, ou le LAAC.

Je pensais à Hal. À Layla. À Pearson et aux coups lourds et méthodiques de son maillet.

— Trente pages de notes et de rapports des labos rédigés par les meilleures brigades criminelles du pays, dis-je. Elles concluent à un suicide. Qu'est-ce qu'ils ont manqué ?

Je lus le doute sur le visage de Ray. Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent. Quand il répondit, ce ne fut pas sur le ton de la moquerie, mais je décelai de la circonspection dans sa voix :

— Vous parlez comme une journaliste.

— Alors parlez-moi comme un détective. Qu'est-ce qu'ils ont manqué ? Vous avez bien une théorie.

— Je n'ai pas de théorie. Les théories ont tendance à obscurcir les faits, répliqua-t-il. J'ai une cliente qui veut savoir très exactement comment Hal Giroux a réagi à un appel au secours et à une mort au sein de son établissement, afin qu'elle puisse l'obliger à démissionner, sans possibilité pour lui de rebondir et de construire un musée dans le centre-ville. Depuis le début, tout ce dont j'ai réellement besoin c'est de découvrir quand *Lesson in Red* a été tourné, qui a effacé les fichiers, et pourquoi. Aujourd'hui j'ai progressé de quelques pas vers les réponses, mais je n'ai rien résolu.

Je pensais à Janis, la "cliente" de Ray, qui voulait salir Hal pour le faire tomber de son trône au LAAC et stopper son projet en ville. C'était une manœuvre masquée, pas du tout en accord avec ses méthodes habituelles. Janis n'avait jamais eu peur de dire quoi que ce soit à quelqu'un face à face. Pourquoi n'insistait-elle pas auprès des instances municipales pour que Hal aille s'installer ailleurs ?

La réponse me vint presque instantanément. La ville souhaitait un grand musée flambant neuf, elle ne voulait plus du vieux bric-à-brac qu'était le Rocque, avec ses galeries humides, pareilles à des garages, et ses expositions d'un art déconcertant et parfois choquant. Pas avec son meurtre récent. Janis ne pouvait pas abattre Hal dans cette guerre culturelle sans des arguments supplémentaires. Mais quand même, au cœur de toute cette

histoire il y avait une jeune femme en souffrance, pas une négociation pour un territoire.

Je demandai à Ray ce qu'il avait découvert. Tout en écoutant sa réponse, je contemplai la graisse qui dessinait des spirales ternes dans mon assiette vide.

— Trois d'entre eux n'avaient pas vu la vidéo auparavant. C'est plus difficile à définir avec Layla. À son expression, elle avait l'air de s'y attendre depuis le début. Ses motivations pour effacer le fichier seraient le désir de protéger Erik. Simple.

— Pas si simple, contrai-je en me remémorant l'indignation de la jeune femme. Pourquoi le protégerait-elle ? Pourquoi ne souhaiterait-elle pas le voir mourir sur le bûcher ?

— Aucune idée, répondit Ray, amusé. Bon, imaginons que c'est un ou plusieurs des autres. Pourquoi effaceraient-ils quelque chose sans le visionner ?

— Peut-être que ce n'était pas un des membres de l'équipe, dis-je. Peut-être quelqu'un d'autre au LAAC. Hal, pourquoi pas.

— Je ne le pense pas. Il faut disposer d'un logiciel et du savoir-faire. Hal a la réputation d'être technophobe. Il n'a même pas de téléphone portable... C'est la réaction de Layla qui me laisse toujours perplexe. – Il croisa les bras très serrés, et s'inclina en avant comme s'il avait mal au ventre. – Elle était comme ça. Pendant toute la vidéo. Elle nous cache quelque chose.

Le langage corporel me rappela Layla dans le coupé de Nelson, plus tôt, et je racontai à Ray ce que j'avais aperçu entre elle et le galeriste.

Il cessa de mastiquer, repoussa son assiette et me pria de répéter tout ce que j'avais vu.

— Ça n'avait pas l'air d'être la première fois, admis-je.

Et je me demandai à voix haute si Layla ne surestimait pas ses petits amis, d'Erik au galeriste, en oubliant vaillamment les complications

éventuelles, du fait que Nelson était le meilleur ami de son père.

— Peut-être, concéda-t-il.

Avec ce qui ressemblait à une nonchalance forcée, il ramena son assiette vers lui et se remit à manger. Mais ses mouvements avaient une raideur de robot, et la viande ne restait pas au bout de sa fourchette. Il enroula la tortilla, la prit dans sa main et mordit dedans. Quand il remarqua que je l'observais, son regard se fit doux et détaché.

— Vous devriez en commander une autre, dit-il en désignant mon assiette.

Il tentait de détourner la conversation de Layla et Nelson. Quelque chose les concernant le tracassait. Leur différence d'âge ?

— Vous pensez qu'Erik est au courant, pour eux ? dis-je.

Il avala sa bouchée.

— Non.

— Et Brenae, vous pensez qu'elle savait, elle ?

— Difficile à dire, répondit-il prudemment.

Il me demanda de lui décrire en détail ma journée, depuis le moment de mon entrée dans la galerie, en passant par l'épisode du café de Layla, mes conversations, la recherche de la clé dans le bureau de Nelson, jusqu'à l'arrivage de chaussures.

Il y avait encore autre chose, je m'en rendis compte tandis que je lui narraï ces événements, un autre détail qui s'était produit dans la matinée et qui m'avait interpellée. Pour autant, je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. J'avais simplement l'intuition que ce que j'omettais était évident, et que je devrais le signaler.

Alors que Ray et moi étions assis ensemble dans ce box, à discuter avec intensité devant le désordre d'assiettes et de serviettes, je m'interrogeai sur ce que penserait un inconnu en nous voyant ainsi. Nous prendrait-on pour des collègues de travail ? Un couple ? Malgré le rythme mesuré de notre discussion, je savais que Ray avait les yeux souvent braqués sur moi, et que

je rougissais à intervalles irréguliers en sentant son attention. Cette conscience croissait au diapason de mon intérêt pour nos échanges, tel un accord qui suit une mélodie. Je chassai cette impression et me concentraï de nouveau sur le sujet dont nous débattions. Nous étions des collègues, rien de plus. Nous en avions découvert beaucoup en un seul jour, et pourtant la mort de Brenae paraissait plus nébuleuse que jamais.

Nous convînmes qu'il valait mieux nous séparer au restaurant, et que je rejoigne seule ma voiture, au cas où un des étudiants ou Hal retournerait à la Westing. Demain je continuerais de surveiller ce qui se passait à la galerie, et Ray annonça qu'il retranscrirait les entretiens pour Janis, avant de lui demander de quelle façon il devait procéder.

— Moi aussi, il faut que je lui parle, dis-je. Si je veux écrire sur tout ça, je devrais l'en informer.

— C'est vraiment ce que vous voulez faire ? interrogea-t-il.

— Je me donne une semaine pour décider...

Quand ces mots franchirent mes lèvres, je voulais parler de mon récit, mais à cause du regard si aigu de Ray posé sur moi ils prirent un poids différent et j'hésitai à finir ma phrase.

Nous desservîmes nos assiettes, puis j'accompagnai Ray à la porte en bavardant d'un sujet anodin pour masquer l'embarras subitement éprouvé un moment plus tôt.

— Vous êtes sûre que ça ne vous dérange pas de marcher sur un kilomètre ? s'enquit-il avec un sourire, et son visage s'éclaira. Bon, je suppose que je ne m'adresse pas à la bonne personne. Même si j'aimerais pouvoir planter quelques érables sur le chemin, pour vous abriter.

— Peut-être que ma préférence irait aux jacarandas, ces temps-ci, répondis-je.

— Ah oui ?

C'était une conversation stupide, mais nous avions tous les deux le sourire. Nous n'étions pas impatients de nous séparer. De derrière le

comptoir, le cuistot nous fit un signe d'au revoir avant de retourner une tortilla sur sa plaque chauffante et de l'y écraser avec une spatule.

— Désolé pour le long coup de fil, dit Ray. Mon neveu. Le fils de mon frère, vous comprenez.

Je ne comprenais pas grand-chose, à part que le garçon vivait en Caroline du Nord et que Ray se souciait manifestement de lui, mais j'acquiesçai.

— Il avait besoin d'aide pour un jeu à sa récréation, précisa-t-il.

— Ça devait être un jeu compliqué.

J'avais écouté plus de dix minutes des entretiens enregistrés.

— Un tas de règles. Un tas de changements dans les règles. Plus un petit imbécile qui trouve toujours le moyen de tricher.

Nous nous fîmes face devant la porte.

J'eus un petit rire.

— Il semble que rien n'a changé, dis-je.

— Non, rien n'a changé, répondit-il, et il maintint son regard rivé au mien un instant de trop avant de détourner les yeux.

Pendant l'été passé dans le Vermont, j'avais effectué quelques recherches sur la mort du demi-frère de Ray. Chaque fois que je traquais des renseignements sur Calvin Teicher, j'avais le sentiment d'être une intruse se glissant dans une propriété qui ne m'appartenait nullement. Je devais faire des pauses, le temps de caresser les chiens, cueillir un peu de la menthe sauvage qui envahissait le jardin, ou préparer du thé glacé. Je vérifiais que j'effaçais bien mon historique sur internet, afin que ma mère n'espionne pas ce que je faisais.

Dans un premier temps, je tombai sur de petits articles de presse relatant la mort de Calvin. Un hôtel dans Boyle Heights. Des preuves d'ingestion de somnifères dans son organisme. L'évier taché de sang, là où la tête de Calvin l'avait heurté, son corps retrouvé complètement habillé, couché sur le ventre dans la baignoire qui avait débordé.

Puis je découvris une photo de lui – un petit cliché flou paru dans une publication scolaire. Il avait les mêmes yeux bleus que Ray, mais dans un visage plus anguleux : le menton en pointe, les pommettes hautes, les cheveux fins et coupés court. Il portait de petites lunettes. Plus enclin aux débats acharnés et à l'intellectualisation qu'à l'humour absurde et à la tendresse. Un frère pour Ray, mais sorti d'un moule différent.

J'allai même jusqu'à appeler l'hôtel de Boyle Heights où il était mort, en me faisant passer pour une livreuse de pizzas, afin de savoir s'il existait

une issue arrière par où quelqu'un aurait pu entrer et ressortir sans être vu depuis la réception. Il y en avait une.

Et j'orientai de nouveau mes investigations vers Steve Goetz, dans l'espoir de trouver un lien auquel Ray avait fait allusion pendant une conversation que j'avais eue avec lui au printemps dernier. Mais Steve Goetz et Calvin avaient été étudiants à l'université de Yates dans des promos différentes, et je ne dénichai aucun lien évident entre eux. Il n'y avait d'ailleurs aucune motivation apparente pour que quiconque assassine Calvin.

Tout menait à la conférence à laquelle il avait participé, à Los Angeles. Il était venu pour prendre la parole dans le cadre d'un groupe de discussion à propos de la scène artistique britannique des années 1990, avec pour sujet central le rôle d'un jeune artiste et vendeur nommé James Compton. Dans sa thèse, il présentait des arguments afin de prouver que la galerie de Compton, nourrie par sa vision d'un monde d'avant-garde, égalitariste, avait fini par modifier la carte de Londres, en initiant la transformation des quartiers abandonnés en lieux d'habitation branchés, ce qui avait entraîné une hausse considérable du prix des biens immobiliers. Il écrivait également : "Compton aimait les mauvaises fréquentations, et il avait des amis qui importaient frauduleusement de Pologne de l'éther pour lui, des amis qui lui vendaient des explosifs. Des amis qui se sont manifestés après sa mort, en affirmant qu'il leur devait des sommes colossales."

Après l'avoir lue, je recopiai cette citation dans un petit carnet à couverture bleue consacré à la mort de Calvin, ma tentative maladroite d'amasser des éléments en rapport avec une affaire que je n'avais aucune raison d'essayer de résoudre. Mais quand je revins à L.A., presque trois mois s'étaient écoulés sans la moindre nouvelle de Ray, et je laissai le carnet dans une boîte que je n'avais toujours pas réussi à déballer. Je l'exhumai maintenant, et je le parcourus, en remarquant au passage l'aspect timide et bien lisible de mon écriture compacte. Comme si je m'étais

attendue à ce que quelqu'un découvre le carnet un jour, et que je voulais que cette personne constate que je m'étais appliquée à comprendre mon sujet.

Je remis le carnet dans le carton et je laissai mon regard survoler la chambre, avec son unique table de chevet et son unique lampe, les preuves criantes d'une occupation en solo. Les livres débordaient de toutes les surfaces disponibles. Une femme était supposée savoir comment arranger son foyer, et moi, je souhaitais juste avoir un endroit où réfléchir, lire et dormir.

Sur les murs, des photos représentant la ligne d'horizon nocturne de diverses villes m'entouraient. Bangkok, Le Caire, Londres, Vancouver, leurs gratte-ciel embrasés de lumières. Des rêves de globe-trotter, cadeau de la propriétaire de l'appartement. Que pourrais-je bien accrocher, maintenant ? Quelles images traduiraient aux gens ce que j'étais au fond de moi-même ? En fermant les yeux, je vis le dossier, je vis la galerie, je vis l'équipe qui triait les chaussures. Je vis le geste possessif de Nelson alors qu'il tendait sa main ouverte vers le sein de Layla, et la complaisance de la jeune femme se penchant vers lui. Je vis aussi Ray, où qu'il soit à L.A., le regard dans le vide, voyant les mêmes choses et s'efforçant de les assembler pour former une composition globale.

Quand on fait un puzzle, on commence souvent par le pourtour. Le cadre. C'est lui qui dicte la composition : si on voit de près ou de loin le château, le cheval, et comment il est arrangé en rapport avec tout le reste de la scène. Dans le rapport de décès, le cadre était le suicide – où elle l'avait commis, de quelle manière, comment elle était morte. Les inspecteurs avaient épluché avec grand soin ses diverses actions avant qu'elle mette fin à sa vie. Ils avaient interrogé les témoins et trouvé des éléments qui prouvaient que Brenae s'était suicidée.

Et pourtant, après avoir écouté les étudiants, aujourd'hui, le cadre avait changé pour moi. Comment Brenae était morte n'était pas l'élément

prépondérant. Comment elle avait vécu, voilà qui importait plus : ce qu'elle voulait, ce dont elle avait besoin, qui elle aimait, ce qu'elle appréciait. Durant sa dernière semaine, elle avait sollicité le secours de Janis Rocque. Elle avait également contacté son frère. Pourquoi Janis et Dani étaient-elles les seules personnes vers qui elle s'était tournée, alors qu'elle en connaissait tant d'autres au LAAC ? Pourquoi se méfiait-elle à ce point de Layla ? Que s'était-il passé à Londres ?

Où que se trouvât Ray à présent, sous la même lune sale et le même ciel orangé, à écouter le même hélicoptère de la police qui commençait à vrombir dans la nuit, il devait ressasser les mêmes questions. Ou pas ? Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait conçu un cadre différent du mien, que sa vision des découvertes du jour était différente et que, d'une façon ou d'une autre, elle incluait son frère.

L'équipe était déjà au travail lorsque j'arrivai à la galerie, le lendemain matin suivant les entretiens. Pearson me salua d'un signe de tête. Les autres m'ignorèrent. Ils étaient absorbés par le traitement des chaussures. Ils les triaient, les entassaient, les laçaient, chacun assumant une tâche définie. Si la vidéo avait eu un impact sur eux, ils faisaient tout pour le cacher. Le contrecoup était comparable à une créature dangereuse enfermée dans une autre pièce : invisible, malgré mille tensions dans l'air.

Pearson avait rendossé son rôle de directeur de la manœuvre. Toutes les questions d'organisation lui étaient posées directement, et il y répondait par des instructions distribuées avec calme. Sa colonne de chaussures martyrisées, exactement de sa taille, se dressait au centre de la galerie – il avait dû y travailler toute la nuit –, mais il évitait délibérément de la regarder, comme si c'était un ami embarrassant qui en divulguait trop.

Layla était la communicante en chef, et allait de Zania à Erik et Pearson, pour s'assurer que tous disposaient de ce qu'il leur fallait. Elle reculait souvent de quelques pas et, mains sur les hanches, elle englobait du regard l'ensemble de la création. Alors elle secouait la tête et rectifiait les nouveaux empilements. Son comportement se modifiait à chaque interaction : avec Pearson, elle adoptait une attitude polie, déférente ; avec Zania, elle partageait son dégoût devant toutes ces chaussures ; avec Erik, elle se montrait dédaigneuse et troublée. Elle ne tenait aucun compte de ce qu'il disait, mais du coin de l'œil je la surprénais souvent à le considérer

d'un regard appréciateur, tout en ramenant lentement ses cheveux roux derrière son oreille.

Erik avait des vêtements froissés et la mine contrariée. Il secoua sans mesure les colonnes en construction, lança une chaussure si violemment contre le mur qu'elle y laissa une éraflure et, comme la veille, s'absenta à plusieurs reprises aux toilettes. Et pourtant il était sans doute aucun le maître concepteur ici, qui entortillait le fil de fer et assemblait de ses mains à la précision sensuelle. Quoi qu'il touchât, c'était mieux après son intervention. Il agençait les mocassins les plus laids et en faisait des grappes. Au centre d'un bouquet de petites baskets, il fit jaillir la partie supérieure ouverte d'une autre, beaucoup plus grosse. Il passait vivement d'une tâche à une autre, en sifflotant de manière peu mélodieuse entre ses dents, les boucles de ses cheveux oscillant devant ses yeux. Il s'arrêtait rarement pour évaluer du regard ses créations. Dès que ses mains étaient vides, il s'empressait de les occuper de nouveau.

Zania semblait la plus accaparée, voire soulagée, par son travail. C'était la trieuse principale des éléments les plus originaux, qu'elle repérait dans le tas de chaussures, ici une tennis rose vif, là une sandale romaine. Elle ne partageait pas immédiatement ses découvertes, mais les amassait dans un coin, presque en secret, et procédait à un second tri, en rejetant un grand nombre, avant de montrer aux autres celles qu'elle avait retenues. Tout ce temps elle s'affairait avec la même expression méprisante, son visage d'oiseau de proie fermé et ses gestes brusques, sauf quand elle trouvait un exemplaire rare : alors son visage rayonnait comme celui d'une gamine qui aperçoit sur la plage un morceau de verre patiné par les flots.

La galerie constituait un autre personnage dans leur spectacle. Bien que l'espace blanc ait été conçu pour accueillir n'importe quelle sorte d'œuvre artistique, la hauteur des murs et du plafond jouait un rôle indéniable par ses dimensions dignes d'une cathédrale. L'éclairage aussi avait son importance, là où il portait. Pearson prenait la mesure du moindre détail et

déambulait dans la pièce afin d'avoir une vision de l'œuvre sous tous les angles. Il sortit même d'une poche un luxmètre numérique et consulta les mesures qu'affichait l'appareil, en calculant. Son état méditatif se traduisait principalement par des pauses, jambes écartées, pendant lesquelles il passait la main sur son crâne chauve à plusieurs reprises.

Les membres de l'équipe parlaient peu, aussi je profitai du calme ambiant pour allumer l'ordinateur, et je commençai à creuser l'historique du LAAC. Si on m'interrogeait sur ce que je faisais, je dirais que je pensais à poser ma candidature auprès de l'établissement. En réalité, les affirmations de Zania à propos des expériences qu'avaient vécues les femmes en tant qu'étudiantes et artistes m'intriguaient. Je parcourus les extraits de la presse figurant sur le site web de l'école, et dressai une liste des bénéficiaires de bourses et des récipiendaires de récompenses. Ray disait vrai. De ce que j'avais noté à ce stade, plus des deux tiers des noms étaient ceux d'hommes.

Je trouvai également les archives du journal du campus du LAAC, et j'y cherchai des traces d'agression sexuelle. Il y avait beaucoup d'articles, pour la plupart de vagues actualisations de la part de l'administration. Toutefois l'un d'eux décrivait cinq cas de viols commis par un ami de la victime, et la réaction très mesurée et sans conclusion effective de l'école par rapport à la situation. Une rafale de lettres adressées au rédacteur en chef soutenait ou dénigrait ces affirmations. Quelques auteurs de ces messages partageaient leur propre expérience.

Ma coturne a été ramenée à la chambre par un gars, parce qu'elle se sentait nauséuse après avoir un peu trop bu. Elle s'est mise à vomir dans la poubelle tellement elle se sentait mal, et il est resté auprès d'elle. Elle a pensé que c'était gentil de sa part, qu'il voulait être sûr qu'elle serait en état d'aller se coucher, mais elle venait À PEINE de cracher son dernier filet de BILE qu'il lui a dit : “Bon, euh, tu peux me faire juste une petite pipe, alors ?”

Ma copine s'est réveillée après une soirée, avec sa culotte baissée sur les chevilles et un mec sur elle. Elle est trop gênée pour en parler, mais je sais que ça ne lui sort pas de la tête.

Le type qui m'a violée se balade toujours dans notre résidence universitaire. Je ne le dénoncerai pas, parce que je ne veux pas que mes parents apprennent ce qui m'est arrivé. Je suis obligée de partir dès qu'il arrive.

En résumé, le LAAC ne semblait pas spécialement pire que la plupart des établissements similaires. La même histoire se répétait dans tout le pays. Plus tôt cette année, les chercheurs d'UMass Boston et de Brown avaient publié une étude portant sur quelque deux mille hommes inscrits sur un campus de taille moyenne non identifié, et ils avaient découvert que, sur cent vingt étudiants ayant reconnu être les auteurs de viols ou de tentatives de viol, plus de la moitié l'avait fait à de multiples reprises. À moins que ce campus anonyme ne soit fréquenté par une population particulièrement sadique, la réalité était effrayante : des violeurs en série rôdaient dans toutes les universités américaines. Pourquoi ? Parce que les conséquences logiques de leurs actes ne s'étaient pas produites. Les femmes n'osaient pas porter d'accusations, et si elles s'y risquaient elles souffraient souvent d'un regard public négatif. En particulier si l'étudiant en question avait une certaine position en vue sur le campus : joueur de basket, lutteur, membre de l'équipe de football. Revenait aussi la question de l'abus d'alcool ou de drogue. Ces intoxications accroissaient les probabilités d'agressions sexuelles. Elles brouillaient aussi la mémoire, créant pour les juges un dilemme entre les affirmations des protagonistes. Il était fréquent que la faute soit rejetée sur la victime.

Brenae ne paraissait pas en état second dans *Lesson in Red*. Elle semblait totalement sobre, et préparée, comme si elle avait eu la ferme

intention de filmer tout ce qui se passait. Pour montrer comment elle avait cédé sous la contrainte que lui imposait Erik, maintes et maintes fois. Pour le piéger, comme elle s'était sentie piégée.

Il vient. Il me demande. Je dis oui. Que puis-je dire ? Qu'arrivera-t-il si je dis non ? Où irai-je ?

Avec sa vidéo, elle apportait le témoignage des aspects les plus difficiles inhérents aux crimes sexuels. Qu'arrive-t-il si le prix à payer pour un refus est trop élevé ? Qu'arrive-t-il avec un oui, dans ce cas ?

Je n'étais pas certaine de le savoir.

Brenae aurait pu se refuser à Erik, mais elle n'avait pas eu le sentiment qu'elle en avait la possibilité. Donc elle ne l'avait pas fait.

La franchise et l'indignation d'Erik lors de son entretien avec Ray ne me paraissaient pas feintes. Mais il en était de même de la détresse qui se lisait sur le visage de Brenae.

Nelson de Wilde interrompit mes recherches pendant ce deuxième après-midi. À l'instant où il entra, la grande pièce sembla parcourue d'un frémissement. Il m'accorda tout juste un coup d'œil en biais, et j'eus l'impression qu'une tache marquait mon col et que mes lèvres se gerçaient. L'équipe se figea en plein travail, l'air incertain quant à l'attitude qu'elle devrait adopter.

Nelson passa devant moi sans faire de commentaire. De profil, il avait des épaules massives, élégamment réduites par la coupe habile de son costume coûteux. Il se déplaçait à la façon d'un homme imposant, alors qu'il n'était pas spécialement grand, et quand il traversa la galerie ses pas marquèrent un rythme bas et résolu. D'un signe de tête il salua sa fille, Zania.

Elle jeta une basket.

— Rassure-moi : j'espère que tout ça n'était pas destiné à des sans-abris, hein ?

— Ce lot devait être expédié à l'étranger... commença son père.

— Oh, génial, on l’a pris à des réfugiés, alors, dit la jeune femme. C’est encore mieux.

— J’ai acheté ce lot avec un don généreux, dit Nelson avec onctuosité.

Son regard aimanta celui de Zania jusqu’à ce qu’elle affiche un petit sourire acerbe. Puis il demanda à Pearson de le mettre au courant de la situation. L’autre rougit de cette attention soudaine et se lança dans une tirade concernant l’espace de la Westing.

— Si on avait le temps, on pourrait aller beaucoup plus haut, dit-il. Mais les délais sont serrés.

— Ça ne va pas le faire, les chaussures sont arrivées hier, geignit Erik. On est totalement à la bourre.

— On va y arriver, déclara Pearson.

— On ne peut pas remplacer l’intitulé par *Catastrophe en chaussures* ? dit Erik.

Nelson le toisa.

— Je vais vous raconter une histoire, dit-il en se tournant pour m’inclure, pour nous inclure tous, et sa voix baissa en devenant plus profonde. Une fois, j’ai travaillé avec une artiste dont je tairai le nom, et son équipe l’a plaquée deux jours avant l’expo. Elle faisait une sculpture avec la graisse prélevée sur son propre corps mélangée à des produits de maquillage, et dans le local où on s’était installés on ne parvenait pas à obtenir la température idoine. Trop basse, et la matière devenait trop dure à modeler ; trop élevée, et le tout fondait. Elle n’arrêtait pas de tourner en dérision son équipe et de lui faire porter le chapeau. Ils ont fini par en avoir assez, et ils l’ont tous laissée tomber. – Il se permit un petit rire dépourvu d’humour avant de poursuivre : Et moi j’étais là, avec les médias et les collectionneurs qui m’appelaient. Je lui ai demandé : “Est-ce qu’on annule l’expo ? Non ? On la retarde, alors ? Vous m’accordez vingt-quatre heures. Je vais vous trouver une nouvelle équipe. Vous me dites ce que vous voulez, avec des indications vraiment simples et faciles à suivre. Vous payez les

heures sup, vous me laissez parler aux gars, et vous aurez votre merde prête.” Elle a levé les mains au ciel et a accepté. Alors je suis allé voir chaque boucher de chaque marché d’East L.A., et je leur ai dit, à tous : “J’ai un boulot pour vous. Bien payé.” Ils sont venus et ils ont fait ce qu’il fallait, tout ce qu’elle voulait. Ils possédaient un don réel pour travailler la viande, la graisse. C’était leur domaine, à ces artisans. Eh bien, elle a travaillé avec ces mêmes gars pendant les dix années suivantes. Ses meilleures sculptures ont pris forme grâce à eux. L’un d’eux a fait carrière dans le milieu artistique, lui aussi. – Son regard cloua Erik sur place. – Vous devez admettre qu’il y a un travail artisanal à faire ici, et que vous êtes des artisans. Vous n’êtes pas les artistes. Pas encore. Vous faites briller Hal, et vous ne pouvez pas savoir où ça vous mènera. Vous ne le faites pas, et devinez quoi ? C’est toujours lui l’artiste. Il continuera sans vous.

Layla approuva de la tête, mais son visage demeurait sans expression, comme si elle n’avait pas décanté ces propos. Erik tourna les talons et se remit à enrouler du fil de fer autour des chaussures.

— Merci pour le sermon, papa, dit Zania. Il fallait vraiment qu’on nous démontre à quel point on est insignifiants.

— Allons, chérie, murmura Nelson, mais son attention restait concentrée sur Erik, sur la tête aux cheveux bouclés du jeune homme inconscient de sa situation, et la bouche du galeriste se tordit sur un rictus de mépris.

Ensuite Pearson chuchota une question à Nelson, et ils s’engagèrent dans une conversation si discrète que Layla tendit le cou pour essayer d’entendre. Le jeune homme parut troublé par leur tête-à-tête, mais il hocha la tête et il semblait toujours aussi solide, bien campé sur ses talons. Nelson lui tapota le bras, puis le laissa. Dès qu’il lui eut tourné le dos, Pearson se passa une main sur le visage, fit la moue et repartit vers les chaussures.

Je remarquai Layla qui observait cette petite scène et qui luttait pour masquer son inquiétude. Imperturbable, Nelson alla s’enfermer dans son

bureau. Je vis le cadran de mon téléphone fixe s'allumer et afficher le numéro de sa ligne. Il passait un appel. Quand il réapparut, vingt minutes plus tard, il complimenta l'équipe entière pour les progrès réalisés, sur un mode suggérant qu'ils pouvaient travailler plus dur. Il fit comme si je n'existais pas, sauf quand il donna une petite tape sur le comptoir en passant, accompagnée d'un clin d'œil à mon adresse. Ce n'était que cela, un simple clin d'œil, mais il disait : *Je sais qui vous êtes, et la farce à laquelle vous vous prêtez, et je me débarrasserai de vous si jamais vous gênez l'équipe pendant qu'elle termine cette installation, c'est compris ? Bien. Jolie courbe de cou.* Je sentis une soudaine chaleur monter à mes joues, puis je notai que Layla me regardait fixement. Cesser de rougir me prit un bon moment, et dans l'intervalle j'eus le visage en feu.

Les deux soirs suivants, je retrouvai Ray après avoir quitté la galerie, et je lui récapitulai ma journée pendant que nous contemplions les bateaux de Marina del Rey tout en dévorant un casse-croûte enveloppé dans du papier qu'il avait apporté. Nous tournions le dos à la ville, et la fraîcheur régnait près des eaux d'un gris bleuté. L'herbe se transformait en paille après un été sans précipitations, mais dans le calme environnant elle semblait plus dorée que morte. Ray parlait moins que moi. Il affirma travailler encore sur la transcription des entretiens, et vérifier la validité de chaque déclaration proférée par l'équipe. Il était important de ne pas transmettre le moindre mensonge à Janis, me précisa-t-il.

— Comme quoi ?

— Comme lorsque Pearson a prétendu que Brenae ne s'était pas présentée à un cours du premier semestre, au printemps.

J'en avais la certitude, Ray devait s'occuper d'autre chose en même temps, mais je ne l'interrogeai pas sur ce point le mercredi, quand il arriva avec un coup de soleil marquant le côté gauche de son visage, indice clair qu'il était resté assis dans sa voiture quelque part, des heures durant. Je fus

tentée de lui demander : *Qu'avez-vous trouvé concernant Calvin, aujourd'hui ?* mais mon amour-propre m'imposa le silence. Cette affaire représentait une opportunité professionnelle pour moi, il ne s'agissait pas d'une intrusion dans la vie privée de Ray. Obéissant à une sorte de pacte tacite, nous nous détournâmes des sujets personnels et nous en fîmes à notre conversation sur l'équipe, Brenae et le LAAC. Je descendis de sa voiture rapidement, quand il me déposa devant mon appartement.

De retour dans le salon trop vide, je couchai dans mon carnet d'autres découvertes. Je téléphonai au lycée de Brenae et payai pour me faire transmettre durant la nuit son album scolaire de dernière année : il contenait une double page de photos qu'elle avait prises des élèves de terminale, lors du bal de fin d'année, ne révélant que les pieds des danseurs. C'était une série de clichés évocatrice, quoique certainement irritante pour les lycéens qui s'étaient attendus à un témoignage visuel de leurs jolis sourires et de leurs coiffures sans défaut. Sur sa page personnelle, les préférences de Brenae comprenaient la couleur pourpre, les avocats, le salé et tous les albums de Pavement et de Dr. Dre. Elle participait aux débats, à la fanfare, au théâtre et au football.

Je consultai les rapports de police concernant son frère aîné : il avait été appréhendé deux fois pour possession de marijuana, la troisième pour vente de méth, et c'était probablement ce qui lui avait valu une peine de prison.

Davi était omniprésent sur les réseaux sociaux de la Toile, où il faisait la promotion de sa carrière musicale. Il avait trois fois plus d'amis sur Friendster que Brenae, une page sur Myspace pleine de photos qu'il avait prises de lui, l'air maussade, et de louanges effrénées de ses groupies féminines.

Le père de Brenae avait signé une pétition publique en rapport avec les droits sur l'eau, mais tout cela mis à part les parents et le frère de la jeune femme n'avaient aucune présence sur internet.

L'appartement de Brenae avait déjà été reloué.

J'écrivis aux professeurs de l'USC à son sujet, et l'un d'eux me répondit : *Elle était extraordinaire, et elle voulait que tout le monde le sache. Je n'étais sans doute pas son professeur préféré, parce que j'insistais pour qu'elle maîtrise les principes de base de la peinture, or la peinture était un moyen d'expression trop lent pour elle. Mais je lui ai prédit une grande carrière. Je suis profondément attristé que la suite m'ait donné tort.*

Une autre enseignante me révéla qu'elle avait conservé un des travaux vidéo de Brenae, et elle m'en envoya une copie, avec l'accord de son département. C'était la série *First-Generation College Student*. Je m'assis sur le grand canapé bleu et glissai le disque laser dans mon lecteur de DVD. J'observai Brenae qui nageait sur une longueur de piscine avec les yeux et la bouche recouverts de ruban adhésif. Deux caméras, une sous la surface, l'autre en dehors de l'eau, avec des prises de vues alternées de Brenae dans son maillot de bain rouge, et ses mouvements réguliers, à l'aveuglette. Arrivée à peu près à la moitié de l'étendue bleutée, elle arracha son bâillon pour respirer, et expulsa un jet de bulles. Elle observa une pause, le temps de remettre le bout d'adhésif en place, mais celui-ci n'adhéra que partiellement avant de se détacher. Pendant le reste de son parcours, Brenae s'évertua à le remettre en place. Ces efforts la désorientèrent, et elle se mit à progresser en zigzags, dans de grandes éclaboussures, nageant parfois sur place, sortant la tête de l'eau pour aspirer une goulée d'air, cherchant à replacer la bande collante sur ses lèvres. Finalement elle renonça et ôta aussi celle plaquée sur un de ses yeux, ce qui dévoila une paupière rougie et gonflée par l'irritation. Ayant maintenant recouvré la vue, du moins partiellement, elle parcourut l'ultime mètre qui la séparait encore du bord de la piscine. Sur le plan final elle haletait, le bâillon pendouillant d'un coin de sa bouche, les cheveux collés au crâne, un œil larmoyant, l'autre toujours caché. Ses doigts d'un brun tendre se cramponnaient au bord du bassin. C'était Erik qui avait filmé, trois ans plus tôt, quand elle avait tout juste dix-

neuf ans. Je repensai à ce que Ray avait dit sur le fait que Brenae était une création d'Erik, raison pour laquelle le jeune homme était incapable de la considérer en être humain. Je ne comprenais pas comment on pouvait regarder cette vidéo, et encore moins la réaliser, sans y voir l'être humain.

Le jeudi matin, je manquai d'une tenue accordée à l'ambiance du West Side, et je me rabattis sur une robe que je portais rarement, noire à manches courtes, d'une coupe serrée. J'espérai qu'elle ferait *sophistication naturelle* plutôt que *soirée de cocktail en vacances*. Puisqu'on était jeudi, ma décision fut vite prise : j'allais prévenir Janis que je voulais poursuivre cette enquête à ma manière, en tant que travail de base pour un article, sinon je lui communiquerais tout ce que j'avais appris et je retournerais au Rocque. Mon portable vibra. Un numéro à L.A.

— Ah, bien, dit une voix féminine avec brusquerie quand je répondis. Il faut que vous vous prépariez. Ray passera vous prendre dans quinze minutes pour aller au LAAC. On a notre petit circuit personnel. On sera en mesure de voir le lieu de sa mort.

Au moment où je me rendais compte que c'était Janis Rocque, elle coupa.

Exactement quinze minutes plus tard, Ray arriva, vêtu d'un costume gris argenté. Il m'annonça qu'il jouerait le rôle d'un donateur potentiel ("L'argent du pétrole, ma *baby doll*", m'informa-t-il) qui avait l'intention de financer la rénovation des ateliers, construits dans les années 1970 et en piteux état, et ensuite d'y étaler son nom un peu partout. L'heure matinale, c'était pour éviter les embouteillages, et aussi devancer l'arrivée possible de Hal au LAAC.

Dans la lumière chaude de ce tout début de journée, je me sentais un peu ridicule avec ma robe noire et mes hauts talons. Ray y jeta un coup d'œil avec un amusement contenu similaire au mien en voyant son costume, puis il désigna un sac en papier rempli de viennoiseries et les deux gobelets

de café à emporter. Malgré la faim qui me tenaillait, j'avais peur que des miettes tombent sur moi, et je ne mangeai rien. Mais le silence paraissait une perte de temps, et j'entamai quelques sujets de conversation éculés – le temps, les fuseaux horaires, la circulation – avant d'aller droit au but :

— Qu'est-ce que vous cherchez, aujourd'hui ?

Ray me jaugea du regard.

— La chronologie des faits et le cadre où ils se sont produits, répondit-il. Premièrement, j'espère trouver la preuve que la vidéo a été tournée dans son atelier. Deuxièmement, j'espère découvrir comment quelqu'un a réussi à s'introduire là et en ressortir le jeudi, certainement en emportant l'ordinateur portable. Le médecin légiste situe la mort un peu avant le lever du jour, le jeudi. Les experts en informatique ont démontré que les dossiers ont été détruits le jeudi soir. Le vendredi, le LAAC a découvert son corps... Quelqu'un a dû pénétrer dans son atelier, y effacer les enregistrements vidéo, ou bien emporter le portable pour le remettre en place plus tard. Tout ça a dû se dérouler le jeudi.

— Vous avez parlé aux inspecteurs du LASD ? Il est probable qu'ils aient creusé dans cette direction. Alicia ne peut pas vous mettre en rapport avec eux ?

— L'un d'eux a déjà pris le risque de lui transmettre le dossier, dit-il. Pour le moment, Alicia ne peut rien faire de plus.

— Elle n'a pas l'air de souhaiter trop s'impliquer dans cette affaire.

— Elle estime que toutes ces recherches ne riment à rien. Elle voit tout ça sur un plan strictement criminel : soit il y a eu acte répréhensible selon la loi, soit il n'y en a pas eu, expliqua-t-il. Et s'il n'y en a pas eu, on passe à autre chose. Mais elle a de la peine pour Janis. Et elle ne supporte pas de ne pas me garder à l'œil.

Il prononça cette dernière phase d'un ton détaché, comme si l'intérêt que lui portait l'inspectrice allait de soi.

Ma gorge se serra un peu, et je toussotai, irritée par ma propre réaction.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Ça fait dix ans, par intervalles. C'est la cousine de mon ex-petite amie.

Pendant quelques secondes, je fus trop surprise pour poser une autre question.

Il ajouta :

— Ynez vit en Caroline du Sud. Elle est infirmière aux urgences. On a été ensemble – on a vécu ensemble – pendant à peu près huit ans, mais ça a été... ça a marché un temps, et puis ça a capoté complètement à la mort de Calvin. J'ai rompu pendant l'été. – Il me regarda, puis la route. – C'est Alicia qui m'a présenté Janis, à l'époque où je débarquais à L.A. Je les ai aidées toutes les deux sur l'affaire Kim Lord, et Alicia a promis de me tenir au courant de l'enquête concernant Calvin. Et puis elle a divorcé, et la seule garde de son fils a été trop lourde pour elle à assumer, alors elle a choisi un poste dans les bureaux. Elle ne travaille plus à la criminelle. Elle ne peut plus trop m'aider, maintenant, et je suis sûr qu'elle aimerait le faire. Elle est très impliquée avec Ynez.

Ray semblait avoir dépassé de peu la trentaine, et bien sûr il avait déjà connu des relations amoureuses importantes. La révélation sur Ynez ne m'étonnait pas tant que cela, au contraire de son intimité avec Alicia. Apparemment, ils savaient tout l'un de l'autre, tout sur son fils, tout sur Calvin. Pourquoi aucun des deux ne l'avait-il mentionné jusque-là ? Il aurait été si facile de l'insérer dans une conversation, depuis des mois...

— Donc vous enquêtez toujours sur le cas de Calvin ?

— En fait, aujourd'hui je suis payé pour enquêter sur Hal Giroux.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Son petit carnet de notes racontait une autre histoire. Mais si j'y faisais allusion, Ray saurait que j'avais fourré mon nez dans ses affaires. Nous

doublâmes un camion chargé de cageots de pommes. Les fruits luisaient d'un éclat rouge sombre à travers les lattes de bois espacées.

— Je crois que je ne vous fais pas confiance, quand vous portez un costume, dis-je enfin.

— Vous ne devriez pas. Et je suis sincèrement désolé. J'aurais pu tout vous dire depuis longtemps, sur... sur tout.

Il fit un geste ample avec la main ouverte, comme si ses omissions comprenaient également les autres véhicules, les collines pentues et le ciel blanchi de smog. Sans attendre ma réponse, il poursuivit :

— Il y a une autre chose que je voulais vous dire, si ça ne vous dérange pas qu'on change de sujet.

— Allez-y.

D'une main il fouilla dans le sac en papier et en sortit un palmier aux volutes dorées.

— Vous aimez ça ? demanda-t-il. Willow, ma belle-mère, en confectionnait souvent. Elle a pourri mon frère avec des *whoopie pies*, des beignets et tous ces machins. Ce qui rendait dingue notre père. Mais en réalité, ajouta-t-il en croquant dans la friandise et des miettes en cascadèrent, ces douceurs ne sont pas si bonnes que ça. C'est une véritable saleté pour le corps. Cal pensait qu'il avait un avantage sur tout le voisinage. Il avait goûté à l'authentique viennoiserie parisienne. – Il me le montra. – Vous en voulez un ?

J'acceptai et en pris un autre dans le sac.

— Il était toujours comme ça ? À vouloir se sentir supérieur ?

Le palmier était appétissant. Le café aussi, glacé, avec un peu de lait. Ray avait manifestement rompu avec sa routine alimentaire afin de passer dans une boulangerie décente, ce qui n'était pas toujours facile à trouver à L.A.

— Toute sa vie, dit-il.

— C'est délicieux, commentai-je en m'efforçant de ne pas postillonner des miettes.

— Peut-être que la recette de Willow avait besoin d'être améliorée.

— J'ai lu la thèse de Calvin, avouai-je. Il écrivait très bien. Ça a dû être terrible pour vous de le perdre.

Il eut l'air momentanément confus, perdu.

— Comment avez-vous réussi à...

— La bibliothécaire du Rocque m'a aidée à l'obtenir auprès de Yates. Je suis vraiment désolée, Ray. Vous étiez proches ?

Des camions passaient dans les deux sens, nous plongeant dans une soudaine vallée d'ombre. Il réagit en accélérant.

— Vous dites ou faites rarement ce à quoi je m'attends, déclara-t-il doucement. On était à l'opposé l'un de l'autre. Il aimait l'art. J'aimais la science. Spider-Man, Batman. Il détestait nos vacances à la plage. J'adorais.

Il se réfugia dans le silence.

— Mais oui, on était proches, dit-il après un moment. Surtout après le décès de notre père.

Et d'un coup, une digue céda en lui, et il se mit à parler. Calvin avait été sa seule famille après la mort de leur père, si l'on exceptait quelques cousins issus de germains. Ils avaient grandi ensemble dans la maison paternelle. La mère de Ray était morte quand il était encore très jeune. Son père avait épousé Willow Teicher alors que Ray avait quatre ans, et elle avait donné naissance à Calvin lorsqu'il en avait six. Se qualifiant elle-même de partisane de la libération de la femme, elle avait voulu que son fils porte son nom, un choix peu conventionnel qui laissait perplexes ses voisins, parce qu'ils ne digéraient pas cette initiative. En sous-main, elle avait poussé Calvin à quitter sa ville natale. Les frères avaient pris des chemins divergents lorsque Calvin était parti préparer sa licence à Yates, mais ils s'étaient retrouvés quand Cal était entré en cure de désintoxication, à cause de sa consommation exagérée d'Adderal, sa façon d'alléger la

pression intense que ses études lui infligeaient. Cal avait fait la connaissance d'une femme souffrant d'addictions multiples, Katrina, qui lui avait donné un fils prénommé Nathaniel dont elle n'avait pas voulu s'occuper. En conséquence il avait ramené le bambin à la maison, en Caroline du Nord, et il l'avait élevé avec l'aide de Ray et Willow, sans pour autant cesser de travailler sur sa thèse.

— Il avait ce porte-bébé dans lequel il mettait Nathaniel, et le petit dormait pendant qu'il pianotait sur l'ordinateur, raconta Ray. Ce gosse était un dormeur incroyable, un enfant vraiment choyé. J'accorde le crédit de cette nature heureuse à sa mère. Elle n'a touché à aucune drogue pendant tout le temps de sa grossesse. Mais c'est le seul avantage que son fils a eu. Avec Willow.

Ray semblait porter une affection profonde à sa belle-mère.

J'attendis la suite, en décollant la ceinture de sécurité de mon épaule puis en la laissant se plaquer de nouveau sur moi.

— Enfin bref. Les délices de Paris, dit-il comme si cela résumait le tout.

— À L.A., il est arrivé quoi à Calvin, d'après vous ?

— Mon frère était quelqu'un de brillant, mais il n'avait pas beaucoup de sens commun. Deux mois avant sa mort, il a utilisé ce qui lui restait de l'argent de Yates pour aller à Londres et interroger des gens qui avaient connu James Compton. Il est revenu tout excité. Il a affirmé qu'il avait une vision totalement différente de Compton, mais il n'a pas voulu m'expliquer de quoi il retournait. Il a prétendu que je réagirais "trop en flic" par rapport à ce qu'il pourrait me révéler.

Un peu plus tard, Calvin s'était rendu à L.A. afin de présenter une partie de sa thèse sur James Compton lors d'une conférence.

— Il a appelé son fils le premier soir, comme promis, ajouta Ray. Le deuxième soir, pas de coup de téléphone.

Le troisième jour, Calvin était retrouvé mort dans la salle de bains d'une chambre d'hôtel.

— L'équipe des légistes n'a pas pu en apprendre beaucoup, à cause de l'eau. Celui qui l'a tué a emporté son ordinateur portable, un pantalon, une paire de chaussures et une taie d'oreiller. — Ray se racla la gorge. — On pense que le meurtrier a pris le pantalon et les chaussures pour se changer. La taie d'oreiller, pour transporter ses vêtements tachés de sang au-dehors. Ce qui signifie qu'on a affaire à quelqu'un de la même taille que Cal, ou plus petit. Mon frère mesurait un mètre quatre-vingts et chaussait du quarante-deux. Ce qui réduit les suspects à la moitié de Los Angeles. Cal dédaignait posséder un téléphone portable, donc pas d'appels ni de SMS, continua Ray. Il est allé récupérer son badge pour la conférence, a fait son intervention, puis il a disparu et il est mort. Vous êtes probablement la seule personne hors de Yates qui ait lu sa thèse, Alicia et moi exceptés. — Il prit une autre bouchée de sa viennoiserie. — Pas sûr que ça ait ouvert d'autres pistes dans l'enquête. Mais c'est du pur Cal.

Je lui dis que j'étais impressionnée par l'enthousiasme de son frère pour la scène artistique britannique et le rôle que James Compton y avait joué.

— Il travaillait à en faire un livre, précisa Ray. Il aurait pu y arriver. Mais c'était un rêveur, aussi, un père qui ne gagnait jamais assez d'oseille pour son enfant. Et il était resté accro à la drogue.

Il s'était tenu tranquille en Caroline du Nord, mais à L.A. il espérait bien s'en procurer de nouveau.

— Il a tenté de prendre contact avec quelques dealers quand il était ici. Il y en a des traces sur sa boîte mail. Je l'ai déjà dit, Cal n'avait aucun bon sens. Et quand il a rechuté, il a rechuté gravement. Le LAPD avait à l'œil tous les dealers, et aucun n'a correspondu. Le seul autre indice relevé dans sa chambre d'hôtel a été une petite boule à neige de L.A. provenant d'une boutique pour touristes, et le prénom "Genevieve" inscrit sur un bout de papier.

Ray n'avait pas ménagé ses efforts pour remonter jusqu'au magasin, à Venice Beach, mais le propriétaire ne gardait aucun souvenir du passage de

Calvin.

Ray ne parvenait toujours pas à déterminer qui était cette Genevieve.

— J’ai quitté L.A. l’été dernier parce que j’avais décidé que retrouver l’assassin de Calvin ne m’aiderait pas. Et pas plus Willow. Ni Nathaniel. —

Il tourna vers moi un regard où ne se lisait plus la circonspection, la retenue, mais une certitude absolue. — Ma place est auprès de lui. Le gamin.

Ma place est auprès de lui. L’amour et l’appréhension se mêlaient dans sa voix, donnant un écho singulier à ce simple constat dans l’espace confiné de la voiture.

— Et je me dois de mettre en banque les fonds pour le soutenir, au cas où quelque chose... — Il tourna la tête, et une petite cicatrice sur sa joue gauche luit dans la lumière du soleil. — Mon métier ne garantit pas une vie prolongée, et quand Janis m’a proposé un autre boulot grassement payé, j’ai pris trois semaines de congé pour venir ici. Je pense que je peux obtenir quelques jours de plus, mais ensuite il faudra que je rentre. Et alors cette histoire, quoi qu’elle devienne, sera toute à vous. — Il s’interrompit un instant, et son ton avait changé lorsqu’il reprit : Je serai heureux de rester informé, si ça peut vous aider. Je ne pourrai plus vous apporter un café, mais vous serez la bienvenue si vous voulez discuter des idées qui vous viennent.

Il sourit et son attention se reporta sur le lointain, les collines arides et les câbles téléphoniques suspendus, la bande blanche en pente de l’aqueduc.

— Merci, dis-je. Janis est au courant de tout ça ?

— En grande partie, fit-il avant de baisser la voix pour ajouter : Assez pour rouspéter parce que je vous laisse tomber.

Une sensation bizarre envahit mon estomac :

— Comme si elle n’avait pas assez à faire de son côté, il faut qu’elle joue l’entremetteuse, en plus.

Je m’attendais à un trait d’humour en réponse. Quand il ne vint pas, ma poitrine se serra en comprenant qu’il s’était référé au fait qu’il me laissait

tomber pour l'enquête. Pas qu'il me laissait tomber, moi.

— Votre neveu doit vous manquer, m'empressai-je de dire. Je retiens votre offre de discussion.

Les traits rigides, il garda le silence. Il s'intéressa aux panneaux de signalisation verts en travers de l'autoroute. Prochaine sortie à huit kilomètres. Sortie vers Valdivia seize kilomètres plus loin. Puis il se concentra sur le volant et les longues voies devant nous, comme s'il pensait qu'une d'elles lui permettrait de tourner dans une autre direction. Finalement il poussa un soupir et se laissa aller au fond de son siège.

— Vous n'avez pas trop chaud ? demanda-t-il avec un coup d'œil en biais dans ma direction. Je peux allumer la clim. Je vais allumer la clim.

Il tourna le bouton du système et m'interrogea sur mes dernières découvertes concernant Brenae, tandis qu'un air froid déferlait sur nous.

À la différence des villages tentaculaires que formaient la plupart des établissements du même type, le LAAC était ramassé en une seule ruche compacte. Le centralisme et la communicabilité constituaient les caractéristiques principales de son ensemble architectural. Le trajet jusqu'au parking nous en offrit divers aperçus – une longue allée piétonnière blanche, un patio ombragé, le toit ondulé du nouvel auditorium. Vous pouviez parcourir tout ce campus sans quitter le même bâtiment, sans vous libérer de l'activité bourdonnante des lieux. En chemin, les traces fantomatiques de ses anciens élèves illustres s'entrecroisaient – l'atelier qu'avait occupé l'étudiant MacArthur ; la scène où le lauréat d'un Oscar avait fait ses débuts. Chaque bouton de porte dans le campus avait été touché par quelqu'un de célèbre.

Le LAAC était une cocotte-minute, un incubateur, et une chrysalide. Quoique mes jeunes amis ex-étudiants fussent très divers par leur personnalité et leur milieu socioculturel d'origine, ils avaient tous un point commun : ils remettaient tout en question, sauf la valeur de l'art. S'ils avaient débarqué à l'école avec la foi en une autre résolution d'ordre supérieur – honorer Dieu, ses parents, ses racines, l'argent, l'amour –, ils en ressortaient avec cette certitude en lambeaux. À sa place, l'art était devenu ce qui cimentait tous les aspects de leur existence. Pour opérer cette conversion, ils avaient bénéficié d'une formation hors normes et d'une aptitude à voir au plus profond de notre culture, à la démonter, à trouver les

raisons derrière les raisons. Dans une conversation, ils étaient capables de démêler la complexité d'une personne aussi ordinaire que moi. Toutefois cette métamorphose avait un coût. Pour un diplômé du LAAC, une vie banale – consacrée à exercer n'importe quel emploi terne et obligé, se marier, acheter une maison, élever des enfants, et même chercher à faire fortune – ne représentait plus un but acceptable dans l'optique d'atteindre le bonheur. Vous pouviez certes la mener, mais vous risquiez alors de trahir votre nature véritable. Il valait bien mieux crever de faim et sacrifier sa vie que succomber à un quotidien empli de désespoir tranquille. Cette mutation était ce que Hal transmettait réellement. Son chef-d'œuvre. C'est une chose que de métamorphoser la culture avec vos peintures ou sculptures, mais transmuier des centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, un par un, en de nouvelles créatures à votre propre image ? C'est l'acte d'un Créateur.

Janis attendait dans le parking en compagnie de son chauffeur. Elle descendit prestement de sa voiture dès que la nôtre se gara. Elle ne paraissait pas malade. En fait, elle donnait l'impression de refuser de paraître malade, bien sanglée dans son tailleur-pantalon, les yeux dissimulés par d'énormes lunettes rondes aux verres fumés. Pourtant j'eus un pincement au cœur quand je l'aperçus.

— Nous sommes en retard, déclara-t-elle d'emblée, quoique nous ne le fussions pas. Nous entrons tout de suite. Je vais briefer Maggie pendant que nous marchons.

Elle salua Ray d'un signe, me saisit le bras et m'entraîna sur la surface asphaltée. Je me rendis compte que je ne l'avais jamais accompagnée de la sorte. La plupart du temps, je la regardais alors qu'elle parlait derrière un pupitre. Le haut de sa tête m'arrivait à l'épaule, à cet instant, et je remarquai dans sa chevelure bouclée de petits trous laissant voir son crâne brillant sous le soleil, mais sa poigne était ferme, son pas énergique et rapide. Elle irradiait d'énergie et de détermination tandis qu'elle exposait le plan secret qu'avaient concocté Steve Goetz et Hal Giroux. Ils avaient l'intention de

bâtir un énorme musée gratuit qui abriterait la collection d'œuvres d'art contemporain de Goetz, à deux pâtés d'immeubles du Rocque.

— Ils négocient déjà les permis de construire avec la ville, dit-elle. Je pense que Goetz garde une dent contre moi après l'affaire Kim Lord.

— À deux pâtés d'immeubles ? Comment l'avez-vous appris ?

— J'ai mes informateurs. Leur projet est bien plus avancé qu'on s'y attendait, expliqua-t-elle d'un ton acide. Notre bail arrive à son terme l'année prochaine, et la ville pourrait faire pression pour nous contraindre à la gratuité, nous aussi. Elle risque même de décider le non-renouvellement du bail. Nous sommes engagés dans une course contre la montre.

Le caractère top secret du plan prouvait l'animosité des deux hommes envers Janis. Ils désiraient l'effacer du paysage. Bien sûr, elle jouirait toujours de son image de pionnière dans le centre-ville, mais Goetz et Giroux pourraient se présenter en conquérants pour la remplacer.

— Hal en a terminé avec cet endroit, affirma Janis quand nous entrâmes dans la galerie dallée du LAAC, qui menait droit au bâtiment principal à la façade verte, avec sa double porte vitrée sans inscription. Il compte faire une sortie magistrale et saisir une occasion meilleure, mais il n'en existe pas beaucoup pour un type de son âge. Ce que je crois, c'est qu'il a tenté d'étouffer le suicide de Brenae et son œuvre artistique afin d'être en mesure de conserver une réputation sans tache et de franchir ce cap. — Elle s'interrompit et ses doigts se crispèrent sur mon bras. — Je ne voulais pas partager les nouvelles avec qui que ce soit employé au Rocque tant que je n'en étais pas sûre. Mais vous devez toujours garder ça pour vous, ainsi que toute cette enquête. Nous pourrions en découvrir assez, ou ne rien découvrir du tout. — D'un léger mouvement de menton, elle désigna Ray. — Il s'intéresse à la disposition des lieux : il pense que cela pourrait l'éclairer sur qui est venu et reparti après la mort de Brenae. Aujourd'hui, vous et moi devons simplement rester tranquilles et l'épauler. C'est un excellent enquêteur. Très minutieux, et discret.

J'en étais encore à analyser tout ce qu'il m'avait raconté dans la voiture, une véritable avalanche de détails et d'informations de nature intime qu'avait conclue son intention de retourner chez lui. Il me donnait l'impression d'être impatient de se livrer à quelqu'un avant qu'il soit trop tard. La semaine passée avait fait de nous des camarades, professionnels mais francs l'un par rapport à l'autre. Après ce matin, certaines dimensions nouvelles étaient venues s'ajouter à sa personne – le deuil, le frère frustré, l'oncle aimant –, et elles étoffaient l'image que je m'étais construite de lui, celle d'un détective privé refoulant ses sentiments, qui ne cessait de s'immiscer dans mon existence. Je n'aimais pas qu'il prenne soudain l'épaisseur d'une personnalité complexe. Le comportement qu'il avait eu la première nuit me plaisait, lorsque nous étions allés assister au concert de Davi et qu'il avait navigué durant toute la soirée, animé de la conviction qu'il obtiendrait les renseignements désirés. Le Ray vulnérable me donnait envie de le prendre en pitié. Non, ce n'était pas de la pitié. Il laissait L.A. derrière lui pour une bonne raison. Cela, je le voyais clairement. La pitié allait de pair avec la charité, la compassion forcée, pas cette tristesse molle, douloureuse et décevante, me donnant l'illusion que quelque chose que j'avais gardé enfermé à double tour en moi venait de jaillir par une faille minuscule.

Je redoutais le trajet de retour avec lui. Qu'allions-nous nous dire, maintenant ? Mais ici, au LAAC, nous avons une tâche à accomplir.

Nous franchîmes les portes vitrées et pénétrâmes dans le bâtiment. Au-delà s'étendait un espace caverneux. À une hauteur de deux étages, les plafonds surmontaient un immense hall baignant dans un éclairage de théâtre. Des couloirs s'étiraient dans toutes les directions. Je discernai des échos lointains de musique et de bruits de pas, mais je n'aurais su dire d'où ils provenaient. Les architectes avaient voulu que les étudiants de toutes les différentes disciplines – art, musique, danse, cinéma, critique, et plus

encore – se croisent, se pollinisent mutuellement, collaborent. Plus tard dans la journée, cet endroit serait envahi par l’agitation.

Déserts à cette heure matinale, cependant, les lieux paraissaient vieillots : la peinture était passée, le dallage usé, et le tout manquait de cet éclat d’albâtre que présentent les locaux neufs à Los Angeles. Hal avait érigé un château, mais après deux décennies dans cette ville tous les châteaux s’érodaient. Vous n’étiez pas censés vous éroder avec eux, néanmoins. Pas si vous étiez un génie. Vous étiez censé sortir du château et en édifier un autre. Je comprenais les motivations carriéristes de Giroux. Et pourquoi devrait-il se soucier de l’avenir du Rocque ? Dans la trajectoire qu’il s’était fixée, il méritait bien d’investir sur la petite colline de Bunker Hill, dans le centre. Je n’étais pas de cet avis. C’était une réaction irrationnelle, j’en avais conscience, mais j’espérais qu’aujourd’hui Ray découvrirait exactement ce qui convenait pour coincer Hal. Une preuve quelconque que Brenae avait laissée derrière elle.

Le bureau d’accueil du campus n’était pas encore ouvert, mais Janis pianota sur son téléphone, parla brièvement, puis hocha la tête à notre adresse.

— Quelqu’un va venir.

Ray se tenait auprès de moi, dans une pose décontractée, et il étudiait le hall d’entrée. Je m’efforçai de voir ce qu’il pouvait déceler avec son regard de professionnel rompu à l’exercice. Observait-il les objets et leur disposition, en réfléchissant au déroulé des événements pendant la semaine où Brenae était morte ? Je ne remarquai que ce qui manquait : les étudiants. Une image de la jeune femme décédée me vint, affalée sur un des canapés près de la fenêtre, concentrée sur l’écran d’un ordinateur portable. Et ensuite ce fut Erik, qui entra d’un pas nonchalant, apercevait Brenae et changeait de direction pour l’éviter.

Erik et Brenae. Le mentor et l’élève. Pas vraiment une nouveauté dans l’histoire des arts. Picasso et Gilot, Rivera et Kahlo, Pollock et Krasner,

Rodin et Claudel, Stieglitz et O’Keeffe. Les plus vieux offraient aux plus jeunes leur savoir et leur expérience, les plus jeunes leur énergie stimulante. Et, en général, leur corps. Leurs relations, passionnées dans les premiers temps, connaissaient rarement une fin heureuse, et pourtant de tels rapports se produisaient à chaque génération, et il arrivait que le monde en bénéficie grandement.

Je me remémorai les mains habiles d’Erik qui empilaient et tordaient les chaussures ; je l’imaginai réglant une caméra sur la bouche de Brenae pendant qu’elle levait l’arme dégoulinante de lait vers ses lèvres. Et si c’était elle qui l’avait inspiré ? Et si c’était elle qui lui avait indiqué la façon de filmer le plan qu’elle souhaitait ?

Pendant que nous attendions notre guide du LAAC, j’échafaudai une version romantique de leur première rencontre : la salle de classe poussiéreuse et mal éclairée, à l’USC, un groupe d’étudiants en tongs et t-shirts délavés, Erik qui marchait de long en large devant l’écran d’un diaporama, en posant des questions. Les autres, en majorité de première année, restaient là, silencieux. Il les captivait avec son commentaire désinvolte, son allure juvénile de garçon aux cheveux bouclés.

Enfin quelqu’un leva la main. La voix de Brenae était catégorique, ferme. Elle réfuta la question qu’il venait de poser. Ou bien elle corrigea sa formulation. Elle avait à peine dépassé le stade physique de l’enfance, mais son visage était poli par une sensualité intense – focalisée non pas vers le jeune homme qui leur faisait le cours mais vers ce qu’il représentait : l’autorité, la compétence, le savoir. Elle le convoitait avec une force telle que sa personne en était magnifiée, devenait unique dans la masse anonyme des autres. L’intérêt qu’elle manifestait le rendit plus réceptif. Il comprit que cet intérêt était réel, rafraîchissant et intelligent, le rêve d’un auxiliaire d’enseignement. L’atmosphère s’électrisa entre eux, et le reste des étudiants en fut estompé. Après le cours, Brenae s’attarda. Elle le défia de nouveau, et il faiblit. Elle sortit de la salle de classe d’une démarche calculée, à croire

qu'elle le savait épiait chacun de ses mouvements. La lumière qu'elle avait dégagée le faisait cligner des yeux tandis qu'il repensait à ses questions en rentrant chez lui au volant de sa voiture, et qu'il élaborait des réponses plus percutantes.

Mais il s'agissait de l'expérience que j'avais souhaité vivre, à une époque. Pas forcément celle de Brenae. Elle avait été ici, une étudiante de première génération, isolée, dans une université prestigieuse au sein d'une ville gigantesque. Avait-elle caché que sa mère travaillait dans un magasin de vente de pièces détachées automobiles, que son père maîtrisait l'art de la traite ? Des vies de ce calibre n'avaient rien d'infamantes là où elle avait grandi, mais les écoles de Los Angeles attiraient nombre d'étudiants ayant déjà une certaine expérience du monde, et issus de familles aisées, préparés depuis leur plus tendre enfance à intégrer un établissement compétitif, afin qu'ils soient assurés de préserver leur statut social. Brenae avait-elle prévu à quel point elle changerait en les fréquentant ? Dans la bio qu'elle avait rédigée pour *Packing*, elle avait dit que le jour où elle avait suivi son premier cours d'histoire de l'art, elle avait changé de matière principale, orientant sa première année vers l'étude de l'art. Erik avait dû être présent.

À quoi ressemblait-il, trois ans plus tôt ? J'essayai de faire apparaître une version plus fraîche, plus tendre de son charme à la désinvolture adolescente. Mais tout ce que je vis fut son potentiel. Erik était une passerelle pour Brenae. C'était déjà un artiste, il possédait des liens dans le domaine, et il tenait la caméra quand elle avait commencé à composer son œuvre. Il savait comment la filmer, et il restituait ses idées avec un réalisme plus saisissant qu'avant son intervention. Erik était celui qui lui apportait une légitimité artistique. Il était à sa place, et s'il disait que Brenae était à sa place, elle aussi, elle l'était. Elle avait besoin de cela, parce qu'elle venait de nulle part et qu'elle ne se sentait pareille à personne d'autre.

Qu'attendait-elle d'autre de lui ? Le désir physique, les rapports sexuels, ce point était clair, du moins selon les dires du jeune homme. Mais avait-elle cherché l'amour ? Était-ce trop ringard ou naïf, de nos jours ?

Admettons que Brenae n'ait rien désiré de tout cela. Qu'elle ait seulement voulu le savoir. Un gain intellectuel. Et si leur relation avait débuté par des cours privés – Erik avait tant de choses à lui apprendre, et elle était avide de tout apprendre –, pour ensuite basculer dans la manipulation, de la même manière que Picasso avait manipulé la pauvre Françoise Gilot, la félicitant et allant plus loin, l'étreignant et l'embrassant, pour un peu plus tard la tourner en ridicule, ensuite l'obliger à admettre sa domination sur elle, et la rejeter avant de la supplier de revenir ?

Il était impossible de le savoir. Toutefois, alors que je contemplais ce vaste blockhaus, avec ses panneaux muraux envahis d'affiches, je constatai qu'au fil de ses décennies d'existence cette partie du LAAC avait accueilli toutes les variantes de l'histoire frappante du mentor et de l'étudiant : celles qui s'étaient déroulées dans la générosité et celles marquées d'une indifférence cruelle ; celles qui s'étaient arrêtées à la fin du cours, et celles qui avaient commencé après ; celles durant lesquelles les protagonistes ne s'étaient jamais effleurés ; celles emplies d'une confiance permanente ; celles où ils s'étaient soutenus mutuellement, le cadeau d'une vie – de même que la version dans laquelle l'un enfonçait l'autre, et celle où ils se noyaient ensemble.

Gilot avait refusé d'être une victime. Au bout de dix ans et après avoir enduré d'innombrables menaces de Picasso, elle était partie, en emportant ce qu'elle avait gagné et en laissant le reste derrière elle.

Brenae était partie, elle aussi, mais elle n'avait rien gagné.

Un homme au visage blafard et austère se matérialisa à côté de nous, dans le hall. Il était si mince que ses hanches seraient entrées dans le jean

d'une gamine de douze ans. Il grimaça en nous serrant la main, et son poignet osseux battit immédiatement en retraite dans sa manche boutonnée.

— Je me présente : Jim, responsable des ateliers. Désolé, en général le directeur ne vient pas ce jour de la semaine, nous dit-il, et il exhiba un trousseau de clés et des passes magnétiques. Aimeriez-vous voir les ateliers ? Je crois comprendre que c'est le motif de votre venue.

— Ce sera avec grand plaisir, répondit Janis.

Elle se tourna vers Ray pour qu'il approuve. Il acquiesça.

— Et toute autre chose que vous voudrez bien nous montrer au passage, ajouta-t-il avec un accent du Sud appuyé. N'hésitez pas.

Jim eut un petit haussement d'épaules, peut-être pour nous faire comprendre que les bonus à la visite standard n'étaient pas de son ressort, et il se dirigea vers l'entrée d'un couloir situé au fond du hall. Nos pas y produisirent des échos étrangement creux. J'étais contente d'être là, contente d'avoir un contexte dans lequel visualiser les derniers jours de Brenae, mais sans parler à des gens je ne voyais pas comment nous trouverions quelque chose de nouveau au LAAC. Les couloirs déserts et silencieux me rappelèrent l'interchangeabilité des étudiants. Quelques années durant, le LAAC était à eux. C'étaient leurs ateliers éclaboussés de peinture, leur bibliothèque minuscule, leur cafétéria et leurs pains vapeur à la viande du mercredi. Et puis, avec une soudaineté et une intensité égales, tout cela devenait la possession d'autres élèves. Ce flux constant traversant l'établissement avait sans doute protégé Hal, lui avait permis de soutenir n'importe quel étudiant de son choix. En deux ans, peu d'entre eux en seraient arrivés à connaître personnellement Erik Reidl ou Brenae Brasil.

Jim allait d'un pas alerte, nommant ici et là un local, un labo, tous indiqués par de petites plaques. Les longueurs de couloir sans fenêtre du bâtiment, avec leur carrelage et leurs lambris vieillis, datant des années 1970, n'aidaient pas à dissiper l'impression de répétition et de déplacement. Seule la bibliothèque était ouverte, déserte si l'on exceptait deux étudiants

et le bibliothécaire derrière son bureau. Nous la dépassâmes sans ralentir, puis la Super Shop, où Brenae avait travaillé. La porte était close, avec à l'intérieur les soudeuses, les sableuses, les machines pour le bois réduites à l'état de masses inertes. Jetant un coup d'œil dans la salle, je me demandai où se trouvait le bureau qu'avait occupé Brenae, quand elle vérifiait l'outillage pour les autres étudiants.

Janis parut s'agacer de notre silence.

— Quelles questions voulez-vous poser à Jim ? Il travaille au LAAC depuis trois ans. Il saura vous répondre. Ancien diplômé, si je ne me trompe ?

Il lui sourit nerveusement.

— J'ai composé plusieurs installations différentes.

— Tout ça est bien vague, Jim, le tança-t-elle avec bonne humeur.

La remarque parut l'effaroucher, puis il rit.

— Ça n'en avait pas l'air, à l'époque.

Étions-nous supposés l'interroger à propos de Brenae ? Je regardai Ray. Il secoua la tête.

— Ça vous a plu d'étudier ici ? demanda-t-il.

— Ça a transformé ma vie.

J'intervins à mon tour :

— Et c'est arrivé comment ?

— La bonne question est "Comment ça ne pouvait pas arriver ?" L'expérience qu'on acquiert ici, vous ne la trouverez nulle part ailleurs.

Il n'y avait aucun snobisme, aucune remontrance dans le ton employé, mais il semblait déconcerté par ma question. À ses yeux, je n'avais sans doute rien compris à ce qu'était le LAAC.

Nous approchions de l'amorce d'un escalier, et Jim fit halte.

— Oh, souffla-t-il. Peut-être que quelqu'un parmi vous préférerait prendre l'ascenseur ? On en a un.

— Est-ce qu'il donne directement sur le bâtiment des ateliers ?

— Non, par ce chemin il faut quand même passer par l’extérieur pendant une minute, dit-il en agitant les clés. Mais on peut le prendre, si vous voulez.

— Pas de problème, déclara Ray. Monter des marches, ça nous va.

Je devinai ses intentions : il voulait savoir s’il existait plusieurs accès au bâtiment abritant les ateliers. Cela expliquerait que quelqu’un soit entré jeudi sans être vu dans le local de Brenae.

Au-dehors, le soleil matinal baignait une cour tronquée, flanquée de tous côtés par des murs sinueux. Le tout évoquait un croisement entre une cour de prison et un jardin secret. Au-dessus de cet espace, le ciel d’un bleu éclatant s’épanouissait. La pelouse était clairsemée, sa surface parsemée de petites zones de gravier et de bancs en acier. Ici, contre un mur, quelqu’un avait placé un amoncellement soigneusement agencé de bocaux en verre poussiéreux, et là, du fil de fer argenté dessinait autour d’un bassin des entrelacs qui créaient une sorte de filigrane complexe. Des symboles mystérieux décoraient une grande plaque épaisse de roche rose, ce qui lui donnait une apparence à la fois antique et moderne, une sorte de pierre de Rosette contemporaine.

Je m’arrêtai devant cette œuvre.

— Qu’est-ce que ça représente ?

Jim se tourna vers moi.

— C’est la traduction du menu du Canter’s Deli. Quelqu’un a inventé son propre langage hiéroglyphique, et c’est la clé pour le déchiffrer.

Les symboles – des petits chats, un parapluie, une collection de points – ne m’évoquaient pas une soupe aux *kneidleh* ou du pastrami, mais le lustre pâle de la pierre me rappelait l’adobe californien, un élément solide qui semblait également fragile.

Jim fit halte devant une porte en acier récemment posée et brandit son trousseau de clés. Il en chercha une parmi elles.

— Les gens la maintiennent ouverte, la plupart du temps, mais pas avant qu’il soit plus tard dans la journée, murmura-t-il.

Il la déverrouilla et nous entrâmes dans un hall étroit, peint en blanc, gravé et taché avec des substances indéfinissables. Le carrelage était craquelé. Des portes cabossées perçaient les deux murs du couloir, certaines peintes de couleurs vives, d’autres ornées d’autocollants, quelques-unes nues. L’une d’elles n’avait pas de clenche du tout, seulement un marteau suspendu à un fil de fer. Pour la première fois depuis mon arrivée, je ressentis la mystique de la ruche régnant à L.A., l’atmosphère d’une vie industrielle et créative commune à tous qui planait sur ces lieux. Derrière chacune de ces portes, jour et nuit, des gens peignaient, burinaient, cousaient, dessinaient. Les cloisons s’élevaient aussi haut que le chambranle des portes, mais les plafonds des ateliers étaient tous connectés, si bien que vous pouviez entendre votre voisin parler, coudre ou marteler. Et marteler. Et marteler.

— Ceux-là sont destinés aux étudiants en licence, expliqua Jim en désignant vaguement les murs. Il est évident qu’une petite modernisation ne leur ferait pas de mal.

— On pourrait voir l’intérieur d’un de ces ateliers, je vous prie ? demanda Ray avec une courtoisie exceptionnelle chez lui.

— Hum, grogna notre guide avec un autre geste las de la main. Ils sont tous occupés. Et les gens sont assez susceptibles quand il est question de... Enfin, on peut toujours frapper à une porte.

— D’accord, dit Ray. On ne veut réveiller personne.

Il paraissait en rogne, cependant, comme si jeter un coup d’œil dans l’atelier désert de quelqu’un constituait une requête très anodine.

— Continuons, alors, décida Janis.

Nous arrivâmes à l’extrémité du couloir et franchîmes une autre porte grinçante. Chacun de nos pas était amplifié par les murs et le sol nus. Le

manque d'intimité des ateliers me frappa de nouveau. Pourquoi n'y avait-il pas eu plus de monde à entendre la détonation d'une arme à feu ?

— Comment les gens supportent-ils le bruit ? dis-je.

— Écouteurs de haute qualité, expliqua Jim. Le premier conseil qu'on donne aux candidats, à l'orientation : achetez-vous un bon casque audio si vous ne voulez pas perdre la tête.

Il s'exprimait sans une once d'ironie et nous invita de la main à le suivre dans un couloir plus large, sur lequel ouvraient moins de portes. Ici l'éclairage était plus décent, et les murs rejoignaient le plafond.

— Grosse différence, observa Janis.

— C'est le nirvana des ateliers, fit Jim. Ceux-là sont tous réservés aux étudiants licenciés, et leur attribution donne lieu à un tirage au sort. Ce serait super si tous étaient aussi bien.

— Une petite chance qu'on visite l'un d'entre eux ? tenta Ray. Ils sont vraiment impressionnants.

— Hum... – Jim contempla les murs du même regard que s'il venait de remarquer de nouveaux marquages. – Il y en a un vide dans le prochain bâtiment. Il n'est pas aussi bien, mais... Ou bien vous pourriez revenir quand on aura plus de temps pour arranger l'affaire. Demander la permission.

Il tripota nerveusement son anneau chargé de clés.

— J'aimerais voir un de ceux-là, déclara Ray avec autorité. Je n'aurai pas le temps de revenir.

Il savait que l'atelier de Brenae se trouvait dans ce couloir, je le compris alors. Et il comptait bien l'inspecter. C'était ce que je souhaitais, moi aussi, mais depuis que nous avions quitté le hall d'entrée j'avais l'intuition très nette que ce campus recelait un autre endroit où je devais absolument me rendre.

Jim eut une moue négative.

— Je ne peux pas...

— Montrez à ce monsieur ce qu'il veut voir, ordonna Janis. Votre directrice du développement le ferait. Je la connais, et elle fait n'importe quoi contre un dollar.

Jim regarda successivement l'un et l'autre accès au couloir, puis il trotta vers une porte située près de son extrémité.

— Vous ne devez toucher à rien, indiqua-t-il. C'était celui d'une étudiante qui est décédée au printemps dernier, et la police nous a demandé de laisser l'atelier libre jusqu'à la fin de l'année. C'est propre, mais j'espère que vous n'êtes pas impressionnables.

Tant qu'il n'avait pas prononcé le mot *impressionnable*, j'étais prête à accompagner Ray et Janis dans l'atelier de Brenae, pour voir ce que voyait le détective privé et essayer de saisir ce qu'il espérait trouver. Mais maintenant une autre pensée s'imposait à moi. Une idée tout à fait digne de Brenae. Si la disparue n'avait pas pu montrer ses vidéos sur les murs du LAAC, elle avait peut-être imaginé un autre moyen de les rendre publiques.

— Désolée, dis-je, mais j'ai juste besoin d'un peu d'air frais. Je vous rejoins pour la suite de la visite.

— Je comprends, vous savez, répondit Jim avec sympathie. Croyez-moi, ça a été bien pire quand l'équipe des médecins légistes était là. J'ai vu certaines choses que j'aimerais effacer de ma mémoire.

— Par exemple ? s'enquit Janis qui paraissait autant surprise que dégoûtée par le tour que prenait la conversation.

— Ils utilisent des sortes de couteaux à mastiquer, répondit Jim. Bref. Juste un coup d'œil rapide, d'accord ? Je pourrais avoir de gros problèmes.

Il entra derrière eux.

Je m'éloignai sans hâte, regard rivé au sol, dans la même attitude que si j'avais réprimé une envie pressante de vomir. Je ratais l'occasion d'examiner attentivement le lieu où Brenae était morte, mais je n'avais pas pu réprimer ma réaction. Il fallait que je retourne à la bibliothèque.

J'affichai une expression neutre en entrant dans la salle, quand bien même j'avais l'impression de déparer dans ma tenue pseudo-élégante du West Side. Les étudiants présents levèrent les yeux vers moi avant de revenir à l'écran de leur ordinateur portable. Le bibliothécaire, qui ressemblait à notre guide avec vingt ans de plus – maigrelet, les paupières clignotantes, paré d'une barbichette soignée jusqu'à l'obsession –, me lança un regard scrutateur. J'allai immédiatement consulter les ouvrages disponibles sur les rayonnages, juste au cas où, mais les noms d'auteur passaient directement de Bennio à Broncs. Je m'intéressai ensuite à la section vidéos. Les boîtiers colorés des DVD avaient été remplacés par d'autres, tous blancs et marqués de leurs titres en grosses capitales. Comme tous les coups de chance, il me sembla que ma cible aurait dû être plus difficile à repérer – qu'il y aurait eu un faux tiroir ou une étagère amovible qui dissimulait l'*After-Parties* de Brenae Brasil. Mais il était là, un exemplaire de la vidéo que sa créatrice avait supposément détruite, exposé à la vue de tous, attendant que quelqu'un le découvre.

J'hésitai à peine. Je me positionnai hors de vue du bibliothécaire. En cinq secondes j'avais glissé le disque laser dans mon sac à main, remis le boîtier à sa place, et je prenais le chemin de la sortie.

Je me hâtai de retourner dans l'aile des ateliers par la porte que j'avais calée en position ouverte et j'adressai un petit signe à Jim, planté dans le couloir, qui tirait sur les poignets de sa chemise. J'entrai dans l'atelier au moment où Janis et Ray s'apprêtaient à le quitter. C'était une simple pièce vide, bien éclairée, avec des murs aussi lisses que des panneaux d'affichage et constellés de centaines de petits trous de punaises. Désormais, la scène de la mort de Brenae n'existait plus que dans les dossiers et les mémoires. L'acoustique de l'endroit amplifiait le son de nos moindres mouvements. Même notre respiration produisait un bruit ténu semblable au va-et-vient lointain d'une scie.

Ray examinait la fenêtre, qu'il ouvrit et referma au ralenti. Elle donnait sur un terre-plein central recouvert de copeaux de bois, le parking, des arbres, et le ciel. Un paysage de banlieue sans rien de remarquable. La haute vitre comportait un panneau amovible qui s'ouvrait horizontalement vers l'extérieur, et le reste s'élevait sur plus d'un mètre quatre-vingts.

Les experts en criminalistique avaient passé les lieux au peigne fin. D'après leurs rapports, je savais quel coin Brenae avait choisi, et je connaissais la signification des éraflures et des creux sur le mur. Les techniciens avaient gratté afin d'enlever les parcelles de cervelle et d'os crânien, dans le but d'extraire la balle de la cloison. Ils avaient mis dans des poches stériles et emporté le projectile, l'arme et tous les autres objets présents dans l'atelier, y compris l'ordinateur portable, un flacon de pilules vide, une paire de mules, un mug au fond bordé d'un cercle de café séché, et une feuille déchirée en un tas de morceaux qu'ils avaient patiemment réassemblés et scotchés, dans l'espoir de trouver un message. Mais le papier était vierge. Ils avaient également enveloppé le matelas avant de le déménager.

Ils avaient aussi placé Brenae dans un sac mortuaire spécial et, quelque part dans un autre immeuble de ce pays, un médecin légiste avait minutieusement examiné son cadavre à la recherche de traces de coups ou de signes de pénétration (aucun décelé), puis il avait étudié la blessure, prélevé des échantillons pour analyse toxicologique, tandis que les inspecteurs interrogeaient les étudiants, les membres de l'encadrement et la famille à propos des derniers jours de la décédée. Toutes les personnes questionnées avaient fourni un alibi, à l'exception de Pearson et Davi, qui s'étaient tous deux trouvés seuls à leurs domiciles respectifs cette nuit-là. Tous les spécialistes qui s'étaient penchés sur cette affaire en arrivaient à la même conclusion : quelque part entre minuit et quatre heures du matin, Brenae s'était allongée, avait placé un grand oreiller sur son visage, collé le canon de l'arme sous son menton, et pressé la détente.

Je me tenais là, dans la pièce où c'était arrivé, et je ne parvenais toujours pas à le croire. Et, je le savais, Ray non plus. C'était pourquoi il avait vérifié les fenêtres, et maintenant le plafond. Nous étions incapables de ne pas voir un meurtre. La violence qui avait présidé à la mort de Brenae : elle exigeait une explication autre que l'effet de l'isolement et du désespoir. Et parce que nous étions en possession de la vidéo de sexe, un élément que le LASD n'avait pas vu, l'affaire semblait désormais différente de celle qu'ils avaient résolue. Les enquêteurs avaient défini chez Brenae un éventail de motivations au suicide : sa situation financière, une position précaire au sein de l'école, l'absence de traitement médicamenteux. Pour moi, ils avaient quelqu'un sur qui se focaliser. Erik. Erik était allé la voir le mardi. Il affirmait qu'il avait tenté de lui parler, sans succès. Mais le jeudi, Brenae était morte, et durant les premières heures du vendredi, *Lesson in Red* avait été effacé.

— Quelque chose ? murmurai-je.

Ray pivota et désigna du doigt la lucarne et la galaxie en plastique luminescent que quelqu'un avait collée là.

— Des étoiles factices, dit-il.

— Pas grand-chose à découvrir, déclara Ray lorsque Jim nous eut laissés après nous avoir raccompagnés au parking.

Les étudiants commençaient à se rassembler sur le campus, et Hal ferait peut-être son apparition, lui aussi. Nous nous réfugiâmes dans l'ombre d'un platane, derrière la voiture de Janis.

— Ce qui ne m'étonne pas, commenta-t-elle. Des mois se sont écoulés.

Je faillis annoncer ma découverte dans la bibliothèque, mais je vis que Ray regardait au loin, l'air pensif, poings enfoncés dans les poches.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dites-le-nous.

— Vous permettez ? demanda-t-il à Janis. Juste une minute.

— Bien sûr, répondit-elle.

Il alla jusqu'à sa voiture et sortit du coffre son ordinateur portable. Pendant que l'appareil démarrait, il leva les yeux vers moi.

— Pourquoi avez-vous quitté l'atelier ? Vous n'aviez pas l'estomac pour ça ?

Il m'avait serré de près pendant tout notre trajet de retour à travers les ateliers, les couloirs carrelés, le jardin secret et les portes vitrées de l'entrée. On aurait pu le croire prêt à me rattraper si je défaillais. Je ne voulais pas lui mentir, pas plus qu'à Janis, mais si je montrais le DVD à celle-ci tout de suite, je craignais qu'elle veuille en avoir la garde exclusive, et ce ne serait plus le mien, plus ma trouvaille.

Je sentis qu'on saisissait mon bras.

— C'est normal, dit Janis. Le chagrin emprunte des voies étranges. Vous l'éprouvez en ce moment, et pourtant vous ne connaissiez pas Brenae personnellement. C'est normal d'être malade devant tout ça.

Elle laissa sa main sur moi, et son visage arborait une expression si soucieuse, si maternelle que je manquai lui confesser ma découverte, mais elle se tourna vers Ray.

— Allez-y. Montrez-nous ce que vous avez.

Il déposa l'ordinateur sur son coffre refermé et redressa l'écran.

— Dites-moi ce que vous voyez, nous enjoignit-il. Par terre, à côté d'eux.

Lesson in Red défilait à nouveau, et toute la vidéo était atroce. Il m'était de plus en plus pénible de regarder l'homme la forcer. Plus j'en apprenais sur le compte de la jeune femme, plus j'en apprenais sur le compte d'Erik, et plus c'était difficile à endurer. Auprès de moi, je sentais Janis se balancer d'un pied sur l'autre.

— Cette scène est monstrueuse, dit-elle. Je ne peux pas le supporter.

— Là, dit Ray en stoppant l'enregistrement et en pointant l'index sur quelque chose au sol, près du lit. À quoi ça ressemble ?

Une petite chose pointue, blanche et brillante.

Une étoile autocollante.

Un fourmillement envahit mes nerfs. L'étoile en plastique, si c'était bien une étoile, ne prouvait pas que la vidéo avait été tournée dans l'atelier de Brenae. Mais on n'en était pas loin. Si la jeune femme avait voulu que ce soit filmé au LAAC, et pas quand elle était étudiante en licence, cela réfutait toutes les affirmations qu'Erik avait proférées. Il avait précisé que leur relation était d'ordre purement sexuel, et qu'elle était terminée : il y avait mis fin plus d'un an auparavant. Mais elle ne paraissait pas du tout terminée.

— Et ici, ajouta Ray qui indiqua un rectangle ombré sur le mur, à côté du matelas. Ça correspond à la bouche d'aération dans l'atelier. Elle est située juste sous les trous de deux vis dans le plafond, là où Brenae aurait pu placer une caméra. Et en l'installant, elle aurait fait tomber l'étoile.

— Eh bien, dit Janis avec une pointe de satisfaction, il semblerait qu'on progresse...

Des voitures arrivaient dans le parking, à présent, et j'observai le LAAC, les étudiants en ordre dispersé qui se dirigeaient vers le bâtiment, avec leurs sacs à dos et leurs sacoches remplies de matériel, prêts à suivre leurs cours.

— Je tiens à voir le site retenu pour le nouveau musée, dit Janis à Ray puis, à mon intention : Mon chauffeur vous conduira à la Westing. C'est votre dernière journée là-bas, ma chère. Nelson veut récupérer son ancienne assistante.

Ces paroles me parurent suspendues dans l'air. Mon dernier jour à la galerie ? Et ensuite ?

— Je vais montrer la transcription des entretiens de Ray à quelques personnes, et aussi la vidéo, probablement, dit Janis en notant l'incrédulité qui s'inscrivait sur mes traits. Écoutez, le LAAC est un endroit merveilleux, c'est évident. Je souhaite que cet établissement prospère. Ma venue ici aujourd'hui m'incite à prendre mes distances avec des révélations

publiques. Je préférerais faire pression de la meilleure manière possible dans un premier temps. Si le conseil d'administration apprend que Hal protégeait un étudiant au prix d'une situation horrible pour une autre élève ayant les antécédents de Brenae, il sera obligé d'enquêter. Hal s'en trouvera déstabilisé. Ces projets de musée seront mis en sommeil, mais le LAAC n'en sera pas affecté. C'est Hal qui le sera. Sur le long terme, c'est mieux.

L'était-ce vraiment ? Je ne le pensais pas. Je cherchai un soutien auprès de Ray. Il fit glisser sa main sur le revers de sa veste.

— Si je comprends bien, vous voulez y aller graduellement, lui dit-il. Imaginons que le conseil ne réagisse pas. Nous pourrions toujours...

— Il réagira, coupa-t-elle sèchement. Nous sommes face à un scandale.

Mon sac à main pesait lourdement à mon épaule. Janis forcerait peut-être Giroux à descendre de son piédestal, mais elle ne défendrait pas la cause de Brenae, ni son histoire. Son histoire véritable, dans son intégralité, écrite dans la chair et le sang.

— Je vous retrouve plus tard, déclara Ray.

Il me lança un regard appuyé.

Janis consulta sa montre.

— Et ne vous inquiétez pas pour le nouveau musée, Maggie, dit-elle avec conviction. Pour Hal et Steve, c'est une question d'argent et de prestige. Pour moi, c'est une question de famille. Je ne les laisserai pas gagner la partie.

Le chauffeur de Janis mit de la musique pakistanaise et resta silencieux, ce qui me convenait très bien. Je sortis le DVD de mon sac et le contemplai, en m'interrogeant sur son contenu. Qu'avait dit Hal ? C'était une vidéo montrant des gens qui quittaient des soirées. Il l'avait refusée parce qu'il la jugeait banale, dépourvue d'intérêt. Mais Brenae en avait placé une copie dans la bibliothèque du LAAC, peut-être par simple volonté que sa création fasse partie de l'histoire de l'école. Maintenant que j'avais vu son atelier

désormais inoccupé mais qui avait été trempé de son sang, maintenant que j'avais entendu Janis Rocque elle-même renoncer à défendre sa cause, je me rendais compte que l'histoire de Brenae pouvait être effacée de façon inexorable.

C'est à moi qu'incombait la tâche de la préserver. Je me demandais toujours si j'en avais le droit. Je n'étais pas une artiste : j'étais issue de la classe moyenne blanche d'un État blanc, et je n'avais jamais connu la sensation de précipice que génère l'insécurité financière, ou l'isolement culturel que Brenae avait dû affronter à l'école. Je n'avais jamais été réduite à sa position, littéralement coincée sous un homme qui abusait d'elle. Qui plus est, je croyais au glissement de l'attirance à la passion sexuelle face au pouvoir. Je savais que ce phénomène pouvait se produire chez une femme – même si rationnellement, politiquement et personnellement je me refusais à la voir dans ce rôle. Cela m'était déjà arrivé.

Nous n'avions jamais eu d'atomes crochus, moi et mon cher auxiliaire d'enseignement en histoire de l'art. Mais j'avais été plus qu'une stagiaire pour Jay Eastman, le journaliste qui m'avait menée à Nikki Bolio et qui m'avait protégée après la mort de notre informatrice.

Cela s'était développé entre nous sans que l'on s'en aperçoive. J'étais une étudiante diplômée jeune et naïve, qui portait encore des tenues en batik froissé et buvait de la camomille infusée dans des bocaux à conserve. Jay avait passé la quarantaine, il était barbu et sa tête à la chevelure ondulante argentée le paraît d'une séduction qu'il ne dégageait certainement pas quand il était jeune homme. Il était distingué. Il portait toujours des vêtements pimpants en coton et des chaussures impeccablement cirées. Une pointe d'accent new-yorkais colorait ses propos spirituels et catégoriques.

Durant les premières semaines, je me contentai de me présenter au bureau qu'il louait à Winooski. Je ne pense pas que j'étais à ses yeux plus qu'une jeune fille un peu godiche quoique de bonne volonté, mais il n'avait

personne d'autre à qui parler, et nous nous rapprochâmes peu à peu à cause des occupants trop bruyants du bureau voisin, un couple qui gérait une structure à but non lucratif sur le déclin en même temps qu'un mariage allant à vau-l'eau. Jay était marié, lui aussi, et il avait un fils. Il semblait tirer un amusement sardonique des concours de beuglements des deux autres. Néanmoins il ne dévoila jamais aucun détail de sa vie personnelle, et je ne l'y incitai jamais. Nos rapports évoluèrent peu à peu, se limitant d'abord à des roulements d'yeux communs, des sarcasmes partagés en réaction aux éclats de voix du couple, pour ensuite se muer en analyses approfondies des communautés qu'il étudiait – et je lui étais utile dans cet exercice, j'en avais la certitude. Je l'aidai à comprendre mes voisins ruraux appauvris et les choix qu'ils faisaient. Jay venait d'une banlieue de New York, et pour lui la désespérance en ce pays n'était qu'une abstraction qui pouvait être modelée afin de correspondre à une théorie. Pour moi, il s'agissait d'une multitude d'espoirs individuels brisés, pour différentes raisons. Je le mettais au défi de nous connaître mieux.

Nos dialogues devinrent passionnés, enjôleurs, et bien que nous restions aux deux extrémités de la pièce, assis derrière nos bureaux de location en piteux état, je sentais que nous tissions des liens d'une qualité que je n'avais encore jamais connue, pas même avec le petit ami fréquenté pendant deux ans et avec qui j'avais rompu récemment. Je sentais en moi une amplitude, une expansion et une force nouvelles grâce à l'attention que Jay me portait, et lorsqu'il sortait du local, ce que j'étais en sa présence me manquait. Je commençai à penser tout le temps à lui, à plaisanter avec lui en esprit, à me demander quelle appréciation il avait eue de ma dernière remarque. Il pensait à moi, également. Quand je m'absentai une semaine pour un congé en famille, je retrouvai la boîte à lettres de mon appartement emplies d'une copie de son dernier ouvrage, tout juste publié, avec une carte postale à l'intérieur. "Maggie, vous me manquez démesurément, écrivait-il. Revenez vite, s'il vous plaît." Je ne mentionnai jamais la carte postale, et à mon avis

il ne souhaitait pas que je le fasse, mais je lui confiai plus tard que j'avais adoré le livre. C'était la vérité. Cet été-là, même ses condamnations verbales eurent un effet sensuel sur moi, tant elles étaient exactes et introspectives. Jay n'avait rien d'un écrivillon. C'était un journaliste qui savait vous donner conscience de votre existence, là où vous étiez.

Pas à pas, il me convainquit de pousser une source, une autre jeune femme, à se livrer. Nikki était l'ex-petite amie d'un dealer, une blonde timide, au visage grêlé d'acné et au corps de danseuse. Je l'avais connue dans un restaurant où nous étions toutes deux employées. (Jay m'allouait un salaire insuffisant pour en vivre, et j'augmentais mes revenus en travaillant comme serveuse certains soirs.) J'avais entendu Nikki se vanter du prix élevé de son blouson en cuir, puis je l'avais vue le revendre à une autre serveuse pour une somme ridicule, quelques mois plus tard.

— Faites-lui sentir qu'elle a de l'importance, me conseilla Jay en marchant de long en large dans notre bureau, à longues enjambées. Est-ce qu'elle a des proches plus jeunes, dans sa famille ?

Nikki avait deux nièces et un neveu.

— Dites-lui qu'elle rend leur futur meilleur. Demandez-lui de se rappeler comment était le Vermont pendant son enfance.

En fait, ses jeunes années avec une mère célibataire avaient baigné dans la pauvreté et les difficultés, mais ce fut de cette manière que nous finîmes par la ferrer. Nikki aimait sa mère, et elle se montrait d'une loyauté sans faille envers elle. Or sa mère avait commencé à prendre des pilules contre la douleur, puis à en vendre quelques-unes, et à en consommer plus.

J'avouai à Jay que je n'avais pas envie de continuer à harceler Nikki, étant donné que ses révélations risquaient d'incriminer sa mère.

— Allons, Maggie, quelle sorte de mère est-elle donc, avec toutes ces pilules qu'elle ingurgite ? Elle est en train de se tuer lentement, dit Jay d'un ton impatient. Ce livre pourrait permettre de mettre sur pied un système

d'aide destiné à des gens comme elle. On sonne l'alarme au niveau national. Les programmes et les fonds nécessaires suivront.

Sous pression, je réussis à obtenir que nous rencontrions Nikki tous les deux, et que ce soit lui qui l'interroge. Tout d'abord, il la complimenta pour son courage et lui recommanda de faire attention à sa propre sécurité. Je le regardai faire, moi aussi sous son emprise : l'auteur célèbre, plein de charme et de sagesse, et les deux filles de la campagne. Nikki rougit et se rongea les ongles, mais elle n'abrégea pas l'entrevue.

— Ils vont me tomber dessus, dit-elle après avoir expliqué l'importance du réseau et comment les dealers utilisaient les pistes de motoski pour convoier la drogue. Mais je m'en fiche. Je veux juste que ma maman redevienne comme avant.

Quand on retrouva le cadavre de Nikki, et que sa mère perdit ainsi son unique enfant, Jay me dit que nous serions plus en sécurité loin l'un de l'autre. Il se réfugia alors à New York. Sa tutelle sur moi prit fin de manière abrupte, sous la forme de quelques mails tendus. Je retournai à la maison et entrepris de postuler à des emplois d'enseignante en Asie. Je me sentais hébétée, abattue, plus vieille que mon âge réel, mais aussi pareille à une enfant qui se serait blessée en manipulant des jouets dangereux. Au bout de deux mois, Jay revint dans le Vermont avec l'objectif de régler les détails de l'affaire. Auparavant il m'écrivit qu'il me savait en colère et attristée après ce qui était arrivé à Nikki, mais il insistait pour me voir. *Je n'aime pas comment ça s'est terminé*, disait-il. *Rien de tout ça*. J'acceptai son invitation à déjeuner. Il jeta son dévolu sur un restaurant à l'atmosphère feutrée, romantique, dans une petite rue et, en me détestant pour cela, je choisis une tenue digne d'un rendez-vous amoureux.

Il était déjà attablé lorsque j'entrai dans la salle, et son visage s'illumina d'un coup à ma vue, avant de s'assombrir quand il remarqua mon expression. Pendant les vingt premières minutes, ce fut un entretien à sens unique. Terrain connu pour Jay Eastman, le célèbre journaliste. Comment

j'occupais mon temps, aujourd'hui. Avais-je envie d'aller m'installer dans un pays chaud, la Thaïlande par exemple, après avoir grandi dans le froid du Vermont. Est-ce que j'apprenais la langue, qui était tonale, donc difficile à prononcer, n'est-ce pas. Jay avait désiré me voir, mais maintenant que j'étais en face de lui, le préjudice qu'il avait connu était évident. Il harponna sa salade avec la fourchette à gestes pressés, et vida son verre en deux gorgées. Il se hâtait d'en finir.

— Le livre avance bien ? dis-je enfin.

— Il prend forme...

Il reposa son club sandwich dans l'assiette et s'excusa une fois encore pour ce qui était arrivé à notre jeune informatrice :

— Vous n'y étiez pour rien. Jamais, fit-il, et l'humilité brisa sa voix habituellement véhémence. Vous avez travaillé pour moi, et je suis désolé, vous comprenez ? Je suis sincèrement, désespérément désolé de ce qui s'est passé.

Il m'apprit également que la police l'avait cité à comparaître en tant que témoin, mais qu'il n'en serait pas de même pour moi parce que j'avais effacé mes enregistrements de Nikki et déchiré toutes mes notes.

— Je ne veux pas que vous soyez persécutée par une loi idiote, ajouta-t-il. Ça pourrait vous mettre en danger, sans parler de ruiner votre carrière.

Ce jour-là, Jay me parut avoir atteint la cinquantaine. Usé et paternaliste. Et, pour la première fois, avec des défauts. Je refusai de le voir ainsi. Alors que j'étais assise face à lui, dans l'éclairage flatteur, je regrettai l'ancien Jay, le conspirateur, le séducteur, celui qui parfois éprouvait pour moi plus que de la gratitude et le besoin de me protéger. Je voulais le Jay brillant et débordant d'énergie que j'avais adoré, qui m'avait adoré en retour, quand nous croyions tous deux en notre histoire, et l'un en l'autre. Le désir tressa ses spires d'acier dans tout mon corps, si bien qu'après le repas, quand nous nous levâmes et sortîmes dans la ruelle pour rejoindre

l'avenue, j'étais tellement tendue que le ressort céda. Je plaquai Jay contre moi, l'enserrai dans mes bras et l'embrassai sur la bouche.

Il poussa un petit grognement de surprise. Il ne me rendit pas mon baiser, mais ses mains trouvèrent le chemin de ma taille, et pendant quelques secondes nous restâmes là, nos corps soudés, le baiser terminé mais nos regards toujours aimantés.

Il murmura mon prénom et me laissa aller. Nous marchâmes sans hâte jusqu'à l'avenue, côte à côte. Il chercha maladroitement à engager de nouveau la conversation, en bafouillant, mais je n'avais rien à dire. J'avais tout exprimé par le contact de mes lèvres et de mes yeux.

Ce moment reste un des plus intimes de mon existence.

Nous nous séparâmes devant ma voiture, et je n'ai jamais revu Jay Eastman. Jusqu'à ce jour, j'ai la certitude que si nous nous étions revus dans la soirée pour boire quelques verres, si je l'avais embrassé dans notre bureau et non dans la ruelle, si mon appartement avait été proche et que je l'y avais emmené, jusqu'à mon lit, ou s'il avait été plus jeune et plus disposé à accepter ce que je lui offrais, alors nous aurions couché ensemble. C'est tout aussi possible que l'autre éventualité : le baiser seul. La relation sexuelle aurait plongé ma vie dans la confusion. Mais je suis hantée par ce qui aurait pu se passer, par la conviction que si je revenais à ce moment dans la ruelle, je la désirerais encore, cette délivrance charnelle.

L'équipe avait dû travailler toute la nuit. Dès que j'eus franchi la porte de la Westing, je regrettai de ne pas les avoir regardés faire. L'édifice était devenu réel, avec une forme architecturale dans laquelle on pouvait entrer, et la suivre en levant les yeux vers les lucarnes. Ses colonnes dessinaient des arches de chaussures atteignant le plafond, non pas en série mais selon une disposition qui serpentait et penchait, exposant la grâce aiguë des hauts talons, le confort des mocassins, la solidité des bottes.

Les odeurs de transpiration, de cuir et de caoutchouc avaient gagné en intensité, se mêlant en un parfum aride et doux à la fois. La lumière dans la galerie était alternativement entravée et libre. Ordinaire, éthérée.

J'ignorais comment ils y étaient parvenus, mais l'ambiance d'une *cathédrale* était bien présente.

Les étudiants laçaient ensemble des chaussures à l'aide du fil de fer. Ils étaient tellement concentrés sur leur tâche qu'ils restèrent indifférents à mon admiration, et je les observai pendant un moment, en sachant ce que maintenant je savais, puisque je m'étais tenue dans la pièce où Brenae était morte. C'était mon dernier jour en tant que *gallerina*. Pendant que je regardais les membres de l'équipe s'affairer à construire la magnificence de Hal, Janis appelait ses contacts au LAAC et répandait des nouvelles qui provoqueraient la chute du directeur de ces étudiants. Le temps que *Cathédrale de chaussures* ouvre ses portes, Giroux se trouverait peut-être sans emploi, et le petit groupe aurait perdu son mentor. La vérité serait

dévoilée au sujet d'Erik. Le groupe se disloquerait. Et cette semaine – qu'ils consacraient à l'accomplissement d'un travail puissant et mémorable, dans l'unité malgré les tensions entre eux – serait ruinée.

Pearson remarqua enfin mon attention et me fit signe de marcher dans la structure. En m'exécutant, mes yeux se posèrent sur des lacets, des bandes adhésives, des talons aiguilles, des trouées pour le soleil. Je voulais m'asseoir, rester immobile, en position basse, avec le menton levé. Une suppliante.

— Vous devriez placer un banc à l'intérieur, ici, dis-je. Hal a déjà vu tout ça ?

— Il a été là toute la nuit, dit Pearson.

Il fit un pas de côté, et j'aperçus la colonne brisée qu'il avait masquée, les formes aplaties et éventrées. Elle se trouvait juste à gauche de l'abside. Sa présence sapait la dynamique qu'initiait l'ensemble architectural, et suggérait l'écroulement. J'eus un mouvement de recul involontaire, mais je ne pouvais en détacher mon regard.

— C'est incroyable. Un de vous a pu dormir un peu ?

À mon compliment, Erik esquissa un sourire grimaçant dans ma direction.

— Pas beaucoup, grogna-t-il.

— Tu as vu les espadrilles ? demanda Layla à Zania.

Celle-ci indiqua un endroit au fond de la pièce.

— Pardon, murmura Layla en me bousculant délibérément quand elle passa.

— Je crois que Nelson vous a laissé un peu de travail, me dit Pearson.

Je saisis l'allusion et je me rendis à mon bureau, maintenant encombré de piles de papiers et de dossiers. Il y avait aussi un mot : *Veillez réunir les documents des médias pour onze heures. Merci.*

L'écriture de Nelson était serrée et sombre, comme rédigée en pesant sur le stylo-plume. Le sentiment d'introversion qui s'en dégageait

s'accordait mal avec l'image de l'homme athlétique, au teint hâlé qui avait glissé la main si nonchalamment dans le corsage de Layla pour lui caresser un sein. Je triai proprement les articles de presse, tapotai l'ensemble sur la table afin d'aligner les coins et les bords des feuillets, avant de les glisser dans des chemises. Toutes louanges ampoulées semblaient méritées, à présent. Pourquoi cela faisait-il naître du regret en moi ? J'aurais dû me réjouir à la perspective de voir Hal détrôné, et Erik démasqué. C'était une victoire, pourtant une partie essentielle du combat restait à mener.

Mon téléphone vibra. Yegina. Je sortis pour prendre l'appel.

— Comment c'est, la vie de *gallerina* ?

Le jour suivant la révélation du cancer de Janis, j'avais envoyé un mail à mon amie, dans lequel je lui annonçai qu'au final j'avais décidé d'accepter ce travail. Elle s'était excusée de ne pas m'avoir informée plus tôt, concernant Janis. *Je ne suis au courant que depuis une semaine, mais je ne pouvais pas trahir sa confiance. J'espère que tu comprends.* Je comprenais. C'était une règle tacite : Janis connaissait les secrets de tout le monde, mais personne n'était informé des siens.

— Je ne peux pas entrer dans les détails, mais notre intrépide patronne accumule des informations scandaleuses dans le but d'opérer en coulisse la descente en flammes de quelqu'un...

— Ah oui ? fit Yegina, songeuse. Ça ne lui ressemble pas.

— Elle veut sauver l'établissement – enfin, les deux établissements – mais pas l'individu. Ça commençait à chauffer sérieusement, en ville, et elle a estimé qu'elle devait agir rapidement.

Un silence, puis :

— Intéressant. Mais alors, comment vas-tu pouvoir écrire sur Brenae ? Si tout se passe en coulisse ?

— C'est le côté compliqué de la chose. Il faudra que je t'explique quand ce sera fini. Comment s'est déroulée la conférence ?

— Je venais d’arriver sur les lieux. Hiro a pris l’avion, il a atterri à Washington ce matin, et il m’a demandé de l’épouser, annonça-t-elle. Je n’ai pas dit “oui”.

— Tu ne l’as pas fait ?

— Il a été vraiment adorable quand il en a parlé, répondit-elle, et à sa voix elle paraissait ravie. Il m’a expliqué qu’en japonais les conjonctions de coordination ne fonctionnaient pas exactement de la même façon que dans notre langue, et que *Hiro* et *Yegina* n’auraient pas de *et* entre eux, de sorte qu’on serait simplement *HiroYegina*, et qu’il voulait que ce soit pareil dans n’importe quelle autre langue. Et puis il s’est lancé dans un grand discours sur l’unité, et l’équilibre des proportions dans les symphonies et les arbres. Là, j’ai été un peu larguée, mais il était tellement chou, alors je lui ai dit qu’il fallait que j’y réfléchisse... Je me sens très mal.

Les sentiments de Yegina envers le mariage étaient comparables à ceux d’une victime de brûlure devant le feu. Après un long et pénible divorce d’avec Chad, le joueur de sitar sans emploi, elle n’avait jamais accepté de se laisser passer à nouveau la bague au doigt. Mais je savais aussi tout ce que Hiro représentait pour elle, à quel point il avait eu une influence apaisante sur son existence jusque-là frénétique. Il aimait prendre soin de mon amie. Il avait réparé toutes les moustiquaires cassées à ses fenêtres. Il lui avait acheté un mixeur haut de gamme. Il concoctait un cheese-cake à se damner, et c’était le dessert préféré de Yegina. Je ne parvenais à trouver aucun point négatif chez Hiro, à part le fait que sa demande en mariage était un peu précipitée pour quelqu’un qui avait pour hobby l’entretien de bonsaïs centenaires. Lui et Yegina ne sortaient ensemble que depuis six mois.

— Ne te prends pas la tête avec ça, dis-je. Il devrait savoir que tu as un point de vue différent sur le mariage.

— Mais c’est bien là le problème, rétorqua-t-elle. Si je lui explique mes objections au mariage, il sera certainement d’accord avec moi. Il ne voudra

pas qu'on se marie. Et donc on ne se mariera jamais.

— Alors réponds-lui “peut-être”.

Je jetai un coup d'œil dans la galerie. Les étudiants s'étaient regroupés et discutaient. Quel était le sujet de la conversation que je manquais ?

— J'aimerais bien, dit Yegina avec morosité. Je ne suis pas prête à prendre cette décision. On était juste censés profiter d'un week-end sexy dans la capitale, et maintenant il y a cette tension entre nous. Est-ce que je devrais le renvoyer à la maison ?

— Demande-lui de te laisser un peu de temps, conseillai-je. Dis-lui que tu as besoin d'une semaine pour réfléchir mûrement à sa proposition.

Elle poussa un grognement dubitatif.

— J'aurais besoin d'une année entière, soupira-t-elle. Je sais qu'il veut des enfants. C'était la partie de son exposé magistral sur les arbres que j'ai réussi à décrypter. — Elle hésita une seconde avant d'ajouter : Il y a autre chose. C'est compliqué, aussi.

— Ça devra peut-être attendre, alors. Il faut que j'y retourne.

— Ça n'arrivera peut-être pas, de toute façon. On en parlera plus tard.

Elle ne m'apprit rien de plus, et je mis fin rapidement à la communication, tout en réprimant un accès de nervosité. Ce n'était pas de la jalousie que je ressentais. Plutôt une sorte de mal du pays. Un an plus tôt, Yegina et moi en étions au même stade. Le cœur brisé après des relations amoureuses décevantes, dévouées à notre travail dans un musée en difficulté et à notre amitié. Une journée éreintante de boulot se terminait par une véritable fuite, et nous nous précipitions dans Little Tokyo pour y acheter des *mochi* ; les nuits en solitaires, nous nous retrouvions sur Fairfax où on pouvait voir des films muets. La ville offrait une palette infinie de plaisirs auxquels goûter, qui nous permettaient de nous échapper, de repousser l'avenir au lendemain. Mais un mariage et des enfants pour elle, une éventuelle nouvelle carrière pour moi... le bon vieux temps ne reviendrait pas.

Ma robe noire effleura le rebord de la fenêtre en rentrant dans la galerie, ce qui marqua le vêtement d'une traînée poussiéreuse. Je la frottai pour l'effacer, et j'allais ouvrir la porte quand une main se posa avant la mienne sur la poignée.

— Après vous, dit une voix masculine.

Je relevai la tête et dévisageai un Nelson de Wilde rasé de près.

— Les lutins du cordonnier, murmura-t-il en observant l'installation.

S'il était satisfait, il n'en montra rien. Il ne semblait pas irrité non plus, seulement concentré à la manière de quelqu'un capable de faire abstraction de tout l'environnement quand il examine une œuvre d'art. Il enfouit les mains dans ses poches et scruta chaque centimètre carré de la structure.

Pearson, Erik et Zania continuèrent de s'activer. Layla se voûta soudainement, se redressa, puis gagna lentement un coin éloigné.

Nelson fit comme si elle n'était pas là. Il alla au bureau d'accueil et vérifia les dossiers que j'avais préparés.

— Pas d'autre appel ? me dit-il d'un ton bas, presque intime.

— Euh, à la galerie ? Non.

Nelson reporta son attention sur moi, et cela dura un long moment. Il m'évaluait. Ce n'était pas de cette façon que Ray et Alicia regardaient les gens. Il y avait de la circonspection, sinon de la sournoiserie dans la façon dont ses yeux vous fixaient. Nelson se focalisait totalement, et à chaque seconde supplémentaire qui s'écoulait il donnait l'impression d'exécuter une étude de cas sur ma personnalité. Après un moment, il hocha la tête et me gratifia d'un sourire aux relents vaguement sexuels, pas d'une façon impudente ou prédatrice, mais simplement par son côté appréciateur de mon physique. Ce fut très soudain, et plein d'une possessivité intense.

— J'ai besoin de vous pour que Hal reste au travail, aujourd'hui, me dit-il en faisant courir ses doigts avec légèreté sur la surface du bureau. Il a

tendance à laisser les interviews prendre le dessus. On en a cinq d'affilée cet après-midi.

— Absolument.

En répondant cela, je me sentis pareille à Kaye. Dans sa période doula, elle avait gagné un salaire annuel à cinq zéros en sa qualité d'assistante personnelle de cadres supérieurs dans le milieu d'Hollywood. *Absolument* était un de ses mots fétiches : formel, fluide, connoté d'une touche d'assurance. Un instant j'eus envie de plus lui ressembler, elle qui était perpétuellement belle et agréable, et cette impulsion me prit au dépourvu. Deux interactions et Nelson m'avait aisément manipulée, m'enfermant dans la cage de la servilité. C'était là quelque chose qui ne me plaisait pas du tout.

— Trente minutes pour chaque, maximum, précisa-t-il.

Quand nos yeux entrèrent de nouveau en contact, je conservai un regard délibérément neutre, et il continua de me dévisager jusqu'à ce que je doive cligner des paupières.

— Compris, dis-je en rangeant les dossiers déjà rangés sur le bureau.

Il pivota sur lui-même pour parler aux étudiants.

— C'est très bien. L'ensemble prend magnifiquement forme. Vous pouvez cesser le travail à midi et ne revenir qu'à trois heures, d'accord ? Vous avez besoin d'une pause.

Il se tourna vers moi.

— Vous devriez prendre une pause déjeuner, vous aussi, m'ordonna-t-il. Soyez de retour à une heure, s'il vous plaît.

Je consultai ma montre. Onze heures trente. Nelson me signifiait-il que je devais partir maintenant ? Il m'adressa un hochement de tête énergique. Il voulait bien dire tout de suite.

— Est-ce que ça vous va ? demanda-t-il.

— Absolument.

Je ramassai mon portable et mon sac à main. Je sentis son regard peser sur moi tandis que je me dirigeais sans hâte excessive vers la porte.

Dans le silence de mon appartement, le DVD se mit à tourner à l'intérieur de mon ordinateur portable, et la vidéo commença. Des plans nocturnes de jeunes gens, réalisés caméra au poing, se succédèrent. Ils bavardaient et riaient devant la façade de galeries, sur le campus du LAAC, sur des trottoirs que je ne réussis pas à situer. La cinématographie n'était pas aussi léchée que dans *Packing*. Brenae n'avait pas accordé beaucoup de soin à l'éclairage ou à la composition, et Hal avait raison, sans elle-même à l'écran, provocatrice et charismatique, accaparant l'attention, l'ensemble manquait d'un certain cachet. Peut-être avait-elle souhaité se rendre aussi invisible que possible. La vidéo était centrée sur tous les autres gens.

Je contemplai des femmes à la chevelure hérissée de pointes et des hommes au cou tatoué, et des hommes avec des coupes au bol et des femmes avec des coupes au bol, et des jeans et des robes flottantes et des manches ornées de roses, et des mains sans bijou et des poings pleins de grosses bagues et des têtes rasées et des peaux brun clair et des peaux blanches et des peaux brun sombre. Des mains qui papillonnaient dans l'air et des mains qui tenaient des gobelets en plastique bleu emplis de bière. Des gens qui portaient en groupe, et d'autres un par un. Je vis Erik, je vis Layla, je vis Lynne Feldman, je vis Zania et Hal, je vis Phil et Spike, mes collègues de travail, revêtus de salopettes raccourcies et chaussés de rangers, avec leurs jambes longues et poilues. Je m'attendais presque à m'apercevoir. J'avais sans doute été présente à une de ses soirées. Les lanternes sales et ternes de Chinatown oscillaient au-dessus des têtes. Les feux de signalisation sur Sunset clignotaient et brillaient. Les fêtards s'entassaient dans des voitures, enfourchaient des motos ou s'en allaient à pied en titubant. La vidéo était ennuyeuse et attachante, de la même façon que les albums de classe et les diaporamas étaient ennuyeux et attachants.

Hal avait raison. Ce n'était pas du grand art. Mes yeux fatiguaient, je le sentais, et je me demandai ce qui m'échappait à la galerie. Puis, sur l'écran, je vis Nelson de Wilde qui s'éloignait dans la rue, accompagné d'un jeune homme que je mis un temps à identifier. Je l'avais déjà vu quelque part. Sur une photo publiée en ligne. Je figeai l'image et je passai sur mon moteur de recherche pour m'en assurer. Et j'en eus confirmation : Brenae avait saisi Nelson de Wilde quittant une soirée en compagnie du frère de Ray, Calvin.

En 1993, James Compton organisa une foire de rue baptisée Ditchfest in East London qui attira des centaines de personnes dans une zone délabrée de la ville. En 1994, il mourut. En 1995, un nouveau lieu ouvrit à moins d'un kilomètre, sous la houlette d'un homme né dans l'East London, du nom de Nelson de Wilde. Il s'agissait d'un établissement consacré à la musique, mais Nelson invita bon nombre des artistes de la Ditchfest à décorer et personnaliser l'endroit. Quand il ferma le club deux ans plus tard, il devint *de facto* vendeur d'art en se débarrassant d'œuvres de grande valeur qui allaient lui servir à financer son émigration à Los Angeles. Puis il ouvrit la Westing, son nid aux œufs d'or destiné à une multitude de futures carrières artistiques. Nelson avait-il connu James Compton ? Comment le contraire était-il possible ? Calvin lui avait-il parlé de Compton ? Nelson était-il au courant de l'assassinat de Calvin ? Et savait-il que le demi-frère du mort, un détective privé, travaillait pour Janis ? Ray et Calvin n'avaient pas le même nom, mais il n'empêchait...

Et ce qui me tourmentait le plus : Ray savait-il qui était Nelson, et où il s'était trouvé ? Il m'avait fallu écumer la bibliographie de la thèse de Calvin et me lancer dans quarante minutes de recherches fiévreuses sur une base de données consacrée à l'histoire de l'art pour assembler ces fragments du passé de Nelson, et établir un lien potentiel entre lui et Calvin. Donc, comment Ray pouvait-il ignorer tout cela ?

Pourtant, il n'avait jamais abordé le sujet avec moi.

Le combiné blanc du téléphone fixe de l'appartement eut le temps de tiédir dans ma main avant que j'appelle Ray. La vue de Calvin et Nelson ensemble me troublait profondément. Je n'avais aucune idée de l'effet qu'elle aurait sur Ray. Dans le même temps, je craignais qu'il sache déjà. Il soupçonnait Nelson de Wilde. De quelque chose.

Je me remémorai la liste qu'il avait dressée dans son carnet de notes, les noms de personnes qui avaient pu croiser le chemin de son frère lors de sa dernière nuit.

La vidéo de Brenae contenait une réponse.

Ray ne prit pas mon appel.

— Il y a quelque chose que vous devez voir, dis-je à son répondeur. Je suis obligée de retourner à la galerie, mais quand vous entendrez ce message, contactez-moi et j'irai au bas de la rue pour vous donner le document.

Hal Giroux dépassa de trente-cinq minutes la limite de la demi-heure avec un journaliste de New York, mais chaque fois que je me présentais à la porte du bureau de Nelson, Giroux me chassait d'un geste. Il excellait dans cet exercice. Dès que j'apparaissais, il agitait une main noueuse dans ma direction et d'un mouvement nonchalant de la tête revenait à son interlocuteur, avec l'aisance d'un cheval qui esquive le harnais et vous ignore en même temps.

Je battais en retraite avec un sourire poli. Hal ne savait pas ce qui l'attendait. Qu'il profite donc de ses derniers moments dans la lumière. Janis avait certainement déjà passé quelques coups de fil, et très bientôt l'école devrait agir. Plus je réfléchissais aux entretiens menés auprès de l'équipe et les réactions devant la vidéo, plus j'étais sûre de savoir qui avait effacé les fichiers sur l'ordinateur portable de Brenae. Il n'en faudrait pas beaucoup, de simples aveux, pour contraindre Giroux à ne plus jamais travailler.

Les deux journalistes qui attendaient avaient déjà visité l'installation à deux reprises et étaient maintenant assis aux deux extrémités du banc placé près de la porte, recroquevillés sur leur matériel et me surveillant d'un air furieux. La femme venait de téléphoner pour se plaindre fort peu discrètement du retard.

— Vous pensez qu'il va modifier l'horaire des rendez-vous ? me demanda-t-elle d'un ton exaspéré. Je suis forcée de partir dans un quart

d'heure.

Je lui répondis que j'allais me renseigner, et cette fois j'entrai sans prévenir dans le bureau de Nelson et marchai droit sur Hal, qui se pavanait paresseusement sur le canapé turquoise face au reporter new-yorkais, un jeune homme squelettique aux immenses et magnifiques yeux bruns. D'évidence Giroux se délectait de l'entretien, et il escomptait en retirer quelque chose de bien défini.

Je lui rappelai que deux personnes patientaient pour l'interviewer.

— Dois-je leur demander d'ajourner ?

— Oui, faites donc ça, répondit-il, mais le journaliste se leva aussitôt et murmura :

— Je ne voudrais pas limiter la couverture de cet événement en empiétant sur le temps prévu pour d'autres.

— Oh, ils peuvent attendre, répliqua Giroux, plus mielleux que jamais.

Mais le journaliste enfournait déjà ses notes dans une sacoche dont il passa la bretelle à son épaule. Il avait la poitrine concave, les membres longs et les doigts fins et blancs. Son physique me fit penser à un pianiste prodige, mais je savais qui il était – le critique d'architecture dans une revue artistique de premier plan. Hal n'édifiait pas un bâtiment avec sa *Cathédrale de chaussures*, pourtant. Alors pourquoi cette quasi-fascination ?

Et puis je compris : l'architecture. Le nouveau musée.

— Vous parlerez à Vera, donc ? dit Giroux en le raccompagnant à la porte. Vous comprenez bien que je ne peux pas m'étendre trop sur le sujet, mais j'aimerais connaître l'intérêt qu'il suscite chez elle.

— Je lui en toucherai un mot, promit l'autre, et il tendit la main. C'était un vrai plaisir de vous rencontrer enfin. La légende en personne.

Hal se rengorgea et laissa échapper un petit gloussement de satisfaction.

— Mary va vous raccompagner.

— Pas la peine. Je peux trouver la sortie tout seul, répondit le critique, et il sortit avec un empressement alarmant.

Juste au moment où j'allais lui emboîter le pas, Hal me fit signe de rester dans le bureau. Il referma doucement la porte avant de se retourner d'un bloc vers moi. Son regard était dur, et ses bajoues tremblotèrent sous la rudesse de ses paroles.

— Vous avez perdu la tête, ou quoi ? Qui vous a donné la permission de venir m'interrompre de la sorte ?

— Nelson m'a instamment demandé de vous faire suivre le planning, dis-je. Je m'excuse...

— Nelson n'a aucune idée de la manière dont il faut s'y prendre avec ces gens-là. Le temps ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas une question de temps !

Il détailla du regard le bureau, sa moquette mandarine et son canapé de style moderniste, les meubles de rangement chromés.

— Regardez-moi toute cette merde. On croirait que c'est un stagiaire qui l'a choisie. Les gens sont très doués pour simuler l'intérêt, mais il n'y a que certains d'entre nous qui montrent un intérêt véritable pour quelque chose, vous le savez ?

Je répondis automatiquement :

— Absolument.

— Et on est encore moins nombreux à miser notre vie sur ça, ajouta-t-il d'une voix légèrement entrecoupée. Les autres ne recherchent que l'argent.

Je dus fournir un réel effort pour conserver mon expression de sympathie.

— Il a soutenu certains artistes tout du long, non ? dis-je prudemment.

— Bien sûr qu'il l'a fait. Pourquoi, vous aspirez à devenir une artiste, vous aussi ?

Le ton était perfide.

— Non...

— Bien. Qu'est-ce qu'il reste encore à faire là-bas ? interrogea-t-il en pointant un doigt vers la galerie. Ça vous a l'air terminé, vous ?

Il me fallut deux secondes pour comprendre le sens de sa question. Moi, la *gallerina*.

— La colonne de travers, dis-je enfin. Je me demande s'il ne devrait pas y en avoir des échos ailleurs.

— Des échos, répéta-t-il, songeur. Développez.

— Une chaussure déformée, ici et là. Pour que l'œil note sa présence, mais pas consciemment.

Il me dévisagea d'un regard où l'éclat de l'acier s'était adouci.

Je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Caché tout en étant à la vue de tout le monde.

— Merci, Mary. Faites venir le suivant, d'accord ? lâcha-t-il, et il se dirigea vers les canapés bleus.

Cette fois il choisit celui que le critique avait occupé. Il tournait le dos à la porte, ce qui dévoilait un début de calvitie au sommet de son crâne. Il caressa cet endroit d'une main, comme s'il savait que je l'observais, puis laissa retomber mollement son bras sur sa cuisse.

Plus tard dans l'après-midi, avant de partir, il s'entretint d'abord avec ses assistants, d'un ton bas et pénétré, laudatif, gesticulant en direction de ce qu'ils avaient accompli. Je ne distinguai pas ses paroles, mais je constatai l'effet qu'elles avaient à la façon dont les autres acquiesçaient et se redressaient sur leurs sièges, baignés par le rayonnement de son analyse. Ensuite il commença à passer sur le gril chaque étudiant, tout en désignant les colonnes et les arches, et ils répondirent, l'un après l'autre. Avant la fin de ces dialogues, l'identité du seul véritable créateur de *Cathédrale de chaussures* était claire. Même si, personnellement, il n'avait pas beaucoup contribué à son édification.

Après cela, il vint à mon bureau.

— Je suis désolé de m’être emporté, dit-il sans paraître désolé le moins du monde. Mais si vous voulez faire votre trou dans ce business, la première chose à apprendre, c’est la diplomatie. Et vous avez manqué de diplomatie en nous interrompant. Quelle importance si ces petits excités de blogueurs doivent attendre ? Le temps n’a aucune importance. C’est le pouvoir qui en a. Et l’influence. Le temps, c’est juste... — Il leva la main devant son visage, pointes des doigts réunies, puis les écarta subitement, en un geste figurant l’explosion en corolle d’une fusée d’artifice, et son expression s’adoucit d’un coup. — C’est la chose la plus dispensable que vous ayez.

Et sans me laisser le temps de répondre, il se dirigea vers la porte.

— On va y arriver. Allez fêter ça ce soir, lança-t-il à ses assistants sans se retourner. Je vous suis redevable... — Il fit halte une seconde. — De tout.

Les étudiants le saluèrent d’un geste de la main. Sur trois visages, je lus l’avidité pour son approbation. Sur le quatrième, une mutinerie sourde. La porte se referma sur Giroux.

Zania vit que je la regardais, et elle vint vers moi.

— Il vous a passé un savon ?

— Oh, non, répondis-je. J’essayai juste d’appliquer la consigne que Nelson m’a donnée.

— On est arrivés pendant que Hal vous enguirlandait, dit-elle, son corps mince très droit, le regard plongeant vers moi depuis la racine de son long nez. Mais ne faites pas attention à lui. Demain il va vous affirmer que votre sens de l’organisation est exactement ce qui lui manque, et il vous remerciera de lui avoir rappelé ses priorités. Une réprimande de sa part, c’est le premier signe qu’il vous apprécie.

— Ça ira, fis-je, embarrassée. C’est mon dernier jour.

— Alors vous devriez venir faire la fête avec nous. On invite du monde chez mon père. Pearson dit qu’il vous doit beaucoup parce que vous avez acheminé toutes ces chaussures.

— Je veux bien accepter une prime, plaisantai-je pour dissimuler ma surprise.

Malgré mon souhait d'observer l'équipe plus longtemps, je ne m'étais pas attendue à ce que cette opportunité survienne. Mentalement, je m'étais préparée à rentrer chez moi, à relire mes notes et à réfléchir au moyen de pousser plus loin l'histoire de Brenae sans l'appui de Janis.

— Vous semblez avoir besoin de vous détendre, estima Layla.

Elle me sourit, mais en même temps elle fit “non” de la tête.

— Et on ne peut plus se supporter, elle et moi, renchérit Pearson. Vous êtes du sang frais.

Ils jouaient de nouveau aux conspirateurs, leurs dissensions enterrées sous un vernis de bonne humeur. Je ne comprenais pas comment c'était possible. À moins que... À moins qu'ils n'aient décidé de se liguer pour protéger quelqu'un qu'ils admiraient toujours. Ou que la plupart d'entre eux admiraient toujours.

— On va sauter dans la piscine avant que les autres arrivent là-bas, s'enthousiasma Zania. Et on commandera une quantité écœurante de... de quoi ?

— De pizzas et d'ailerons de poulet, dit Erik.

— Sashimis ? proposa Layla.

— On a mangé des sushis hier, rappela Pearson. Je vote pour les ailerons de poulet. Dégoulinantes de graisse et de sauce Buffalo.

Zania grimaça d'horreur.

— Je suis anti-glucides, fit Layla. Je pourrais griller des steaks.

— Il n'y a pas de glucides dans les ailerons de poulet, plaida Pearson.

— Mais c'est plein d'os, protesta Layla.

— Il y a aussi des os dans le T-bone steak.

— Mais pas dans le filet.

— Ce n'est même pas la peine que j'essaie, soupira Pearson.

— Filets de bœuf, pizzas et ailes de poulet, m’annonça Zania avec un sourire lugubre. Alors, vous venez ?

OceanofPDF.com

Quand je regagnai à pied mon appartement afin de me changer en prévision de la soirée au bord de la piscine, le vent d'ouest vira au vent d'est. J'avais expérimenté ce genre de phénomènes toute ma vie durant. C'est le cas de tout le monde. Mais ils n'avaient jamais eu l'effet de ceux qui balayaient L.A. : le vent clair et iodé venu de l'océan se faisait soudain refouler par la poussière et la chaleur de la ville et du désert au-delà. Le soleil déversait pareillement ses rayons à travers les deux, mon corps se mouvait dans les deux, mais chaque fois que je subissais le flux invisible du vent d'est s'inversant en vent d'ouest, ou le contraire, j'étais envahie de la sensation de devenir différente, comme si le piano mélodieux d'une bande originale cédaît la place au vacarme assourdissant d'un morceau de hard rock.

Vent d'ouest : Et si l'équipe avait découvert que le LAAC enquêtait sur Hal ? Je voulais voir leurs réactions.

Vent d'est : Un mauvais pressentiment monta en moi. Layla qui secouait la tête à mon adresse tout en souriant. *Partez maintenant.*

Vent d'est : Pourquoi ce mauvais pressentiment ? Parce que la soirée se tenait au domicile de Nelson ?

Vent d'ouest : Ce n'était qu'une soirée. Que pouvait-il arriver avec autant de personnes autour de moi ?

Vent d'est : Que signifiait le lien entre Nelson et Calvin ?

Vent d'est : Ray n'avait toujours pas répondu à mon message vocal.

Vent d'est : Ray cachait quelque chose.

Vent d'est : Il se protégeait lui-même. Ou peut-être qu'il me protégeait, moi.

Yegina me téléphona alors que je m'étais dépouillée de la robe noire et que je fourrageai dans une des commodes à la recherche de mon maillot de bain. Un certain calme était retombé sur moi, et je répondis à la première sonnerie.

— On sort toujours demain soir ? demanda-t-elle. J'arriverai en milieu d'après-midi. Et qu'est-ce que tu vas mettre ?

Avec mon amie, nous avions prévu d'assister au concert qu'allait donner Dee dans un bar à ambiance britannique de West Hollywood, vendredi. C'était la semaine précédant Halloween sur Melrose, et on encourageait les gens à se déguiser.

— J'ai cette perruque rousse.

— La même perruque rousse que tu portes chaque année ? dit Yegina.

J'étais trop gênée pour admettre que j'aimais la simple métamorphose qu'accomplissait la perruque. Maggie la punk rousse était un déguisement qui me suffisait.

— Je pourrais y aller en me faisant passer pour toi. J'ai une de tes vieilles robes.

— Ah, non. Trop effrayant.

— Est-ce qu'on peut acheter de fausses dentitions à l'anglaise ? dis-je. Je me déguiserais bien en Johnny Rotten...

Son silence fut plus éloquent que toute réponse.

— Peut-être que tu devrais y aller avec Hiro, suggérai-je.

— Impossible. Il déteste la musique trop forte. Et de toute façon, je lui ai dit que je n'étais pas prête pour sa demande. Il a pris l'avion ce matin.

J'étais tout à la fois déçue et soulagée. Je voulais le bonheur de Yegina, mais je rechignais à affronter des mois de conversations au sujet des plans de mariage. Pour le moment.

— Je suis désolée. Tu veux en parler ?

— Ce que je veux, c'est une vraie soirée dehors.

— Je vais trouver quelque chose à me mettre.

Je mourais d'envie de lui raconter tout ce que nous avions découvert au LAAC, et la décision de Janis. Je rêvais d'enfreindre la promesse de confidentialité faite à l'inspectrice Ruiz et tout révéler à mon amie, et uniquement à elle, mais je me réfrénaï.

— Comment allait Janis, aujourd'hui ? voulut savoir Yegina.

J'imaginai ma patronne se démenant autour du LAAC, déterminée et affichant un sombre entrain.

— Elle tient le coup, répondis-je.

— La première fois que je l'ai rencontrée, elle est entrée dans mon bureau et a demandé à utiliser mon téléphone fixe, se rappela Yegina. Elle a appelé un des membres du conseil et l'a engueulé là, devant moi, parce qu'il avait voté contre le budget prévisionnel, sous prétexte de l'augmentation des frais liés aux expositions. Elle lui a dit texto : “Nous sommes ici pour défendre l'art et les artistes, pas pour dorloter nos collections personnelles.”

— Ça lui ressemble bien, dis-je en riant.

— À la fin du coup de fil, l'autre avait accepté de faire une donation de cinq mille dollars de plus. Je n'en revenais pas.

— Elle n'a jamais baissé les bras quand il était question du Rocque.

Pour la première fois, cela me troubla. J'en fis part à Yegina, sans pour autant entrer dans les détails.

— Apparemment, soit Hal l'emportera, soit ce sera elle, dis-je. Il n'y aura pas de compromis.

Je lui parlai de la soirée piscine, ma dernière occasion d'observer l'équipe qui avait préparé l'expo.

— Il est évident qu'ils adulent Giroux, de la même manière qu'on adule Janis. Et si son musée était une bonne chose pour la ville ? Est-ce qu'on

devrait détruire cette vision parce que l'homme qui la soutient a des défauts ?

— Il n'est pas le seul capable de le rêver, dit Yegina.

Je vérifiai ma boîte mail avant de partir. Le seul message sans rapport avec le travail émanait de ma mère, laquelle me pressait toujours de revenir à la maison pour Thanksgiving. *On te payera le billet, écrivait-elle. Donne-nous simplement tes dates.*

Je l'imaginai assise devant le clavier de l'ordinateur, dans notre maison en bois, ses cheveux blonds tirés en arrière, avec le froid tout récent qui commençait à gercer ses mains. Dehors, les dernières feuilles desséchées d'octobre se détachaient des branches. Je vis le dénuement qui se profilait pour elle et mon père, leurs trois enfants adultes, avec des carrières qui battaient de l'aile, et l'étau insidieux de l'âge qui se resserrait sur eux. Après avoir entendu Ray narrer la perte de Cal, j'appréciais mieux l'importance de ma famille. Quelle chance j'avais de jouir de la stabilité inébranlable et généreuse qu'avaient dispensée mes parents et mes frères tout au long de ma jeunesse, quelle chance d'être aimée, indéniablement.

Je remerciai ma mère et convoquai certains souvenirs. Cela ressemblait pour moi à une police d'assurance. Quoi qu'il m'arrive ce soir, le billet m'attendrait quand je rentrerais à la maison. Ma mère n'hésiterait pas une seconde à l'acheter, pour cimenter mon retour.

Ray m'appela.

— Vous êtes où ? Je suis passé devant la galerie.

Je lui expliquai que j'étais en route pour le domicile de Nelson, sur invitation de Pearson.

— On s'est rapprochés pendant que je les aidais, Erik et lui, à transporter les chaussures. Je crois que ma participation à une tâche aussi

ennuyeuse l'a désarmé, dis-je, et j'ajoutai : Je n'en ai pas fini, Ray. Peu importe si Janis me vire.

— Je sais.

Un court silence suivit.

— Je vous ai déjà expliqué quel crime Pearson avait commis ? demanda-t-il.

— Vous avez dit qu'il avait agressé quelqu'un.

— Il était présent à une soirée. Un type a corsé sa boisson avec un acide. Une mauvaise blague. Quand Pearson est redescendu, il a tout découvert, et il a battu l'autre presque à mort. À poings nus.

— C'est horrible, commentai-je. Pourquoi m'en parler maintenant ?

— Simplement pour que vous restiez sur vos gardes... Qu'est-ce que vous me vouliez, au fait ?

Je lui révélai comment j'avais découvert le DVD, son visionnage, et la présence de Nelson et Calvin ensemble sur l'enregistrement. Je lui précisai que j'avais le disque avec moi.

— Vous l'avez subtilisé dans la bibliothèque ?

— Je voulais que vous puissiez le visionner.

— Vous devriez toujours remettre les choses à leur place, dit-il d'une voix lente. On ne sait jamais qui peut vous surveiller.

Il me fallut un moment pour comprendre.

— J'ai passé deux jours au LAAC, la semaine dernière, reconnut-il. C'est comme ça que j'ai su où l'atelier de Brenae se trouvait.

— Donc vous saviez déjà que votre frère avait rencontré Nelson de Wilde. La nuit avant sa mort.

— Oui, je le savais.

— Alors qu'est-ce que vous...

— Qu'est-ce que j'attends ? Je cherchais à identifier une certaine Genevieve, mais je ne sais toujours pas qui c'est.

Je tournai en rond dans l'appartement, en voyant le temps s'écouler et l'heure de la soirée se rapprocher, tandis que Ray me racontait avoir passé des mois à décortiquer les indices dans l'affaire du meurtre de Calvin : un passage à tabac violent, apparemment non prémédité, n'ayant pas complètement tué la victime. La noyade était la cause de la mort, mais son agresseur l'avait laissé inconscient, dans la baignoire qui se remplissait. Ce pouvait être l'œuvre d'un dealer. Mais Calvin avait acheté de la drogue avant cet incident, et les dealers prenaient soin de ne pas commettre d'homicide. Il s'agissait plus probablement de quelqu'un que Calvin avait mis hors de lui. Mais qui ? Et pourquoi ? Tout cela avait-il un rapport avec la conférence ? Les assassins fréquentaient rarement les conférences sur l'histoire de l'art. Et pourtant, James Compton lui-même avait parfois eu un comportement déconcertant ; c'était un personnage capable d'une violence imprévisible, avec quelques accointances dans le milieu du crime. Quelle vision nouvelle de cet homme Calvin avait-il mise au jour, et pourquoi quelqu'un voudrait-il que cela ne s'ébruite pas ?

Ray avait consacré l'hiver dernier à fouiner dans le monde artistique de Los Angeles. Au printemps, lorsque nous nous étions revus, Nelson était déjà devenu son suspect principal. De Wilde venait de Londres, et il avait surgi de la même scène culturelle un an après le décès de James Compton, avec un club, de l'argent et un carnet d'adresses que personne ne semblait en mesure d'expliquer. Cet homme était le supporter numéro un des artistes, une véritable vedette, et il n'avait pas de dossier judiciaire en Angleterre.

Cherchant avec opiniâtreté une faille dans l'armure de son suspect, Ray s'était penché sur le versant financier de sa galerie, et il en était arrivé à la conclusion que Nelson bénéficiait forcément de revenus importants et cachés qui lui permettaient de diriger la Westing. D'où venait cet argent ?

La source financière la plus évidente, pour un galeriste, c'étaient les commissions qu'il touchait. Il vendait une œuvre d'art, il empochait un pourcentage sur le prix. Après que l'affaire Kim Lord lui était quasiment

tombée dessus, Ray en avait déduit que les ressources secrètes de Nelson provenaient de l'achat et la revente par Steve Goetz des toiles de Kim. De l'argent gagné grâce à une inélégance rare, mais selon un mécanisme qui n'était pas légalement répréhensible.

Peu après la résolution de l'affaire Kim Lord, Ray était retourné en Caroline du Nord pendant deux mois, pour y reprendre son emploi et s'occuper de son neveu. Durant cette période, lui et Ynez avaient rompu. Il lui avait dit qu'il n'éprouvait plus de sentiments pour elle. Elle lui avait répondu qu'il nourrissait une obsession dangereuse envers son frère. Il avait prévu de se rendre à Londres, où il aurait reconstitué le parcours de Calvin.

Ray me récita toutes ces informations du même ton cordial qu'il avait eu quand il avait évoqué le tueur potentiel de Calvin, mais sa voix s'était crispée sur le mot *obsession*.

— Elle a vu juste, admit-il. Parce que, quand l'occasion s'est présentée de tourner à nouveau autour de Nelson et la Westing, j'ai sauté dessus. Je suis plus près que jamais de la vérité. Cette vidéo est une preuve majeure. Et quand vous vous êtes rendue à pied à la galerie, l'autre jour, j'ai pris conscience d'une autre chose concernant mon frère. Il a très bien pu marcher de la Westing jusqu'à Venice Beach, où il aurait acheté cette boule à neige pour Nathaniel. Mais ce ne sont là que des spéculations. Je ne peux même pas prouver qu'il a jamais mis un pied à l'intérieur de la galerie. Voilà pourquoi je me suis remis à creuser la piste *Genevieve*. Ce nom que Calvin a griffonné sur un bout de papier. Une personne ? Le nom de quelque chose ? Et qui ou qu'est-ce qui alimente en argent la galerie de Nelson, pour assurer sa survie ?

— Vous auriez pu me mettre au courant plus tôt, pour Nelson et Calvin, soulignai-je.

— J'allais le faire, dans la voiture, quand on allait au LAAC, éluda-t-il. Et puis j'ai pensé que ça risquait de vous distraire de votre propre mission.

— Vous avez eu raison, dis-je. Je suis distraite, de nature. Nelson sait qui vous êtes ?

— Ce point n'est pas clair, admit-il. Janis ne lui a jamais révélé mon nom de famille.

— Mais vous pensez quand même que je prends des risques en allant chez lui.

— Je ne vous le conseillerais pas.

Pourtant, alors qu'il exprimait cette mise en garde, je savais que j'accepterais l'invitation.

— D'accord, dit-il avec un soupir. Donnez-moi l'heure précise à laquelle vous allez quitter la soirée, et je vous attendrai dans la voiture en bas de la rue, pour vous ramener.

— Neuf heures.

Il hésita une seconde.

— Je serai là, affirma-t-il.

— Vous en êtes sûr ?

— Je dois prendre un vol de nuit. Ce soir. Mon boss – mon vrai boss, pas Janis – a refusé ma demande d'une prolongation d'un jour, aujourd'hui même. Je n'ai plus beaucoup de temps, pour le moment. Mais on se reverra.

Peut-être disait-il la vérité concernant son patron, mais après tout ce qu'il m'avait confié ce soir, son départ ressemblait à un secret de plus qu'il m'avait tu. L'heure avançait, et je ne voulais pas m'attarder sur la question. J'expédiai les au revoir. Je roulai jusqu'à Palisades. Mon vieux break déglingué se hissa dans les rues inclinées et bordées de portails qui menaient à la maison de Nelson, et j'essayai de me représenter abandonnant l'air vicié et rassurant de la voiture et mettant mon maillot de bain acheté en grand magasin pour nager dans la piscine d'une propriété dont le prix dépassait ce que mes deux parents avaient gagné en salaire durant toute leur vie, tout cela en guettant l'homme peut-être impliqué dans la mort du frère de Ray.

J'atteignis le sommet d'une élévation et aperçus le numéro du domicile correspondant à l'adresse de Nelson, puis le boîtier argenté de l'interphone, sur le portail. La voiture dépassa lentement la propriété, et je me garai à côté d'un sycomore dont je contemplai un temps l'écorce qui pelait par endroits, sa silhouette qui se détachait sur l'arrière-plan en dégradé des collines, avec derrière elles l'étendue de la cité et, au loin, celle de la mer. Le rythme de ma respiration commença à s'accélérer.

C'était un beau nom, *sycomore*. Cette ville regorgeait de beaux noms. Pacific Palisades. Mar Vista. Je me souvins comment le simple fait de prononcer à voix haute "La Cienega" déclenchait en moi un frisson pareil à une douce secousse électrique, avec ma langue qui frémissait sur les voyelles et les consonnes. Je pensais que *cienega* devait signifier quelque chose de majestueux, d'un autre monde, comme "château" ou "étoile". J'appris que c'était l'équivalent espagnol de "marécage", et je trouvai cela encore plus merveilleux, d'une certaine façon, parce que j'imaginai un endroit secret, humide et boueux, niché dans cette cuvette aride.

Je n'étais en mesure de sauver personne, j'en avais conscience. La mort de Brenae ne pouvait pas être annulée. Mais je pouvais continuer à rechercher la vérité. Dans mon carnet de notes, j'emplis trois pages avec mes impressions de la journée. Puis j'abaissai la vitre de ma portière, je perçus le vrombissement distant d'hélicoptères, et je savourai le vent d'ouest. Clair, doux. Je remontai la vitre.

Chez Nelson de Wilde, même l'eau de la piscine au dessin en courbes était mise en valeur par la richesse : soyeuse, piquante, et un peu plus porteuse.

— C'est de l'eau salée, dit Zania quand je l'interrogeai à ce sujet.

Puis elle plongea sous la surface, dans son joli maillot bordeaux à la coupe superbement peu pratique, et elle nagea en apnée jusqu'au carrelage de l'autre bord, devant lequel elle émergea.

La demeure de Nelson était une boîte à chaussures géante, de style moderniste, vitres et boiseries, avec une extension à l'étage. La piscine paraissait coincée dans le terrain, trop petite, une piscinette, mais chacune de ses caractéristiques – l'arrangement complexe du carrelage, sa forme, même ses échelles en céramique – sentait la cherté. D'où était venu l'argent qui avait permis cette extravagance ?

Pearson se trouvait à l'intérieur, où il se changeait. L'opération lui prenait du temps. Erik apparut, dans son maillot de bain, torse nu, titubant, les joues marbrées. Il tenait par le col une grosse bouteille de bourbon dans lequel le liquide brun clapotait.

— Ton père a une cave à vins d'enfer, dit-il à Zania. On est en plein sur l'épicentre du tremblement de terre, ici, et il possède une cave à vins ! C'est un sacré sens des valeurs, ça...

Zania le dévisagea, interloquée.

— J'adore ton papa, fit-il. Quand est-ce qu'il arrive ?

— Je ne sais pas quand, mais après dix heures. Il doit aller à une inauguration.

Erik oscilla d'un pied sur l'autre, en contemplant la piscine.

— Il pense que je raconte des conneries, et je respecte son opinion, dit-il. Je ne suis pas l'artiste. Je suis l'artisan.

— Tu es plus que ça, rétorqua Zania avec une note de passion dans la voix. Nous sommes tous plus que ça.

— Où est Layla ? demanda-t-il. Elle n'arrête pas de disparaître dès que je me pointe.

— Cuisine, lâcha Zania. Elle commande à manger.

Erik se passa une main sur le visage et but une gorgée au goulot.

— Elle est dans la cuisine, lui répéta Zania.

Il se tourna vers moi et demanda, d'une voix pâteuse :

— Vous êtes venue pour fêter l'occasion, pas vrai ? Ça ne va pas être une putain de fête si personne ne fait la fête.

Layla l'appela par son prénom.

— Viens m'aider à passer les commandes.

Il traversa le patio d'une démarche vacillante, en direction de la porte située à l'arrière de la maison. Zania le regarda s'éloigner en plissant le nez. Elle paraissait m'avoir oubliée. Je repensai à son entretien avec Ray, comment elle avait laissé transpirer à la fois son ressentiment et son admiration envers Brenae, mais aussi comment elle avait exonéré Erik. *C'est une métaphore*. Pour elle, l'homme sur la vidéo n'était rien de plus qu'un symbole. Je me demandai pourquoi elle trouvait des excuses à Erik, elle qui était si prompte à juger le système qui l'avait modelé.

— Vous vivez à L.A. depuis longtemps ? lui dis-je.

— Sept ans.

— Et ça vous plaît ?

Elle grimaça.

— Pas vraiment. Je n'avais pas envie de quitter Londres, mais je ne voulais pas rester avec ma mère là-bas, non plus.

— Londres, fis-je d'un ton rêveur. Vous y retournez, parfois ?

— Au printemps dernier. La ville a changé. J'ai grandi dans un grand appartement délabré qui vaudrait une fortune aujourd'hui. Avec l'équipe, on s'est arrêté à Shoreditch. C'est rempli de gens prétentieux. Et leurs chiens à double pedigree...

Une pointe d'accent britannique se fit sentir dans ses inflexions quand elle parla du passé. Je ne l'avais pas relevée avant.

— Voyager en groupe, ça a dû être sympa, quand même, non ?

Elle eut un reniflement railleur et regarda vers la cuisine où Erik et Layla se trouvaient. Puis elle glissa sous la surface et réapparut aussitôt, ses cheveux collés et luisants comme une corde sombre. Manifestement, elle ne souhaitait pas continuer sur ce sujet. Je changeai de tactique.

— J'ai vu quelque part que votre père a possédé un club là-bas, à une époque.

— Un patron de bar gagne bien, dans ce quartier, dit-elle avec fierté. Et son établissement était incontournable, dans les années 1990.

— J'aime beaucoup la scène artistique de cette époque à Londres, lançai-je avec une certaine exubérance. Je raffole de toutes les anecdotes en rapport avec cette décennie. J'ai lu quelque part que l'anniversaire pour les dix ans de la Ditchfest approchait. Vous y étiez ?

— J'ai aidé à tenir la cabine aux baisers, répondit-elle, apparemment heureuse de la question.

— Vous avez dû rencontrer certaines personnes qui sont devenues réellement célèbres, depuis.

— Ouais, fit-elle, et elle égrena quelques noms avant de hausser les épaules. J'aurais mieux fait d'économiser sur ma paie et d'acheter leurs œuvres, en ce temps-là.

— Et ce type qui a tout organisé ? James Compton ? Il avait l'air bien barré.

Sa tête s'abaissa et remonta dans l'eau.

— Avec lui, ça allait. Il portait des costumes blancs et il parlait comme un snob, mais c'est lui qui générait toute l'activité.

— C'est vraiment triste qu'il soit décédé. Je n'avais encore jamais entendu parler de quelqu'un qui était mort d'une overdose d'éther.

— Bah, c'est ce qui lui est arrivé, fit-elle platement.

Le sujet la touchait, pour une raison indéfinie. Je préférais ne pas pousser plus loin, et me contentai de secouer la tête d'un air navré.

— Une manière idiote de partir, si vous voulez mon avis, ajouta-t-elle.

— Oui, c'est assez stupide, effectivement, fis-je en écho, et j'attendis la suite.

Elle exécuta quelques brasses et revint se percher, ruisselante, sur le bord de la piscine, tandis que des éclats de voix s'élevaient dans la maison. On ne pouvait pas comprendre ce qu'Erik et Layla disaient, mais Zania tendit quand même une oreille très attentive, penchant la tête et chassant de la paume les cheveux qui retombaient sur son oreille. Elle parut d'abord préoccupée, puis discrètement satisfaite.

Soudain la dispute cessa, et le visage de Zania redevint indéchiffrable. Elle me regarda, et eut l'air stupéfaite de me voir là.

— Vous pensez que l'installation de Hal enthousiasme votre père ? dis-je.

— Il a besoin que ça lui rapporte, mais Hal ne mettra pas son travail en vente, dit-elle et, devant mon étonnement, elle ajouta : Il ne le fait jamais. Papa n'arrête pas d'insister dans ce sens, mais Hal refuse toujours.

Mentalement, je calculai grosso modo ce que cela représentait pour l'affaire de Nelson. Un mois entier d'exposition sans en tirer le plus petit profit ? Pourquoi s'infligerait-il une telle épreuve ?

— Et que devient l'œuvre ?

— C'est variable. Là, Hal souhaite que les spectateurs emportent des chaussures chez eux. Il veut qu'on les arrache de la structure pendant la dernière semaine, jusqu'à ce que la cathédrale soit démantelée. Il va l'annoncer lors de l'inauguration. Toute l'œuvre s'effondrera à la vue du public. Tout ce qu'on a fait. Mon père ne retire rien de l'opération, à part la couverture médiatique. – Elle en semblait fière. Elle frissonna. – Il faut que je replonge ou que je me rhabille. Je déteste cette piscine. Papa maintient l'eau trop chaude. – Elle cria en direction d'Erik et Layla : Combien de temps, pour la bouffe ?

— Une demi-heure, fit la voix assourdie de Layla.

Pendant que je digérai ces révélations sur les finances de Nelson et son mécénat envers Giroux, une silhouette masculine imposante vêtue d'un t-shirt noir en lycra et d'un short de surf bleu marine apparut et s'avança sous l'éclairage de la piscine.

— Dans ce cas, comptez plutôt une heure, rectifia Pearson, et il s'assit sur un fauteuil.

Sa tenue moulante me rappela son gabarit impressionnant. Il était capable de réduire en bouillie n'importe lequel d'entre nous.

— Vous allez nager ? s'enquit Zania, l'air inquiet.

— Peut-être. J'aime bien me chauffer un peu d'abord.

— Il fait plus chaud dans l'eau qu'à l'extérieur, dit-elle, et elle replongea, m'aspergeant le visage dans le mouvement.

Je reculai vers l'autre bout du bassin, loin d'elle.

Pearson tourna son attention vers moi, et ses yeux s'agrandirent comme s'il remarquait ma présence pour la première fois, lui aussi.

— Vous n'êtes pas la même, avec les cheveux mouillés, observa-t-il.

— Elle a un air moins mystérieux, minauda Layla qui venait d'arriver derrière lui.

Le ton était accueillant, mais elle ne sourit pas.

— Vous vivez à L.A. depuis combien de temps, Mary ? dit-elle.

— Quatre ans.

— Quatre ans et vous faites toujours de l'intérim ? s'étonna-t-elle avec une petite grimace.

Elle portait un maillot blanc laissant découverts ses bras et ses jambes pâles que saupoudraient les taches de rousseur. Elle approcha du bord, s'y assit et laissa pendre ses jambes dans l'eau, jusqu'aux genoux.

— J'essaie de changer de carrière, dis-je.

— Pour passer de quoi à quoi ? demanda-t-elle.

— J'étais dans la vente au détail. En fait j'aimerais travailler dans une salle des ventes, mais je veux d'abord comprendre le fonctionnement du marché de l'art.

Je nageai quelques secondes, dans l'espoir de mettre un terme à la conversation. Pearson s'était déplacé et occupait maintenant une chaise à dossier droit. Ses mollets étaient gros et musclés. Il ne semblait pas pressé d'entrer dans l'eau.

— Croyez-en une fille de collectionneur, dit Layla après un moment, le marché de l'art ne "fonctionne" pas. C'est l'économie la plus dysfonctionnelle qui soit sur la planète. Il n'y a ni rime ni raison au fait qu'une peinture soit vendue mille dollars et une autre dix millions. Des gens en tirent de l'argent, pourtant, des masses d'argent.

— Ce qui correspondrait assez bien à la définition même d'une économie fonctionnelle, remarqua Pearson.

— Tu sais bien ce que je veux dire, fit Layla.

Zania disparut une nouvelle fois vers les profondeurs de la piscine. Je sentis les vibrations de son corps qui se déplaçait dans l'eau. Plus aucun son ne provenait de la maison. Où était Erik ? Quand les autres invités allaient-ils arriver ?

— La conception artistique n'est pas une carrière économiquement viable, déclara Pearson. Mais le marché de l'art est en plein boom. Les gens

tels que notre merveilleux hôte peuvent s'offrir des piscines au sommet d'une colline, avec ce qu'ils extorquent au public.

— Nelson soutient les artistes, répliqua Layla. Nommez-moi quelqu'un qui a plus fait que lui dans ce sens.

— Me revoilà !

Erik arriva en courant et bondit par-dessus la tête de Layla pour plonger. Elle fut instantanément trempée. Après une seconde, elle poussa un cri vengeur et se jeta à l'eau elle aussi. Le centre du bassin scintilla et se souleva dans un désordre de remous. Erik tanguait dans tous les sens, avec un entrain brusque, comme s'il tentait de chasser sa peur alcoolisée en s'agitant. Layla s'esclaffa, mais en se couvrant la bouche comme si elle était effrayée. Je battis en retraite au bord du bassin.

— Vous devriez piquer une tête, dis-je à Pearson.

— Je n'aime pas les piscines, répondit-il aimablement. Je préfère l'océan.

— Où allez-vous nager ?

— N'importe où dans l'Atlantique, dit-il en changeant de position sur sa chaise. Et me revoilà à me plaindre de la côte Ouest. Je suis le pire exemple de transfuge.

Je le questionnai sur les invités encore à venir.

— Beaucoup de gens du LAAC. Peut-être deux ou trois autres galeristes. Peut-être même Janis Rocque. La grande dame elle-même. Vous pariez combien qu'elle se pointera avec un tailleur-pantalon bleu sombre ?

Je ravalai mon irritation.

— Oh là là ! Janis Rocque, dis-je. Vous allez souvent à des soirées de ce genre ?

Il rit.

— Vous êtes trop tendre pour ce business. Regardez-les. Vous désirez vraiment leur ressembler ?

Il désigna Zania et Layla qui maintenant attaquaient de concert Erik en se moquant de lui et en s'efforçant de l'attirer sous l'eau.

J'attendis que les deux salles de bains soient occupées par des gens qui s'y rhabillaient pour aller voir Zania et lui demander où se trouvait celle de l'étage.

— Il n'y a qu'un seul couloir, et trois pièces. C'est la première sur la gauche. Vous ne pouvez pas la rater, dit-elle, avant de plonger ses petits doigts dans les sacs en papier qui contenaient la livraison de nourriture.

En réalité, nager m'avait donné une faim de loup. J'aurais aimé manger quelque chose sur-le-champ, au lieu de quoi je m'enfuis de la pièce et gravis les marches en bois lisse jusqu'au premier.

Cette nuit, je ne ferais rien de stupide ou de téméraire. Je ne devrais pas tenter d'aider Ray, je le savais. Mais les commentaires de Zania sur son père et son passé avaient éveillé ma curiosité. Il avait bien connu James Compton. Il n'arriverait que plus tard dans la soirée. Tant que je ne repérai aucune caméra de surveillance, je pouvais très bien m'aventurer dans la mauvaise pièce, peut-être parce que je m'étais momentanément égarée, ou peut-être parce que je voulais fouiner un peu dans la chambre de la célébrité, avant de redescendre. Je m'en tiendrais à un laps de temps crédible, ce qui assurerait ma sécurité.

Il flottait dans la salle de bains une vague odeur de sauge. J'allumai l'éclairage et la ventilation, refermai la porte pour qu'on croie l'endroit occupé, et je fourrai mes vêtements secs dans l'armoire à linge. Toute personne montant à l'étage penserait que j'étais à l'intérieur, en train de me changer. Ensuite, sur la pointe des pieds, je ressortis dans le couloir que je parcourus. Je me déplaçai dans un nuage invisible qui sentait la masculinité âcre et la poussière, le parfum d'une maison de célibataire. Il y avait deux autres portes. Au bout du couloir, l'une était assez entrouverte pour que j'aperçoive le bord d'un lit.

Je m'en approchai et je regardai prudemment à l'intérieur, en scrutant avant tout le plafond et les coins. Pas de caméras. La décoration semblait porter la même signature que le bureau de Nelson, à la galerie. La dominante était noire et blanche, géométrique, discrètement masculine, d'assez bon goût sans pour autant dévoiler la personnalité véritable du propriétaire des lieux. Une fine couche de poussière s'était déposée sur deux photos, l'une de Nelson tenant Zania bébé dans ses bras, l'autre qui représentait deux ombres étirées se projetant sur une plage rocailleuse, la première silhouette de grande taille, la seconde plus petite. Le père et la fille.

Je vérifiai une fois encore les angles du plafond. Ensuite seulement j'entrai, et je fis coulisser la porte du placard, en frémissant au chuintement de l'air qui s'échappait. L'odeur du nettoyage à sec émanait d'un alignement parfait de vestes de costumes, de chemises blanches et pastel, de cravates pendues à un support particulier. Cet homme avait une garde-robe hyper-organisée, ou bien une employée de ménage qui aimait porter ses vêtements au pressing mais détestait faire les poussières. Quoi qu'il en soit, l'absence de désordre m'intriguait. Tout le monde laissait traîner quelque chose qu'on négligeait ou qu'on mettait de côté, mais cette penderie ne contenait que l'essentiel, avec chaque élément rangé à sa place exacte. Je m'apprêtais à regarder derrière les vêtements quand il y eut un bruit dans le couloir.

Je me figeai, main tendue, avec dans les narines l'odeur chimique des tenues impeccables de Nelson.

Qu'allais-je prétexter si quelqu'un entrait ?

J'attendis. La chair de poule se démultiplia sur ma peau encore mouillée, et le nez commença à me démanger. Et si j'avais laissé l'empreinte de mes pieds sur la moquette épaisse ? *Je cherchais juste une serviette supplémentaire*, articulai-je silencieusement. L'excuse me parut plutôt faible, d'autant que je m'imaginais la prononcer face au regard malin

et acéré de Layla. Mieux valait rester cachée. Je comptai jusqu'à soixante. Le bruit ne se répéta pas. Je pivotai sur moi-même, avec la conscience aiguë de chaque centimètre carré de mon dos exposé à la vue, et je plongeai la main vers le fond de la penderie. Le mur était lisse et nu. Je ressortis du réduit, en refermai la porte et jetai un coup d'œil sous le lit (quelques moutons), avant d'aller vérifier le couloir. Il était désert.

Pas un seul détail dans la chambre de Nelson ne suggérait des secrets, seulement l'existence d'un célibataire méticuleux, dont la femme de ménage montrait des lacunes dans l'accomplissement de son devoir. Il y avait une autre porte, un peu plus loin et du même côté que celle de la salle de bains, et je fis halte devant elle, indécise. Depuis combien de temps étais-je partie ?

En bas, la sonnette d'entrée tinta.

— D'autres livraisons ! clama Zania.

Je testai le bouton. Non verrouillé. J'ouvris sans bruit la porte. Stupéfaite, je m'immobilisai sur le seuil.

Des vitrines s'alignaient devant les murs, sauf celui du fond, chacune contenant un objet. Dans la plus proche une guitare rouge était posée sur son support, et une tenue en cuir de punk sanglait un mannequin. Une note manuscrite de rock star remerciait chaleureusement Nelson d'avoir joué l'agent. Dans la suivante, une sculpture métallique recroquevillée sur elle-même et un oreiller taché, accompagnés également d'un mot de remerciement. La troisième exposait un morceau de mur éclaboussé de graffitis éclatants, suspendu à côté d'une horloge en billets pastel d'une monnaie étrangère. D'autres remerciements griffonnés, sans doute par d'autres artistes célèbres.

Le tout m'évoqua un de ces restaurants dans lesquels le propriétaire accrochait des centaines de photos de sa personne serrant la main à des gens connus. Une salle des trophées.

Non, ce n'était pas tout à fait cela.

L'éclairage était trop doux. Les vitrines étaient à la fois illuminées et voilées. Plutôt un lieu de recueillement. Un mausolée.

Et il y avait des caméras, ici. Deux. Braquées depuis le plafond sur les vitrines. Je cherchai une trace de Kim Lord. Un portrait, une signature. Nelson devait posséder quelque chose d'elle.

Alors que je restais là sans bouger, je sentis les yeux de Brenae braqués sur moi avant de les voir. Elle était là, de l'autre côté de la pièce, sur un tirage encadré, qui me regardait fixement. C'était une image tirée de la vidéo *Packing*. La scène des céréales. Elle tenait l'arme dans sa main, juste sous sa bouche ouverte, avec le lait blanc qui gouttait du bout argenté du canon. Elle avait les paupières à moitié baissées, comme si elle venait de cesser de se concentrer sur sa fringale pour s'intéresser à la personne qui l'observait. L'image était empreinte d'une telle sensualité, d'une telle intimité que je sentis une vague soudaine de chaleur investir mon corps. Je vis en dessous du cliché un espace blanc avec un court texte dactylographié souligné d'un gribouillis manuscrit, mais j'étais trop loin pour déchiffrer ce que disait l'un ou l'autre.

Je ne sais combien de temps mon attention resta fixée sur le tirage photo, avant de me rappeler où j'étais. Il avait pu ne s'écouler qu'une poignée de secondes, mais cela me sembla durer une éternité, le fait de voir Brenae là, qui faisait partie intégrante de la collection de Nelson. Bien sûr, les chemins des deux s'étaient certainement croisés, et Brenae incarnait à merveille le genre de star ascendante qui intéressait de Wilde. Pourtant, dans tout ce que j'avais lu ou entendu en relation avec sa mort, je n'avais appris nulle part qu'elle avait jamais signé avec sa galerie.

Je me ressaisis un peu en observant attentivement le reste de la pièce. Il n'y avait aucun papier sur le bureau. L'ordinateur était éteint. Les étagères présentaient un ensemble de monographies assez prévisibles et consacrées à des artistes majeurs tels que Kandinsky, Matta, O'Keeffe... Il semblait y avoir également un certain nombre d'ouvrages sur les antiquités : tablettes

cunéiformes, sculpture babylonienne, villes figurant dans l'Ancien Testament.

Si je me tenais assez loin des vitrines, je pourrais échapper au champ des caméras. Le chemin était dégagé jusqu'à la poubelle. Elle était emplies de papiers.

J'hésitai un instant. Je n'avais plus beaucoup de temps.

Je m'enveloppai la tête dans la serviette, ce qui dissimulerait mon visage et mes épaules, et j'avancai à pas précautionneux vers le réceptacle en fils métalliques tressés. J'en fouillai le contenu en faisant le moins de bruit possible. Des emballages de barres chocolatées anglaises. Un formulaire de déclaration de revenus. Une feuille froissée, la copie d'une page web, avec son URL inscrite dans la marge supérieure. C'était une pétition visant l'obtention auprès de la police d'une ordonnance de protection contre la surveillance abusive et/ou le harcèlement. *Je crois être victime de*, suivi de cases à cocher pour *surveillance abusive* et *harcèlement*. Une partie du document avait été complétée, mais une main inconnue avait lourdement barré les réponses, les rendant impossibles à lire.

Je sentais le regard de Brenae sur moi. J'étais trop près à présent pour ne pas réagir. Je m'approchai de la photo, un tirage sur papier glacé. Sous elle, une liste dactylographiée de noms d'étudiants, dont celui de Brasil, pour une exposition semestrielle au LAAC. C'était un guide de galerie, et l'œuvre artistique avait eu l'honneur d'être sélectionnée pour représenter visuellement tout le reste. Sur les noms, elle avait griffonné un message : *Merci de votre venue ! Impatiente de vous rencontrer.*

Le cœur battant, je remis en vrac les papiers dans la poubelle, et je repartis en sens inverse, la tête toujours emmaillotée dans le tissu éponge, avec seulement mes yeux découverts. Le couloir était désert. Dieu merci. Je défis la serviette et la remis en position normale, et je me dirigeai vers l'escalier. La moquette était si douce qu'elle me chatouillait la plante des pieds. J'avais presque atteint l'amorce des marches lorsque la porte de la

salle de bains s'ouvrit, et Pearson en sortit. Il avait renfilé un t-shirt et un short en toile. Le chlore avait rougi ses joues pâles, et son gabarit me frappa une fois de plus. Ses bras étaient pareils à des gourdins.

— Oups, fit-il en me dévisageant.

— Oups, répétai-je en écho, d'une voix rauque.

— Vous attendiez pour vous changer ?

— Euh, oui. Mais je peux le faire en bas.

— Non, je vous en prie. J'ai fini.

Je reculai d'un pas pour le laisser passer.

— C'est gentil à vous d'avoir accepté notre invitation, me dit-il en approchant. Alors, contente d'être ici ?

— Oui, balbutiai-je.

Ses larges paumes frôlèrent mes épaules dénudées, s'y posèrent puis me tirèrent vers lui. Le baiser se produisit avant que je puisse réagir. Ses lèvres écartèrent les miennes, sa langue pénétra ma bouche. Ce n'était pas le pire des baisers, et ce n'était pas ce que je désirais, mais je le laissai faire un instant, juste le temps de réfléchir aux options que j'avais, avant de le repousser.

— Désolé, dit-il sans lâcher mes épaules. Je n'ai pas pu résister.

Je décidai de jouer le jeu.

— Moi non plus, murmurai-je avec une ombre de sourire. – Je le poussai un peu plus et il rompit le contact. – Mais je meurs de faim. Laissez-moi me changer, d'accord ?

Je me réfugiai dans la salle de bains au parfum de sauge, m'assis sur le siège des toilettes et me penchai en avant, pour apaiser ma respiration. Il n'y avait pas une goutte d'eau dans la cuvette du lavabo. Pearson était monté ici pour uriner, et il ne s'était pas lavé les mains. Ce n'était pas rare chez les hommes, mais Pearson était sur le point de manger. Ne se serait-il pas lavé les mains s'il avait compté toucher à de la nourriture ? Et surtout,

pourquoi m'avoir suivie ici et s'être caché dans la salle de bains ? Une embuscade dans le but de m'embrasser ?

Il me fallait redescendre et leur faire face, de nouveau. Je laissai tomber la serviette mouillée sur le sol et ôtai mon maillot de bain. Mon corps nu m'apparut soudain dans le miroir. Je gardai la tête baissée, afin de ne pas voir mon reflet, tout en ajustant les vêtements secs sur ma peau encore collante d'humidité. Je savais le pourtour de mes yeux rougi à cause de l'eau de la piscine, mes cheveux raidis et trempés. Mon maquillage avait été ruiné par l'eau, et je n'avais rien pour y remédier, ce qui laissait mes pattes-d'oie visibles. Pearson les avait remarquées, lui aussi. Il remarquait beaucoup de choses chez moi.

Je me refusai à creuser plus avant cette réflexion et, pendant que je m'évertuais à peigner mes cheveux emmêlés avec les doigts, mes pensées revinrent à cette pétition contre la surveillance abusive et le harcèlement. À qui était-elle destinée, Zania ou Pearson ? Ou était-elle dirigée contre Nelson ? Peu importait. Ces cinq dernières minutes, en commençant par le portrait pour finir par le baiser, me hérissaient les poils de la nuque. Je n'avais pas besoin d'en voir plus. J'avais besoin de partir de là.

Pendant que je descendais pieds nus les marches en bois luisant, je vis en contrebas Layla, Zania et Erik qui mordaient dans les victuailles tirées d'un chaos d'emballages blancs, et entrecoupaient leur mastication d'échanges animés, mais à voix basse. Il faisait sombre dehors, et la piscine miroitait doucement. Elle semblait encore plus bleue et profonde qu'en plein jour.

Layla posa sa fourchette quand j'apparus.

— Un peu de cette bouffe de livraison ? me proposa-t-elle avec une amabilité mesurée.

— Merci, dis-je, et je plaçai deux ailes de poulet sur mon assiette. Mais je vais devoir y aller d'ici peu.

Les deux jeunes femmes m'observèrent en silence. L'ivresse d'Erik s'était accentuée et il se concentrait péniblement sur sa part de nourriture. Il s'échinait sans succès à coincer une tranche rouge de sashimi à l'aide de ses baguettes.

— Viens ici, toi, murmura-t-il au morceau de poisson.

— Où est passé Pearson ? demandai-je.

— Il est allé chercher du vin, ou fumer une clope, répondit Zania avec une grimace. Il aime croire qu'on n'est pas au courant.

— Il fume dans la cave à vins ?

— Il y a une porte qui donne sur l'extérieur, expliqua Erik dont le sashimi échappa à ses baguettes, et il abattit son poing libre sur la table en ronchonnant : Je n'y arriverai jamais...

— Calme-toi, Erik, fit Layla.

— Restez donc, me dit Zania. On a commandé bien trop large. Et puis, si vous cherchez un vrai boulot à L.A., vous pourrez vous faire un tas de contacts ce soir.

— Oh, génial.

Je m'assis et fis mon possible pour mâchonner le poulet, mais sa chair me parut spongieuse, et trop salée. J'avais encore vingt-cinq minutes avant mon rendez-vous supposé avec Ray. J'écoutai Layla parler de ses portraits des employées d'un salon de manucure, et comment elle photographiait discrètement les produits chimiques utilisés, afin de combler les manques dans le rendu de son œuvre.

— Le problème, c'est que je ne réussis pas à combler les manques. Dès que je commence à m'en occuper, ils n'arrêtent pas de s'accroître.

À côté d'elle, Erik mangeait voracement. Aucun des trois ne regardait les autres. À les voir se comporter ainsi, j'eus l'impression d'assister à une scène de théâtre. C'était irréaliste ; réglé pour un public défini. Le t-shirt adhérait à ma peau humide et je tirai sur le tissu pour le décoller, en luttant pour respirer posément.

Le portable d'Erik sonna, et il jeta un coup d'œil à l'écran.

— Hal, annonça-t-il. Je le prends. — Il se leva, chancela, appuya sur une touche et porta l'appareil à son oreille. — Oui, j'écoute, dit-il en sortant de la pièce.

Layla et Zania le suivirent des yeux. Quelques minutes plus tard, il revint, s'écroula sur un siège et se prit la tête entre les mains.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? interrogea Layla.

Les boucles d'Erik retombaient sur son visage, et un rictus fit briller ses dents blanches.

— Il dit qu'il espère qu'on s'amuse bien. Il dit que je ne devrais pas m'inquiéter. Le conseil ne peut rien prouver. Tout ça va se calmer. Parce que personne — il frappa la table de sa paume ouverte — n'a — *vlam* — rien fait — *vlam* — de mal. — Il se tourna vers Layla. — Je ne peux pas accepter ça. Je ne peux pas le laisser démissionner pour moi et ma carrière.

Bouche bée, les yeux écarquillés, elle le dévisageait avec l'air de ne pas croire ce qu'elle entendait.

— Tu penses vraiment qu'ils vont t'épargner ? dit-elle froidement. Que tu réussiras à faire carrière ?

Le téléphone glissa de la main d'Erik et tomba sur la table.

— Je ne peux pas accepter ça, répéta-t-il.

— Vous voulez bien nous excuser une minute, tous les trois ? dit Zania à mon adresse.

Elle me toisait avec dureté.

Je regardai en direction de la pendule. Vingt heures quarante-sept.

— Je sors fumer une cigarette, annonçai-je et, saisissant mon sac à main, je gagnai aussitôt les marches qui menaient à la cave à vins.

Derrière moi, Zania déclara :

— Tout le monde va arriver d'ici une heure. Il faut que vous vous repreniez, sinon vous allez mettre mon père dans l'embarras.

L'escalier rectiligne était étroit et débouchait dans une pièce à l'éclairage ouaté, occupée par des rayonnages et des bouteilles. Des pinces sombres maintenaient en place ces dernières. Je supposai qu'il s'agissait là d'une précaution prise en cas de secousse sismique, mais ces attaches ressemblaient à des griffes. Un mur de griffes. Chaque paire enserrait un cylindre de liquide sombre.

Pour la plupart, les maisons à L.A. que je connaissais ne comportaient pas de sous-sol, et l'atmosphère dense et renfermée me sembla étrange, oppressante. L'air avait un vague goût de terre, comme si l'endroit avait été creusé dans de la boue très ancienne et desséchée. La lumière qui brillait dans mon dos se diluait peu à peu dans des lacs d'ombres. Je repérai deux portes. Dans la pénombre, leur contour demeurait flou. Aucune ne paraissait donner sur l'extérieur, mais plutôt sur des lieux encore plus profondément enterrés.

Au rez-de-chaussée, les pieds d'une chaise grincèrent sur le sol, et un concert de voix mêlées éclata. Puis je perçus des bruits de pas. La porte en haut des marches fut fermée, et la cave à vins plongée dans l'obscurité. Je ne voyais même plus la main que je levai devant mes yeux.

Je n'avais pas allumé l'éclairage du sous-sol. L'interrupteur était probablement installé au sommet de l'escalier. Je pouvais remonter les marches et l'actionner, mais les voix au-dessus s'étaient tues. Comme si les autres attendaient. Les ténèbres environnantes m'écrasaient. Je ne voulais qu'une chose, fuir cette maison. Je marchai droit devant moi, bras tendus à l'horizontale, à la recherche des portes. Mes doigts touchèrent le verre froid de formes oblongues, puis le vernis rugueux d'un panneau de bois. En haut, les voix recommencèrent à se faire entendre, toujours véhémentes.

Mes doigts parcoururent le bois, cognèrent contre un obstacle métallique. Je faillis pousser un cri en comprenant que c'était le bouton. Je le saisis, voulus le tourner. Il ne bougea pas. Verrouillé. Qu'est-ce qui se cachait derrière cette porte ? Là-haut, il y eut des éclats de voix. Une

dispute. Des pas qui allaient et venaient. Ma joue effleura une bouteille tandis que j'avancais lentement vers l'autre issue. Je m'écartai vivement, et perdis mes repères dans le noir. Au pas suivant j'entrai en contact avec un mur de crochets et de verre, et juste après je trouvai la deuxième porte.

Ce bouton-là accepta de tourner. Je poussai la porte et sortis de la cave en trébuchant presque.

Le couloir au-delà s'étendait sur trois mètres et se terminait par un coude ouvrant sur l'extérieur. La clarté de la nuit baignait l'air d'un pourpre profond. J'avancai et pris soin de ne pas faire de bruit. Je m'appuyai d'une main contre le ciment lissé. Au bout, sur le mur, une ombre remua. Je me changeai en statue. Elle bougea de nouveau, puis je perçus un soupir proche du grognement. Je m'approchai sur la pointe des pieds et risquai un coup d'œil de l'autre côté du tournant. C'était une sorte de sas qui donnait accès au-dehors, où planait la fumée diaphane venue de la cigarette de Pearson. Il me tournait son large dos.

Je redressai les épaules et marchai d'un pas décontracté vers lui.

— J'ai appris que vous étiez sorti fumer, dis-je avec calme quand j'émergeai à l'air libre.

Il inclina la tête vers moi et souffla une bouffée.

— J'en grille une, oui, répondit-il, apparemment surpris. Est-ce qu'ils sont impatients d'avoir le vin ?

Je haussai les épaules.

— Bah, c'est moi qui suis impatiente d'en griller une.

— Vous m'étonnez, approuva-t-il, et il me présenta son paquet.

Je pris une cigarette.

— Mais les autres sont vraiment impatients d'avoir du vin.

D'un geste très rapide, il sortit quelque chose de sa poche. Je tressaillis.

— Bon sang, c'est juste un briquet, dit-il.

Mes mains tremblaient un peu, mais je réussis à allumer ma cigarette à la flamme qu'il éleva à la hauteur de ma bouche. Je réprimai un

toussotement.

— J’aime le soir ici, déclara-t-il en s’adossant au mur et en tirant une autre bouffée. J’essaie de sortir pour en profiter. Comme ça j’oublie les endroits de L.A. que je n’apprécie pas.

— J’aime les deux, le soir et L.A., répondis-je.

La nicotine se mêla à ma poussée d’adrénaline et tourbillonna dans mon crâne. Un léger vertige me saisit.

— Vous croyez que l’expo de Hal se passera bien ?

— Suffisamment bien, fit-il. C’est son meilleur travail depuis un bout de temps.

— Grâce à vous.

— Grâce à Hal.

Pose-lui la question, pensai-je. À présent, j’étais presque libre. La maison ne m’avait pas retenue.

— À vous entendre, vous feriez n’importe quoi pour lui... insinuai-je.

— Ah oui ? dit-il d’une voix devenue éteinte.

J’attendis. La petite pelouse devant nous s’était assombrie jusqu’à ressembler à de la soie, et je distinguai à peine les traits de Pearson, seulement le rougeoiement au bout de sa cigarette.

— Vous voulez parler de Brenae ?

— En fait, oui, fis-je en ignorant le frisson de la peur qui électrisait mon échine. C’est vous qui avez effacé les fichiers dans son ordinateur portable.

Il ne réagit pas.

— Vous ne les avez jamais visionnés, ajoutai-je. Vous avez simplement fait ce que Hal voulait. Sans poser de questions. Vous saviez qu’elle était morte, et vous avez détruit son œuvre.

— On vous appelle toujours “Mary” ? Sur votre permis, c’est “Maggie”.

Il me dominait de sa taille de géant, et il était aussi rigide qu’un roc. L’air venu de la cave à vins me glaçait la nuque.

— Je n’ai jamais aimé “Maggie”, dis-je. Pourquoi avez-vous regardé mon permis ?

— La curiosité, répliqua-t-il. Le détective privé, la nouvelle *gallerina*, tout ça le même jour. Et puis, toutes ces questions que votre gars m’a posées... – Il écrasa son mégot sous sa semelle. – Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, tous les deux ?

J’affrontai son regard furieux sans ciller.

— Erik n’est pas un assassin, poursuivit-il. Pas plus que Hal. Peut-être qu’il a prévenu Erik, pour la vidéo. Peut-être qu’Erik a dit quelque chose à Brenae, et qu’elle en a été très peinée. Mais c’est elle qui s’est donné la mort, et c’est un choix terrible, un choix de lâche. Pour n’importe qui. Personne d’autre n’a appuyé sur la détente. Elle, c’est elle qui l’a fait. – Un rictus sombre lézarda son visage. – Le LAAC a octroyé à Brenae une bourse d’études complète, et elle l’a gâchée. J’ai la facture totale. Soixante mille dollars d’emprunt. Je continue de les rembourser, et Hal est la seule raison pour laquelle je suis en mesure de le faire, tout en gagnant toujours ma vie avec mes travaux artistiques. Alors, est-ce que je vais les protéger, lui et l’école, plutôt qu’une espèce de salope tragiquement narcissique ? Oui. Est-ce que je savais ce qu’il y avait sur les vidéos ? Non. Je pensais qu’elles contenaient simplement une sorte de message de protestation. Brenae qui se plaignait du système qui était pourtant manifestement dingue d’elle. Je n’avais jamais imaginé qu’il s’agissait de ça.

Il détourna les yeux. Une veine battait violemment à son cou.

— Je serais capable de défoncer le portrait d’Erik pour ce qu’il a fait.

Je patientai.

— Rien d’autre ? lâcha-t-il en croisant les bras.

— Les autres sont au courant.

— Pour vous ? Je pense que Layla soupçonne quelque chose. C’est elle qui a tenu à vous inviter ce soir. – Il pivota d’un bloc et s’engouffra dans le

couloir, vers les ténèbres de la cave. – Vous m’interrogez encore, et je nierai tout. Vous citez mes propos, et je vous attaquerai en justice.

OceanofPDF.com

Quand je quittai la rue de Nelson à vingt et une heures précises, Ray apparut dans sa berline et me fit signe de continuer à rouler. J'enchaînai donc une série de détours jusqu'à atteindre la Pacific Coast Highway. Je bifurquai vers le sud et longeai le bord du continent, avec le spectacle de l'océan qui étalait ses reflets gris acier à l'ouest, sur ma droite. D'ordinaire, la vue de la mer m'aurait soulagée, mais je me sentais tendue et mal à l'aise. La surface des flots semblait impénétrable et incroyablement puissante, contenant avec peine une violence capable de tous nous emporter dans son déchaînement.

Je m'arrêtai lorsque mon portable vibra et Ray me dit de me garer dans le prochain parking, le long de la plage. Son véhicule se glissa à côté du mien, face à l'eau, et nous sortîmes tous deux pour nous poster de chaque côté du capot de sa voiture, bras croisés.

— On a combien de temps ? demandai-je.

Ray jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vingt minutes, à peu près.

Mon poulx s'emballa quand je lui décrivis la soirée, la salle aux trophées, à l'étage, la photo et le message de Brenae, la pétition, mon évasion de la cave à vins, et les aveux de Pearson. J'omis le détail du baiser. Fidèle à son habitude, Ray ne m'interrompt pas une seule fois, et je m'interrogeai sur ce qui retenait le plus son intérêt.

— Donc on en est là, conclus-je. Hal a demandé à Pearson de s'en charger. Mais je ne sais pas s'il le reconnaîtra publiquement...

Ray regardait au loin un navire de haute mer proche de l'horizon.

— Ça pourrait n'avoir aucune importance, dit-il. Du moins pour Janis.

— Qu'est-ce qu'elle compte faire ?

— Une réunion du conseil d'administration du LAAC a été programmée pour demain, avec Hal. Séance à huis clos.

J'en imaginai les répercussions.

— Il démissionnera, et en échange ils refermeront le dossier. Erik sera expulsé.

Je me tus, déplaçai à droite puis à gauche mes pieds sur le sol ensablé.

— Sauf que je n'ai toujours pas l'intention de passer tout ça sous silence, Ray. Je ne vais pas permettre qu'elle soit enterrée une seconde fois.

— Bien, approuva-t-il.

— Je vais devoir quitter le Rocque.

— Accordez-vous une semaine ou deux, conseilla-t-il. Janis pourrait changer de position et décider de vous aider.

Je le sentais crispé, auprès de moi. L'éclairage des lampadaires durcissait ses traits, me rappelant cette nuit à Wonder Valley.

— Et vous ? dis-je. Qu'est-ce que vous pensez de ce que j'ai vu dans le bureau de Nelson ?

— Je pense que vous n'auriez pas dû pénétrer dans cette pièce.

— Je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas aperçu cette photo de Brenae sur le mur, répondis-je, et je frissonnai au souvenir de la pièce plongée dans une semi-clarté, le portrait de Brenae, avec ses lèvres sensuelles entrouvertes et son message plein d'espoir. Et puis, il y avait cette pétition...

— Mieux vaut ne pas vous attarder sur ce point. Quel que soit ce dont il s'agit, ce n'est pas votre combat. Probable que Nelson ait embarqué Brenae

dans cette histoire, avant de la larguer en chemin, comme tous les autres, quand elle a commencé à péter les plombs.

— Et le bout de vidéo où on voit Nelson en compagnie de votre frère ?

— Eh bien ? Même si elle savait qui était mon frère, elle n'aurait pas relié sa mort à Nelson, répliqua-t-il avec une assurance apparente. Et même si elle l'a fait, elle n'était pas assez idiote pour fouiner dans cette direction. Le combat de Brenae, c'était contre Hal. Elle estimait qu'il était aveugle, et qu'elle allait lui redonner la vue. *Regardez-moi* ; vous vous rappelez ?

— Comment pourrais-je l'oublier ?

Brenae n'avait pas demandé à être accrochée dans la pénombre de ce sanctuaire privé, cachée aux yeux de tous, un objet exposé parmi d'autres. Ce qu'elle avait voulu, c'était que le monde entier la voie.

— Vous tremblez.

Dans un mouvement presque instinctif, Ray passa un bras autour de mes épaules.

Son contact me secoua. J'eus envie de m'abandonner dans son étreinte. Je désirai qu'il me serre fort contre lui.

— Je suis dingue, admis-je. Et aussi très contente que vous soyez là.

Je levai mon visage vers le sien, et croisai son regard. Un moment s'écoula ainsi, pendant lequel aucun de nous deux ne bougea, et je retins ma respiration.

Avec un soupir de regret, Ray s'écarta.

— Je n'aurais pas voulu vous manquer, dit-il en se redressant de toute sa taille.

Il épousseta ses manches des deux mains, comme pour dissiper la sensation de ma peau contre la sienne. Il s'éloigna d'un pas, se retourna.

— Avec combien d'avance vous vous présentez à l'aéroport de L.A., quand vous devez prendre l'avion ?

— Au moins une heure. Plus depuis le 11 Septembre, dis-je en me ressaisissant, moi aussi.

Je me refusai à lui demander maintenant s'il reviendrait à Los Angeles. Je sortis mes clés.

— Vous devriez y aller, dis-je, et j'ajoutai en pensée : *Je n'aurais pas pu souhaiter une plus grande banalité pour nos adieux.* Faites bon voyage.

Ray leva une main, la laissa retomber, avec un air maussade. Il avait autre chose à me dire, ou qu'il cachait. J'attendis. Il me devait toute la vérité, et alors que son silence s'étirait et qu'il ne partait pas, je me pris à espérer qu'il parlerait. Mais un gardien de parking surgit et nous annonça que nous devions payer ou partir, et l'occasion fut perdue. Sous le regard du nouveau venu, nous échangeâmes une accolade sans débordement en guise d'au revoir, regagnâmes nos voitures respectives, et démarrâmes. Je me répétais que je ne devais pas le faire, et malgré tout je traquai Ray dans le rétroviseur. La nuit avait avalé son visage, et tout ce que j'aperçus fut ses phares allumés qui balayaient la route derrière moi tandis que la circulation se densifiait et que les bretelles de sortie se rapprochaient.

Le lendemain matin, j'ignorai le silence de mon téléphone et me plongeai dans des tâches en rapport avec le Rocque. Je vérifiai des épreuves, effectuai des corrections, participai à une réunion de planification. Janis n'était pas là, mais Bas Terrant, notre directeur, nous fit part d'une annonce réjouissante : les efforts de nos conservateurs en vue de monter une exposition consacrée aux nouveaux artistes cubains avaient fini par être récompensés. Un brouhaha familial emplit la pièce quand chacun y alla de ses idées – c'était le Rocque à son meilleur – et, par-delà les murs de la salle, l'établissement parut s'agrandir de nos propositions, depuis l'atelier de menuiserie jusqu'aux galeries et au bâtiment administratif où nous pianotions sur les ordinateurs et discussions. Après quelque temps, Bas s'éclaircit la voix, afficha un sourire aussi bref que gêné, et passa aux mauvaises nouvelles. Les chiffres dégagés par la billetterie étaient toujours assez élevés, grâce à l'écho qu'avait reçu l'assassinat de Kim Lord, mais pas suffisamment pour extraire le musée de son passif. Nous risquions d'être confrontés à la nécessité de licencier. Cette année même. Une réduction du personnel estimée à dix pour cent. Personne ne parut s'en étonner, mais nombre d'entre nous ne dissimulèrent pas leur frustration et leur réticence, dont Lynne Feldman, notre conservatrice en chef. À la fin de la réunion, j'allai lui exprimer le plaisir que j'avais éprouvé en la voyant à Wonder Valley.

— C’était le week-end à ne pas rater, répondit-elle en repoussant son siège contre la table. Mais *Packing* en a été le point culminant.

Je sollicitai poliment une clarification des propos qu’elle avait tenus cette nuit-là, à propos du LAAC qui aurait mis Brenae sous le tapis, et le rapport qui pouvait exister avec l’héritage qu’elle laissait derrière elle.

— Je ne suis pas sûre qu’on puisse parler d’héritage pour une jeune femme de vingt-deux ans, remarqua-t-elle en tiquant manifestement sur mon choix du terme. Mais la réaction de Hal m’a étonnée. Quand je l’ai contacté au sujet du travail de Brenae à l’école, dont j’avais entendu parler, il a dit qu’elle en avait détruit une grande partie, et bon débarras. Il s’est comporté comme si elle s’était subitement mise à produire des créations nulles.

Aujourd’hui devait se tenir la réunion entre Hal et ses supérieurs du LAAC. Je me demandai comment il s’adresserait à eux maintenant, quand il évoquerait Brenae. J’étais prête à parier qu’il entonnerait une chanson très différente.

Lynne rassembla entre ses ongles carmin les notes qu’elle avait prises.

— Pourquoi un tel intérêt ?

— J’étais simplement fan de ce qu’elle faisait, répondis-je.

— J’ai vu plus que mon lot de carrières prometteuses brisées trop tôt.

Elle posa sur moi un regard empreint de gravité, et je sus que nous pensions toutes deux à Kim Lord et au petit bureau, loin en dessous de nos pieds, où son corps avait été foudroyé.

— Je reste saine d’esprit en me concentrant sur les vivants, reprit-elle, et elle tapota de la paume le mur blanc cassé de notre salle de réunion, et sur cet endroit... Enfin, peut-être pas cette pièce en particulier, mais le musée aurait besoin d’un petit plus, vous ne pensez pas ? Ça fait des années qu’il en a besoin...

Elle n’alla pas plus loin, mais son ton d’adieu était explicite.

— Vous pensez que le Rocque survivra ? dis-je.

— La question primordiale est : L'art survivra-t-il ? Et qui va continuer de modeler sa signification ? — Elle plaqua les feuilles contre sa poitrine et me contourna, avec dans son sillage un parfum subtil de bergamote. — C'est bon de vous voir de retour parmi nous, ajouta-t-elle. Je ne supporte pas ce nid de cinglés sans quelques personnes raisonnables.

Hiro, le petit ami de Yegina, se présenta à mon bureau en fin de journée, dans ses vêtements froissés, les yeux fatigués à cause du décalage horaire, et peut-être des larmes. D'un geste je l'invitai à s'asseoir. Son apparence m'inquiétait. Avec ses épaules larges et son sourire timide, il était séduisant à sa manière chaleureuse, rassurante. Mais aujourd'hui il n'était que nervosité et mécontentement.

— Ne lui rapportez pas que je suis venu ici, dit-il en préambule, mais je veux simplement comprendre : Est-ce que c'est moi ? Elle vous l'aurait confié, si c'était à cause de moi, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas à cause de vous, affirmai-je. C'est une question de timing. Vous l'avez bousculée.

Si Yegina ne l'avait pas déjà fait, comment pouvais-je expliquer tous les moyens qu'elle avait employés pour sauver sa dernière union : des thérapeutes, des périodes de retraite, des séparations partielles, et même une relation libre, alors que son ex-mari avait profité de tout cela, et de son compte en banque, jusqu'à ce qu'elle cède à l'épuisement.

Hiro se leva et alla feuilleter un catalogue de sérigraphies de Warhol posé sur le rebord de la fenêtre.

— Je pensais qu'elle en serait heureuse. Maintenant qu'elle ne l'est pas... Je ne sais plus.

— Laissez-lui un peu d'espace. Laissez-lui décider où se trouve son bonheur.

Sa main posée sur le livre ouvert, il contempla par la vitre la salle de concert à présent revêtue de panneaux en titane et presque terminée. Les

parois luisaient, s'incurvant et blanchissant sous la lumière du soleil.

— C'est quoi déjà, le titre de ce film dans lequel le gars décide d'attendre dehors, sous la fenêtre de la fille, pendant cent jours, et si elle ne sort pas pour le rejoindre, il s'en ira pour toujours ? dit-il au panorama devant lui. Et la pluie se met à tomber, il subit un tas de trucs, mais elle ne sort pas. Elle se contente de le regarder souffrir. Finalement, une nuit, il s'en va. Je n'ai pas aimé qu'il s'en aille. J'ai toujours pensé que le véritable amour ne devrait pas être assorti d'une condition. Cent jours. Quel genre d'amour expire au bout de cent jours ?

Il s'interrompit un très long moment, et je crus qu'il avait fini de parler.

— Peut-être que...

— Et maintenant, je ne sais pas, reprit-il. Est-ce qu'elle le croirait s'il ne montrait pas ses limites ? Il ne devait avoir aucun amour-propre.

Je connaissais le titre du film. Je me rappelais la scène où le garçon brun renonçait et s'en allait par la ruelle, seul et le cœur brisé, avec un feu d'artifice qui s'épanouissait au-dessus de lui et, plus tard, quand la fille dans son manteau rose venait à lui, pleine d'un désir contenu. Mais le nom du film n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était que mon amie tombait amoureuse de Hiro, et que cela l'effrayait. Elle avait peur de tout rater, une fois encore.

— J'ai toujours aimé le moment où il part, dis-je. Il la laisse enfin décider. Toute seule.

Il baissa les yeux sur le catalogue et les couleurs vives des reproductions, qu'il examina pendant un autre laps de temps interminable.

— Ça vous a plu, quand il est parti ? demanda-t-il, et il referma l'ouvrage d'un geste brusque, avec un bruit sourd.

— Ce qui m'a plu, c'est qu'elle aille le retrouver, rectifiai-je. Peut-être que vous devriez laisser l'autre vous retrouver.

Il acquiesça pensivement et se détourna de la fenêtre.

— Amusez-vous bien, ce soir. Elle a vraiment envie d’être avec vous. Elle dit que vous êtes son amie la plus sage, même si vous ne pensez pas la même chose.

— C’est discutable, en effet, répondis-je en souriant. Mais c’est agréable de manquer à quelqu’un.

Il donna une petite tape au montant de la porte.

— Vous avez raison. Je vais essayer ça.

LAISSEZ L’AUTRE VOUS RETROUVER.

Dans le film, la jeune femme part à la recherche de son admirateur. Elle entre dans le local technique du cinéma où il travaille. Il baigne dans un éclairage d’un blanc bleuté, et charge les bobines dans le projecteur.

Il la regarde fixement. Elle l’a retrouvé, et cela répond à la question de son amour. *Oui*. Mais pendant quelques secondes ils restent immobiles, face à face, incrédules. Et puis elle pose vivement les mains sur les épaules du jeune homme, il la ceinture de ses bras, la soulève du sol, la fait tourner et l’emporte ainsi dans une autre pièce, pour un baiser. Sur le projecteur derrière eux, la fin de la bobine se déroule et flotte. Son murmure doux cesse.

Le temps s’arrête pour l’amour.

Et pourtant. Si elle n’était pas venue ? Qu’est-ce que cela aurait fait à son amoureux, et à elle-même ?

Brenae avait été aperçue pour la dernière fois alors qu’elle entrait dans son atelier, le mardi. Pour ce que nous en savions, elle avait passé l’intégralité du mercredi seule, et s’était suicidée le lendemain, avant le lever du soleil. Qu’avait-elle attendu tout ce temps ? Que quelqu’un vienne la retrouver ? Si ce n’était pas Erik, alors Layla ou Zania, Janis ou Nelson, ou Hal, quelqu’un, n’importe qui lui affirmant son amour, son amitié, son soutien ? Combien de temps pouvait-elle rester assise dans cette pièce,

pendant que son corps se transformait en une coquille vide, qu'elle se perdait, devenait personne ?

À la fin de la journée, je pris la voiture pour rentrer chez moi, plein ouest, avec le soleil aveuglant qui me brûlait les yeux. Je voyais la dernière journée de Brenae non sous la forme d'une mise en retrait volontaire de son monde, mais comme une manière d'éprouver celui-ci, avec les heures passant lentement, seconde après seconde, l'atelier éclairé qui allait s'assombrissant, la clameur des voix à l'extérieur, l'immobilité et le silence à l'intérieur. Le caractère remplaçable de tout ce qu'il y avait dans la pièce, son art en premier lieu. Que valait son art ? Que valait sa vie ?

L'arme attendait qu'elle fasse son choix.

Regardez-moi.

Tout en gravissant l'escalier vers mon appartement où je comptais me changer et enfiler le déguisement pour mon rendez-vous avec Yegina, je songeai que j'avais bien raison d'exclure de mes pensées les deux affaires et Ray. Du moins j'y parvenais par tranches de cinq minutes, et puis les impressions revenaient en rafales : Erik et Brenae sur le matelas, Layla assise au bord de la piscine ; les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux ; la photo encadrée de Brenae et son arme sur le mur de Nelson ; Nelson et Calvin quittant ensemble la soirée ; Ray tenant dans la main un palmier croustillant. C'était déjà le début de soirée, et pas un appel de lui, Alicia ou Janis. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais certainement pas à cela.

Je m'assis devant mon ordinateur portable et parcourus les sites de la presse locale. Rien sur le LAAC ou la démission de Hal. Il était encore trop tôt.

Je me sentais encore moins chez moi qu'à l'accoutumée dans la sous-location. Il y avait un tas de livres et de tirages papier d'articles sur Françoise Gilot, et de la vaisselle commençait à s'amasser dans l'évier : une assiette, une tasse, une poêle, une poignée de couverts. Mes draps, ma

brosse à dents, mes robes dans le placard. Et pourtant les pièces me paraissaient étrangères. Pendant que je m'habillais j'allumai la radio et écoutai un reportage sur l'incendie qui dévorait les collines à l'est de la ville, et la promesse soudaine de la pluie. Je bus un verre de vin. Au goût, il me sembla sur. Je contemplai un moment la décoration du coin salle à manger, avec ses lampes fuselées. Tout avait l'air à sa place, et en même temps tout jurait et était différent, sous mes yeux. Il était arrivé quelque chose à Ray. Ou bien il était en train de lui arriver quelque chose.

Devant le reflet aux sourcils froncés que me renvoyait le miroir, j'ajustai la perruque, une cape, et je me barbouillai les lèvres d'un rouge criard. Je ne ressemblais à rien ni personne, et j'allais me rendre dans un quartier où presque tout le monde possédait le don des apparences. Mais j'en avais assez des apparences, ce soir. Je voulais seulement être invisible.

Mon interphone sonna.

— Loques-Gon Jinn, répondis-je quand je fus arrivée face à la Yegina désabusée qui m'attendait en bas, toute de noir vêtue, jusqu'aux gants, avec la beauté de son visage rehaussé par ses lèvres et son eye-liner noirs. Tu es quoi, une gothique ?

— La Mite Goth, dit-elle en gesticulant pour désigner les ailes vert pâle translucides sur le siège arrière.

J'appréciai à sa juste valeur.

— Chouette. Bel effort.

— Alors, raconte-moi ce qui se passe avec Hal Giroux.

— Je n'ai pas le droit. Mais il se peut que ses jours soient comptés.

Une ombre passa sur son visage.

— Quoi ? dis-je. Qu'est-ce qui coince ?

— C'est en rapport avec le nouveau musée, répondit-elle. Je suis embauchée.

Sur le trajet du bar, la circulation fut assez dense pour me donner le temps de décortiquer les révélations de Yegina deux fois, la première côté espoirs, la seconde côté craintes. Nous dûmes piler à sept ou huit reprises derrière la même camionnette blanche, et à chaque occasion je ne pouvais m’empêcher d’établir le parallèle entre l’avancée chaotique de notre voiture, dans cette file de véhicules, et mes appréhensions nouvelles, qui accéléraient et freinaient encore et encore, sans jamais mener nulle part.

Quelques jours auparavant, Yegina avait reçu un appel de Hal Giroux. Il voulait sonder son intérêt pour un emploi de directrice des expositions au sein d’un nouveau musée, dans le centre. Un établissement plus vaste et plus moderne que le Rocque, gratuit pour tous les visiteurs, qui nous éclipserait à tous niveaux – la programmation, l’architecture, et les événements. Elle et Hal avaient discuté de l’ampleur du musée, son financement, les architectes potentiels. (“Vera Trudeau est une des architectes sur la liste. Tu imagines ça ? C’est le rêve.”) Puis Yegina l’avait interrogé sur ce qu’il adviendrait du Rocque devant une telle concurrence, et Hal s’était montré évasif. “Les institutions vieillissent, lui avait-il dit. Certaines disparaissent. Une nouvelle direction ne parvient pas toujours à les sauver.”

— Qu’est-ce que je devrais faire ? Je ne peux pas trahir Janis. Je n’ai jamais aimé Hal. Il n’empêche, c’est lui qui a construit le LAAC. Tu arrives à imaginer la ville sans cette école ? Il a fait éclore tant de générations d’étudiants talentueux.

Je percevais la véritable raison derrière l’hésitation de mon amie : si elle laissait passer cette chance, elle n’aurait peut-être jamais plus une opportunité de promotion de cette envergure.

— Attends. Ne dis pas “non” ou “oui”. Pas tout de suite.

— Ah ! C’est une stratégie qui a vraiment porté ses fruits avec Hiro, dit-elle dans un soupir. On bute sur un hiatus, pour le moment. La Mite Goth est non conformiste.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Tu fricotes avec d'autres hommes ?

Pour toute réponse, elle négocia sans ralentir un virage serré, manquant de peu écraser trois piétons et défoncer toute la façade du centre commercial au bord de la rue.

— J'en déduis que non, dis-je en riant.

Elle me lança un regard enténébré par le maquillage. Je ne voulais pas révéler la visite de Hiro à mon bureau, mais le moment exigeait que je fasse quelque chose.

— Il tient vraiment beaucoup à toi, tentai-je. Il va t'attendre.

Nous étions arrivés sur Melrose, avec l'alignement de ses boutiques aux devantures aussi clinquantes que des aimants sur la porte d'un réfrigérateur.

— Profite bien de ta soirée, ajoutai-je. C'est ce que tu voulais.

Yegina mit ses ailes, et je l'aidai à nouer les rubans glissants d'un vert glauque. Avant que nous ayons fini de les fixer, plusieurs personnes étaient passées sur le trottoir très fréquenté et avaient lancé des commentaires élogieux :

— Vas-y, Luna !

— Redoutable déesse mère des fées, exauce mon vœu...

— Prête ou pas, voilà la Mite Goth, déclama mon amie.

Je reculai d'un pas pour la contempler.

Dans le crépuscule, sous le lustre dispensé par les réverbères, elle apparaissait magnifique, plus qu'elle ne l'avait jamais été à mes yeux. Sa tenue noire ajustée et son maquillage tout aussi sombre offraient un contraste saisissant avec les ailes qui flottaient dans son dos, transparentes, délicates. Sa crinière de nuit tombait en cascade ; l'angle de ses pommettes hautes s'accordait parfaitement avec l'inclinaison des ailes.

— Elles sont de travers ? me demanda-t-elle. Tu fronces les sourcils.

— C'est fantastique, dis-je.

Je fus surprise d'avoir le souffle aussi court. Le costume de Yegina n'était pas un simple déguisement : c'était une forme d'oracle. Et il prédisait que mon amie s'élèverait, s'envolerait, mais aussi qu'elle resterait elle-même.

— Tu as une allure sensationnelle.

Tu vas travailler pour un nouveau musée de première importance, pensai-je. Tu vas épouser Hiro. D'ici quelques années, tu auras des enfants, et Hiro mettra sa carrière entre parenthèses afin que la tienne s'épanouisse. Tu deviendras une autre des merveilles de cette ville, la fille d'un immigrant ayant fui la guerre qui refaçonne son Amérique. Tu finiras même par écouter de la musique audible. Enfin, peut-être.

— Merci, répondit Yegina, et elle ajouta affectueusement : Tu es sûre de vouloir porter cette cape ? Tu pourrais venir avec seulement la perruque.

Mon téléphone vibra. C'était Alicia Ruiz.

Je levai une main et tournai le dos à mon amie pour répondre.

— Bonsoir, inspectrice, dis-je prudemment.

— Désolée de vous déranger. Je voulais savoir si vous aviez des nouvelles de Ray.

— Pas depuis la nuit dernière, dis-je, la bouche sèche, subitement. Il prenait l'avion pour rentrer chez lui.

— À quelle heure l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Aux alentours de vingt-deux heures. Il n'est pas en Caroline du Nord ?

— Il a dit à sa famille – et à moi – qu'il prenait un vol de nuit, vers minuit. Il n'est jamais réapparu.

— Peut-être que son vol a été retardé et qu'il a été obligé d'attendre ?

— Sans sa valise et son portefeuille ? J'ai vérifié, dans son appartement. Il faut que je le joigne. Cet après-midi, Erik Reidl a avoué son implication dans la mort de Brenae Brasil.

— Quoi ?

Yegina vit mon expression et m'adressa un regard interrogateur. Je lui touchai le bras et m'éloignai de quelques pas, en couvrant mon oreille d'une main.

— J'ai eu la même réaction, dit Alicia. Apparemment, il a décrit la scène de façon très détaillée. Il a dit que Brenae avait ouvert le coffre où

elle rangeait son arme et qu'elle lui a demandé de le prendre. Pour qu'elle ne l'ait plus à portée. Il a refusé. Ensuite il a paniqué, et il s'est enfui.

— Donc il ne l'a pas abattue.

— Il affirme l'avoir “assassinée” en lui mettant la pression. Il est très imbu de sa personne. Quoi qu'il en soit... – Elle s'interrompt subitement, comme si elle se souvenait de nos rôles respectifs, avant de se reprendre. – Je voulais emporter les entretiens de Ray avec Erik au LASD, pour relever d'éventuelles contradictions dans ses propos. Prévenez-moi, si Ray vous donne de ses nouvelles.

Je sentis que la policière allait couper la communication.

— Attendez. Vous avez contacté Janis ?

— Elle n'a pas de nouvelles de lui, elle non plus.

Je déglutis péniblement. Si Ray ne m'avait pas appelée, cela pouvait signifier qu'il prenait ses distances. Mais si elles deux n'avaient pas eu de ses nouvelles, cela voulait dire que quelque chose n'allait pas du tout.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit, à propos de Nelson de Wilde ?

— Pourquoi ? répliqua-t-elle après une seconde d'hésitation.

— Il y a une autre vidéo de Brenae, expliquai-je, et je lui relatai ma conversation avec Ray, la découverte d'un exemplaire d'*After-Parties*, et le plan dans lequel Nelson et Calvin quittaient ensemble une soirée.

— Zania de Wilde m'a révélé que son père connaissait James Compton. Si Ray a disparu, est-ce que ce n'est pas un indice suffisant pour suivre cette piste ?

— Vous êtes sûre que c'est bien Nelson et Calvin sur la vidéo ?

— Certaine.

— J'aimerais en avoir une copie, dit-elle. Au plus vite. Vous vous trouvez où ?

Je le lui indiquai.

— Attendez-moi, je vous retrouve dès que ça me sera possible.

— Excellent, approuvai-je. Merci.

— Vous m'avertissez si vous recevez des nouvelles de Ray, d'accord ? insista encore l'inspectrice. Et ne bougez pas d'où vous êtes.

Elle raccrocha. Je fourrai mon portable dans une poche de mon jean.

— Qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir Yegina.

— Du nouveau, par le biais d'un des étudiants de Hal. Et Ray a disparu. Enfin, peut-être. Et peut-être qu'il se comporte comme à son habitude.

Je lui appris que l'inspectrice Ruiz allait venir me chercher.

— Ah bon ? fit-elle, l'air déçu.

— Ce ne sera pas avant un bout de temps. D'ici là, on va s'amuser.

Pour la motiver, je tournai les talons et me mis à marcher en direction du bar, lequel était distant d'une demi-douzaine d'auvents à festons et illuminé par des lampes à abat-jour en cuir clouté.

— Tu as trouvé une superbe place pour te garer, dis-je. Vendredi soir prochain, tu ne trouveras pas une place à moins de trois kilomètres.

J'avais l'impression qu'une partie de moi avait été soulevée dans les airs, arrachée et ballottée par un début de tempête, tandis qu'au sol mon moi toujours espiègle continuait sa soirée comme prévu.

— C'était quoi, ce truc à propos d'un James quelque chose ? s'enquit Yegina en m'emboîtant le pas.

— Une piste que j'ai suivie, en rapport avec le frère de Ray. Mais ce n'est sûrement pas exploitable.

— Tu commences à parler comme eux, remarqua mon amie.

D'une de ses ailes, elle me bouscula gentiment l'épaule.

— Ça ne va pas durer, lui assurai-je.

Nous nous faufilâmes à travers la foule des piétons, pour la plupart des groupes de femmes riches et plus âgées que nous et d'hommes en jeans et vestes boutonnées sans un pli, ou en t-shirts moulants. Tous accordèrent un sourire à Yegina et n'eurent qu'un regard désintéressé pour ma personne.

— Eh, tu ne devais pas laisser tomber la cape ? fit-elle. Ça a l'air de te gratter.

— J’ai besoin de faire pénitence, ce soir, répondis-je. Il faut que je reste bien éveillée.

Le bar s’appelait le Camden, et à l’instar de bon nombre d’établissements nommés en hommage à L.A., c’était un parfait exemple de caricature. L’enthousiasme brutal et chaotique du punk britannique avait été ramené au thème du décor. Plutôt qu’un antre caverneux à l’éclairage faiblard et servant de la mauvaise bière, le Camden flattait ses clients avec un éclairage bien dosé, chaque lampe protégée par un abat-jour en cuir clouté, les murs lambrissés d’acajou décoré de discrètes bandes bleues et rouges. Les photos en noir et blanc de groupes aux membres grimaçants étaient ornées de commentaires calligraphiés et de jeux de mots débridés, et on déplaçait la carte des boissons avec un zip argenté. Dee voulut s’excuser pour le choix du lieu dès que nous l’aperçûmes, avec sa chevelure hérissée en pointes et ses yeux soulignés d’un maquillage sombre qui allait piquer ses tempes. Elle avait l’air un peu plus resplendissante que dérangée. Typique chez Dee.

— Tu es venue déguisée en fraise vampire ? me demanda-t-elle sur un ton enjoué.

— Quelque chose dans le genre, oui.

— Politiquement correct, jugea-t-elle. Porter le costume le moins sexy de tout West Hollywood, c’est une sorte de distinction, quand on y réfléchit bien.

— Essayons de ne pas réfléchir, dit Yegina en regardant autour d’elle avec une moue perplexe.

— C’est sacrément choquant, non ? murmura Dee. Transformer Johnny Rotten en nom de cocktail. Mais leurs boissons. Sont. Fantastiques. Essayez donc un Captain Sensible.

— Du nouveau de Janis, sur la crise à Valdivia ? dis-je.

Les traits de Dee se durcirent.

— Oh, non... soufflai-je.

— La crise à Valdivia a été réglée, nous dit-elle, glaciale. Plus aucune enquête à l'école. Retraite anticipée pour Hal. Un parachute doré. Un certain étudiant éjecté du campus mais autorisé à terminer ses études de licence. Apparemment, Hal a su se montrer très persuasif, en particulier auprès des collectionneurs qu'il a aidés à négocier des prix pour les œuvres de futures stars. – Elle dessina des guillemets dans l'air avec ses doigts et récita d'un ton parodique : “On ne veut pas abattre un géant à cause d'une simple erreur de jugement.” C'est ce que le conseil a dit à Janis. Et ils étaient tous enchantés à la perspective d'un nouveau musée dans le centre.

— Foutaises, dis-je.

Yegina était devenue morose et tirait sur ses manches à l'aspect fragile. Elle avait succombé à la persuasion de Hal, elle aussi. Et à sa vision. Il était difficile d'y résister.

— Ce n'est pas un cadre pour Janis, déclara Dee en enveloppant le bar faiblement éclairé d'un geste ample. Sinon je ne l'aurais pas laissée seule cette nuit. Elle allait attaquer sa biographie de Georgia O'Keeffe, mais quand je suis partie elle regardait fixement le mur nu.

Il n'y aurait pas d'enquête. Pas de reprise de l'affaire par les médias. La *Cathédrale de chaussures* serait inaugurée, bénéficierait d'un écho puissant. L'année scolaire se déroulerait sans à-coups, Erik décrocherait sa licence, Layla aurait son atelier ouvert, Zania poursuivrait son chemin vers le diplôme et en mars, soit un an après la nuit où Brenae s'était donné la mort, Hal annoncerait qu'il était temps pour lui de prendre du champ. Les hommages et les preuves de vénération s'enchaîneraient alors. Le grand directeur. Des décennies à assurer le rôle de mentor. Des centaines de protégés exprimeraient leur gratitude et réciteraient son panégyrique. Et puis une seconde vague médiatique encenserait le Goetz Museum, remplaçant Hal sur son trône. Et dans le même temps, qu'en serait-il de Janis ? Elle terminerait sa chimio, ou serait de plus en plus malade. Elle devrait

affronter une autre insuffisance budgétaire, écouter Bas qui proposait des coupes et des licenciements. Elle avait perdu. Je ne savais pas quoi dire.

Yegina passa un bras autour de la taille de Dee et la serra un instant.

— Tu tiens le coup ?

— Je vais bien, fit Dee en battant des paupières. Je m’habitue aux bavardages sur les rayons et les ganglions lymphatiques, au lieu des ragots sur les expos et les inaugurations.

Ses yeux maquillés devinrent luisants.

— Écoute, cette nuit est la tienne, alors amuse-toi pour nous tous, lui dit Yegina, péremptoire, en désignant le comptoir, et ses ailes se soulevèrent dans son dos. Regarde tout ce monde qui est venu pour toi.

Dee acquiesça nerveusement.

— C’est ce qu’elle a dit. Je ferais bien de me bouger un peu, ou elle va être énervée contre moi.

Son sourire forcé s’agrandit et elle s’éloigna d’une démarche chaloupée pour aller parler à quelqu’un d’autre.

J’étais impressionnée.

— Merci, dis-je à Yegina. Tu as eu les mots justes.

Elle approuva de la tête et observa le bar.

— Ce n’est pas comme tu l’aurais souhaité.

— Je n’avais pas imaginé qu’il aurait droit à des tapes dans le dos et des félicitations. Toi, si ?

Elle continua de laisser errer son regard sur la salle. Elle semblait en même temps plus élancée et plus intensément enracinée au sol. Dans la pénombre, son maquillage noir transformait son visage en un masque saisissant.

— Hal a été leur principal collecteur de fonds pendant vingt ans, dit-elle en s’adressant au vide devant elle. Le LAAC est la maison qu’il a bâtie. Mais une fois qu’il l’aura quittée... – Elle fit la moue et se tourna vers moi.
– Janis t’a engagée pour une raison précise. Elle voulait que quelqu’un

découvrir la véritable histoire de Brenae. Tu l'as fait. Ou tu as commencé à le faire. Ce n'est pas parce que Janis entre dans le jeu qu'il est temps pour toi de t'en retirer.

Je me représentai Janis sur le parking du LAAC, qui contemplait le bâtiment principal et la pente de la pelouse ombragée par des eucalyptus. *Écoutez, le LAAC est un endroit merveilleux, c'est évident. Je souhaite que cet établissement prospère. Ma venue ici aujourd'hui m'incite à prendre mes distances avec des révélations publiques.* Elle croyait aux institutions. Elle avait eu la certitude que le LAAC ferait ce qui convenait.

— Un verre ? proposa Yegina avec un petit geste vers le bar déjà assailli. Je vais t'en offrir un.

— Pourquoi pas trois, plutôt ? dis-je avec amertume. Je peux aller les chercher.

— Ça risque de prendre un peu de temps, la Fraise, répliqua-t-elle avec un sourire, en examinant ma perruque.

— D'accord. Merci.

Pendant qu'elle allait commander un Minor Threat et un Voidoid, je trouvais un coin à l'écart où m'isoler. J'appelai Ray, sans trop me faire d'illusions. Sa ligne bascula immédiatement sur le répondeur.

Cinq minutes s'écoulèrent, et Yegina n'avait toujours pas réussi à capter l'attention du barman. Je plongeai dans la masse de corps, à l'autre bout du comptoir, et j'imposai ma perruque flamboyante dans le champ de vision du barman. Le rouge déclenchait une réaction assurée que Yegina avait négligée dans son rejet condescendant de mon déguisement. Les gens remarquaient la couleur qui les faisait habituellement stopper leur voiture. En quelques instants j'eus deux martinis dans les mains. Au diable les mignons petits cocktails aux noms de groupes punks hardcore, ce n'était pas la soirée pour eux. J'indiquai de loin à Yegina qu'elle pouvait laisser tomber, puis je consultai une fois de plus mon téléphone. Pas d'appel ni de SMS.

— Merci d’être venus ce soir, les potes, déclama Dee avec un accent plus prononcé qu’à l’accoutumée. Ça va commencer...

Elle était montée sur la petite scène et ondulait doucement des hanches, jambes écartées, à la façon de ces rock stars qui paraissent suspendues à leur micro. Elle donna le top au pianiste et au batteur, et tous trois entamèrent son premier morceau. Ce n’était pas du tout punk. Notre amie avait un timbre rond et chaud, qui oscillait d’une octave à une autre, pour s’assombrir subitement quand elle tombait dans les graves. Elle était la manifestation sonore de la Mite Goth, moitié ombre, moitié créature ailée.

Je sentis qu’on tirait la manche de mon manteau.

— C’est toi, dis-je à Yegina. Tu es la musique.

Elle sourit, prit son verre et dansa discrètement sur place à côté de moi pendant que Dee enchaînait trois chansons. Un instant j’eus envie que Yegina et moi passions une soirée pareille à celles que nous avions connues au bon vieux temps, lorsque nous rentrions très tard chez elle avec quelques plats épicés à emporter, pour papoter sur tout le monde et sur tout ce que nous avions vu.

Au lieu de quoi elle aperçut quelqu’un dans la salle et le salua d’un mouvement de tête. Il s’agissait de Bas Terrant, notre directeur, une aventure de Yegina qui s’était très vite terminée et avait muté en une solide amitié professionnelle. Il était devenu un de ses soutiens les plus fervents. Il serait anéanti si elle quittait le Rocque.

— Je vais peut-être devoir m’absenter dehors un petit moment, prévint-elle.

— Tu veux dire : dehors avec Bas ?

— Il veut qu’on parle du nouveau musée. Il sait. Il m’a envoyé un mail cet après-midi, dans lequel il me disait avoir quelques idées sur la façon dont je pourrais négocier pour moi-même et pour le Rocque.

À ce stade, je me demandais qui à L.A. *n’était pas* au courant des projets “secrets” de Giroux.

- Alors vas-y, dis-je, résignée.
- Viens avec nous, proposa-t-elle.
- Il faut que je sois là quand l’inspectrice débarquera.
- En ce cas, c’est moi qui vais attendre.

D’une main ma meilleure amie fit pression sur mon avant-bras, et elle m’accorda toute son attention. Dans son regard, je vis le spectre que nous combattions toutes deux cette nuit : non pas l’avenir de Hal ou l’histoire de Brenae, la peine de Hiro ou la disparition de Ray, mais un fantôme plus simple, plus quelconque. L’une comme l’autre, nous étions plus âgées, à présent. Ces huit derniers mois nous avaient altérées, et les consolations que nous recherchions auparavant dans un cocktail parfait et l’attrait d’une foule bigarrée ne rassasiaient plus notre faim intérieure. Nous ne désirions plus passer une simple soirée d’insouciance, aussitôt oubliée. Nous voulions la responsabilité et le changement. Yegina entrevoyait une occasion de progresser, et elle méritait de la saisir.

Je la poussai gentiment du coude.

Elle s’éloigna d’un pas léger, dans les reflets de ses ailes. D’autres spectateurs affluaient dans la salle : les membres de l’équipe du Rocque arrivèrent tous ensemble, et lancèrent des coups d’œil amusés et sceptiques sur la décoration des lieux. Mais leurs visages s’illuminèrent lorsqu’ils virent Dee. Elle se dandinait et susurrant, ses longues jambes bottées battant la mesure. Ce n’était pas une chanteuse sans défaut – sa voix perdait en modulation à chaque cinquième temps –, mais elle se donnait à fond, et son charme naturellement élégant était voilé par le chagrin.

Je bougeai un peu sur place, en essayant de laisser la musique m’extraire de mon inquiétude croissante. Janis défaite. Ray introuvable. Yegina qui partait du Rocque. Trop pour une seule nuit.

Après plusieurs autres chansons, Dee annonça une pause, et je décidai d’aller attendre dehors l’inspectrice. Alors que j’évitai une jeune femme toute transpirante en m’excusant, elle poussa un “Mary ?” surpris. J’avais la

tête qui tournait à cause du martini et du vacarme ambiant, et il me fallut un moment pour coordonner en esprit les cheveux roux, les taches de rousseur, les hanches larges. Une robe rose, impression cachemire.

— Vous êtes ici ? m'exclamai-je à l'adresse d'une Layla au regard stupéfait. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Et vous ? cria-t-elle en retour.

— Je suis amie avec – mieux valait que je ne mentionne pas Dee – un des barmen. Vous ?

— Je connais le guitariste. Du LAAC.

L'éclairage du bar nimbait de bleu le visage de Layla, ce qui accentuait l'expression égarée de son regard.

— Est-ce que ça va ? dis-je.

Elle plaça sa main en coupe autour de mon oreille.

— Erik est au poste de police de Valdivia. Il affirme qu'il a assassiné Brenae Brasil... Vous vous rappelez ce suicide, au LAAC, en mars dernier ? C'est complètement tordu, et effrayant. Je n'ai pas pu rester, et je ne peux pas rentrer à notre appartement.

J'ouvris de grands yeux.

— Erik a tué quelqu'un ?

D'un geste elle m'indiqua un recoin, contre une peinture murale représentant les quatre hooligans des Damned qui posaient, l'air goguenard, le visage et les vêtements éclaboussés de tarte à la crème désintégrée. Le bruit baissa d'un cran.

— Il n'a pas appuyé sur la détente, me dit-elle. Mais c'est tellement compliqué. Je le déteste, en ce moment. Et je déteste Hal, aussi.

Elle semblait sincèrement vexée et en perte de repères. Vulnérable et jolie, également, d'une manière qui ne m'était jamais apparue auparavant. Sa présence ici était un choc pour moi, mais notre rencontre n'avait pas l'air de la troubler outre mesure, comme s'il était normal de croiser ici le chemin

d'une autre personne évoluant dans le monde de l'art, et plus particulièrement moi, qui l'avait côtoyée d'aussi près ces derniers jours.

— Ne m'écoutez pas, *gallerina*, me dit-elle en repoussant mon bras. Je n'aurais pas dû vous parler. C'est à peine si vous me connaissez. Allez donc vous amuser.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Brenae Brasil ? Qu'est-ce qu'Erik a fait ? dis-je.

— Il l'a vue, cette semaine-là. Il est sorti avec elle à une époque, durant l'année préparatoire, répondit-elle. Il est allé la voir parce que Hal l'a envoyé. Hal a dit à Erik que Brenae menaçait de...

Dee remonta sur la scène, et un rugissement salua son retour, interrompant notre conversation.

Le groupe entama un morceau tonitruant, et Layla se pencha un peu plus vers moi pour être entendue, mais je ne saisis que des bribes de ce qu'elle disait : “une liste d'exigences... projection vidéo... des femmes qui sont victimes de... s'il n'acceptait pas ses exigences... elle ferait une œuvre appelée *Gun-Shot*... Hal ne l'a pas prise au sérieux. Il a cru qu'elle se couvrirait de ridicule, en fait.”

Dee se mit à chanter, et l'orchestration s'assagit un peu. Layla continuait de parler :

— Hal savait qu'Erik et Brenae avaient été proches. Il pensait qu'Erik parviendrait à la calmer. Erik s'est rendu à son atelier, et puis, deux jours plus tard, elle était morte. Mais il m'a toujours répété qu'il ne lui avait rien fait. Il est simplement reparti.

Elle ferma les yeux et frissonna. Puis :

— Et maintenant, il a changé de version. Parce que, d'un coup, il culpabilise énormément qu'elle se soit donné la mort.

Rien de tout cela ne figurait dans le rapport de la police. Erik y affirmait que le suicide de Brenae l'avait totalement pris au dépourvu. Pas qu'elle avait dressé une liste d'exigences quant aux droits des femmes sur le

campus, en menaçant de se tuer, en faisant de son suicide une œuvre d'art et une forme de protestation. *Regardez-moi*. Qu'avait-il effacé d'autre sur son ordinateur ?

— Vous avez l'air complètement déboussolée, dit Layla.

— Et je le suis. Je ne savais rien de tout ça. J'étais tellement excitée en voyant l'expo de Hal prendre forme.

— Moi aussi, avoua-t-elle. Bienvenue dans ma vie de larguée.

La chanson de Dee entama le pont, et la musique atteignit un volume paroxystique. Layla et moi restâmes côte à côte, immobiles face à la scène, jusqu'à la fin du morceau.

— Chouette, la couleur des cheveux, à propos, dit Layla d'un ton pince-sans-rire.

— Elle vous va mieux.

À ma grande surprise, ses yeux brillèrent.

— Venez avec moi, dit-elle. Avec Pearson et Zania, on va se retrouver chez Nelson. Il faut qu'on définisse clairement ce qu'on peut faire.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répondis-je en haussant la voix pour me faire entendre. Je serais de trop.

Elle secoua la tête.

— Au contraire, vous pourriez apporter un éclairage nouveau. Je sais déjà ce que Pearson va dire. Ce que Zania va dire.

Rien de tout cela ne me plaisait. La disparition de Ray. L'apparition impromptue de Layla ici, dans ce bar. Cette invitation.

— Il faut que je retrouve mon amie, dis-je. On rentre ensemble en voiture.

— D'accord, dit-elle avec une moue de déception. Je reste là, si vous changez d'avis.

L'atmosphère de la salle s'était alourdie avec tous ces cris et ces respirations haletantes, et plus je m'éloignais de Dee meilleur était son chant, les défauts de sa voix gommés par le brouhaha émanant du public. À

l'extérieur, les lumières des réverbères inondaient l'avenue, et les trottoirs débordaient de gens illuminés par l'éclairage. Je scrutai leur masse à la recherche de l'inspectrice, mais je ne l'aperçus pas.

Yegina ne devait pas se trouver très loin. Je lui envoyai un SMS. *Où es-tu ?*

J'attends un verre au Cloaque. Viens !

Je regardai autour de moi pour repérer le Cloaque. Je parcourus une partie de la rue dans un sens, puis dans l'autre, passant en revue les devantures, vérifiant de temps en temps l'aspect d'une jeune femme dans un groupe qui allait dans la direction inverse.

"Aïe !" grognai-je quand un haut talon me poinçonna un pied. La douleur se propagea instantanément à toute ma cheville. Je couinai de douleur et claudiquai sur le côté jusqu'à un mur frais contre lequel je m'appuyai de la main, afin de conserver mon équilibre. La femme ne se retourna même pas.

Layla n'était pas là par hasard. Sa proposition n'avait rien de spontané. C'était un piège ou, à tout le moins, un défi. *Venez avec moi.* Un défi qui me visait personnellement. Pourquoi ? Parce que je savais quelque chose. Parce que je savais ce que Ray savait.

Qui que ce soit, la personne qui avait passé à tabac le frère de Ray n'était pas allée jusqu'à le tuer, elle l'avait laissé agoniser. L'agresseur de Calvin n'était pas un meurtrier par nature. Il n'avait pu se résoudre à parachever sa tâche. Mais il l'avait soigneusement planifiée. Il avait quitté la chambre de Boyle Heights avec les vêtements de sa victime. Il n'avait laissé aucune trace. Et s'il recommençait, il préparerait tout aussi méticuleusement l'agression, passerait de nouveau à l'attaque, et effacerait tout indice derrière lui. Cette fois, avec de l'aide.

L'atmosphère nocturne était chargée d'une pesanteur que je ressentais rarement à Los Angeles. Un orage allait éclater. J'en détectais les prémices à chaque inspiration, et j'hésitais toujours sur la conduite à tenir. Aller

retrouver Yegina, ou rester ici et attendre qu'on vienne me prendre en voiture ? J'appelai l'inspectrice et tombai sur son répondeur vocal. Je recommençai. Même résultat. Je contemplai l'avenue emplie de phares, et je pensai aux montagnes encerclant la ville que je ne pouvais pas voir. Puis je repensai à Ray et à notre trajet en voiture, quand il avait passé du fado en fond sonore, son ambiance déchirante, un chagrin au-delà de toute logique ou explication, celui de Ray pour son frère. Vous ne pouviez tout simplement pas mettre cette douleur-là de côté. Elle devait d'abord vous consumer, par la fureur ou l'esprit de vengeance, si ce n'était pas l'envie d'autodestruction. Ray n'avait pas pris l'avion, la nuit dernière. Quoi qu'il ait pu faire ces dernières vingt-quatre heures, il avait eu conscience de commettre des erreurs. À présent, c'était à moi de commettre les miennes. J'avais une petite idée de l'endroit où il pouvait se trouver, alors que le temps lui était compté. Je laissai un long message à Alicia, retournai en boitillant au Camden, et me frayai un chemin dans la foule. Layla était adossée contre un mur, deux martinis dans les mains, la tête rejetée en arrière, avec les paupières closes bordées de ses longs cils. Elle donnait l'impression de se préparer à une séance de spiritisme.

— Eh ! fis-je.

Elle ouvrit les yeux, laissa échapper un rire bref, dénué de joie.

— Vous voulez boire un coup ?

Je considérai le liquide clair dans le verre. La forme oblongue immergée de l'olive. Je revis la main de Nelson qui s'insinuait dans l'échancrure du corsage de Layla, pour lui caresser un sein.

Soyez vous-même, me disait Ray. Jouer un rôle. Jouer Maggie l'impulsive, l'innocente.

— Ça vous dirait qu'on partage mon taxi ? proposai-je en prenant le martini. Il peut me déposer d'abord, et vous continuerez jusqu'à Palisades. Je ne supporte plus cet endroit.

— Bonne idée, dit-elle. Un dernier verre, et on y va.

Parler représentait un effort au-dessus de mes capacités. Tout dépassait ce que mon corps pouvait supporter : l'air nocturne, le trottoir. Mes jambes. Mes jambes n'arrivaient plus à se souvenir comment marcher. Elles tremblotaient et se dérobaient, et je titubai contre Layla. Elle me retint en passant un bras autour de mes épaules, et nous continuâmes à louvoyer en avant.

— Vous n'êtes pas habituée à l'alcool, hein ? dit-elle entre ses dents serrées.

— Je n'en. Ai eu. Qu'un seul, ânonnai-je.

En vérité, j'avais avalé deux infimes gorgées de son martini parce qu'elle m'observait, et ensuite j'avais déversé le reste dans la petite serviette en papier sous le verre au moment où elle se tournait vers la scène et applaudissait Dee. Deux mini-gorgées. Elle avait dû mettre assez de sédatifs dans la boisson pour m'assommer.

— Je suis passée à la station de lavage auto à côté du restaurant français, un peu plus bas, parce que c'est toujours plus rapide, déclara-t-elle. Encore un pâté d'immeubles.

— Taxi, bredouillai-je.

— J'avais oublié. Je vais conduire.

Mon téléphone se mit à sonner dans la poche de mon jean.

— Une amie, dis-je.

D'autorité, elle plongea une main dans ma poche et pressa la touche d'arrêt d'appel.

— Vous pourrez la rappeler quand on sera dans la voiture, trancha-t-elle en me tirant plus vigoureusement en avant.

— Mon amie... répétai-je.

Si je parvenais seulement à alerter Yegina... Si je réussissais à la prévenir, d'une façon ou d'une autre.

— Je ne peux pas vous ramener là-bas, répliqua Layla. Vous ne tenez même pas debout. Vous l'appellerez de la voiture, et elle pourra venir vous

chercher.

Je résistai et nous manquâmes perdre l'équilibre ensemble et nous effondrer. Les véhicules qui passaient semblaient mettre les pleins phares, et j'étais éblouie.

Layla raffermi sa prise sur moi.

— Mary, les gens nous regardent, siffla-t-elle à mon oreille. Laissez-moi vous amener en lieu sûr.

Quand nous arrivâmes au restaurant, elle ouvrit d'un geste vif son sac à main et tendit au portier un ticket et une coupure de vingt dollars. Il exhiba un trousseau de clés et fit signe à un autre employé.

— Une chance que vous ayez une bonne amie, me dit-il.

— Elle ne tient pas l'alcool, c'est tout, lui glissa Layla.

C'est faux, je tiens l'alcool, pensai-je à travers le brouillard qui nappait mon esprit. J'avais bu quelques gouttes du martini dans le but de la convaincre que je me laissais bêtement avoir. Ensuite nous avons parlé d'Erik, et de la façon dont Brenae l'avait adulé, et comment cette adoration avait alimenté l'ego du jeune homme, au point qu'il n'avait pas accepté la rupture, quel qu'en soit le coût pour lui ou pour elle, alors qu'ils souhaitaient tous deux mettre un terme à leur relation. Et comment Layla avait essayé de comprendre la situation, même si cela la rendait folle. À ce stade, j'avais commencé à sentir que mes jambes faiblissaient, et je le lui avais dit. Et elle m'avait répondu que nous ferions mieux de partir.

À présent elle m'agrippait avec une force telle que mon poignet en était douloureux.

— Taxi, dis-je d'une voix pâteuse à l'employé.

Ma vision se brouillait, virait au noir. Je m'appuyai sur Layla parce que je ne pouvais pas faire autrement, et la seconde suivante je perdis connaissance.

Quand je rouvris les yeux, tout mon corps était engourdi, mais j'avais les idées un peu plus claires. Une ceinture de sécurité avait été tirée en travers de mon t-shirt et bouclée. Son bord mordait dans mon cou, mais j'étais incapable de lever une main pour l'ajuster. Ma perruque et ma cape étaient posées sur la banquette arrière, à côté de moi.

Layla était seule à l'avant, ses mains blanches sur le volant. Elle conduisait.

— Où. On va ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit-elle d'une voix douce. La Westing de Nelson.

La Westing. Pourquoi la Westing ? Dans mon message vocal à Alicia je lui avais tout dit sur la cave à vins de Nelson, et sur la seconde porte verrouillée.

— Vous. M'avez droguée ? dis-je.

— Vous avez trop bu, rétorqua-t-elle.

Un tambourinement léger se fit entendre, et de minuscules étoiles argentées éclatèrent sur le parebrise. Il pleuvait. Pour la première fois depuis des mois. Avec un juron, Layla chercha la commande des essuie-glaces. Deux tiges noires chuintèrent en balayant les étoiles qu'elles étalèrent et éteignirent.

— Il y a un sac plastique sur vos genoux, si vous avez envie de vomir.

Un tapotement sourd fit vibrer le toit de la voiture, avant de se transformer en crépitement.

Et soudain nous fûmes sur la 10, en immersion dans un flot de phares. Des signes brouillés défilaient rapidement au-dessus de nos têtes, avec le lettrage blanc des sorties. La Cienega. Le marécage. L'averse avait pris fin, mais tout était nimbé d'un halo brumeux. Je sentais de nouveau mes mains et mes pieds, et je les remuai, les crispai au ralenti. En revanche mon torse était pareil à un sac de boue. Je n'étais pas sûre de pouvoir me tenir debout.

Layla avait dû deviner que je me réveillais car elle se dévissa le cou pour me regarder.

— Pourquoi moi ?

J'avais la langue toujours trop lourde, et une diction laborieuse.

Un bourdonnement s'éleva à l'avant. Layla ramassa mon portable posé à côté d'elle pour en consulter le petit écran.

— Oh. Il y a deux personnes qui vous cherchent. Je vais juste leur dire que vous avez pris un taxi.

Elle essaya de composer un SMS avec son pouce, tout en continuant à conduire, et la voiture louvoya un peu sur sa lancée.

Je luttai pour garder les yeux ouverts.

— Je ne sais toujours pas pourquoi...

— Bien sûr que si, vous savez, coupa-t-elle. Vous n'êtes pas allée fureter dans la maison de Nelson sans une bonne raison.

Mon téléphone vibra à nouveau, mais elle l'ignora.

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça, dis-je.

— Fermez-la, *gallerina*. J'ai tenté de vous mettre en garde. Vous auriez dû partir dès la fin de votre première journée.

Je fis jouer mes muscles en les tendant et en me penchant. Mes cuisses, mes hanches et mon ventre étaient toujours en plomb. Je serais incapable de l'affronter quand la voiture s'arrêterait. Je n'étais même pas sûre de pouvoir me tenir debout. Mais les effets de la drogue n'allaient pas durer éternellement : je n'avais ingéré qu'une petite fraction de la dose qu'elle avait prévue pour moi.

Layla se mit à conduire plus brutalement. Elle freinait puis accélérail par saccades en changeant constamment de file. L'océan se trouvait devant nous, immense. Même si je n'arrivais pas à le voir, je sentais que la fin des terres se rapprochait, avec son étendue noire où les lumières s'arrêtaient et le grand vide régnait. Une fois que nous aurions quitté la 10, nous arriverions à la Westing en dix minutes.

— Comment vous m’avez retrouvée, ce soir ? demandai-je.

— Nelson savait que vous travailliez au Rocque. J’ai tenté ma chance et j’ai attendu à l’extérieur du musée que vous en sortiez. Vous n’êtes pas difficile à suivre. Vous ne regardez jamais derrière vous.

— Où est Ray ?

— Je ne peux rien pour lui, répondit-elle. Maintenant, fermez-la, que je puisse conduire, compris ?

OceanofPDF.com

— Bon, on va jouer à un petit jeu, murmura Layla à mon oreille pendant qu'elle m'aidait à sortir de la voiture.

Nous étions garées à l'arrière de la galerie, là où le camion de chaussures avait stationné quelques jours plus tôt.

— Si vous criez pour appeler de l'aide, je vous planterai ce couteau-là juste sous les côtes. Et ensuite je ferai tourner la lame.

Je sentis le froid du fil d'acier sur mon ventre.

J'obéis en me redressant et en titubant sur le trottoir mouillé. Ce brusque changement de position me monta à la tête. Layla m'entraîna plus loin et me piqua de la pointe du couteau. J'avais l'impression que mes jambes avaient été remplacées par des membres en caoutchouc rattachés à mes hanches.

Quand nous atteignîmes la porte arrière, elle abaissa le couteau et pêcha une clé dans son sac à main. Je m'écartai vivement d'elle et j'essayai de m'enfuir, mais je chutai après deux enjambées. Mon épaule puis ma joue heurtèrent l'asphalte détrempé. Le trottoir égratigna ma peau. La porte s'ouvrit d'un coup. Il faisait sombre à l'intérieur. Je sentis les mains de Layla se glisser sous mes aisselles, et elle me traîna dans le couloir avant de claquer le battant d'acier derrière nous.

Elle s'assit un moment sur le sol, le souffle court et sa robe assombrie par la pluie. Je ne perçus aucune autre présence dans la galerie, et à l'autre bout du couloir les arches spectrales de la *Cathédrale de chaussures* se

dressaient. À cette distance elle ressemblait à une araignée géante ramassée sur elle-même et nous guettant. De la paume je chassai la poussière humide collée à ma joue. C'était douloureux.

Layla se releva et traversa le hall d'exposition jusqu'à mon ancien comptoir de *gallerina*. Elle composa un numéro sur le téléphone fixe.

— Elle est là, annonça-t-elle, et elle écouta la réaction avant de répondre : À peu près dix milligrammes, je pense.

Un autre silence suivit.

— Comment je pourrais savoir s'il est... commença-t-elle, l'air inquiet. Je ne veux pas faire ça toute seule.

Encore un moment de silence. Elle leva les yeux vers le plafond, et les articulations de ses doigts blanchirent autour du combiné.

— Pas question que je fasse ça, dit-elle d'une voix plus fluette.

Elle attendit.

— D'accord, mais vous venez, OK ?

Quand elle revint vers moi, Layla offrait un autre visage. J'avais déjà vu beaucoup des expressions qu'elle pouvait avoir – son admiration tendre et pleine d'insécurité envers Erik, son côté protecteur avec Zania, son mépris pour moi –, mais celle-là était différente. Ses yeux ne semblaient pas du tout regarder vers l'extérieur, mais être focalisés sur un paysage intérieur froid et désolé, et elle scrutait le lointain dans ce vaste plateau morne. C'était un visage terrifiant, et les mains qui me soulevèrent et me traînèrent vers le bureau de Nelson me parurent aussi impitoyables que des griffes. Je voulus parler, mais elle m'ordonna de ne rien dire, d'un ton qui me fit redouter sa réaction si j'enfreignais cette consigne.

Je la laissai me tirer à travers le hall jusqu'à la pièce au tapis orange. Les jambes nues de Layla, avec leur duvet très fin, luisaient dans la lumière fluorescente. Une de ses sandales me cogna accidentellement l'oreille. La poubelle dispensait toujours l'odeur de noix de coco pourrie. La

bibliothèque de Nelson glissa de côté, révélant un panneau dans le mur, et un pavé numérique.

Une intuition, encore faible mais de plus en plus forte. Depuis le début j'avais senti que quelque chose dans les dimensions de cette pièce ne collait pas. Le couloir était trop long, le bureau trop petit. Il y avait un réduit caché, juste là. Pas dans la cave à vins de Nelson, non. L'inspectrice Ruiz arriverait bientôt à son domicile. Elle y trouverait peut-être le galeriste seul, et il jouerait sans effort la perplexité devant cette intrusion.

— Alors, c'est bien ce que vous cherchiez tous les deux, non ? me dit Layla quand elle m'eut tirée devant le panneau dans le mur.

Hors d'haleine, elle s'assit dans le fauteuil de Nelson, posa les coudes sur le bureau et appuya le menton sur ses mains ouvertes. Si j'avais les idées un peu plus claires, une grande mollesse affaiblissait toujours mes muscles. Je découvris qu'en restant parfaitement immobile j'améliorais mon aptitude à réfléchir, mais plus que tout je voulais fuir. J'avais dû faire du bruit, car elle tourna son attention sur moi.

— Ce sera plus facile si vous dormez pendant tout ce qui va suivre, dit-elle sur un ton proche de la pitié.

— Je vous en prie, dis-je en gardant le crâne collé au sol. Vous n'avez pas à faire ça. Tout était sa faute. Pas la vôtre.

Dans un geste machinal, elle ramena ses cheveux en arrière.

— Je sais. Je pourrais laisser tomber tout ce foutoir répugnant.

Je luttai contre le brouillard dans ma tête. Il fallait que je la pousse dans ses retranchements.

— Vous avez essayé de laisser tomber une fois déjà, dis-je. Vous avez pris peur après ce qui est arrivé à Calvin. Vous êtes partie pour des études de licence. Vous avez rencontré Erik. Vous étiez libre.

Un frisson parcourut les traits de Layla, qui reprirent aussitôt leur fixité. À moi de provoquer encore ce phénomène.

— N’importe qui prendrait votre parti, affirmai-je d’une voix somnolente. Nelson vous a manipulée. L’écart d’âge. L’ami de votre père. Personne n’a deviné, et donc personne ne vous a aidée.

Le visage de Layla demeurait figé et vide. En pensée, je déroulai le fil des événements : comment elle avait entamé une liaison avec Erik au LAAC, comment le séjour à Londres avait démontré qu’il la trompait, comment elle avait dû revenir auprès de Nelson au grand galop. Puis la mort de Brenae était survenue, puis l’assassinat de Kim Lord et la ruine financière du galeriste.

— Vous saviez que vous remettre ensemble était une erreur. Mais *Natures mortes* a tourné à l’échec et Nelson a tout perdu. Vous ne pouviez pas l’abandonner. Pas même si vous commenciez à penser qu’il avait peut-être tué quelqu’un. Peut-être deux personnes...

Elle cilla.

— Je n’ai rien fait à Brenae. Jamais.

— Je parlais de James Compton.

— James Compton s’est étouffé avec son propre vomi, dit-elle. Nelson l’adorait. Quand James est mort, il en a été bouleversé.

— Si Nelson était aussi innocent, alors comment Calvin pouvait-il le faire chanter ?

Elle eut une moue d’ignorance. Une réponse me vint :

— Il a volé quelque chose à James.

— Non, il a gardé une partie de l’argent de James après sa mort, afin de poursuivre son œuvre. C’est tout. Mais ce type, Calvin, il a déclaré qu’il voulait raconter la véritable histoire de Shoreditch. Il réclamait d’être payé sur une période de deux ans. Le temps de s’assurer qu’il obtenait bien la description des “faits réels”. Peuh !

— Et qu’est-ce qui s’est passé ?

— Je n’en sais rien. J’ai pensé que Nelson l’avait envoyé balader. J’ignorais que l’autre serait retrouvé mort.

— Vous ignoriez tout de cette affaire, rectifiai-je. Laissez-moi simplement ici, et je vais appeler la police. Je couvrirai vos arrières. Vous m’avez mise en garde : *Partez maintenant*. Vous vous souvenez ?

Layla ébaucha un hochement de tête en se redressant un peu, et un instant je crus l’avoir convaincue.

— Partez, insistai-je. Erik a besoin de vous.

Ses traits s’affaissèrent dans une expression qui aurait dû être un sourire mais qui exsudait une mélancolie perverse.

— Il n’a pas besoin de moi. Il n’a jamais eu besoin de moi. Il a besoin de Brenae.

Le téléphone du bureau sonna, et elle décrocha. Elle écouta, acquiesça, sembla se replier peu à peu sur elle-même. Puis elle raccrocha et alla jusqu’à la porte, de ce pas savamment déhanché qu’elle affectionnait, dans la robe qui la moulait. Arrivée au seuil, elle éteignit l’éclairage, se transformant en une simple silhouette.

— Vous n’avez pas l’air d’être quelqu’un de mauvais, dit-elle. Mais vous vous êtes laissé utiliser.

Quand je m’éveillai de nouveau, la lumière était toujours éteinte dans le bureau, mais pas dans le hall d’exposition. Un triangle de clarté marquait le sol près du seuil et révélait faiblement le reste de la pièce. Je sentis une autre présence, quelqu’un assis là où Layla s’était assise, avant de tourner la tête et de le découvrir, avachi, ses épaules massives voûtées. Sans son hâle prononcé et son casque de cheveux argentés, il avait des airs de brute musculeuse. Un détail jurait, au niveau de sa tête. Il ne bougea pas quand je me mis debout tant bien que mal, mais je sentis qu’il me surveillait.

— Où est Layla ? dis-je, inquiète pour elle malgré tout. Qu’est-ce que vous lui avez fait ?

Il resta silencieux, sans cesser de m’observer. Puis il leva une main et toucha délicatement le côté de sa tête. Je vis alors que son oreille pendait

étrangement, comme si elle était presque arrachée de son crâne. Des gouttes tombèrent de ses doigts marbrés d'un liquide sombre.

Je me déplaçai avec difficulté en direction de la porte, au ras du sol, en remuant mollement mes membres affaiblis. Il se mit debout et me dépassa sans hâte. Son oreille ensanglantée, mutilée, apparut dans le clair-obscur, et je vis les filets rouges qui avaient coulé le long de son cou. D'un mouvement sec de la main, il claqua la porte, nous plongeant dans le noir. La seule source de lumière émanait d'un thermostat mural, près de la porte dérobée. L'appareil indiquait 38 °F. Soit 3 °C. Mon cerveau rencontrait les plus grandes difficultés pour analyser cette information. Je ne parvenais pas à saisir ce qu'elle signifiait.

— Je voulais que vous soyez réveillée, c'est tout, déclara Nelson d'une voix mal assurée, comme s'il n'arrivait pas à se rappeler ce qu'il cherchait à dire, et il me domina de toute sa stature. Pour que vous constatiez ce qu'on m'a fait. Vous le voyez ?

Je me remis à ramper vers la porte, et mes mains claquèrent sur le sol. Je ne l'avais pas entendu la verrouiller. Il me restait encore une chance. Mais mes jambes et mes bras refusaient de se coordonner, et soudain ses mains s'abattirent sur moi. Il les ficha sous mes aisselles et me releva d'un seul effort, de dos, si bien que mes pieds décollèrent du sol et que j'oscillai en suspension, pareille à une poupée de chiffon à taille humaine. Je sentais la pression de sa poitrine contre mon échine, ses cuisses qui poussaient les miennes à travers la pièce.

— Vous le voyez ?

Avec un cri, je tentai de lui décocher un coup de pied et il jura, mais sans relâcher sa prise, et il m'entraîna vers la porte dérobée auprès de laquelle il retira un bras et composa un code sur le pavé numérique.

— Vous le voyez ? demanda-t-il encore, un ton plus bas car il m'avait collée contre lui, et nos têtes se touchaient presque.

Son oreille martyrisée imprégna de son humidité poisseuse mes cheveux, ma nuque, et je sentis un bref instant la douleur atroce qui le rongea, quand il ne put retenir un geignement.

— Oui, je le vois.

Je voulais échapper à son étreinte. Peu m’importait ce qui arriverait ensuite.

Le froid déferla sur nous telle une onde de choc, puis je constatai l’absence totale de lumière dans l’espace devant nous.

— Bien, dit-il, et il me projeta en avant, violemment, dans la pièce glaciale.

Je trébuchai et m’étalai de tout mon long sur le béton du sol.

Derrière moi, la cloison se referma. Puis il y eut un autre son, celui d’un glissement pesant : la bibliothèque qu’on remettait en place.

Le froid s'ajoutait à l'obscurité, et l'air m'irritait la peau. Le sol écorchait ma joue et les paumes de mes mains. À mesure que mon taux d'adrénaline baissait, je sentais la torpeur m'attirer vers le fond et m'empêcher d'atteindre la surface. J'avais envie de dormir plutôt que me remémorer l'oreille massacrée de Nelson qui me touchait de sa caresse visqueuse.

Je fournis un effort pour me redresser. La faiblesse noya mon crâne. Je tendis la main en croyant toucher un mur, et mes doigts trouvèrent une étagère encombrée d'objets. Des pierres. De petite taille, ou plus grosses, lisses et anciennes.

Des os, me certifia mon cerveau.

Un cimetière, ajouta-t-il.

Puis : de l'art. Des sculptures.

— Ray ? dis-je.

L'air était figé. J'étais seule dans la pièce. Une pièce glaciale. Un froid d'hiver. Un froid d'hiver sans manteau ni bonnet. D'après le thermostat au mur, il faisait maintenant 35 °F. Soit 1,5 °C. L'appareillage de contrôle de la température devait être là pour la bonne conservation des œuvres d'art. Nelson l'avait réglé à son minimum. Proche du gel. Je ne survivrais pas deux jours à moins de deux degrés. Je risquais même de ne pas tenir un seul jour si je ne cessais de m'assoupir.

Il fallait que je sorte de là. Et avant tout, il fallait que je voie. Il fallait que je bouge.

Je comptai jusqu'à vingt, et pendant ce temps, je contractai mes muscles et m'obligeai à sentir les objets autour de moi (froids, durs, de la poussière qui murmurait sur mes mains), et à ramper vers la porte. À vingt, je m'écroulai, exténuée. Vingt de plus. J'explorai des doigts toute la porte, l'intégralité de son pourtour lisse, et autour de l'interrupteur, mais je ne découvris rien. Un unique halo bleuté trahissant la présence du thermostat. 1 °C maintenant. Je tâtai l'appareil sous tous ses angles, à la recherche d'un bouton ou d'une touche, en pure perte.

Je me laissai aller sur le sol où je me roulai en boule. Je clignai des paupières pour rester éveillée, et j'essayai de conserver un peu de chaleur en moi.

Le froissement fut si doux au départ, je crus que mon ouïe me jouait des tours. Puis je l'entendis encore : un grattement à peine audible, sur ma droite.

— Eh ? appelai-je dans un souffle.

Une plainte très basse me répondit, mais je reconnus la voix, même aussi brisée. Je rampai dans sa direction, en répétant le prénom de Ray, et je bousculai son corps froid et amolli avant de pouvoir m'arrêter. Le gémissment s'étira, et je lui palpai les épaules et la poitrine, avant de trouver le visage. J'eus un mouvement de recul. Le contact était beaucoup trop semblable à celui que j'avais ressenti avec l'oreille de Nelson. Une impression de froid et d'humidité collante. Un peu comme l'intérieur d'une citrouille quand vous l'évidez à la main. Je détectai l'odeur du sang sur mes doigts.

— Je ne savais pas que vous étiez là, dis-je d'une voix enrouée. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Je n'y vois rien.

Il prononça les deux mêmes mots plusieurs fois avant que j'en comprenne le sens : *mes poches*. Mes mains descendirent maladroitement sur son torse trempé jusqu'à toucher le bord en toile d'un jean, de chaque côté de ses hanches, et je me sentis rougir dans l'obscurité quand je frôlai le

haut de ses cuisses. Rien d'autre que des peluches dans la première poche. Dans l'autre, de petites dents dures et pointues. Un trousseau de clés. Je le sortis et le fis cliqueter.

— Des clés ? dis-je.

Mais j'avais déjà ma main dans la poche, et mes doigts touchèrent le fin tube de métal, avant de l'extraire à son tour. Je trouvai le bouton, un déclic et la lumière fusa dans la pièce, éclairant Ray. Son visage était un masque de douleur, avec un œil au beurre noir, enflé et fermé, les lèvres gonflées et ensanglantées. Sa tête penchait à gauche, vers son épaule tordue selon un angle anormal, le bras étendu, les doigts bleuis.

Son œil ouvert rencontra les miens.

— Vous devriez voir son oreille, lui dis-je.

— Maggie, fit-il d'une voix lointaine. Est-ce qu'il – une longue pause – vous a fait du mal ?

— Non. – J'avais l'impression de mentir, ce qui était le cas. – Dites-moi seulement comment on va sortir d'ici.

— Casser. Plaçons... bredouilla-t-il.

— Je ne comprends pas.

Il hocha la tête, comme pour dire : *Faites-le, c'est tout.*

Je rampai jusqu'à l'étagère et y attrapai quelque chose sous film plastique. C'était si lourd que l'objet fit retomber brutalement ma main sur le sol, et j'en eus les doigts meurtris. L'enveloppe plastique refusait de se déchirer, et j'y mordis à pleines dents, mue par une peur sauvage, jusqu'à ce qu'un morceau cède. En dessous : une vieille pierre de couleur beige, gravée de symboles certainement très anciens et à moitié effacés.

— Plaçons, répéta Ray, avec moins de force.

— Placer quoi ? Qu'est-ce que je suis supposée placer, et où ? questionnai-je en m'évertuant à réprimer tout accent de panique.

Après un autre frémissement de tout son corps, il ouvrit les deux yeux et me dévisagea. Ses pupilles étaient tellement dilatées que leur centre noir

paraissait immense et avalait presque l'anneau bleu. Puis il regarda derrière moi, en hauteur.

— Plafond. Seule issue.

Il prononça ces mots dans un murmure.

— Le plafond ? dis-je, comprenant enfin. Mais comment ?

— Grimpez. Économisez... lampe.

Ses paupières battirent, puis se refermèrent.

Avant d'éteindre la petite torche électrique, je jetai un coup d'œil circulaire sur la pièce. Dans l'obscurité balayée rapidement par le faisceau lumineux, je découvris une étagère dont les degrés s'élevaient jusqu'au plafond, chargés de pierres gravées ou sculptées. Mes connaissances en antiquités étaient trop limitées pour me permettre de les identifier. Mais visiblement elles étaient toutes vieilles de plusieurs siècles, et elles avaient été travaillées par des individus dont les os s'étaient transformés en poussière depuis très longtemps. Il y avait une caisse contre le mur, avec un bordereau collé sur son flanc, dans une pochette plastifiée. Je m'agenouillai pour lire l'adresse de l'expéditeur : 41, Genevieve Street, à Londres.

De mes mains tremblantes, j'agrippai l'étagère et me hissai tant bien que mal sur mes jambes, car la drogue amollissait toujours mes muscles. Mes mains parcoururent les bords de la structure, et elles montèrent légèrement au-dessus de ma tête avant de rencontrer le vide. Le meuble métallique était haut d'environ un mètre quatre-vingts. J'essayai de le secouer. Solide, mais non rivé au mur. Si je l'escaladais, je risquais de le faire basculer au sol. La fatigue se propagea de nouveau en moi, et je la combattis en clignant furieusement des yeux et en crispant mes mains.

Tout d'abord j'allais avoir besoin d'un objet faisant office de marteau. Étant donné l'état de mes forces, je ne tenterais peut-être l'ascension qu'une seule fois, et il me fallait un outil pour frapper le plafond. Je tâtonnai parmi les objets. De petites pierres tombales. Des tablettes. Je n'aurais pu définir leur identité. L'obscurité, l'anesthésiant et l'air glacé déformaient les contours et la fonction de ces artefacts. Il me fallait un outil lourd, mais pas trop, afin que je puisse le manier. Et pas trop léger, pour parvenir à briser le placoplatre.

Mes doigts se refermèrent sur un objet de forme oblongue, avec un bout en pointe. Quoi que ce soit, j'espérais que ce serait assez résistant. Je le testai en l'abattant sur le plancher en bois.

Le bruit du choc fit s'étirer Ray, mais quand je l'eus rejoint en rampant, il était redevenu inerte. Sa peau était moite.

— Je vais essayer maintenant, lui dis-je.

Il ne me répondit pas.

Je réussis à me relever, malgré les étourdissements, et je retournai à l'étagère, où je posai mon marteau improvisé sur le rayonnage supérieur. Mes halètements emplirent le silence de la pièce tandis que je gravissais mon échelle de fortune. Un niveau. Deux. L'ensemble vacilla. Je m'immobilisai, accrochée à mi-chemin, en m'efforçant de ne pas imaginer où le meuble s'écroulerait, s'il versait.

Un son se produisit à l'extérieur de la pièce, pareil à de l'eau se précipitant dans des canalisations.

Quelqu'un d'autre était présent dans la Westing ?

Pearson ? Hal ? Se pouvait-il qu'ils soient revenus pour vérifier l'installation ?

Alicia Ruiz ?

J'appelai à l'aide. Je perdis presque mon point d'appui et je montai plus haut, propulsée par l'espoir de secours qui arrivaient. Le temps que j'atteigne le sommet du meuble, j'avais la voix rauque tant j'avais crié, et aucun bruit de pas ne me répondit. Aucune réaction du côté de Ray, non plus.

Les vertiges me saisirent. Non pas une sensation d'étourdissement, mais comme une déferlante, sombre et compacte. J'en eus la nausée, et je faillis perdre l'équilibre. Mon crâne effleura le plafond. Je m'accrochai, m'accroupis, et attendis que le malaise se dissipe.

Les tuyaux restaient silencieux. Personne n'était là pour nous secourir.

Je tâtonnai le rayonnage, trouvai la pierre oblongue et frappai le plafond avec son bout pointu. L'impact fit mal à mon poing gelé. Je sentis le même choc en retour que si j'avais frappé un parpaing avec une batte de baseball. Toute l'énergie de l'impact se répercuta dans mon corps. Je recommençai. Ma position ramassée m'endolorissait le dos. *Bam, bam*. Mon épaule eut un mouvement de recul involontaire à cause de la souffrance. Je passai les doigts sur le plafond. Rien. *Bam !* Un petit creux.

Je m'effondrai, harassée, et la pierre claqua sur la planche. Combien de temps cela prendrait-il ? Était-ce déjà trop tard ? Je regardai en bas, vers le sol enténébré. J'appelai Ray, mais il n'y eut pas de réponse, et ma voix me parut éveiller des échos et être déformée, comme si je parlais dans un conduit.

Je soulevai mon outil de fortune. *Bam*. Une substance sableuse caressa ma main. *Bam*. Un plus gros morceau se détacha et s'écrasa sur le rayonnage. Dans l'obscurité, je le ramassai. Il avait une forme dentelée. C'était tout ce que j'avais ! Tout ce que nous avions. Je refermai mes doigts sur lui.

Après avoir réussi à creuser un trou de la taille de mon poing dans le plafond, j'entrepris d'arracher des morceaux de placoplatre avec une main, et je grimaçai quand certains rebondirent près de moi et tombèrent au sol, mais je n'y pouvais rien. L'énergie qui subsistait en moi aurait pu remplir une cuillère à café, et la nausée menaçait de plus en plus. Si je cessais de m'activer, j'allais vomir ou m'évanouir.

Le trou s'agrandissait peu à peu, aussi large qu'une assiette maintenant. Je sortis de ma poche la petite lampe torche de Ray et la rallumai. Elle révéla la couche d'isolant. Je décochai un coup de poing dans l'épaisseur duveteuse, et je sentis qu'elle cédait. Les articulations de mes doigts étaient en feu. Je frappai de nouveau.

La couche se déchira, et à travers la fissure j'aperçus un espace vide au-dessus.

Retenant ma respiration et fermant les yeux, je tirai sur les bords du trou. Enfin je fus en mesure de passer la tête et les épaules au travers, et du crâne je poussai sur la couche d'isolant. Sa texture friable cascada sur moi et me couvrit toute la tête d'un fin masque de poussière, ce qui me fit tousser et cracher, et je manquai lâcher la lampe torche. Puis un air tiède

dispersa le nuage, et la peau de mon visage brûlé par le froid s'enflamma sous ce brusque réchauffement.

Il y avait un vide entre le plafond et la toiture, qui s'étendait sur toute la surface de la galerie. Un réseau de planches s'entrecroisait dans le revêtement isolant. La lumière ne portait pas jusqu'à l'extrémité, mais je pouvais ramper jusqu'au bureau de Nelson, en crever le plafond et nous sortir de là. Pour la première fois depuis que j'avais été jetée dans la pièce, je sentis poindre une petite lueur d'espoir.

Je braquai le faisceau lumineux sur Ray, qui semblait livide et amaigri. Il avait toujours les yeux clos. Son bras reposait selon un angle bizarre, comme s'il avait chuté d'une grande hauteur. De son visage brutalisé, le sang avait coulé sur le sol où le froid ambiant l'avait gelé. J'avais déjà vu cet aspect du sang, tellement épaissi qu'il semblait solide, sous des animaux morts dans la forêt en plein hiver. Le vertige me reprit, et mes jambes se mirent à trembler. Je coinçai le bout de la torche électrique dans ma bouche. Le contact provoqua chez moi un haut-le-cœur, mais je serrai les dents, me relevai et me hissai à travers le trou dans le plafond, en agrippant une planche épaisse de cinq centimètres et large de dix qui courait dans le placoplatre.

Des morceaux plus gros tombèrent tandis que je m'échinai à me mettre à plat ventre sur la planche. Mon corps partit en arrière, je retombai maladroitement, faillis perdre l'équilibre. Dans les films, c'était le moment où l'héroïne se glissait sur son appui, aussi souple que si elle était toute en lycra, et effectuait sa propre cascade. Mais même si j'avais eu les idées nettes et sans l'effet physique de la drogue, j'aurais eu du mal à fournir l'effort nécessaire. C'était comme vouloir grimper au barreau le plus élevé d'une échelle sans toucher aucun des autres. Mes bras refusaient d'obéir. Il fallait que je me serve de mes jambes. Il fallait que je bondisse.

Si je le faisais, l'étagère risquait de basculer et d'écraser Ray.

Je baissai les yeux sur lui, une fois encore. Il avait ouvert son œil épargné, mais il m'était impossible de dire s'il me voyait, ou seulement le trou dans le plafond. Il ressemblait autant à un fantôme qu'à un enfant battu, distant et plongé dans une incompréhension totale.

Je balayai du cône lumineux le rayonnement sous moi. Il était encombré de tablettes en pierre et de fragments de statues. Le tout représentait une masse suffisante pour broyer le corps d'un homme. Mais ce poids pouvait également signifier que le meuble s'en trouvait lesté et qu'il ne bougerait pas facilement. Et rester ici ne nous sauverait pas.

Rampant pour me placer juste sous le trou, je me redressai, ployai les jambes et sautai. L'étagère oscilla en grinçant très fortement derrière moi quand je m'élançai, et je m'accrochai à la poutrelle. J'y grimpai en chancelant avant de retrouver mon équilibre. Quelque chose de long et de coupant m'érafla l'épaule. Je tins bon, affermis ma position, mais je ne pus m'empêcher de pousser un cri. La lampe torche tomba de ma bouche, ricocha sur le haut de l'étagère et alla terminer sa chute sur le sol à côté de Ray, où son faisceau de lumière éclaira la main ouverte de son bras tendu. Je ne pouvais pas redescendre la récupérer. Je ne distinguai plus rien du plafond ou de l'espace devant moi et, accessoirement, j'ignorais si mon épaule saignait. Il faudrait que je progresse à tâtons, poutre après poutre, jusqu'à ce que je trouve comment sortir de là.

J'aimerais dire que je passai les minutes suivantes à avancer courageusement, mue par la conviction que je pourrais secourir Ray, que la mort de Calvin serait élucidée, que son assassin serait arrêté et livrerait des aveux circonstanciés. Mais tout ce temps je ne fis que ramper, en réfrénant mon envie de vomir et mon désir de renoncer. Alors je me forçai à ne penser qu'à des citrons. Des citrons de Californie. Énormes, jaunes, avec une écorce épaisse, et pleins de jus. Je m'imaginai les tranchant avec un couteau à lame crantée. Les débitant en rondelles pour des gin tonics.

Aspirant le liquide à l'acidité revigorante, l'avalant. Je pensai à des citronniers. Ceux de mon ancien quartier, à Hollywood, alourdis de tous ces fruits que personne ne voulait jamais manger. Le vert de leurs feuilles, leurs branches où pendait leur décoration dorée.

Pour moi, les citrons représentaient la Californie. Un condensé de soleil. Une espérance vivifiante.

Je rampai en aveugle, dans la direction où je calculais que se trouvait le bureau de Nelson. Je dérapai plusieurs fois, et mon genou craquela le placoplatre. Après un temps ma vue s'adapta à l'environnement enténébré et je réussis à discerner des formes : là où les poutres se croisaient, les petites vaguelettes de la mousse isolante.

Je ne cessai de lancer des regards en arrière, vers le trou ouvert dans le plafond de la pièce secrète, afin d'évaluer la distance parcourue. L'image de Ray étendu là-bas, attendant ou agonisant, me paralysait chaque fois, et chaque fois je devais me ressaisir. Enfin j'estimai être arrivée au-dessus du bureau. Mais s'il était aussi fermé à clé ? Il fallait que j'accède à la galerie.

Le changement de température transformait mes muscles en gélatine. La nausée devenait de plus en plus menaçante.

J'invoquai de nouveau les citrons, mais cela ne fonctionnait plus.

Je touchais au but. Je le savais. La poussière tapissant ma bouche et mes poumons rendait ma respiration laborieuse. La sueur picotait mon front, et mon visage gelé un peu plus tôt dégoulinait de coulées salées. Mon estomac se souleva. J'étais tellement lasse...

Des citrons. Des citronniers. Ray. Calvin. Brenae. Kim. Nikki.

Rien de tout cela ne me remontait le moral.

Je fermai les yeux et sentis une présence nouvelle, pareille au souffle d'un vent puissant. Elle était là – ici – pour moi, comme elle l'avait été ce jour lointain, dans le Vermont, lorsqu'elle était entrée en trombe dans mon appartement, chaussée de ses bottes de pluie. Elle s'était immobilisée au-dessus de mon corps pelotonné par la peur et le chagrin sur mon futon, et

elle m'avait dit qu'elle me ramenait à la maison. Ma mère. Au détail près que ce n'était pas ma mère seule. C'était aussi Janis m'ordonnant de revenir à L.A., et me saisissant le bras dans le parking du LAAC. C'était Yegina qui m'exhortait à écrire l'histoire de Brenae, quelles que soient les circonstances. C'était Brenae, près de la piscine bleue, le visage mouillé, le ruban adhésif arraché de sa bouche, qui aspirait goulûment l'air. Brenae était aussi à l'intérieur de moi, et elle me maternait. Elle me relevait pour que j'avance. Elle m'exhortait à continuer. Elle disait *C'est juste là-bas, seulement dans vingt, et puis dix-neuf, et puis dix-huit, et puis dix-sept, et puis seize respirations. Accroche-toi. Tu vas y arriver.* Je rampai au-dessus de la mousse, sans plus me soucier de mes mains éraflées, de mes poumons en feu, de mes yeux ruisselants. Je fis halte quatre mètres plus loin, et je me mis à déchirer la couche de mousse isolante sous moi, puis à frapper du talon au travers, avec frénésie, violemment. Le placoplatre se marqua de creux, puis céda, et je tombai dans une arche, dans une nef de chaussures, démantelant la structure dans ma chute. Baskets, sandales, mocassins et tennis volèrent partout en s'écroulant, comme si leurs centaines de propriétaires invisibles s'enfuyaient dans toutes les directions ; je heurtai rudement le sol. Au-dessus de ma tête, la cathédrale s'affaissa et se disloqua. S'entrechoquant bruyamment, les chaussures s'éparpillèrent en pluie autour de moi.

Deux jours plus tard, j'étais assise avec Alicia Ruiz dans la cour intérieure de l'hôpital. Des bouquets de palmiers nains et diverses plantes grasses nous entouraient. L'endroit était coincé entre deux hauts pavillons. Cela ressemblait moins à un jardin qu'à une portion de jungle suspendue dans les airs, sur un sol bétonné. Il n'y avait rien d'autre à faire ici que rester assises dans l'ombre douce et l'air relativement frais, en feignant de croire qu'attendre les résultats de l'intervention pratiquée sur Ray était chose apaisante, et non pas angoissante. Un ciel délavé par le smog s'étalait pesamment au-dessus de nous.

Ray avait une clavicule cassée, une omoplate fracturée, plusieurs côtes fêlées, et des lacérations au poumon droit. Durant quarante-huit heures, les médecins avaient stabilisé son état à grand renfort de perfusions, avec une écharpe pour son épaule et une intubation qui l'aidait à respirer. Il m'avait fait penser à la victime d'un accident de la route qui s'étrangle lentement dans un entrelacs translucide de plantes grimpantes. La "gravité élevée des blessures" avait incité deux chirurgiens à recommander l'opération immédiate de l'omoplate, avec le recours à des broches afin de faciliter une guérison plus rapide. Un troisième praticien avait contesté cette opinion, en soulignant les dommages de longue durée aux nerfs du bras que cette intervention risquait d'entraîner. Ray avait opté pour l'avis majoritaire, il était maintenant sous anesthésie, et nous prenions notre mal en patience.

Je ne comprenais toujours pas comment Nelson avait réussi à avoir le dessus sur lui dans une confrontation physique, même en lui tendant de nuit une embuscade dans son appartement. De Wilde n'avait pas eu d'arme à feu, seulement une matraque. Un coup porté par-derrière avait paralysé l'épaule de Ray. Celui-ci avait alors riposté, il avait presque arraché une oreille à Nelson, mais au final il avait perdu la partie. Où était passé son pistolet, et son entraînement pour désarmer un adversaire ? On en venait presque à croire qu'il avait sciemment laissé son agresseur l'emporter. Il n'avait pas pu savoir que je viendrais m'enquérir de lui, ni que Layla, une heure après nous avoir quittés, appellerait son père, Steve Goetz, utiliserait le mot de passe qu'il lui avait donné quand elle était adolescente, et qu'il préviendrait la police pour qu'elle intercepte le véhicule de Nelson. Ray avait certainement pensé qu'il allait mourir. Et pourtant il était là, toujours vivant.

Quant à moi, j'allais bien. Je n'étais encore que l'ombre de moi-même, mais je m'en tirais bien. J'avais déjà récupéré de la drogue, ma main droite était salement abîmée, sans aucune fracture toutefois, et les autres coupures étaient superficielles. Un cas banal, simple à traiter pour le médecin des urgences, mais pas pour le LAPD. Malgré l'intercession d'Alicia et d'un avocat, j'avais répondu aux mêmes questions, encore et encore. *Que s'est-il passé dans le bar ? Que s'est-il passé quand vous en êtes sortie ? Que s'est-il passé quand vous êtes sortie du véhicule ? Quels ont été les mots exacts prononcés par Layla ? Qui vous a transportée dans la pièce ? Qui a verrouillé la porte ? Ray Hendricks vous a-t-il confié le moindre détail sur la façon dont il a reçu ces blessures ?* Nelson et Layla avaient été arrêtés à l'extérieur de San Diego, et la police réclamait de quoi monter un dossier imparable contre le galeriste. Il était accusé de tentative de meurtre sur ma personne et celle de Ray. Prouver quoi que ce soit concernant la mort de Calvin serait beaucoup plus difficile. Aucun élément reliant cet assassinat à Nelson n'avait été trouvé.

On avait fouillé l'entrepôt sur Genevieve Street, à Londres, et la police avait mis au jour des antiquités irakiennes d'origine illégale, cachées dans les emballages d'œuvres d'art contemporaines, prêtes à être expédiées aux États-Unis. Les pièces étaient toutes de petite taille, et légères. Elles occupaient des espaces habilement aménagés dans le rembourrage, afin que l'œuvre officielle ne soit pas déplacée dans son logement. Selon les dires d'un employé britannique, qui avait accepté de livrer des informations en échange de la protection de la police, la contrebande durait depuis sept ans, soit l'époque à laquelle Nelson avait acquis le local. Le même témoin avait connu personnellement James Compton, et il savait que celui-ci avait utilisé la cave du bar où Nelson travaillait pour acheter et stocker des objets pillés par les étudiants qui se rendaient en Turquie pendant les vacances de printemps. Cette activité avait constitué "un bonus éthique pour soutenir le financement d'artistes contemporains" tout en "sauvant des trésors irakiens". Il était certain que la carrière de Nelson de Wilde avait connu son essor en observant Compton. Le témoin promettait de donner l'identité des acteurs internationaux de cette opération, contre une réduction des charges pesant sur lui.

Globalement donc, la contrebande d'œuvres d'art et la double tentative de meurtre suffisaient à jeter Nelson en prison, mais pas à prouver la tentative d'homicide volontaire sur Calvin. La fouille toujours en cours des propriétés du galeriste n'avait révélé aucune preuve. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Qui aurait conservé d'éventuels indices prouvant qu'on avait battu quelqu'un presque à mort ?

— À votre avis, il y a la moindre possibilité que Nelson ait tué Brenae ? demandai-je à l'inspectrice. Et si elle avait établi le lien entre lui et la mort de Calvin ?

— Pas sa méthode habituelle, répondit-elle d'une voix grave. Le corps de Brenae ne portait pas de traces de coups. L'endroit était trop public. Et Nelson n'était pas aussi minutieux. S'il l'avait tuée, il aurait commis un

impair quelque part, et la police l'aurait découvert. Ils ont passé des semaines sur l'affaire. Ray lui non plus n'a vu aucune faille dans l'hypothèse du suicide.

Contrairement à son habitude, elle portait un t-shirt et un jean, et était chaussée de sandales dorées à lanières. C'était l'Alicia hors astreinte, et je l'imaginais très bien renversée en arrière, en mode détente, un magazine sur les cuisses. Mais elle se tenait très droite. Elle s'inquiétait pour Ray, et elle se méfiait également de moi. J'aurais aimé savoir comment lui transmettre ma gratitude sans insinuer que nous étions désormais copines. Elle but à petites gorgées dans son gobelet, en surveillant sa montre, jusqu'à ce que son portable vibre. Elle regarda le numéro qui s'affichait, fronça les sourcils et porta l'appareil à son oreille.

— Oui, dit-elle. Oui... Excellent.

Elle se leva et alla à l'extrémité de la cour, sous une trompette des anges. Là, elle leva les yeux vers les fleurs jaunes pendantes tout en parlant. Après un échange animé, elle coupa et revint s'asseoir auprès de moi.

— C'était l'avocat de Layla, expliqua-t-elle. Elle va coopérer pleinement, contre un allègement des charges qui pèsent sur elle. Et Erik a été relâché. Hal Giroux s'est rendu au poste et a parlé en son nom. Il a déclaré avoir personnellement demandé à Erik de convaincre Brenae afin qu'elle ne partage pas la vidéo. Il a affirmé craindre que le permis de séjour d'Erik soit remis en question si l'école se retournait contre lui.

Hal avait donc fini par le reconnaître ouvertement : il avait toujours pris le parti d'Erik, et non celui de Brenae. Même après avoir eu connaissance du contenu de *Lesson in Red*, après avoir vu le corps d'Erik clouant sur le matelas celui de la femme au regard dévasté qui exigeait d'être vue, même après avoir entendu ses paroles angoissées, il avait décidé que les actes d'Erik n'étaient pas réels, et que l'indignation de Brenae était un numéro de comédienne. Il avait eu toutes les preuves sous les yeux, et pourtant il n'y avait pas cru.

— Erik dit maintenant qu’il est bien entré dans le studio de Brenae, ce mardi-là, poursuivit Alicia. Il a demandé à voir la vidéo. Elle a refusé de la lui montrer. Elle lui a répondu qu’il devait d’abord avouer à Hal qu’il l’avait obligée à faire l’amour avec lui durant l’automne dernier, et qu’en contrepartie il avait soutenu son intégration dans l’équipe de Hal. Erik a nié l’avoir forcée. Il a affirmé que leurs rapports sexuels avaient toujours été consentis.

Elle marqua un temps après ce dernier mot et leva les yeux au ciel.

— Brenae a aussi supplié Erik d’emporter l’arme, reprit-elle, et elle a ajouté qu’elle ne savait pas ce qu’elle ferait si elle la gardait. Il a refusé.

— Il ne l’a pas prise au sérieux.

— Ça ne lui était pas nécessaire. Il avait déjà le soutien de son idole.

Quand il avait appris que Giroux était venu au poste de police pour prendre sa défense, l’étudiant s’était effondré et il s’était rétracté sur ses aveux de participation à un meurtre. Bien évidemment. C’était un drame sans raison. Et Hal l’avait secouru, une fois de plus.

J’essayai d’imaginer cette première conversation entre Erik et son mentor au sujet de la vidéo, il y avait déjà longtemps, deux hommes qui décortiquaient les accusations d’une femme sur qui ils avaient tous deux un pouvoir. Je les voyais assis face à face dans le bureau de Giroux, avec les affiches et les photos de remises de prix sur tous les murs, se réjouissant du succès de l’école. Le LAAC ne voulait pas d’un scandale. Il ne voulait pas d’une femme qui clamait qu’elle accepterait alors qu’elle pensait refuser, et qui diffusait des vidéos incriminantes. Peut-être Hal avait-il conseillé à Erik de s’excuser, de calmer les choses en privé. Peut-être même l’avait-il réprimandé. Mais quoi qu’il lui ait dit, il avait entériné son innocence. Il l’avait autorisé à ignorer la souffrance de Brenae parce que cette souffrance apparaissait démesurée.

Le manque de sens de l’autoprotection chez Hal m’étonna. Il aurait dû deviner comment tout cela risquait de lui claquer dans les doigts. Tout ce

qu'il avait à faire, c'était contacter le bureau des services aux étudiants dont dépendait Erik et leur parler de la vidéo de Brenae, ils auraient aussitôt vu la jeune femme et lui auraient offert les conseils et les ressources appropriés. Il aurait également pu laisser Erik se griller, en se lavant les mains de toute l'affaire d'un simple coup de fil.

— On imagine plutôt que Hal se serait couvert, non ? dis-je. Enfin, c'est quand même le directeur du programme depuis des années. Pourquoi ne pas avoir prévenu la structure professionnelle d'aide présente sur le campus ? Brenae ne devait pas être la première étudiante traumatisée qu'il rencontrait.

Alicia croisa les jambes et tira sur l'ourlet de son jean.

— En effet, il aurait pu se “couvrir”, convint-elle. Donc, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Je pensai qu'elle allait répondre à sa propre question, mais il n'en fut rien. L'air à la fois pensif et cynique, elle se contenta de m'observer.

— Il a pensé que c'était du bluff, je crois, proposai-je.

Elle eut un petit sourire crispé.

— Et moi, je crois qu'il se fichait que ce soit ou non le cas. Il ne la considérait pas comme une personne. Pour lui, elle n'était qu'un problème en gestation. Une bombe à retardement. Exactement comme vous l'avez dit. Une éventualité néfaste dont il devait “se couvrir”.

À ces mots je sentis mon visage se figer, aussi sûrement que si quelqu'un m'avait lancé de l'eau glacée en pleine face. La sensation gagna ma poitrine, me noua le ventre. Au plus profond de moi-même, était-ce ainsi que je voyais réellement Brenae – non pas en tant que personne, mais en tant que problème ? Était-ce l'attitude envers la morte qu'Alicia m'attribuait ? Qu'est-ce qui avait poussé l'inspectrice à me recommander pour mener l'enquête personnelle supervisée par Janis ? Était-ce vraiment afin que tout reste dans un cadre “légal”, ou parce qu'elle n'avait pas

confiance en notre interprétation des renseignements que nous pourrions glaner ?

Tout ce dont j'étais sûre, c'était que la policière avait été présente pour nous cette nuit-là, quelles que soient ses propres réserves.

Elle s'était rendue au domicile de Nelson pour me trouver. Aucune lumière dans toute la maison. Avec son fils dans la voiture, elle n'avait pas osé remonter l'allée, et elle avait demandé du renfort. Deux voitures de patrouille étaient arrivées en urgence à Palisades pendant que je m'échinai à traverser le plafond de la galerie. Quand j'avais composé le 911 sur la ligne fixe de la Westing, je leur avais dit de contacter Ruiz. Elle était garée sur la route, au-dessus de la propriété de Nelson, où elle attendait un mandat de perquisition. Elle avait immédiatement alerté le central pour qu'il diffuse un avis général de recherche concernant toutes personnes ressemblant à Nelson et Layla.

Tous deux avaient été arrêtés dans une station-service en bordure de la voie rapide, à quelque cent dix kilomètres de la frontière mexicaine. Sans l'appel de Layla à son père et la rapidité de réaction dont Alicia avait fait preuve, ils auraient peut-être réussi à s'enfuir du pays. Si je n'avais pas été enfermée dans le réduit secret de la Westing en compagnie de Ray, ce dernier aurait peut-être succombé à ses blessures. Cette nuit-là, nous avions toutes deux rempli nos missions. Mais j'avais été chanceuse. Imprudente et chanceuse. J'en étais consciente. J'avais eu de la chance qu'il y ait une issue pour moi. Je baissai la tête.

— Je suis désolée, dis-je enfin. Vous avez absolument raison.

Je sentis Alicia se raidir, puis elle soupira. Quelque chose pesa contre mes côtes, et je me rendis compte qu'elle avait glissé son bras dans le creux du mien, pour nous unir. Elle était nettement plus petite que moi, je m'en rendais compte seulement maintenant à la façon dont le bas de ses côtes frôlait ma taille.

— Je sais, dit-elle sur un ton d'ennui tellement prononcé que je m'esclaffai.

Elle rit à son tour.

Après cela, nous nous détendîmes et nous appuyâmes l'une contre l'autre, en écoutant les coups de klaxon de la circulation et en contemplant la petite jungle de la cour intérieure, dans l'attente de nouvelles de Ray.

Il reposait dans un lit à la blancheur immaculée, toujours intubé, une perfusion fichée dans le dos d'une main, l'autre bras en écharpe. Les hématomes sur son visage et son cou avaient viré au violacé, dessinant une carte affreuse sur ses traits séduisants. Néanmoins il parut heureux de nous voir. L'infirmière se tint en retrait et s'affaira devant les moniteurs.

Alicia et moi nous plaçâmes de chaque côté du lit ; elle auprès de la perfusion, et elle lui prit la main avec douceur ; me trouvant près de son bras en écharpe, je ne le touchai pas.

— Layla veut coopérer, lui annonça la policière. À Londres, on a perquisitionné les locaux sur Genevieve Street, et on y a découvert d'autres antiquités illégales. C'est de là que Nelson de Wilde expédiait leurs commandes à ses clients, et il ajoutait par la même occasion aux colis des objets de contrebande de grande valeur.

Ray cligna des yeux.

— Si vous avez quelque chose à me dire, vous pourrez le faire demain, le rassura Alicia. Je reviendrai avec de quoi noter.

Il y eut un silence.

— On a réussi, fis-je en m'efforçant d'adopter un ton encourageant.

Il tourna la tête et son regard bleu se posa sur moi. J'avais bien plus à lui dire, mais rien ne vint. Ma respiration se bloquait dans ma gorge. De l'autre côté du lit, j'entrevis l'inspectrice qui lui lâchait lentement la main.

— Willow et Nathaniel veulent venir ici, mais je me suis efforcée de les en dissuader, révéla-t-elle. Parce que vous avez refusé qu'ils viennent. Vous

en êtes bien sûr ? – Elle hésita une seconde. – En toute franchise, ils sont fous d’inquiétude.

Ray secoua la tête, et sa main perfusée se leva vers le fin tuyau pour le débrancher.

— Monsieur, intervint l’infirmière, monsieur, vous ne pouvez pas faire ça.

Elle s’approcha vivement, et il laissa retomber son bras.

— Tout va bien, dit Alicia. Ne parlez pas. Je vais les calmer.

Sur son visage, je vis passer une expression fugace de culpabilité, et je compris : Willow et Nathaniel ne communiquaient pas directement avec elle. Ils parlaient à Ynez, l’ancienne petite amie de Ray, et celle-ci rapportait leurs propos à l’inspectrice. Elle n’était qu’un relais. *Ma place est auprès de lui*, avait-il déclaré. Sa place était auprès de Nathaniel. Et pour Ynez ?

Un geignement se fit entendre, et une civière passa rapidement dans le couloir, propulsée par une infirmière et un aide-soignant. Le corps qui y reposait, couvert d’un drap, semblait à peine plus grand que celui d’un enfant. Le gémissement se mua en une série de glapissements rauques et torturés.

Je voulus soudain soustraire Ray à cet endroit. Je savais que c’était simplement une chambre d’hôpital pareille à n’importe quelle autre, et que tous ces tuyaux, tous ces moniteurs et toutes ces infirmières n’étaient là que pour la sécurité de Ray et des autres patients, pour aider à leur rétablissement. Je savais que je devrais être reconnaissante qu’il soit aussi bien suivi. Malgré tout, une colère impatiente me terrassait à le voir bâillonné, le corps percé d’aiguilles, ses cheveux bruns emmêlés, avec un bandage en fin coton jaune enserrant sa poitrine meurtrie. Je voulais retrouver son éternel regard somnolent et rassurant, sa courtoisie et ses questions absurdes. Je voulais qu’il soit sorti de tout cela. Des blessures et de leur guérison. De la douleur à vif qu’engendrait chez lui la mort de

Calvin. Je voulais qu'il réintègre son foyer, où que soit ce foyer. Je le voulais entier de nouveau. Le seul fait de me tenir là, immobile, penchée sur lui, exigeait de moi un effort énorme. J'avais l'impression qu'on détachait des morceaux de ma personne, de l'intérieur.

— On ferait bien d'y aller, dit Alicia à mi-voix.

Je tendis la main, la passai sur le front de Ray, au-dessus de son œil épargné, et lissai en arrière sa chevelure.

— Faites tout ce qu'ils vous disent de faire, pour qu'ils vous laissent sortir très bientôt, murmurai-je, et je me détournai avant qu'il puisse répondre.

À l'extérieur des urgences, le couloir était si propre que de vagues reflets luisaient sur ses murs.

— Dieu soit loué, pas vrai ? dit Alicia qui marchait à côté de moi. Il a l'air bien.

J'acquiesçai, toujours incapable de parler.

— Vous ne pensez pas ? insista-t-elle en secouant la tête. Il va se lever et filer d'ici dès qu'il en aura l'occasion.

— Tu dois crever d'envie de retourner dans ton bungalow, dit Yegina après avoir détaillé du regard le bric-à-brac du mobilier et les photos de trottoirs déserts aux murs.

Elle était venue à ma sous-location avec dans les bras deux sacs géants de plats préparés, certaine que ma main droite écorchée m'avait rendue incapable de faire des courses ou de cuisiner.

— Ce n'est pas si horrible, ici. Juste un peu isolé.

J'ôtai de la table un bouquet de lis orange, présent de Janis Rocque, afin que mon amie puisse se délester de son chargement. Les fleurs m'avaient été livrées le lendemain de l'arrestation de Nelson, et elles trônaient là depuis déjà une semaine, mais j'étais incapable de les jeter. Les pétales et le pollen s'éparpillèrent sur le plan de travail quand j'y posai le vase.

Yegina s'approcha de moi et ramassa les pétales d'une main aux doigts effilés.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle. J'ai été tellement prise par mon boulot et Hiro que je t'ai juste tenue à l'écart.

— Je pense que j'avais besoin d'être à l'écart. Pas de toi, mais de qui j'étais.

Elle interrompit son nettoyage et me regarda.

— Et maintenant ?

Je m'assis sur le gros canapé bleu. Yegina mit les pétales dans la poubelle et vint près de moi, les genoux de son pantalon noir tout proches

de mon jean. Elle posa une main sur mon bras.

— Ne m’oblige pas à appeler ta mère, dit-elle. Tu sais bien qu’elle finira par te soutirer toute la vérité.

Je n’avais pas téléphoné à ma mère, pas encore. Si je racontais à mes parents ce qui était arrivé pendant les deux dernières semaines, ils prendraient l’avion, tous les deux cette fois, et ils exigeraient que je choisisse une vie différente.

Je la regardai en face.

— Je quitte le Rocque. Je veux travailler à plein temps sur l’histoire de Brenae Brasil. J’ai une telle quantité de reportages à effectuer, et j’ai besoin de trouver un éditeur qui travaillera avec moi. Janis m’a grassement payé mon intérim de *gallerina*, et c’est bien suffisant pour vivre pendant trois ou quatre mois. En ensuite, qui sait ? Je dénicherai bien un autre boulot en freelance.

— Janis est au courant ?

— J’ai rendez-vous avec elle demain.

Janis avait une double mastectomie de prévue, suivie des séances de chimio et de rayons. Pour une personne aussi réservée, elle s’était montrée étonnamment loquace à ce sujet, et avec tout le monde. Elle avait déclaré qu’elle se mettait en retrait de toutes ses responsabilités au Rocque afin de s’occuper de sa santé. (“Mon air renfrogné ne vous manquera pas lors de vos réunions, à moins que vous soyez de vrais lèche-bottes”, avait-elle dit devant le comité exécutif du musée.) J’avais rassemblé tout mon courage et sollicité une entrevue. Elle m’avait invitée à sa propriété.

— Tu as de la chance, commenta Yegina. Mais ça s’arrête là ?

Cela ne s’arrêtait pas là. J’avais également envie de dire à quel point je me sentais différente, à présent. Pas exactement différente, mais plus impliquée dans la personne que je désirais être. Une personne ayant un but.

— Je suis contente, dis-je avec circonspection. Vraiment.

— Ça se voit.

Au plaisir fragile et teinté de chagrin que je lisais sur son visage, je sus combien elle s'était inquiétée pour moi.

— Et Ray ? ajouta-t-elle.

Il était sorti de l'hôpital le lendemain de son opération, le bras en écharpe, et il avait demandé un congé pour raisons médicales à son employeur en Caroline du Nord, pour récupérer et suivre l'enquête sur Nelson de Wilde. Nous étions convenus de partager nos informations respectives la semaine prochaine, lorsqu'il souffrirait moins. Il avait promis qu'il m'emmènerait quelque part, sans préciser où exactement. J'expliquai tout cela à Yegina.

— En tout cas, on est quittes, maintenant. Il m'a sauvé la vie. Je lui ai sauvé la vie.

Je haussai les épaules pour masquer mon léger chevrotement sur les derniers mots.

— En fait, je pense que dans cette situation vous avez une dette énorme l'un envers l'autre, dit-elle avec un petit sourire de connivence.

— Je préférerais que tu me parles de toi et Hiro.

— J'ai dit oui.

— C'est vrai ? m'exclamai-je joyeusement.

Son sourire s'épanouit.

— Vous avez fixé une date ?

— En décembre prochain, dit-elle. Après le lancement du nouveau musée.

Elle se leva et retourna au bouquet dont elle préleva les tiges les plus flétries, avant de placer le vase dans l'évier.

— Félicitations, dis-je en prenant soin de gommer toute autre réaction que celle de plaisir dans ma voix, et j'ajoutai, sincèrement : Je suis absolument ravie pour vous.

Je m'attendais à des détails, au lieu de quoi elle ôta les lis restants du vase. Elle versa de l'eau dans le dépôt et les feuilles sèches qui en

tapissaient le fond, laissa le tout déborder et patienta jusqu'à ce que le récipient soit empli d'eau claire. Alors elle y remit les lis survivants, avec un geste gracieux.

— Tu attends les vraies nouvelles, hein ? railla-t-elle.

— Vous vous mariez et ça, c'est une vraie nouvelle, répondis-je en souriant. Bon, oui : j'attends le reste.

Elle replaça le vase sur mon plan de travail mais resta debout, comme si elle présentait un concept lors d'une réunion.

— Tu promets que tu écouteras jusqu'au bout ?

Je promis.

Yegina s'était entretenue toute la semaine avec Janis, Bas, Hal et Steve Goetz. Janis, Bas et elle avaient formulé l'idée que le Rocque soit annexé au nouveau musée mais conserve son programme d'expositions à caractère expérimental ("Ce qui a toujours été le premier amour de Janis"). Plutôt qu'être un établissement isolé, le musée pouvait devenir un complexe situé au centre de la ville, pourquoi pas en agglomérant dans sa structure plus de bâtiments proches. Un jour il rivaliserait avec le Smithsonian, mais en promouvant une approche de l'art du présent et de l'avenir. Steve Goetz lui avait dit qu'il lui fallait y réfléchir, mais il l'avait rappelée le lendemain pour lui affirmer que le projet dans sa globalité lui plaisait. L'intégralité de la présentation que Yegina en avait faite. Et aussi qu'il souhaitait pousser progressivement Hal vers la sortie, avant que le musée ouvre, et le remplacer par mon amie. En qualité de directrice adjointe de l'ensemble du complexe artistique.

"Hal incarne le passé, lui avait confié Goetz. Vous, l'avenir."

— Il faut que tu aies cette déclaration par écrit, remarquai-je.

— Janis a eu exactement la même réaction. Pour elle, Steve Goetz est "une tapineuse avec un sac à main doré qui se prend pour une grande d'Espagne". – Elle rit de la formule, et reconnut : Je ne l'aime pas. Je n'aime pas comment il parle des artistes, et de l'art. Mais il a une grande

gueule, et il voit juste. Je suis l'avenir. – Elle sortit un mouchoir de sa poche et essuya le comptoir. – On est l'avenir, toutes les deux. C'est la fin d'une époque.

La voix était triomphante, mais je vis dans ses yeux l'ombre du regret. C'était la fin d'une époque pour Janis aussi. La dernière fois que j'avais quitté le Rocque, j'avais regardé en arrière sa longue façade vitrée, et je m'étais demandé comment j'entamerais mes matinées sans suivre la progression de mon reflet à travers sa surface, alors que je m'apprêtais à entrer dans le royaume où Janis régnait en maîtresse.

— Elle sera avec toi par l'esprit, si ce n'est par le téléphone à n'importe quelle heure, fis-je en guise de prédiction.

— C'est bizarre que ce soit nous qui occupions les postes de direction, en fin de compte, dit Yegina en m'observant. Notre génération.

— Hal n'abandonnera pas la partie aussi facilement, remarquai-je. Il s'installera en tant que consultant privé, et il engrangera des masses d'argent.

— La façon dont tu as démolì sa *Cathédrale de chaussures* en tombant du plafond, eh bien il a adoré, dit-elle. Il s'en est vanté sur le blog d'Art News. Il a affirmé qu'ainsi l'œuvre était plus achevée que jamais. La Westing a fermé, évidemment, mais il y a déjà amené un photographe, et ils prévoient de vendre des tirages haut de gamme des prises de vues de l'installation, avec pour objectif de monter une rétrospective en hommage à Brenae Brasil.

Je savais déjà tout cela, mais l'entendre de la bouche d'une Yegina moulée dans son nouvel optimisme donnait à l'ensemble l'aspect d'une tentative sincère de réparations, et non une opération publicitaire sans frais.

— Il était temps, dis-je.

Yegina continuait de faire glisser son chiffon improvisé sur mes meubles.

— Tu veux bien arrêter de faire la poussière, s'il te plaît ?

Elle replia le mouchoir.

— Tu sais qui est Steve Goetz, dis-je.

— C’est le père de Layla Goetz-Middleton, ça, je le sais. Mais en toute honnêteté, Maggie, je crois qu’il était complètement hors de lui quand il a tout appris.

Steve Goetz avait clamé son ignorance totale quant à la liaison entre sa fille et le galeriste, liaison qui avait commencé alors qu’elle n’avait que quinze ans. “Je considérais Nelson comme un type bien, mon ami. Pas un pourri de prédateur, avait-il dit à Alicia Ruiz. J’ai le cœur brisé. J’en suis malade.” Désormais, il voulait simplement que sa fille rentre à la maison. Avec l’excellent avocat de son père à ses côtés.

— Ce n’est pas la seule chose qui cloche chez lui, dis-je.

— Et je sais qu’il collectionnait de manière obsessionnelle les toiles de Kim Lord, avant sa mort. Et alors ? Je pense que c’est juste un complétiste.

— Un complétiste ?

— Il ira jusqu’au bout de son projet, dit Yegina. Ce musée verra le jour. Et il peut tuer le Rocque, ou le sauver. Je crois qu’il souhaite le sauver. Il fait montre de beaucoup de déférence envers Janis. Il a même accepté de mettre “Goetz” sur son bâtiment, mais par sur l’ensemble du complexe. Pour le moment, on l’appelle le “Nouveau Musée”.

— Jusqu’à ce que quelqu’un d’encore plus riche arrive et achète les droits pour sa dénomination, dis-je.

Mais alors que je regardais mon amie rayonnante de fierté, qui avait travaillé des années durant sans réelle reconnaissance, et qui maintenant obtenait l’ouverture qu’elle avait amplement méritée, je sentis mes réticences faiblir. Après tout, j’avançais, moi aussi. Le Rocque délabré, avec les baisses de budget successives et les prises de risques que j’avais connus, devait en finir, et cette voie représentait peut-être la meilleure solution.

— Raconte-moi comment tu as dit oui à Hiro.

À nouveau, elle eut un grand sourire.

— Avec tout un tas de conditions.

Le lendemain, Janis m'emmena dans un patio qui surplombait son jardin de sculptures. En contrebas, sur la pente, j'aperçus l'ellipse de Richard Serra, pareille à un enclos géant, rouillé et incliné, pour des chevaux exceptionnellement grands et, au-delà, le bosquet d'arbres où j'avais failli mourir au printemps dernier. J'étais heureuse que la fosse dans le sol soit dissimulée à ma vue.

Ma patronne était changée. Le tailleur bleu marine avait disparu. Elle portait un jean et une chemise blanche qui pendait sur elle, et ses yeux sombres dardaient dans un visage qui semblait plus lustré et plus usé tout à la fois. J'évitai de regarder sa poitrine. Elle avait beau dédramatiser sa perte imminente à grand renfort d'humour sardonique, je n'arrivais pas à m'imaginer sans mes seins.

Janis posa délicatement son corps sur le fauteuil, dans le même mouvement que si elle craignait à tout moment la fuite du siège sous elle.

— Gigi va nous apporter de la limonade et des gâteaux, dit-elle. J'espère que ça vous convient. En réalité, je ne sais pas ce que vous aimez manger. Vous avez filé de ce déjeuner que j'avais commandé pour vous, au Café Francesca.

— J'aime les deux, répondis-je, mais je ne pus empêcher ma voix de s'étrangler. Et je suis réellement désolée.

— Oh, ne pleurez pas, je vous en prie. Si vous avez survécu à deux tentatives de meurtre, vous n'avez pas le droit de pleurer à cause d'une dame cancéreuse qui vous offre de la limonade. Est-ce qu'ils l'ont eu ?

— Il a été inculpé de tentative de meurtre et de trafic d'œuvres d'art, répondis-je. Mais le procès ne se tiendra pas avant longtemps.

Elle contempla son jardin de pelouses, de fleurs et de sculptures à plusieurs millions de dollars.

— J’ai toujours su que Nelson de Wilde était un escroc, dit-elle avec une moue satisfaite. Et qu’il avait des secrets. Un costume coûteux et un bronzage de propriétaire de yacht ne peuvent cacher la vraie personnalité de l’homme. Mais il faut bien le reconnaître – elle se lova plus confortablement dans son fauteuil –, c’était notre type d’escroc. Il savait ce que nous voulions, et il nous l’a procuré. Pas toujours du grand art, ajouta-t-elle avec un regard entendu, mais des exclusivités. Nous voulions avoir ce que personne d’autre n’avait, mais ce que tout le monde convoitait. C’est un jeu sur la durée, compliqué, et qui requiert beaucoup d’argent. Certains galeristes et vendeurs ont leurs propres fonds à perdre dans la partie. Pas Nelson. Ce qui ne justifie pas sa brutalité quand il s’est senti aux abois, néanmoins je peux comprendre sa réaction. J’ai tenté de détruire la possibilité d’un nouveau musée d’art dans le centre de L.A., parce que je me sentais coincée. Et trompée. Le désespoir rend les gens mauvais. – Elle s’interrompit pour suivre du regard le vol d’une abeille qui vira devant nous et fila au loin. – Par chance, je suis habituée à être méchante, et j’ai appris qu’il est préférable, et de beaucoup, de porter cette méchanceté avec douceur, reprit-elle avec un sourire hagard. Pas de condoléances maintenant. Pour quoi que ce soit. Nous finirons par gagner.

— D’accord avec vous.

Je ravalai ma peine autant que mon admiration et lui exposai mon projet. Je lui résumai tout ce que j’avais découvert au sujet de Brenae Brasil pendant la semaine : comment elle avait affronté un isolement croissant, quand sa famille s’était repliée sur elle-même pour encaisser l’arrestation de son frère aîné, quand l’école l’avait coupée des opportunités qu’elle lui avait offertes, quand elle avait perdu des amis au profit du carriérisme. Je parlai du voyage fatidique à Londres, pour l’installation de l’exposition de Hal, et des confessions que Layla et Brenae avaient dû échanger à propos de leurs amoureux : Layla et Nelson, Brenae et Erik. Brenae avait certainement dit à Layla qu’Erik venait toujours la voir et exigeait des

relations sexuelles, et Layla ne l'avait pas crue. Ni Hal. Celui-ci avait pris la défense d'Erik, parce qu'il craignait que son étudiant préféré perde son visa et ses possibilités futures de rester aux États-Unis.

J'expliquai à Janis qu'il y avait d'après moi dans le parcours de Brenae une histoire solide illustrant le rêve américain lorsqu'il tourne mal, et que j'allais quitter mon emploi afin de la raconter. Mais pas de manière classique. Je voulais enregistrer les propos des gens qui évoquaient la disparue, et bâtir mon récit autour de leurs impressions – celles de sa famille, de ses collègues de travail dans l'équipe, de ses professeurs. À la radio, on sondait la vie américaine de cette façon, et les podcasts découlaient également de cette méthode. Je ne me comporterais pas en Gay Talese ou en Tom Wolfe, comme un homme aux revers de veston amidonnés et à l'attitude raffinée, qui révélait l'Amérique aux Américains dans une langue brillante, spirituelle, sagace, et totalement personnelle. Je préférais mettre en forme une conversation brute et sans conclusion, mais qui rendrait plus justement l'image de la Brenae authentique. Et celle de nous tous.

Le visage fermé, un éclair luisant parfois dans ses prunelles, Janis m'observait.

— Et vous voulez que je vous rétribue pour faire cela, dit-elle.

— Non. Je veux avoir la permission de vous interviewer, vous aussi.

— Moi, souffla-t-elle en se rencognant un peu dans son fauteuil.

— Si vous ne m'aviez pas demandé de me plonger dans cette affaire, je n'en aurais rien vu, dis-je. Si Brenae ne vous avait pas écrit, nous n'aurions pas eu la vidéo. Vous faites partie intégrante de cette histoire.

J'avais du mal à contenir l'émotion qui me serrait la gorge de nouveau. Heureusement, une femme d'allure sympathique et aux cheveux auburn ondulés arriva alors avec de la limonade, des verres givrés et une assiette de petits disques dorés et sucrés.

— Merci, Gigi, lui dit Janis et, à moi : Je vous en prie.

Elle accompagna l'invite d'un geste vers les boissons.

Je pris un verre, avalai une gorgée du liquide froid et doucement amer. Un goût de citron.

— Vous êtes essentielle à ce projet. Si vous étiez laissée de côté, cela reviendrait pour la ville à ignorer une de ses plus grandes défenseuses...

Je me tus subitement. Au fil des ans, j'avais vu Janis fatiguée, irritée, et même vindicative, mais jamais je n'avais été témoin de l'expression qu'elle affichait maintenant : sa main droite qui se levait pour couvrir sa bouche, et ses paupières qui battaient rapidement. Cette attitude trahissait le remords. Devant mon silence, elle baissa lentement la main sur sa cuisse et me fit face, mâchoire crispée. Alors les pièces du puzzle se mirent en place – pourquoi Janis n'avait jamais mis Hal au pied du mur, pourquoi elle avait monté toute cette enquête parallèle avant d'agir au sujet de Brenae, et encore, seulement sur un plan tactique.

— Vous avez visionné *Lesson in Red* avant sa mort, dis-je. Toute cette histoire d'assistante personnelle que vous auriez licenciée et de placard plein de courrier, c'était faux. Vous avez vu la vidéo avant qu'elle meure, et vous n'y avez pas cru, vous non plus.

— J'ai appelé Hal immédiatement, rétorqua-t-elle d'une voix éraillée. Il m'a dit que Brenae était déséquilibrée, et qu'il gérait la situation. Lui et moi, nous ne nous sommes jamais beaucoup appréciés, mais j'avais du respect pour lui, et l'école était son pré carré. J'ai cru qu'il disait la vérité. Et pour être tout à fait honnête, le projet de Brenae ne me plaisait pas. Je le trouvais racoleur. Je ne pensais pas que s'exposer de la sorte servirait l'avenir d'une jeune artiste. Personne ne détecterait son talent. Tout ce qu'on verrait, c'était son état de... soumission. – Elle marqua une pause, pendant laquelle ses lèvres dessinèrent une ligne mince. – Mais quand elle est morte, j'ai eu le sentiment que je l'avais laissée tomber. Et je l'ai laissée tomber, en effet. J'ai mis de côté mes regrets, parce que cela m'embarrassait. Et puis il y a eu les problèmes avec *Natures mortes*, la

disparition de Kim Lord, et je me suis détournée d'elle. Des mois durant. Pour diriger un musée qui était devenu une scène de crime. – Elle prononça ces derniers mots avec son aplomb d'antan. – Je me suis trompée. Vous pouvez m'interviewer, et je m'engage à dire toute la vérité.

À cet instant, je l'excusai presque. Je ne voulais pas de sa confession ; elle allait entacher l'admiration que je lui portais. Mais je me revis alors en train de ramper en griffant de mes ongles les poutrelles, à travers le plafond de la Westing, et la manière dont Brenae était venue à moi, le dernier de tous mes mentors. Je n'avais jamais voulu que quelqu'un d'aussi brisé et désespéré guide mes pas, alors ou maintenant, mais elle était ma guide dans cette histoire. Il fallait qu'elle le soit.

— Merci, répondis-je. Je sais qu'il vous en coûte beaucoup de dire ça.

— En parlant de coût, comment allez-vous financer vos recherches ?

Au ton employé, il était évident qu'elle serait heureuse de me salarier, mais je ne pouvais pas accepter. J'avais besoin d'être autonome.

— Je trouverai un moyen, affirmai-je. Je peux travailler en freelance comme préparatrice de copie.

Les yeux de Janis me jaugèrent, et j'eus l'impression singulière qu'elle voyait qui j'étais réellement pour la première fois, pas seulement ma robe en lin soigneusement choisie, ni mon visage rougissant et mes cheveux maintenus en place avec des épingles, mais aussi et surtout la détermination dans mon regard, la fermeté de ma bouche, l'inclinaison de mes épaules vers elle, de la même façon qu'une reine examinerait son tout nouveau chevalier, en s'interrogeant sur son courage, sur les souffrances qu'il serait capable d'endurer quand finirait par venir pour lui le moment de souffrir. Puis ses traits se contractèrent sur une mimique approbatrice, et elle eut un hochement de tête qui traduisait son soutien.

Nous sirotâmes nos limonades. Les gâteaux et la boisson s'accordaient parfaitement, pourtant Janis grimaça.

— Plus rien n’a le même goût, de nos jours, dit-elle. La saveur n’est plus là, mais je n’arrive pas à me rappeler quelle était la bonne.

Ma tristesse pour elle me submergea. Son long règne tirait à sa fin, ou subissait des changements inexorables. Un moment elle parut se recroqueviller un peu plus dans les replis de son chemisier blanc, mais elle secoua la tête, et j’allais parler quand elle me prit de vitesse :

— Il va vous manquer ? Le Rocque ?

J’essayai d’imaginer le musée sans moi dans mon petit bureau du troisième étage, avec vue sur la salle de concert bétonnée qui était maintenant achevée, et le Nouveau Musée qui se dresserait juste entre les deux bâtiments, regorgeant d’œuvres d’art. Le cachet des rues alentour en serait modifié, jour après jour, à mesure qu’un flot croissant de visiteurs se déverserait à l’intérieur de cette destination culturelle incontournable, et le Rocque deviendrait plus petit, moins visible. Une annexe au lieu d’une forteresse. Son ancienne image d’avant-garde provocatrice pâlirait dans le même temps, si excitantes et dynamiques que soient les futures programmations de Yegina.

— Ce qu’il a été me manquera, dis-je avec franchise. Je pense qu’il manquera à tout le monde.

Janis émit un petit murmure de gratitude. Elle but une autre gorgée de limonade, et son visage se crispa un instant.

— Mon père n’a jamais pensé que son musée résisterait à l’épreuve du temps, dit-elle. Il le qualifiait de “pierre de gué”, destinée à ce qu’une autre personne atteigne la rive d’en face. J’ai toujours pensé que cette autre personne, ce serait moi. – Son regard s’égara sur la vaste étendue verte de la pelouse et les statues qui y projetaient leur ombre. – Mais peut-être qu’il n’y a pas d’autre rive, ici. Le potentiel de notre ville est assez immense pour cela.

— Vous pouvez le répéter sur un enregistrement ? demandai-je.

— Je n'en ai pas terminé, dit-elle. Peut-être que l'essentiel est ce que nous recherchons toujours. Et cela, quoi que ce soit – l'espoir ? la grandeur ? – bat toujours en retraite devant nous. – Elle toussa, et reprit aussitôt : Et voilà que je parle comme si j'étais sur le point de mourir. Et comme si je n'avais pas passé un bout de temps dans les camps de tentes à l'est de Main Street. Attention ! ajouta-t-elle, les yeux plissés par la malice. Je pourrais ne vous parler que des Dodgers.

OceanofPDF.com

Le trajet en voiture jusqu'à San Pedro me parut singulier, et long. Je connaissais Ray, mais je ne le connaissais pas. Son corps occupant le siège à côté de moi semblait profondément familier et pourtant étranger, comme une chose sur laquelle j'aurais déjà lu mais que je n'aurais jamais vue. Il conduisait avec une seule main, et son œil au beurre noir était maintenant un hématome sombre tirant sur le jaunâtre. L'après-midi où j'avais rencontré Janis, il avait téléphoné et m'avait demandé si nous pouvions repousser notre rendez-vous d'une semaine, puis de quelques jours supplémentaires. Mais, finalement, nous roulions ensemble sur Harbor Freeway, flanqués par d'énormes camions qui se dirigeaient vers le port. Le pique-nique qu'il avait apporté parfumait l'habitacle d'une odeur de viande salée rôtie, et je voyais le col d'une bouteille de vin qui dépassait d'un sac en papier fort. C'était un vrai rendez-vous galant.

Curieusement, cette idée sapait mon assurance. Je n'étais pas sûre que nous soyons faits pour ce genre de choses, Ray et moi, et je songeais que nous avions déjà dépassé ce stade, d'une certaine manière, et en même temps que nous ne l'atteindrions jamais. De son côté, il ne m'accorda que de rares regards, dans un premier temps, et notre conversation gravita maladroitement autour de Nelson et Layla. Rassembler les preuves nécessaires à l'inculpation de Nelson pour la mort de Calvin prendrait du temps, et il en serait de même concernant ses tentatives de meurtre sur nous. Le témoignage de Layla était primordial dans cette affaire, et elle insistait

pour être reconnue comme ayant été manipulée par Nelson depuis qu'elle était mineure, et elle tenait à ce que les poursuites contre elle soient d'une tout autre nature. Tout cela était très compliqué, et je sentais que Ray était obsédé par les détails au jour le jour.

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu avoir le dessus sur vous, dis-je.

— Il n'a pas eu le dessus. Je l'ai suffisamment énervé pour qu'il veuille me tuer, fit-il d'un ton détaché et, devant mon silence perplexe, il précisa : Quand il a quitté Calvin, mon frère était encore en vie. Il s'est noyé dans la baignoire plus tard. En conséquence, depuis tout ce temps je savais que je recherchais un individu qu'on pourrait qualifier de "quasi-meurtrier" – quelqu'un qui commettrait une erreur, tôt ou tard. Quelqu'un qui avait peur de frapper à nouveau. J'ai dû le pousser à m'agresser, et ensuite il m'a fallu riposter avec assez de conviction pour qu'il ait envie de me tuer.

J'essayai d'imaginer le coup qui avait brisé l'épaule de Ray, mais je ne vis que l'oreille ensanglantée et pendante de Nelson. Ray la lui avait pratiquement arrachée du crâne à main nue. La force que cela avait dû exiger de lui...

Un détail m'étonnait :

— Comment avez-vous su qu'il ne vous tuerait pas à ce moment-là, dans votre appartement, tout simplement ?

— Parce qu'il avait besoin de se débarrasser de moi. Je connaissais l'existence de sa pièce secrète. J'ai supposé qu'il cachait quelque part ses objets du marché noir. Or il ne possédait pas d'autres biens fonciers que sa propriété personnelle et la galerie. Quand vous avez mentionné l'accès à la cave à vins chez Nelson, je suis allé jeter un coup d'œil en bas. J'ai laissé derrière moi assez d'indices de mon intrusion pour lui faire perdre son sang-froid. J'avais déjà déduit que son petit entrepôt devait être caché à l'intérieur de la Westing. Quelque chose en rapport avec ce couloir interminable dans lequel vous aviez traîné les ballots de chaussures, et une

seule porte. Quelque part, ça clochait. – Puis toute satisfaction déserta sa voix, et il continua sur un ton humble, formel, comme s’il défendait une cause perdue d’avance : Le problème, c’est qu’il vous a vue en train de fouiller dans sa poubelle sur la caméra de surveillance. Il vous a collée dans le même sac que moi, ce qui a mis votre vie en danger. Et quand je l’ai poussé à bout, il s’en est pris à nous deux.

— Vous ne m’avez pas obligée à faire quoi que ce soit.

— J’aurais dû comprendre que vous deviendriez une cible pour lui, dit-il. D’un autre côté, si tel n’avait pas été le cas je ne serais peut-être plus vivant. Du coup je suis partagé entre l’envie de m’excuser et celle de vous remercier, et les deux me semblent trop faibles pour être appropriées. Les circonstances étant ce qu’elles sont.

Souhaitais-je des excuses de sa part ? L’expression de sa gratitude ? Pourquoi cette conversation sur l’attitude qu’il devait adopter envers moi ? Le terme *circonstances* me tracassait, aussi. Je n’avais pas l’impression que Ray et moi étions des *circonstances*, mais je ne savais pas au juste ce que nous étions, à rouler ensemble aujourd’hui, seulement que cela paraissait très éloigné de la nuit où j’avais accepté de l’accompagner au concert de Davi, avec la conviction que je ne le reverrais plus jamais.

Nous quittâmes enfin l’autoroute, et après avoir traversé la zone commerciale nous pénétrâmes dans les quartiers d’habitations propres en adobe de San Pedro. Alors que la ville se réduisait à quelques rues et un horizon dégagé, je décelai l’air marin qui s’insinuait dans la voiture. Un pique-nique sur la plage. Pour nous deux.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je vous amène dans un endroit qui vous plaira. Il obtiendrait une note de 20/20 en valeur historique et délabrement.

Il se gara au cœur d’un pâté de maisons de plain-pied aux couleurs pastel séparées par des palmiers, sortit prestement en saisissant d’un geste malhabile le sac de victuailles avec sa main valide. Il y avait un espace

verdoyant devant nous, protégé par une haute barrière noire, et plus loin encore le miroitement du Pacifique.

— Laissez-moi le porter, proposai-je.

Il fit non de la tête.

— On a juste à longer un peu la barrière, lança-t-il en s'éloignant sans attendre dans les herbes folles. Eh, là-bas, c'est Catalina Island.

Il désigna la forme grisâtre d'une terre au loin.

Les herbes hautes me cinglaient les mollets. J'avais opté pour une robe simple, en coton, et des sandales confortables. Mes jambes nues me semblaient frémissantes, tièdes et douces sous le vêtement, mon corps libre. Je remarquai une pancarte DÉFENSE D'ENTRER.

Ray fit halte devant un endroit où les barreaux de la barrière avaient été tordus de côté, dégageant ainsi un passage assez large.

— Je crois qu'il y a un meilleur accès un peu plus loin, dit-il avant de repartir.

— On vient de pénétrer dans une propriété privée, soulignai-je.

Après avoir suivi la barrière encore un peu, en vain, nous revînmes sur nos pas. Dans l'intervalle, je ne cessai de humer le déjeuner. Il sentait tellement bon.

Trop bon.

Je me figeai net, soudain consciente de ce qui se passait. Ce à quoi j'aurais dû m'attendre allait se produire.

Ray ne remarqua rien. Il était préoccupé par la trouée.

— Je l'ai déjà fait il y a quelques semaines, avant tout ça, dit-il, et il tapota son bras en écharpe. Bon. On y va.

Il se glissa de profil dans l'ouverture, son bras valide en premier, et ses hanches puis son pansement s'écrasèrent contre les barreaux. La douleur déforma ses traits.

— On peut juste aller jusqu'à la plage, dis-je. Ou on peut juste retourner dans la voiture.

Il continuait de forcer, et son expression peinée s'accentua.

— Je n'ai même pas besoin de ce pique-nique, dis-je en lui prenant le sac avec les paquets emballés dans du papier et la bouteille de vin. Je sais que vous m'avez amenée ici pour me dire au revoir. Le vrai au revoir, celui qu'on s'est répété tous les deux en pensée depuis le moment de notre rencontre. Votre au revoir, c'est "Voilà l'océan dans toute sa splendeur, et les falaises, et des sandwiches *caprese* délicieux avec une rasade de vin", et vous allez dire combien vous êtes attiré par moi, peut-être plus que par toutes les autres femmes que vous avez déjà connues, mais que vous rentrez chez vous, parce que vous n'êtes pas quelqu'un sur qui on peut compter, et parce que je mérite une vie réussie, pas une vie à sortir avec un flic de la cambrousse affublé d'un gamin qui a besoin de lui, et blablabla. Et mon au revoir, à moi, ce sera de dire "Vous avez raison. Je ne peux pas quitter L.A., ni ma nouvelle carrière. Alors partez. Je vous libère". Peut-être que vous m'embrasserez. Peut-être que non. Peut-être qu'on fera l'amour quelques fois, et que ce sera super. Tout dépend de la façon dont on réagira à la situation présente, je suppose. Peut-être que si je me mets à pleurer vous vous contenterez de me serrer dans vos bras.

Coincé dans cette stupide barrière, les jambes légèrement pliées, il me regardait fixement.

Je posai le sac sur le sol.

Ray fournit un effort brusque et tituba de l'autre côté de l'obstacle.

— Venez juste voir ça. Je tiens vraiment à vous le montrer.

À travers les barreaux, je vis son épaule indemne qui s'était voûtée et l'anxiété sur son visage.

— On l'appelle la Ville Engloutie, dit-il. C'est tout un quartier qui a sombré dans la mer en 1929. Il reste encore de grosses portions de rues. D'anciennes fondations. Vous qui aimez les ruines, vous ne voudrez pas rater ça.

J'aperçus derrière lui un palmier dont le tronc épais jaillissait de saillies rocheuses carrées. Pas des rochers. Des murs. L'ancienne maison de quelqu'un, réduite en morceaux.

— Vous avez fait tout ce chemin... plaida-t-il.

— Je le vois, murmurai-je.

— Alors voyez-le avec moi.

Il ne m'implorait pas, mais je n'avais jamais perçu une telle émotion dans sa voix, et une sincérité insupportable brillait dans son regard.

Je savais ce qui allait arriver si je franchissais la trouée, je le savais déjà, et cette perspective déclencha une décharge d'appréhension et d'espoir dans tout mon corps. Mes jambes flageolèrent sous la puissance du choc, et j'eus la sensation qu'on balayait un instant l'arrière de mes yeux, ce qui fit scintiller l'océan et l'île au loin. J'entourai un barreau d'une main, sentis sa dureté, et je me demandai qui avait eu la force suffisante pour le tordre de la sorte. Je jetai un coup d'œil derrière moi, vers la voiture, une berline grise quelconque arrêtée dans une rue californienne quelconque.

Ray ne dit rien de plus. Il s'essuya simplement le front et attendit, sans cesser de m'observer.

Une sirène se mit à hululer au loin, avec insistance. Une autre situation d'urgence, quelque part. Peut-être une autre mort.

Sans un mot, je plongeai la main dans le sac en papier et lui fis passer pièce par pièce le pique-nique à travers la trouée. Il y avait de gros sandwiches, un paquet de gâteaux, des fruits, et le vin. Ray remit le tout dans le sac que je lui tendis en dernier.

Une deuxième sirène se joignit à la première, suivie par l'appel strident d'une voiture de pompiers.

Je pris une grande inspiration et je pressai mon corps de profil dans l'ouverture trop étroite. Les barreaux comprimèrent mes seins et mes hanches, et je forçai un peu plus. J'étais incapable d'avancer ou de reculer. Ma poitrine et mon pelvis m'élançaient.

— Où est-ce que je vais ? bredouillai-je.

Je sentis la main de Ray, tiède et vigoureuse, qui prenait la mienne.

Un autre effort et je chancelai de l'autre côté, puis je tombai à genoux dans l'herbe haute et les pissenlits. Ray m'attrapa un bras et me redressa, et je tiens à préciser que je l'embrassai la première, parce que c'est ce que je fis. Je trouvai ses lèvres avant qu'il trouve les miennes, et la justesse de mon acte me submergea, en même temps qu'une chaleur instantanée. Il referma son bras valide autour de ma taille, me plaqua rudement contre lui, sa bouche avide, et pendant de longues secondes même l'océan devant nous s'évanouit. Puis il releva la tête et chuchota quelque chose dans mes cheveux, et tout revint, le ciel blanchi par le smog, les falaises en partie écroulées, la barrière derrière nous, l'écharpe en travers de son torse.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demandai-je alors que ses doigts venaient effleurer la base de mon cou puis glissaient vers ma nuque dont ils épousèrent la courbe.

Il sourit.

— Il faudra que tu le découvres.

Et cette fois, ce fut lui qui m'embrassa.

SEPT MOIS PLUS TARD

OceanofPDF.com

La nuit, surligné par la lumière ascendante de l'éclairage au sol, le complexe central du LAAC ressemblait moins à une ruche et plus à une station spatiale située dans une forêt vallonnée, entourée des kilomètres argentés que formaient les parkings. Parce que je rechignais à entrer dans l'établissement, je les parcourus en roulant au pas longtemps avant de trouver une place. Autour de moi, un pèlerinage de jeunes et vieux Angelenos convergeait en direction des projets de fins de cycle visibles dans les bâtiments et les ateliers.

Brenae aurait eu vingt-trois ans ce mois-ci. Erik en avait vingt-sept. Hal, cinquante-huit. Des trois, seul le dernier serait là pour assister à la concrétisation de la vision qu'avait eue la jeune femme. Il avait travaillé l'angle de la rédemption personnelle tout l'hiver et le printemps, levant des fonds et se faisant l'avocat de la démarche artistique de Brenae. Il s'était démené pour que les créations de Brenae apparaissent dans un hommage posthume donné au LAAC pendant la semaine de mai où les étudiants de seconde année en maîtrise exposaient leur travail final. Janis l'avait aidé dans ses efforts de promotion, allant jusqu'à inviter Erik, de façon privée. *Même s'il est embarrassant pour vous de visionner la vidéo, j'espère que vous prendrez en compte le message que cela pourrait diffuser auprès d'autres jeunes hommes.* Erik avait répondu depuis Rome, où il avait obtenu une bourse d'études, par une lettre expliquant ses regrets pour le décès de Brenae. Mais il avait refusé de venir.

Quand je me mêlai au flot de cette foule, je ne savais pas si je méprisais Hal pour avoir profité de sa position en créant de toutes pièces une grande opération de contrition qui risquait fort d'exacerber le chagrin des proches de Brenae, ou si je l'admirais à contrecœur pour sa tentative de rachat et la réalisation de la démarche qu'avait entreprise Brenae. Je me demandai si ces gens n'étaient pas venus voir cette forme de rédemption plus que l'œuvre d'art elle-même.

Quand j'atteignis la pièce centrale où j'avais attendu en compagnie de Ray et Janis le début de notre visite des ateliers, là, au centre de cet espace, une projection géante surgit en clignotant un instant. Elle montrait une Brenae plus jeune, plus efflanquée, assise en tailleur devant une tente, dans un salon aux murs couverts de graffitis et de traînées sales. Elle tendait un cube de guimauve piqué sur une baguette au-dessus d'un petit réchaud à gaz. Dans un mouvement lent et calculé, elle fit tourner la baguette, puis elle la redressa et souffla sur le marshmallow. La caméra zooma : un plan rapproché sur la jeune femme qui mordait dans la friandise, se brûlait et tressaillait. Mais elle continua de manger, et la substance fondante barbouilla ses lèvres. C'était la première vidéo qu'elle avait réalisée avec Erik Reidl, et déjà il la réduisait à une image : celle de la vierge qui succombe à la tentation et goûte au fruit défendu, la souffrance et le plaisir alternant sur son visage.

Une affiche annonçait que *Camping* serait diffusé en boucle avec *After-Parties*, tandis que *Packing* et *Lesson in Red* ne seraient montrés qu'une fois, à vingt heures précises, avec une introduction du nouveau directeur du LAAC, suivie d'une intervention de Lynne Feldman et Hal Giroux. J'avais près d'une heure à tuer avant l'événement majeur de la journée.

Un brouhaha métallique me tira de ces pensées, et en tournant la tête j'aperçus une procession d'une douzaine de danseurs, vêtus de treillis, qui se dandinaient par deux en se frayant un passage dans l'assistance. Ils suivaient une femme toute en blanc, le visage couvert d'un masque de

maquillage vert, qui frappait un casque de soldat avec un marteau. *Clang, clang*. Les danseurs avançaient, et personne dans la foule ne réagissait réellement à ce spectacle ; personne ne s'immobilisa, le temps de faire un simple commentaire sur sa signification. Il y avait tant de manifestations artistiques au LAAC, tout autour de nous, que c'étaient comme des feuilles mortes dans le vent d'automne.

D'un regard rapide, j'inspectai la masse humaine, mais je ne repérai pas mes amis. J'étais sûre que Yegina et Hiro, Janis et Dee étaient présents, mais cela ne me dérangeait pas de vivre ce moment seule. J'avais besoin d'être ouverte et alerte, ce soir ; j'étais équipée de mon magnétophone, d'un micro sur perche et de piles de rechange. Devant un plan des ateliers collé au mur, je fis une pause et lus le nom des étudiants. L'un d'eux happa mon attention, et je me figeai. Les sons dans la pièce s'assourdirent jusqu'à un babillage incompréhensible. Des gens commencèrent à s'agglutiner derrière moi.

Finalement, je m'écartai et appelai un des numéros contenus dans le répertoire de mon portable.

Ray répondit à la première sonnerie.

— Tu es déjà rentrée chez toi ? fit-il, avant un court silence. Il est seulement dix heures, ici.

Ainsi il n'avait pas oublié. Je lui avais transmis par mail l'invitation à la projection commémorative des vidéos de Brenae. J'avais pensé qu'il voudrait être mis au courant. Une partie de moi espérait qu'il prendrait l'avion pour venir y assister, mais seulement la partie de moi-même qui désirait souffrir quand j'étais couchée, la nuit, éveillée et regrettant la sensation de son corps près du mien. Par un accord mutuel, nous ne nous étions fait aucune promesse, nous n'avions ébauché aucun projet ensemble. Nous évitions les longs échanges téléphoniques. Pour l'instant, c'était le choix le plus rationnel. Ray ne pouvait pas quitter la Caroline du Nord, et je

ne pouvais pas partir de la Californie. Mais ce statu quo n'était pas facile à vivre.

— La projection a lieu dans une heure, dis-je. Mais Layla a ouvert son studio. Tu penses que je devrais y aller ?

— Elle a fait ça ?

Il semblait déçu, comme s'il espérait que j'avais appelé pour une autre raison.

— Je me demande si elle sera là en personne.

— Difficile à dire, remarqua-t-il. J'en doute.

Une rumeur courait : Layla se serait retirée un temps dans un établissement de désintoxication, et depuis qu'elle en était sortie elle ne quittait plus le domicile de ses parents.

— Tu as peur d'elle ?

— Non, répondis-je, et la chaleur réconfortante de sa voix me manqua subitement. Enfin, peut-être que si.

— C'est à toi de voir. Quoique, d'un point de vue légal, ni toi ni moi ne devrions lui parler sans la présence d'avocats.

— Depuis quand a-t-on laissé ce genre de considération nous arrêter ? Viens avec moi.

Tout autour de la cour donnant sur les ateliers, un feston de lumières dessinait les silhouettes des bancs et de la pierre du Canter's Deli. L'éclairage et la foule donnaient un air festif au lieu, mais en le décrivant à Ray je vis aussi la désolation des bâtiments alentour, la façon dont la nuit révélait l'aspect général miteux et la peinture défraîchie, comment l'entrée illuminée paraissait un espace démesuré, inoccupé et récuré quand toutes les portes étaient fermées.

L'atelier de Layla Goetz-Middleton ne se trouvait pas dans la même aile que celui de Brenae, mais comment cela aurait-il été possible ? Comment Erik aurait-il pu se glisser de l'un à l'autre sans être vu ? Les deux locaux

n'étaient toutefois pas très éloignés : moins de cinquante mètres les séparaient, et ce n'étaient que des pièces de plus dans le labyrinthe du LAAC. Je m'efforçai de décrire à Ray ce que je voyais en passant devant les portes ouvertes : des pointes roses s'étendant dans le vide depuis trois murs, et une urne au centre débordant de tissu rouge ; une projection en noir et blanc qui montrait un plongeur sautant dans une piscine vide ; un sèche-cheveux géant, de la taille d'un ours, qui balayait de son souffle la chevelure blonde d'une poupée posée sur le sol. Les commentaires embrouillés de Ray me firent sourire et presque oublier ma destination lorsque j'arrivai à l'atelier de Layla.

— J'y suis, chuchotai-je dans le couloir, devant la porte. Ça a l'air désert.

— Entre, me dit-il. Tu n'as rien à craindre.

Mais je préfèrai m'adosser contre le mur.

— Maggie ?

— Je t'imagine ici. Avec moi.

Après deux secondes de silence, il répondit :

— Ça pourrait donner un tas de trucs.

Je ris tristement et franchis le seuil de la pièce.

Un simple alignement horizontal de photos courait sur les murs, en majorité des gros plans de mains, de têtes inclinées, de gants translucides froissés, de petites cuvettes pleines de tampons en coton. Tout d'abord j'y vis une ambiance médicale, l'évocation d'infirmières et de patients, mais c'était la série de Layla axée sur les employées d'un salon de manucure. Les clichés étaient accompagnés d'une frise écrite au sujet d'une jeune femme qui était embauchée, recevait un salaire de misère pour des horaires à rallonge, tombait enceinte, puis malade, et perdait son bébé. Hélas, la juxtaposition de cette chronologie et des clichés se révélait pénible à suivre. Layla n'était pas douée du talent qu'avait Erik ou Brenae mais elle savait exprimer une idée avec force, et elle l'avait fait.

Un petit panneau indiquait POUR DES RAISONS D'ORDRE PRIVÉ, L'ARTISTE NE PEUT ÊTRE PRÉSENTE CE SOIR. MAIS N'HÉSITEZ PAS À UTILISER CE TÉLÉPHONE POUR LUI POSER DES QUESTIONS. Un portable à clapet était posé à côté. Je détaillai ce dispositif à Ray.

— Tu crois que quelqu'un l'a appelée ? demandai-je.

— L'endroit n'a pas l'air très couru, d'après ce que tu me décris, dit-il. Mais tu es là.

J'étais là, et je sentais que je devais faire quelque chose, affronter quelque chose.

— Reste en ligne.

J'inspirai profondément, puis je ramassai le téléphone. J'appelai le seul numéro du répertoire.

Layla répondit à la troisième sonnerie. Au son de sa voix, ma joue devint froide, comme si l'appareil était en glace.

— Ici l'artiste, déclara-t-elle après un moment.

— Salut, je viens de visiter votre atelier, et je tenais juste à vous dire à quel point je trouve votre travail touchant. Vraiment.

Mon cœur cognait dans ma poitrine et ma gorge s'était serrée, mais je réussis à finir ma phrase sans faiblir.

— Merci, répondit-elle. Ça signifie beaucoup pour moi.

Elle ne m'avait pas reconnue. J'abaissai le portable. Mon pouce approcha de la touche FIN, mais je ne coupai pas.

— Vous avez des questions à ce sujet ? dit sa voix.

Je relevai le téléphone. Entendre Layla me remettait en mémoire son mépris dans la voiture qui roulait vers la Westing, son expression éteinte quand elle m'avait traînée dans le bureau de Nelson. Peut-être avait-elle appelé la police, cette nuit-là. Mais c'était pour sauver sa peau, pas la mienne ou celle de Ray. Et pourtant j'avais le sentiment de lui devoir quelque chose. Pas le pardon. Ni la pitié. Je me repris, afin de m'exprimer sans hésitation ou émotion perceptible.

— Cette œuvre vous a été inspirée par qui, ou quoi ?

— Très bonne question, fit-elle. J’aime voir ce qui est invisible. Les artisans de la manucure attendent les gens toute la journée, partout dans L.A. Ils sont littéralement à nos pieds, ils respirent des vapeurs de produits toxiques, et nous, on ne pense pas du tout à eux, ou à ce qu’on leur fait subir...

Je l’interrompis :

— Pour être plus précise, est-ce qu’il y a eu une personne ou un moment qui vous a poussée à devenir une artiste ?

— Mon père, répondit-elle automatiquement. Il aime l’art plus que tout.

Le portable me parut très petit dans ma main. C’était cela, la touche que je recherchais. Pas le pardon. Pas la pitié. La vérité de Layla. Elle n’avait jamais étonné ou ébloui son père, pas à la manière d’Erik ou de Brenae, pas de la façon qu’il aurait souhaitée. Il ne croyait pas en son talent, il n’avait pas guetté sa révélation avec impatience. Mais un jour, en tant que jeune fille dans les bras d’un autre homme plus âgé, puissant et intelligent, Layla elle-même était devenue une œuvre d’art qu’il avait désirée, créée, façonnée et définie. Comment pouvait-elle s’accommoder de cela ?

Je la remerciai et raccrochai. Deux hommes entrèrent lentement dans l’atelier et jetèrent un œil trop rapide aux photos. Ils voyaient, mais sans regarder.

— La fille de Steve Goetz, dit le premier. Ils la laissent aller en licence.

— Qu’est-ce qui est encore arrivé, avec elle ? fit l’autre.

Je les entendis réduire Layla à un vulgaire thème de ragots avant de me souvenir que Ray était toujours au téléphone, à m’attendre.

— Tu as obtenu les réponses que tu souhaitais ? dit-il à mon oreille alors que je rejoignais la cohorte des visiteurs dans l’aile suivante d’ateliers.

— Je ne sais pas, avouai-je. Mais je n’ai rien de plus à lui demander.

— Tu me diras comment tout s’est passé, fit-il d’une voix plus douce et plus lointaine. Ou peut-être qu’un jour je t’écouterai le raconter dans ton

émission.

— D’ici là, il pourrait s’écouler beaucoup de temps, répondis-je en faisant de mon mieux pour paraître optimiste.

— Alors je patienterai. Bonne nuit, Maggie.

L’atelier de Brenae était aussi vide que le jour où nous l’avions visité. Les éraflures sur le sol. Les fausses étoiles au plafond. Les trous de punaise dans les murs. Un panneau à l’extérieur indiquait EN L’HONNEUR DE BRENAE BRASIL et, à l’intérieur, les gens pivotaient en silence avant de ressortir. Alors que je m’attardais dans le couloir pour observer ce manège, je m’interrogeai sur le nombre de visiteurs qui pensaient non pas à l’art de Brenae mais à sa mort ici, dans cette pièce. Quand elle avait pointé le canon de l’arme sous son menton et pressé la détente. Savoir que ces murs étaient ceux qui avaient absorbé le fracas de la détonation, que ce sol était celui où s’était trouvé le matelas, avec son cadavre dessus, c’était voir une chambre mortuaire déserte au sein de toute la vie et la force créatrice qui animaient le reste du campus.

C’était également percevoir un certain silence. Une voix étouffée.

Le matin de la projection j’avais écouté mon entretien avec Nancy Brasil, la mère de Brenae, et j’avais noté ses citations les plus intéressantes. J’avais gagné la confiance de Davi au fil de nombreuses entrevues, et leur mère avait trouvé sympathique mon projet de visiter la ville où Brenae avait grandi, et d’avoir une conversation avec elle. Nancy présentait une ressemblance troublante avec sa fille, quoique son visage fût plus en rondeurs, moins expressif et bien évidemment plus âgé. Il était clair qu’elle avait envie de parler, et elle se laissa aller complètement. De longues interruptions dans son phrasé se transformèrent en phrases sans conclusion. Par compassion, j’étais sur le point de m’excuser et prendre congé quand un chien aboya bruyamment dans la rue au-dehors. Nancy se lança soudain dans l’explication de la fille qu’avait été Brenae.

Un jour, alors qu'elle était à peine adolescente, Brenae avait chassé un chien qui grondait après un enfant, et par la suite elle avait adopté l'animal, quand ses maîtres négligents n'avaient plus voulu de lui. Elle l'avait dressé elle-même.

— Le chien est devenu un amour, la coqueluche de tout le quartier, dit Nancy, et c'est Brenae qui lui a donné cette chance. Elle a vu que son comportement ne correspondait pas à ce qu'il était vraiment, vous comprenez. Et elle l'a changé.

Elle sourit à ce souvenir, mais ensuite les traits de son visage tremblotèrent et elle se couvrit les yeux d'une main.

À quoi servent les mots, dans des moments pareils ? Je lui assurai que j'étais absolument désolée, et ma propre voix se brisa. Sa main s'abaissa, elle releva le menton.

— Le problème, c'est que le courage peut être confondu avec la colère par les gens, dit-elle en me fixant d'un regard pénétrant, jusqu'à ce qu'ils comprennent enfin la souffrance que vous éprouvez.

Sur le seuil de l'atelier de Brenae, j'écoutai le calme ambiant pendant de longues secondes. Puis je sortis mon magnétophone, pour le capturer.

À huit heures moins le quart, j'éteignis l'appareil, et je le rangeai dans mon sac quand j'entendis quelqu'un prononcer mon nom. Je me retournai vers Zania de Wilde, immobile de l'autre côté du couloir, bras croisés et tête légèrement inclinée, qui m'observait. Elle portait un tailleur noir à col droit, et des bottes noires qui enserraient ses mollets malingres.

— Vous avez trouvé autre chose, il paraît, dit-elle du même ton que si elle s'était renseignée sur mon compte.

— D'une certaine façon. Et vous ?

Elle haussa les épaules.

— Toujours au LAAC.

— Comment ça se passe, les cours ?

J'avais toujours la main sur le magnétophone. Tout doucement, j'enfonçai la touche ENR. Je ne pourrais rien utiliser de ce qu'elle allait dire, mais peut-être voudrais-je me repasser notre échange.

— Comme si ça vous intéressait ! ironisa-t-elle.

Je lui demandai si elle participait à l'enquête sur Nelson. Il affirmait n'être coupable d'aucune agression, seulement du trafic d'œuvres d'art.

— Non. Mais je le crois.

Ma gorge se contracta et je luttai contre le désir pressant de la contredire. Elle s'avança jusqu'au seuil de l'atelier, et balaya des mains les cheveux qui retombaient le long de ses joues.

— Mon père avait une sacrée réputation, à Londres. Il est issu de milieux plutôt durs. Personne ne lui cherchait des noises. Il aurait pu garder l'argent de James Compton et devenir quelqu'un de très important. – Sa poitrine se gonfla d'une inspiration de défi. – Mais il est parti, pour devenir une personne nouvelle, et il a voué sa vie à aider des artistes.

Aurait-elle défendu son père si elle avait vu des photos du cadavre de Calvin, ou de l'épaule fracturée de Ray ? Je me posai la question. Mais peut-être les avait-elle vues, ces photos. Layla lui avait peut-être dit comment Nelson l'avait séduite et dominée pendant des années. Peu m'importait : je ne voulais pas écouter ce que Zania pensait de son père. Je savais déjà qui il était.

— Si jamais vous voulez parler de Brenae, faites-le-moi savoir, dis-je. Vous avez un point de vue particulier sur elle.

Elle porta une main à son cou et tirailla le col serré.

— J'espère ne jamais vous revoir, grinça-t-elle, le regard perdu dans la pièce vide derrière nous.

Je la plantai là. Il était presque l'heure de la projection.

À mon arrivée, le hall était tellement bondé que le seul espace libre se situait du côté gauche de la projection, à l'opposé du podium où Giroux

parlait maintenant. Il faisait l'éloge du talent de Brenae Brasil, et "affirmait en toute humilité" son regret personnel de ne pas l'avoir glorifié plus tôt.

— Ce que vous allez voir vous choquera et vous peinera, comme ça a été le cas pour moi, déclara-t-il. Mais le choc et la peine ne devraient pas être évités pour épargner des vérités partielles. J'ai appris cela par l'expérience et en commettant des erreurs. Dans l'art, comme dans l'existence, nous en sommes toujours à maîtriser cette leçon, à maîtriser notre propre compréhension de la souffrance des autres, et à leur offrir notre compassion. J'ai fait défaut à Brenae Brasil. Je ne peux rien faire pour réparer ce manque.

Il s'interrompit, laissant le temps à sa confession de pénétrer les esprits. Je regardai autour de moi dans l'espoir de capter la réaction de Janis, mais sa petite taille la rendait difficile à repérer dans une foule. Hal reprit son discours pendant quelques minutes encore, de sa voix chaude et bien timbrée, en se répétant. Le col ouvert, il transpirait sous les projecteurs, et son front luisait. Il ne ressemblait pas à un homme honteux, mais plutôt à un homme reconnaissant de se soulager de son fardeau, et j'étais presque certaine que c'était ce qu'il pensait : une fois cette nuit passée, il se sentirait innocenté, en privé et en public. Peut-être, en effet. Et peut-être faisait-il de son mieux. À son expression tendue, je voyais bien que Lynne Feldman ne croyait pas un traître mot de son laïus, mais quand elle monta sur le podium, elle présenta simplement la biographie de Brenae et les deux vidéos, ainsi que leur date de réalisation.

Packing fut diffusé en premier : Brenae qui faisait des courses et mangeait avec son arme, qui dormait une joue pressée contre le canon. Malgré tout ce que je comprenais d'elle à présent, elle paraissait toujours outrancière dans cette vidéo. Ce n'était pas une personne mais un personnage, une incarnation, posant avec l'exagération des héros de films hollywoodiens. Une femme avec son arme : tout à la fois son enfant, son protecteur et son assassin. J'avais mal aux yeux de la voir là, tellement

pleine de vie, mais je ne pleurai pas. Je me préparai mentalement pour *Lesson in Red*, et je sentis la tension changer dans la foule quand les lettres blanches du titre s'affichèrent et que la voix off commença à se faire entendre.

Il vient. Il me demande. Je dis oui. Que puis-je dire ? Qu'arrivera-t-il si je dis non ? Où irai-je ?

Une exclamation générale s'éleva lorsqu'apparut un Erik de six mètres, le visage toujours flouté, sur Brenae, qui la pénétrait alors qu'elle détournait la tête. La voix off répéta les mêmes mots. La couverture frémit et glissa, découvrant un sein. Le format géant de la projection rendait la séquence mille fois pire, et je quittai l'écran des yeux. C'est alors que je les aperçus dans la multitude, Yegina et Hiro, qui suivaient le déroulement de la vidéo l'air attristé, et non loin d'eux Dee, mal à l'aise, et Janis, la tête levée et les épaules rejetées en arrière, comme prête à encaisser un coup. Elle avait presque terminé son traitement, mais elle avait perdu du poids et paraissait frêle. Dans la lumière capricieuse de la projection, son teint était cireux. Je ne sais comment, elle sentit que je l'observais, et elle croisa mon regard avec gravité.

Il vient. Il me demande. Je dis oui. Que puis-je dire ? Qu'arrivera-t-il si je dis non ? Où irai-je ?

La voix off se fit plus forte et plus désespérée tandis que nous écoutions et regardions tous, sans rien faire. Quand l'écran se noya dans le rouge, nos visages en furent baignés, eux aussi. Pendant un moment, chacun de nous fut taché de la même couleur. Puis le film s'arrêta, et nous arborâmes de nouveau la lumière.

Le silence qui suivit la fin de la vidéo fut long et pesant. On aurait dit que personne ne savait quoi faire de son propre corps, et nous restâmes simplement là, certains tête baissée, d'autres lançant des regards furtifs autour d'eux, comme s'ils espéraient voir un visage ami qui les délivrerait de leur tension. Enfin Lynne Feldman reprit le micro et encouragea tout le

monde à aller voir “tout ce que le LAAC a à offrir ce soir, et tous les jeunes artistes talentueux qui vous présentent leur travail. Honorons leur état d’esprit et leur proposition. Faisons en sorte qu’ils se sentent découverts”.

La foule commença à s’égailler. Du coin de l’œil, je vis Yegina qui m’appelait d’un geste de la main. Et derrière elle, Janis et Dee, dans les bras l’une de l’autre. Le visage de Janis était calme et résolu, sa perruque un peu de travers. Elles traversèrent ensemble la salle. J’eus un élan d’affection pour elle, mêlé à ma vieille admiration, et je me demandai ce qu’elle me dirait.

Mais avant que je puisse l’atteindre une main me saisit par le coude. C’était la gérante au crâne rasé du magasin Super Shop où Brenae avait travaillé. Dee m’avait désignée du doigt, et elle voulait être interviewée. Cette conversation m’amena à rencontrer une des collègues de Brenae, laquelle s’extasia sur l’aisance qu’avait montrée la disparue dans le maniement des outils de menuiserie, puis quelqu’un qui l’avait connue à l’USC.

J’étais occupée à remplir mon magnétophone de leurs propos, et j’entendis à peine les mots que Janis me glissa en passant, car elle était submergée par un cercle d’admirateurs et d’amis collectionneurs. Plus tard, alors que je marchais seule vers ma voiture, m’éloignant de l’école, et alors que les quelques derniers étudiants discutaient en petits groupes sur les pelouses mouillées, son commentaire me revint clairement.

Je plongeai la main dans mon sac pour y prendre mon portable. Je savais qu’il était trop tard pour appeler qui que ce soit, et pourtant je désirais quand même partager toutes les anecdotes que j’avais découvertes ce soir à propos de Brenae, et ressentir le soulagement de la connaître, de l’imaginer. Vivante, de nouveau. Là.

Maintenant, on se souviendra d’elle. C’était ce que Janis m’avait dit.

REMERCIEMENTS

Quand j'ai entrepris d'étendre le projet de fiction qu'était *Le Musée des femmes assassinées* à de nouveaux domaines de la culture artistique de Los Angeles, je savais que je devrais retirer beaucoup plus que je ne pourrais inclure. Toute fiction concernant cette ville représente une simplification à l'extrême. Une cité de quatre millions d'habitants constitue quatre millions de cercles, chacun débordant d'histoires et de points de vue. Et la richesse, les strates multiples du monde des artistes, des vendeurs, des conservateurs, des critiques, des professeurs et des étudiants seraient impossibles à capturer dans leur plénitude, même en partie.

À la place, j'ai donc créé des institutions et des personnages fictifs, pour remplacer les vrais, et un réseau de relations plus serré, afin d'illustrer certains des sujets fondamentaux qui intéressent l'univers artistique américain au début du XXI^e siècle : le marché "branché" des œuvres contemporaines et leur marchandisation rapide ; les diverses visions idéales de ce qu'un musée devrait être ; les rapports complexes entre mentor et élève dans les écoles des beaux-arts onéreuses et susceptibles de bâtir une réputation ; et les défis que rencontre l'artiste novateur au sein d'une race, un genre ou une classe sociale historiquement trop délimités. La mort, par le suicide ou le meurtre, est également une réalité exacerbée dans ce monde fictif, emblématique des excès de Los Angeles et de la façon dont les espoirs enthousiastes et juvéniles sont souvent tués par le pouvoir.

Je suis redevable au Museum of Contemporary Art de Los Angeles pour m'avoir appris de source sûre la complexité vertigineuse et l'histoire de l'art à L.A. Les ouvrages suivants ont contribué à des recherches plus poussées : *Seven Days in the Art World* de Sarah Thornton ; *It Happened at Pomona: Art at the Edge of Los Angeles 1969-1973* de Sarah Lehrer-Graiwer ; *Jack Goldstein and the CalArts Mafia* et *The Beat and the Buzz: Inside the L.A. Art World*, tous deux de Richard Hertz ; et *Creating the Future: Art and Los Angeles in the 1970s* de Michael Fallon. Les films documentaires sur l'art *The Cool School* (réalisateur Morgan Neville) et *The Price of Everything* (réalisateur Nathaniel Kahn) ont aussi été très éclairants. L'étude que Maggie Richter découvre sur les viols dans le campus et les agresseurs sexuels multirécidivistes existe réellement et a été effectuée par David Lisak et Paul M. Miller ; on peut la trouver dans *Violence and Victims* 17, n° 1 (2002). Les histoires d'agressions que Maggie lit dans la publication interne du campus du LAAC sont basées sur celles de victimes qui m'ont été rapportées pendant ma période d'études pré- et post-licence.

Un roman est un rêve qui souhaite devenir réalité, et il n'a pas la possibilité d'y parvenir sans ses bêta-lecteurs. À Rita Mae Reese, Sara Houghteling, Elizabeth Fenton, Sarah Frisch, Miciah Bay Gault, Liz Powell, Angie Palm et Mirra Schwartz : merci d'avoir lu mes premiers jets et d'avoir aidé à leur mise en forme. Merci à Gail Hochman, mon agent plein de sagesse et mon soutien indéfectible, pour avoir posé les questions justes ensuite.

À Dan Smetanka, mon éditeur, merci de toujours voir le livre à l'intérieur du livre, et d'être un champion brillant, généreux et exigeant.

À la famille Counterpoint-Catapult – qui est juste assez nombreuse et chère à mon cœur pour que je panique à l'idée d'oublier quelqu'un –, dans mon esprit vous avez tous gagné le concours d'Halloween. Merci, Andy Hunter, pour votre énergie novatrice et votre direction chaleureuse ; Megan

Fishmann et Lena Moses-Schmitt, pour vos talents publicitaires éblouissants ; Nicole Caputo, pour votre don artistique ; Dan López, pour vos nombreux talents au sein du bureau de L.A. ; Rachel Fershleiser, au marketing ; Wah-Ming Chang et Jordan Koluch, à la production ; Janet Renard, pour votre œil ; Katie Boland et Miyako Singer pour les nombreux détails que vous avez arrangés.

Merci, Jaya Miceli, pour vos couvertures à couper le souffle. Elles m'apprennent beaucoup.

Un grand merci à Reese Witherspoon et Hello Sunshine pour l'impact profond que vous créez pour les auteures, ainsi qu'aux lecteurs passionnés que j'ai rencontrés par l'intermédiaire de votre club littéraire. Merci, Marianne Merola, chez Brandt & Hochman, pour avoir apporté mes livres à des publics dans le monde entier. Ma gratitude va aussi à mon astucieux agent TV/cinéma, Mary Pender à UTA, et à Temple Hill et NBC/Universal, en particulier à Julie Waters, Adam Fishbach et Jess Goldberg, pour œuvrer en vue du passage à l'écran de ce projet.

À l'université du Vermont, merci pour la subvention qui a permis de soutenir la création de ce livre, et pour mes étudiants et mes collègues stimulants du département d'anglais. Dan Fogel, Major Jackson, Didi Jackson, Val Rohy, Huck Gutman, Greg Bottoms, Sarah Turner, Tony Magistrale, Chris Vaccaro, Philip Baruth, Holly Painter, David Huddle, Chloe Knapp, Margaret Edwards et Angela Patten méritent des remerciements particuliers.

Enfin, merci à ma mère pour sa force, sa générosité et son intégrité – une fille ne pourrait avoir un modèle plus fort. Merci à mes frères pour leur soutien permanent et pour avoir à l'occasion passé l'aspirateur lors de mes prestations impérieuses d'enfance. À tout le monde dans le clan Parmelee et à ma belle-famille, vous m'avez appris que prendre soin des gens implique de s'élever les uns et les autres, et je vous en suis reconnaissante.

À Bowie et Bruce, vous êtes la lumière pour laquelle je m'éveille chaque matin. À Kyle, je ne sais pas par où commencer, sinon ce test dans le cours de poésie moderne de Fred Chappell, quand tu as mal répondu à la question mais en marquant quand même un point grâce ton humour. Je t'ai aimé alors, je t'aime aujourd'hui, et j'apprends toujours de toi. Merci d'avoir toujours cru en ce travail.

OceanofPDF.com

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

OceanofPDF.com